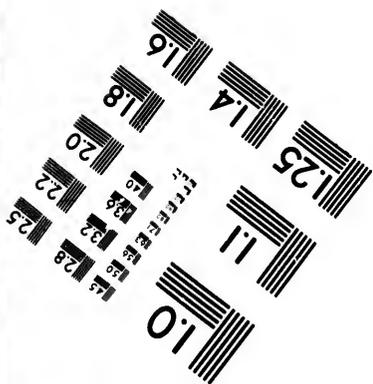
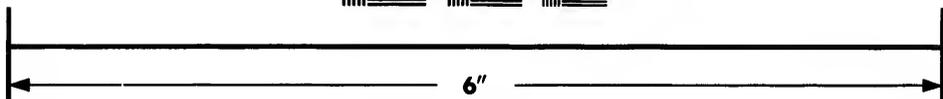
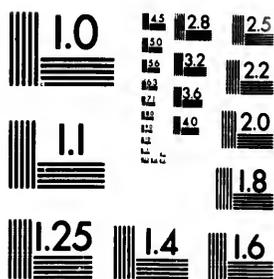


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.0  
1.2  
1.4  
1.6  
1.8  
2.0

**© 1985**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

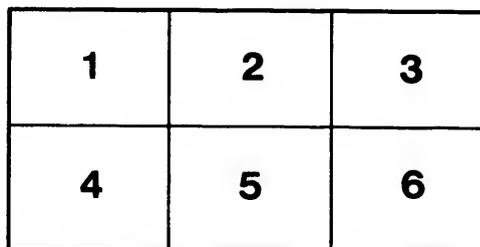
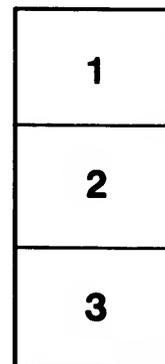
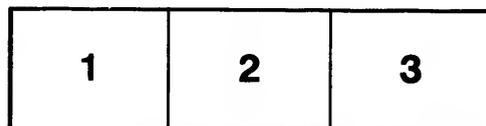
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ra  
étails  
es du  
modifier  
r une  
ilmage

is

rrata  
to

pelure,  
n à

32X



L'

A B R É G É.  
D E  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES.

---

T O M E X X V I I .

---

ANNALES  
DE  
L'INSTITUT NATIONAL  
DES SCIENCES

---

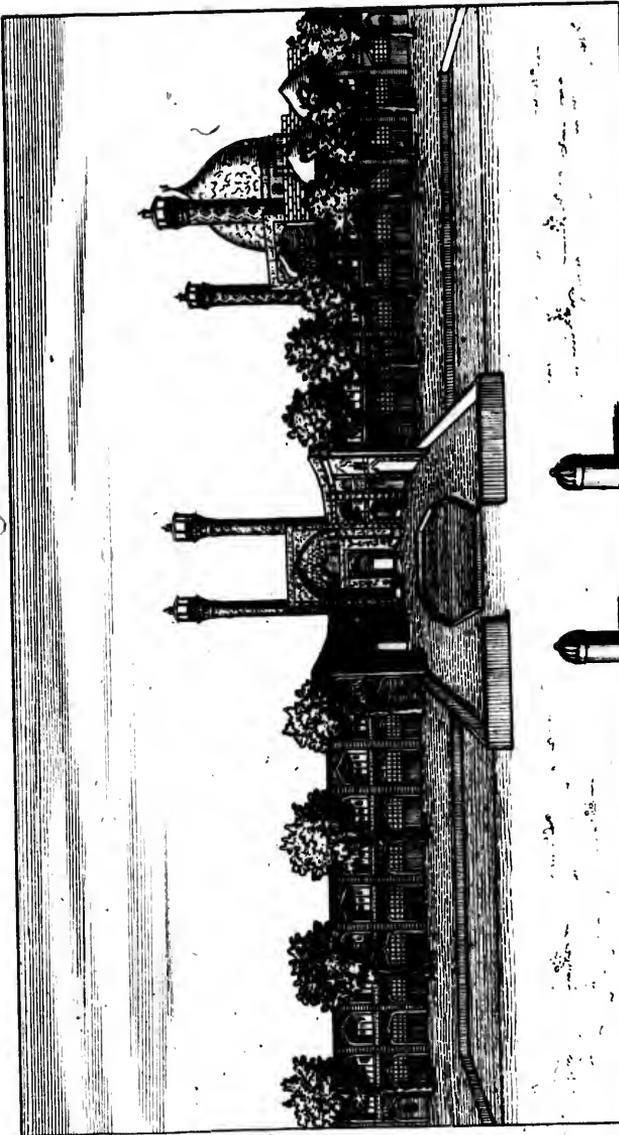
TOME XXVII

---

1 A  
M  
DES

OT

Tome 27.



L  
C  
Qu  
Ch  
AN

A B R É G É  
D E  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES,  
C O N T E N A N T

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de Figures.

---

---

*Quatrième volume du Supplément, & faisant suite  
aux Voyages d'Afrique.*

---

---

TOME VINGT-SEPTIÈME.

A P A R I S,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur - Libraire,  
Quai des Augustins, N<sup>o</sup>. 28.

AN VIII<sup>e</sup>. DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.



UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LIBRARY

1967

67548

Du  
L  
que  
est  
les  
cette

---

---

A B R É G É  
D E  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
D E S V O Y A G E S.

---

SUITE DU LIVRE SECOND.  
V O Y A G E S D' A S I E.

---

C H A P I T R E X I I.

*Du mariage chez les Arabes. --- De leur vie domestique.*

LES Européens se trompent, en croyant que l'état, du mariage chez les musulmans est très-différent de celui qui est établi parmi les nations chrétiennes. Je n'ai pas remarqué cette grande différence en Arabie, & les fem-  
Arabie.

*Tome XXVII.*

A

## 2 HISTOIRE GÉNÉRALE

Arabie.

mes de ce pays m'ont paru aussi libres & aussi heureuses, que le peuvent être celles d'Europe.

La polygamie est permise, il est vrai, aux mahométans; mais les Arabes se prévalent rarement du droit d'avoir quatre femmes légitimes, & d'entretenir encore des esclaves: ce ne sont que des riches voluptueux qui épousent plusieurs femmes; conduite toujours blâmée par les honnêtes gens. Les hommes sensés trouvent d'ailleurs ce droit plutôt onéreux que désirable. Un mari est obligé, suivant la loi, de traiter ses femmes selon leur état, & avec une parfaite égalité; devoirs trop pénibles pour la plupart des musulmans, & luxe dispendieux pour les Arabes ordinairement peu aisés.

Le divorce, dont l'idée est encore si odieuse au sexe en Europe, n'est pas si usité en Orient qu'on se l'imagine. Sans les raisons les plus fortes les Arabes n'usent jamais du droit de répudier, parce que cette démarche est regardée comme honteuse par les gens qui ont soin de leur réputation. Les femmes ont d'ailleurs aussi le droit de demander le divorce, si elles se croient maltraitées par leurs maris.

Rarement un arabe d'une condition médiocre épouse plus d'une femme, & les plus distingués même de la nation se contentent

libres & aussi  
 lles d'Europe.  
 est vrai, aux  
 se prévalent  
 e femmes lé-  
 des esclaves :  
 oluptueux qui  
 duite toujours  
 Les hommes  
 it plutôt oné-  
 st obligé, sui-  
 mes selon leur  
 galité ; devoirs  
 les musulmans,  
 Arabes ordina-

ncore si odieuse  
 usité en Orient  
 ns les plus fortes  
 it de répudier,  
 gardée comme  
 at soin de leur  
 ailleurs aussi le  
 e, si elles se  
 aris.  
 ondition mé-  
 e, & les plus  
 se contentent

le plus souvent d'une seule pour la vie. Des gens riches, en état d'entretenir autant de femmes qu'il leur plairait, m'ont avoué qu'ils n'avaient été heureux qu'avec une seule, après avoir commencé à vivre avec plusieurs. Arabie.

Ces femmes arabes jouissent d'une grande liberté, & souvent d'un grand pouvoir dans leurs maisons : elles restent maîtresses de leur dot, la reprennent en cas de divorce, & disposent du revenu de leur bien pendant le mariage. Il arrive de cette coutume qu'un mari peu aisé, qui a épousé une fille riche, dépend entièrement de sa femme sans oser la répudier.

Il est faux de dire, comme l'ont assuré quelques voyageurs, que les femmes mahométanes sont esclaves, & tellement la propriété du mari, qu'elles passent à ses héritiers. On a confondu les esclaves achetées, avec les épouses de condition libre, qui peuvent disposer d'elles-mêmes en Orient, comme les femmes en Europe.

On fait beaucoup de contes ridicules sur les marques d'innocence, que les Arabes exigent de leurs jeunes épouses; mais la plupart de ces récits sont exagérés. Les bedouins & les habitans des montagnes de l'Yemen, & les peuples incultes & demi-sauvages, attachent,

#### 4 HISTOIRE GÉNÉRALE

Arabic. il est vrai, une espèce de déshonneur au défaut de ces signes, & se croient obligés de renvoyer la femme à laquelle ces signes ont manqué. Mais, les habitans des villes, plus civilisés, ne s'effarouchent pas d'une telle bagatelle : tout ce qui résulte d'un tel accident, c'est qu'un gendre intéressé fait augmenter quelquefois la dot, en menaçant le beau-père de lui renvoyer sa fille, ce qui n'arrive cependant jamais.

Il règne beaucoup de superstition en Arabie, à l'égard de l'économie du mariage; on y croit encore aux enchantemens, & à l'art de nouer & de dénouer l'aiguillette. La triste victime de cet art diabolique s'adresse aux médecins & aux vieilles femmes, toujours savantes en sorcellerie. Les chrétiens de l'Orient ont un remède encore plus infailible, ils font dire des messes pour le malade. Lorsqu'enfin l'imagination du pauvre patient, qui a eu le tems de se remettre pendant ces simages, est enfin apaisée, on fait honneur de sa guérison à ces puissans secours.

Nous nous imaginons en Europe, que les pays orientaux fourmillent d'eunuques pour garder les harems. Ils ne sont cependant guère communs, & l'on n'en voit point du tout en Arabie. Le sultan de Constantinople seul en

onneur au dé-  
nt obligés de  
es signes ont  
s villes, plus  
'une telle ba-  
tel accident,  
ait augmenter  
t le beau-père  
i n'arrive ce-

stitution en Ara-  
u mariage; on  
ns, & à l'art  
illetre. La triste  
s'adresse aux  
mes, toujours  
iens de l'Orient  
infaillible, ils  
malade. Lors-  
re patient, qui  
ndant ces sima-  
ait honneur de  
ours.

urope, que les  
eunuques pour  
ependant guère  
int du tout en  
inople seul en

a plus qu'il n'y en a dans tous ses états pris ensemble. C'est donc à tort qu'on regarde Arabie. l'Arabie comme la patrie des eunuques; ils viennent en partie de la haute Égypte; mais la plupart sont originaires des provinces intérieures, & peu connues de l'Afrique. Les Arabes détestent l'opération cruelle, qui doit rendre un homme propre à être le gardien des femmes.

Ces eunuques nés sous un ciel ardent ne sont pas entièrement détachés du sexe. J'ai rencontré sur mer, entre Suès & Dsjidda, un eunuque qui menait avec lui son sérail, & j'ai appris à *Basra*, qu'un autre riche eunuque de cette ville entretenait des filles esclaves, destinées à ses plaisirs.

On a disserté beaucoup en Europe sur les causes de la polygamie; & on s'est imaginé que dans les pays chauds le nombre des filles surpassoit beaucoup celui des garçons. Mais j'ai déjà remarqué que plusieurs nations ne profitent pas de la permission d'avoir plusieurs femmes. Il ne faut pas juger des mœurs d'un peuple entier par le luxe & le faste des grands. C'est la vanité qui peuple les sérails, composés d'esclaves qui sont en grande partie, des espèces de servantes d'un très-petit nombre de femmes favorites. Le nombre des domestiques

## 6 HISTOIRE GÉNÉRALE

Arabie. femelles, en Europe, condamnées aussi au célibat, égale ou surpasse celui des esclaves des harems. Il n'y a pas lieu de présumer qu'il naisse en Orient plus de filles que de garçons. On a les plus fortes raisons de croire que la proportion des naissances, entre les deux sexes, est par-tout à-peu-près la même.

Il y a sans doute beaucoup de mahométans qui épousent plus d'une femme, & qui ont des filles esclaves; mais, pour fournir à ce surplus, il n'est pas nécessaire que le nombre des naissances des deux sexes soit hors de la proportion ordinaire. Plusieurs accidens enlèvent un certain nombre d'hommes, accidens auxquels les femmes ne sont pas exposées: elles sont plus empressées pour le mariage en Orient qu'en Europe. Selon les mœurs des Orientaux, rien n'est plus honteux pour une femme, que de rester un arbre stérile: leur conscience les oblige encore de chercher à devenir mères; elles aiment donc mieux épouser un homme pauvre, ou devenir la seconde femme d'un autre, que de garder le célibat.

Il est permis aux scythes de vivre, pour un tems & par un contrat, avec une femme mahométane libre, sans l'épouser en forme. Les Persans usent fréquemment de cette permission; mais les sunnites plus rigides ne souf-

nées aussi, au  
des esclaves  
de présumer  
filles que de  
sons de croire  
es, entre les  
près la même.  
de mahomé-  
me, & qui  
r fournir à ce  
que le nom-  
s soit hors de  
accidens en-  
mes, accidens  
pas exposées :  
le mariage en  
es mœurs des  
eux pour une  
stérile : leur  
e chercher à  
mieux épou-  
ir la seconde  
er le célibat.  
vre, pour un  
e femme ma-  
a forme. Les  
ette permis-  
des ne souf-

frent pas ces commerces qu'ils regardent  
comme illégitimes : en Turquie, un homme  
vivant avec une femme libre hors du mariage,  
ferait puni suivant les lois.

---

 Arabie

Ce n'est pas en Arabie qu'il faut chercher  
des logemens élégans ou magnifiques. Les  
maisons bâties de pierre, ont toujours le toit  
en terrasse ; celles du peuple sont des cabanes  
minces, avec un toit arrondi & couvert d'une  
certaine herbe. Les cabanes des Arabes sur  
les bords de l'Euphrate, sont construites de  
branches de dattier, avec un toit rond de  
nattes de jonc. Les tentes des bedouins ont  
l'air d'une hutte délabrée : elles consistent  
en pièces d'une étoffe grossière, fabriquée par  
les femmes.

Les palais & les maisons des Arabes de  
distinction, n'annoncent au dehors aucune  
magnificence ; on n'y voit point d'embélisse-  
ment dans les appartemens des hommes, qui  
ne connoissent que le luxe en armes, en che-  
vaux & en domestiques. Par-tout cependant,  
on couvre le plancher, les pauvres, de nattes  
de paille, & les riches, de beaux tapis ; on  
n'entre jamais dans une chambre sans avoir  
ôté auparavant ses souliers. Un français s'est  
glorifié d'avoir soutenu la dignité de sa na-  
tion, en s'opiniâtrant de paroître tout chauffé

## 8 HISTOIRE GÉNÉRALE

Arabic. dans la salle d'audience du gouverneur de la Mecque ; c'est comme si un envoyé arabe se vantait d'avoir osé marcher sur les chaises d'un seigneur européen.

Les hommes logent toujours sur le devant de la maison ; & les femmes occupent la partie écartée. Si les appartemens des hommes sont simples , ceux des femmes au contraire sont ornés d'une manière recherchée. J'ai vu un échantillon de ces embélissemens dans un harem qu'on était sur le point d'achever pour un grand : j'y vis une chambre toute revêtue de miroirs , non-seulement le plafond , mais encore les murailles , les portes & les pilastres formaient autant de glaces ; le plancher devait être garni de sofas & de superbes tapis.

Les Arabes d'une condition médiocre , qui ne peuvent être logés au large , ne mènent jamais un étranger chez eux , sans entrer auparavant dans la maison pour en avertir les femmes en leur criant : *tarik* , retirez-vous ; ce mot prononcé par le maître fait disparaître dans un clin-d'œil toutes les femmes , dont on n'apperçoit pas une trace chez son meilleur ami. On doit s'interdire cette vue , puisque c'est commettre la plus grande impolitesse que de saluer une femme , ou même de la regarder

gouverneur de la  
envoyé arabe se  
des chaises d'un

sur le devant  
occupent la partie  
hommes sont  
contraire sont  
ée. J'ai vu un  
mens dans un  
d'achever pour  
re toute revê-  
nt le plafond,  
portes & les  
aces; le plan-  
s & de super-

médiocre, qui  
, ne mènent  
ans entrer au-  
en avertir les  
retirez-vous;  
fait disparaître  
mes, dont on  
z son meilleur  
vue, puisque  
mpolitesse que  
de la regarder

xement. Pour éviter la nécessité de recevoir ~~les~~ Arabie.  
es étrangers, les marchands en détail & les  
rtisans ne s'occupent pas à leur métier dans  
ur maison; ils tiennent boutique & travail-  
nt dans les rues fréquentées.

Cette vie retirée des femmes, fait qu'elles  
portent aux hommes un respect extraordinaire.  
ai rencontré une dame bedouine, qui quitta  
chemin, & qui me tourna le dos par pur  
spect, & j'ai vu qu'elle en agissoit de même  
l'égard des autres hommes. J'ai été plusieurs  
is témoin que des femmes baisaient les mains  
quelque homme de distinction, ou voulaient  
jeter à ses pieds pour les baiser.

Dans les salons des grands on place sou-  
ent des bassins avec des jets d'eau; il y en-  
ait un dans la salle d'audience de l'iman de  
na; les bords de ce bassin étaient revêtus  
marbre, & le reste du plancher couvert  
riches tapis.

Comme les Orientaux tâchent de tenir les  
anchers fort propres, ils s'accoutument à cra-  
cher peu, quoiqu'ils fument beaucoup. Il ne  
ut pas croire cependant qu'ils regardent l'ac-  
on de cracher comme une impolitesse; j'ai  
des gens distingués se servir d'un crachoir,  
d'autres cracher au pied du mur, derrière  
cousins sur lesquels ils étaient assis.

---

Arabie.

Ces planchers étant couverts de tapis & garnis près du mur de coussins, on peut s'asseoir par terre sans avoir besoin de chaises, dont l'usage est inconnu dans l'Orient. Les Arabes ont différentes manières de s'asseoir : quand ils veulent être commodément, ils croisent les jambes sous le corps. Quand les Arabes se trouvent en présence des gens auxquels ils doivent du respect, ils s'assèyent en sorte que les deux genoux se touchent, & qu'ils ne s'appuyent que sur les talons ; comme c'est la position qui prend le moins de place, ils s'y mettent à l'ordinaire en mangeant autour de la table. J'ai souvent essayé cette position, sans pouvoir m'y accoutumer. On a bien dans quelques endroits de l'Arabie des espèces de chaises longues & basses, faites de nattes de paille ; mais on s'y met les jambes croisées, comme sur les tapis.

La vie des Arabes dans leurs maisons est si uniforme & si désœuvrée, qu'ils cherchent des amusemens au dehors : ils fréquentent les cafés publics & les foires ; ils aiment à s'asseoir ensemble. C'est sans doute pour charmer l'ennui que les Arabes sont si attachés à l'habitude de fumer du tabac. Une coutume particulière à l'Arabie, c'est que les gens distingués portent toujours sur eux une boîte

erts de tapis &  
 ns, on peut s'af-  
 soin de chaifes,  
 ns l'Orient. Les  
 res de s'asseoir :  
 odément, ils croi-  
 Quand les Arabes  
 gens auxquels ils  
 ent en sorte que  
 nt, & qu'ils ne  
 ; comme c'est la  
 de place, ils s'y  
 ngeant autour de  
 é cette position,  
 r. On a bien dans  
 ie des espèces de  
 ites de nattes de  
 jambes croisées,  
 urs maisons est si  
 ils cherchent de  
 fréquentent les  
 ls aiment à s'af-  
 doute pour char-  
 sont si attachés à  
 c. Une coutume  
 que les gens dis-  
 r eux une boî

plie de bois odoriférans. Ils mettent alors  
 ns la pipe de celui à qui ils veulent témoi-  
 er des égards, un morceau de ce bois ; ce  
 i donne au tabac un goût & une odeur très-  
 réables.

Arabic.

Je n'ai point remarqué que les Arabes  
 ennent de l'opium comme les Turcs & les  
 rfans ; ils se dédomagent de cette privation  
 r un autre amusement, par celui de ma-  
 er continuellement du *kaad* : ce sont les bour-  
 ons d'un certain arbre, qu'on apporte en  
 ites bottes des montagnes de l'Yemen. Les  
 ns qui ont de bonnes dents, mâchent ces  
 urgeons comme ils viennent de l'arbre ; pour  
 vieillards on les broye dans un mortier. C'est  
 airement une mode que de mâcher cette  
 gue, car le goût en est désagréable.

Les gens du peuple aiment aussi à avoir  
 f, c'est-à-dire, à se mettre dans un état de  
 e. Comme ils n'ont point de liqueurs fortes,  
 fument du *haschisch*, drogue composée uni-  
 ment de feuilles d'une espèce de chanvre.  
 te fumée donne du courage & des idées  
 tes ; un de nos domestiques arabes ayant  
 é du *haschisch*, rencontra quatre soldats  
 l'attaqua ; un de ces soldats le rossa bien  
 e ramena chez nous : malgré ce revers il  
 voulut pas se tranquilliser, & crut toujours

pendant cette ivresse que quatre hommes ne  
 Arabie. pourraient pas lui résister.

Comme les Orientaux sont assis par terre, leur manière de prendre les repas est conforme à cette manière de s'asseoir. On étend une grande nappe au milieu de la chambre : on place sur cette nappe une petite table haute d'un pied, & sur la table une grande plaque ronde de cuivre étamé; c'est sur cette plaque qu'on pose les plats de cuivre étamé proprement en dedans & en dehors. Au lieu de serviettes on donne, chez les Arabes de distinction, un long linge que les convives mettent sur leurs genoux; si ce linge manque, chacun se sert d'un petit mouchoir destiné uniquement pour s'essuyer. Ils n'emploient ni couteau ni fourchette. Les Turcs ont quelquefois des cuillers de bois ou de corne; mais les Arabes savent si bien plier leurs doigts en forme de cuillier, qu'ils mangent même avec la main le potage au lait, le seul que j'aie vu usité chez eux.

A en juger selon nos mœurs, les Orientaux se conduisent avec beaucoup d'indécence quand ils mangent à la table d'un européen. Je fus frappé par conséquent des manières de l'inspecteur de la douane des Dardanelles, le premier turc que j'aie vu à table, avec lequel

tre hommes ne

assis par terre,  
pas est conforme

On étend une  
la chambre : on  
petit table haute  
e grande plaque  
sur cette plaque  
e étamé propre  
ors. Au lieu de  
Arabes de dis  
es convives met  
linge manque  
choir destiné uni  
n'employent n

urcs ont quelque  
de corne ; mais  
r leurs doigts et  
gent même avec  
seul que j'aie v

rs, les Orientaux  
indécence quan  
uropéen. Je fa  
anières de l'inf  
danelles, le pre  
, avec lequel

oupais chez le consul de France ; ce turc  
échirait les viandes avec les doigts & se  
ouchait dans sa serviette. Je revins cepen-  
ant de ma surprise, quand je connus mieux  
es mœurs de ces peuples : ils ignorent l'usage  
es serviettes & peuvent les prendre pour des  
ouchoirs avec lesquels ils s'effuyent ordinaie-  
ement. Ils sont très-embarrassés quand ils  
oivent couper un morceau de viande, parce  
u'ils croyent indécent de se servir, en man-  
eant, de la main gauche avec laquelle ils font  
eurs ablutions ; ils sont plus à leur aise en gar-  
ant la coutume de manger avec les doigts les  
viandes toutes découpées en petits morceaux,  
omme on les met ordinairement sur leur  
ble.

Arabie.

Les scheiks les plus distingués du désert font  
ur repas uniquement avec du riz bouilli ; on  
n sert un très-grand plat de bois ; une troupe  
e convives s'assied tour-à-tour à table, jus-  
u'à ce que le plat soit vuide, ou que tous  
ient rassasiés. Dans les maisons des gens de  
istinction habitans les villes, on sert plusieurs  
erits plats l'un sur l'autre en forme de pyra-  
ide. Quand les maîtres se sont levés, les  
omestiques se mettent à la même table &  
angent ce qui est resté.

On sert tout autrement à *Merdin*, où je

Arabic.

dinai avec seize officiers du *Waivode* ; un domestique se tint debout au milieu des convives, & ne fit autre chose que d'ôter & de remplacer les plats apportés par d'autres domestiques. A peine un plat arrivait sur la table, qu'on vit seize mains y tomber à-la-fois, qui le faisaient disparaître avec la plus grande promptitude, surtout si c'était de la pâtisserie que les Orientaux, comme buveurs d'eau, aiment passionnément. On mange fort vite en Orient : dans le repas à Merdin nous vuidâmes plus de quatre-vingt plats en moins de vingt minutes. Tous les musulmans en général, & les Arabes en particulier, ne manquent jamais de faire une courte prière avant & après les repas. Avant de se mettre à table, ils disent : *Au nom du dieu puissant & miséricordieux*. Quand un des convives ne veut plus manger, il se lève sans attendre les autres, & dit : *Dieu soit loué*. Ils boivent peu pendant les repas ; mais après s'être lavés en sortant de table, ils boivent de l'eau fraîche & une tasse de café.

Les Arabes orientaux aiment le café : toute la différence entre leur manière de le préparer & la nôtre, est qu'ils pilent les fèves grillées dans un mortier de bois ou de pierre, au lieu de les moudre. Nous avons apporté un moulin avec nous en Arabie ; mais nous trou-

*Vaivode* ; un do  
 eu des convives  
 er & de rempla  
 res domestiques  
 table, qu'on vi  
 , qui le faisaien  
 le promptitude  
 e que les Orien  
 aiment passioné  
 Orient : dans le  
 nes plus de qua  
 gt minutes. Tou  
 & les Arabes es  
 mais de faire un  
 les repas. Avan  
 ent : *Au nom d*  
 . Quand un de  
 r, il se lève san  
*Dieu soit loué*  
 repas ; mais aprè  
 e, ils boivent de  
 café.  
 nt le café : tout  
 ère de le prépa  
 nt les fèves grill  
 ou de pierre, au  
 ions apporté un  
 mais nous trou

âmes bientôt le goût du café pilé si supé-  
 eur à celui du moulu, que nous laissons  
 notre moulin inutile : en pilant les fèves, on  
 exprime apparemment mieux leurs parties hui-  
 uses qui donnent le goût à cette boisson ;  
 les Orientaux la prennent toujours sans lait &  
 sans sucre.

Arabis.

Il est assez singulier que dans l'Yemen, la  
 véritable patrie du café, on boive rarement  
 du café, parce qu'on croit qu'il échauffe le  
 sang. La boisson favorite des Arabes de cette  
 province se fait avec des coques de fèves de  
 café, légèrement grillées & pilées ; elle a le  
 goût du thé & passe pour rafraîchissante : les  
 gens de distinction la boivent dans des tasses  
 de porcelaine, & le peuple dans des tasses de  
 terre grossière.

Quoique toute boisson énivrante soit défen-  
 due aux musulmans, il y en a beaucoup qui  
 aiment avec passion les liqueurs fortes, qu'ils  
 boivent le soir dans leurs maisons pour n'être  
 pas découverts. Notre médecin vit, chez un  
 marchand à *Loheya*, tous les instrumens  
 nécessaires à la distillation de l'eau-de-vie : sur  
 les frontières de l'Arabie, où il y a des chré-  
 tiens, on pourrait trouver encore du vin &  
 des liqueurs ; mais en Arabie même, on ne  
 pourrait en avoir que chez les juifs de Sana,

Arabie.

qui en font beaucoup & d'une bonne qualité ils en fournissent leurs compatriotes ; mais comme ils manquent de tonneaux, ils transportent le vin & l'eau-de-vie dans des vases de cuivre ; ce qui rend leur usage dangereux à la santé : les Anglais apportent aussi quelquefois de l'*arak* des Indes pour le vendre à Moka.

Les Arabes sont en général une nation sobre & frugale ; c'est la cause apparemment de leur maigreur & de leur taille sèche ; leurs alimens ordinaires sont le riz, des légumes, le lait, le beurre & la crème caillée ; ils mangent rarement de viande, parce que la nourriture animale est regardée dans les pays chauds comme très-mal-saine ; la viande la plus commune est celle de brebis, qui fait la principale nourriture des Arabes du désert.

Les gens du commun en Arabie, se nourrissent presque entièrement de mauvais pain de *Durra*, espèce de gros millet, pétri avec du lait de chameau, à l'huile, au beurre & à la graisse ; ce peuple y est tellement accoutumé qu'il l'aime mieux que le pain de froment qui lui paraît trop léger.

Les manières de cuire ce pain sont différentes dans plusieurs maisons de l'Arabie ; le vaisseau qui nous transporta de *Dsjidda*

*Lohey*

bonne qualité  
patriotes ; main  
eux, ils tran  
e dans des vase  
usage dangereux  
portent aussi que  
pour le vendre

une nation fo  
se apparemment  
aille sèche ; leur  
z. des légumes  
ême caillée ; il  
le, parce que  
de dans les pay  
; la viande la plu  
, qui fait la prin  
du désert.

Arabie, se nou  
de mauvais pain  
millet, pétri a  
au beurre & à  
ment accoutume  
pain de froment

pain sont diffé  
de l'Arabie ; le  
arta de *Dsjidda*  
*Loheya*

*Loheya*, un matelot étoit chargé de préparer, chaque après-dîner, la quantité nécessaire de *darra*, pour la provision de pain d'un jour ; ce qu'il faisoit en écrasant & en broyant le grain entre deux pierres, dont l'une étoit convexe & l'autre concave. Avec la farine parvenue de son opération, il formoit une pâte, & la divisoit en petits gâteaux : en attendant, on chauffoit le four, qui n'étoit qu'un pot renversé & enduit de terre glaise, au fond duquel on avoit allumé du charbon ; quand le four étoit assez chaud, on appliquoit les gâteaux contre les parois du pot sans ôter la braisè, & quelques momens après, on retiroit ce pain à demi cuit, & on le mangeoit chaud : les Arabes du désert chauffent une plaque de fer pour cuire leur pain en gâteaux ; quand ils n'ont point de plaque, ils font de la pâte une boule qu'ils mettent sur de la braisè ou sur du fumier de chameau allumé, & la couvrent bien, pour que le feu pénètre la pâte ; ils ôtent alors les cendres & mangent cette pâte, à peine sèche, quand elle est encore toute chaude.

Arabie.

Il y a une grande diversité dans l'habillement national des Arabes, & il y règne des modes qu'on ne doit pas passer sous silence ; en de plus incommode & de plus dispendieux

Arabic.

que la coëffure des Arabes au-dessus du commun ; ils mettent jusqu'à quinze bonnets l'un sur l'autre , dont quelques-uns sont à la vérité de toile , mais le reste d'un gros drap de coton piqué ; celui qui les couvre tous est souvent richement brodé en or ; il contient au moins toujours quelque sentence du coran en broderie ; ils enveloppent cette multitude de bonnets encore d'une grande pièce de mousseline nommée *sasch* , ornée aux deux bouts de franges de soie ou d'or dont ils laissent flotter les bouts entre les deux épaules. Comme il est fort pénible dans un pays chaud d'avoir toujours la tête si chargée , ils ôtent chez eux ou chez leurs amis ce poids inutile , à un ou deux bonnets près , pour le reprendre en sortant : ils n'oseraient pas se présenter sans turban devant des gens auxquels ils doivent des égards : ceux qui veulent passer pour savans annoncent leurs prétentions par l'énorme grosseur de leur turban.

Dans l'habillement des Arabes des classes supérieures , on voit une pièce qui ne se trouve pas chez les autres orientaux , c'est un linge fin qu'ils mettent sur l'épaule , & qui , destiné originairement à les garantir du soleil & de la pluie , ne sert plus que d'ornement.

Les Arabes du commun ne mettent que de

effus du com-  
e bonnets l'un  
ont à la vérité  
os drap de co-  
e tous est sou-  
il contient au  
ence du coran  
ette multitude  
pièce de mouf-  
aux deux bouts  
ils laissent flot-  
paules. Comme  
s chaud d'avoir  
ôtent chez eux  
nutile, à un ou  
prendre en for-  
ésenter sans tur-  
ils doivent des  
r pour savans an-  
l'énorme gros-  
abes des classes  
qui ne se trouve  
, c'est un linge  
, & qui, destiné  
du soleil & de la  
ement.  
mettent que de

ces bonnets avec un fasch négligemment  
trouffé : quelques-uns portent des caleçons,  
& une chemise : mais la plupart n'ont qu'un  
linge autour des reins qui pend jusqu'aux  
genoux, un large ceinturon avec le *jambea*,  
& un grand morceau de toile sur l'épaule : du  
reste, ils vont nus sans bas & sans souliers.  
Dans les montagnes où il fait plus froid, le  
peuple se couvre de peaux de moutons : ce  
peu de vêtemens compose aussi le lit d'un Arabe;  
en déployant son large ceinturon, il a un  
matelas, & son linge lui sert de couverture ;  
les montagnards dorment dans des sacs pour  
se garantir des insectes.

Arabic.

Les personnes de moyen état portent, au  
lieu de souliers, des sandales composées d'une  
semelle, & quelquefois d'une planche même  
de bois, qu'on attache au pied avec une cour-  
roie. Les gens plus aisés se servent de babou-  
ches ou de pantoufles semblables à celles des  
autres orientaux, chaussure usitée aussi chez les  
femmes.

Dans plusieurs endroits de l'Arabie, les  
hommes ne portent point de caleçons, qui,  
avec une large chemise, font tout l'habillem-  
ent des femmes du peuple ; dans le *Tehama*,  
les femmes s'enveloppent les reins d'un linge  
en guise de caleçon ; celles de l'*Hedsjas* se

Arabic. couvrent le visage comme celles de l'Égypte, avec un linge étroit qui laisse les yeux libres : en *Yemen*, elles mettent un grand voile qu'elles baissent sur le visage, de manière qu'à peine on distingue un œil : à *Sana* et à *Moka*, elles se couvrent le visage avec une gaze souvent brodée en or ; toutes sont chargées de bagues aux doigts, aux bras, aux nez & aux oreilles ; elles teignent les ongles en rouge, & les pieds & les mains en jaune brun, avec l'herbe *elhenne* ; elles peignent les tours des yeux jusqu'aux paupières en noir avec la main de plomb préparée : des hommes les imitent quelquefois ; mais les gens sensés se moquent de cette parure efféminée.

Les femmes de l'*Yemen* se font aussi un usage des piquures noires pour rehausser leur beauté ; leur teint est d'un jaune foncé ; mais, dans les montagnes, on trouve des teints blancs & de jolis visages, même parmi les paysannes ; dans les villes, les femmes qui se croient belles, saisissent les occasions d'écarter le voile pour se faire voir, quand elles l'osent sans être observées.

La mode règne sur-tout en Arabie dans la manière de porter les cheveux & la barbe ; dans les états de l'iman de *Sana*, les hommes de toute condition se font raser la tête ; dans

d'autres parties de l'Yemen, tous les hommes, même les scheiks, laissent croître les cheveux, les enveloppent d'un mouchoir & les nouent par derrière; les bonnets & les turbans n'y sont point en usage; quelques montagnards gardent leurs cheveux longs & épars, & entourent la tête de cordelettes pour toute coëffure.

Arabie.

Tout le monde, sans exception, garde la barbe dans sa longueur ordinaire; mais les Arabes tiennent la moustache fort courte: dans les montagnes de l'Yemen, où l'on voit rarement des étrangers, il est honteux de paraître sans barbe; notre domestique n'avoit que la moustache, & ces bons montagnards s'imaginèrent alors que nous l'avions fait raser pour le punir d'un crime.

Tous les Arabes ont la barbe noire: quand elle blanchit, quelques vieillards la teignent en rouge, coutume généralement désapprouvée: les juifs établis en Arabie, gardent la barbe dès leur jeunesse; elle diffère de celle des musulmans, en ce qu'ils ne rasent aucune partie vers les tempes & les oreilles; ils n'osent pas porter le turban, & sont obligés de se contenter d'un petit bonnet; on ne leur permet pas non plus de s'habiller d'une autre couleur que de bleu, en sorte que tout ce

Arabie.

qui sert à leur vêtement est uniquement de toile bleue ; il leur est défendu aussi de mettre un *jamea* dans la ceinture.

Dans l'Yemen, dans l'Oman & en Perse, un européen est traité avec autant de politesse qu'un mahométan le serait en Europe. Si quelques voyageurs se plaignent des manières impolies des orientaux, il y a lieu de penser qu'ils se sont attirés de mauvais procédés en marquant les premiers du mépris ou de l'aversion aux musulmans. Une preuve du désir que le gouvernement montre de gagner l'amitié des Européens, c'est qu'on ne demande des droits de douane qu'aux autres nations.

La principale partie de la politesse des Arabes, c'est l'hospitalité : vertu que cette nation a héritée de ses ancêtres, et qu'elle exerce encore dans sa simplicité primitive. Un homme envoyé en ambassade chez quelque prince ou *scheik*, est défrayé, & reçoit des présens selon la coutume des orientaux. Un simple voyageur de quelque distinction, qui iroit voir un grand *scheik* du désert, recevrait de lui le même traitement. Ce qui paraît distinguer les Arabes des autres peuples de l'Orient, c'est qu'ils exercent l'hospitalité, sans regarder ni au rang ni à la religion.

uniquement de  
aussi de mettre

& en Perse,  
ant de politesse  
en Europe. Si  
nt des manières  
a lieu de pen-  
ouvais procédés  
mépris ou de  
ne preuve du  
ontre de gagner  
qu'on ne de-  
'aux autres na-

litesse des Ara-  
que cette nation  
qu'elle exerce  
ve. Un homme  
que prince ou  
des présens se-  
n simple voya-  
i iroit voir un  
roit de lui le  
t distinguer les  
l'Orient, c'est  
ns regarder ni

DES VOYAGES. 23

Quand les Arabes sont à table, ils invi-  
tent tous les survenans à manger avec eux, Arabie.  
sans considérer s'ils sont petits ou grands,  
mahométans ou chrétiens : j'ai vu souvent  
avec plaisir dans les caravanes, un simple mu-  
letier presser les passans de partager son repas  
avec lui, & donner d'un air content une por-  
tion de sa petite portion de pain & de dattes,  
à ceux qui voulurent l'accepter ; j'ai été cho-  
qué, au contraire, de la conduite des Turcs,  
riches même, qui, pour manger, se retiroient  
dans un coin, afin de n'être pas obligés d'in-  
viter ceux qui pourraient les trouver à table.

Lorsqu'un scheik des bedouins mange du  
pain avec des étrangers, ils peuvent compter  
sur sa fidélité & sa protection. Un voyageur  
fait donc très-bien de s'assurer de bonne heure  
par un repas, de l'amitié de son conducteur.

Quand les Arabes se saluent, le premier,  
en mettant la main droite sur le cœur, dit :  
*salam aleikum*, la paix soit avec vous : l'au-  
tre lui répond, *alcikum essalam*, avec vous  
soit la paix ; les gens âgés y ajoutent ordinairement : & la miséricorde & la bénédiction de Dieu. Les mahométans en Égypte & en Syrie, ne saluent jamais les chrétiens, par ces paroles ; ils se contentent de leur dire : *sebach el chair*, bon jour, ou *sahheh salamat*, ami,

comment te portes-tu ? En Yemen , on ne fait pas cette distinction : le peuple , dans les montagnes de cette province , se salue avec des termes dont je n'ai jamais pu découvrir la signification.

Pendant long-tems , je m'étais imaginé que cette différence dans la manière de saluer les chrétiens , provenait du faux zèle des mahométans ; mais j'ai vu , avec le tems , que cette différence était due plutôt à l'aversion superstitieuse des chrétiens orientaux pour cette salutation musulmane : ils ne pouvaient pas souffrir que je me servisse de ces paroles , & ne répondaient pas aux Turcs qui les prenaient pour des gens de leur nation : ce qui arrivait souvent , puisque les chrétiens osent porter en voyage le turban blanc , afin de faire accroire aux voleurs qu'ils sont turcs.

Quand les Arabes du désert se rencontrent , ils se donnent la main plus de dix fois : chacun baise sa propre main , & répète toujours la question , comment te portes-tu ? En Yemen , les gens qui se piquent de savoir vivre , s'abordent avec beaucoup de complimens. Chacun fait semblant de vouloir baiser la main de l'autre , & chacun la retire pour décliner cette marque d'honneur. A la fin , & pour terminer la dispute , le plus âgé ou le plus de

Yemen, on ne  
peuple, dans  
se salue avec  
is pu découvrir

ingué permet que l'autre lui baise les doigts :  
gens de considération embrassent leurs  
eux : tous se traitent avec une politesse qui  
prend un étranger.

Arabie.

ais imaginé que  
ere de saluer les  
zèle des maho-  
tems, que cette  
'aversion super-  
x pour cette sa-  
vaient pas souf-  
s paroles, & ne  
ui les prenaient  
n : ce qui arri-  
étiens osent por-  
c, afin de faire  
t turcs.

Dans leurs visites, ils observent à-peu-près  
mêmes coutumes que les autres orientaux ;  
présente toujours, quand c'est une visite  
inaire, des pipes du *kircher* & du *kaud* : si  
est une visite de cérémonie, on y ajoute de  
du rose & du parfum : quand il est tems  
se retirer, un domestique vient avec un  
con d'eau rose & en asperge les visitans ;  
autre leur parfume la barbe & les larges  
anches de l'habit. La première fois que nous  
mes cette cérémonie à *Raschid*, nous ne  
es pas peu surpris, quand un domestique  
laça devant nous, & nous jeta de l'eau au  
visage.

se rencontrent,  
e dix fois : cha-  
épète toujours  
tu ? En Yemen,  
voir vivre, s'a-  
mplimens. Cha-  
baiser la main  
e pour décliner  
la fin, & pour  
agé ou le plus

Dans les pays chauds, la propreté est d'une  
essité indispensable pour conserver la santé.  
Le peuple, qui ne raisonne point, aurait pu  
ou négliger les soins d'éviter toute im-  
eté du corps, si contraire à sa conservation.  
Plusieurs fondateurs de secte paraissent avoir  
par cette raison, des purifications & des  
ations un devoir religieux.  
es Arabes, par les lois de leur climat &  
leur religion, sont obligés à une grande



Arabic

propreté , & ils observent ces préceptes avec la plus grande exactitude ; non - seulement ils se lavent , se baignent , & se rognent les ongles fort souvent ; ils font encore couper toutes les poils & dépiler les parties où le rasoir ne peut pas être employé , afin qu'il ne reste aucune impureté attachée à leur corps. Ils méprisent du mépris pour ceux qui exercent une profession mal-propre , comme celle de valet des bains , de barbier , de boucher , de tanneur , &c. &c. : ce mépris tombe cependant sur le métier , sans exclure l'ouvrier de la société.

On a disserté beaucoup sur la coutume , & sur le premier aspect si absurde , de circoncire les enfans. Quelques-uns en ont cherché le motif dans le penchant des hommes , d'offrir à Dieu une partie de ce qu'ils ont de plus cher & de plus précieux : ce raisonnement paraît être une mauvaise plaisanterie ; il n'est pas juste d'ailleurs , sans quoi la circoncision seroit usitée chez les peuples de tous les climats & serait regardée comme une cérémonie religieuse ; pendant que nous ne la voyons établie que dans les pays chauds , comme une ancienne coutume , & non comme une partie du culte. Les mahométans ne regardent pas la circoncision comme un devoir de religion.

ces préceptes avoient été comme une coutume louable de leurs pères & qu'ils doivent conserver. Ils n'y ont vu que les juifs superstitieux, qui paraissent avoir attaché l'idée d'un caractère sacré à une opération purement civile.

C'est dans le physique du climat qu'il faut chercher la cause de la coutume de circoncire les enfans. Il y a des infirmités & des maux corporels, plus communs dans un pays que dans un autre, auxquels cette opération peut remédier. Rien de plus efficace pour prévenir les maladies qui attaquent dans les pays chauds, certaines parties, que de tenir ces parties fort propres en les lavant très-souvent. La circoncision facilite ces ablutions nécessaires, & prévient ceux qui pourraient oublier ce soin, de ne pas le négliger. Des législateurs ont cru, par conséquent, devoir faire souvenir le peuple de ces précautions à prendre pour conserver sa santé, en donnant à une coutume utile la sanction des lois religieuses ou civiles.

On trouvera cette conjecture d'autant plus probable, lorsqu'on observera combien est générale dans les mêmes pays, la pratique de circoncire les filles : elle est usitée en Oman, sur les bords du golfe persique, chez les chrétiens du *Habbesch*, & en Égypte chez les juifs & chez les Coptes. A *Basra* & à *Bag-*

Arabie.

**Arabic.** dad, toutes les femmes de sang arabe aussi circoncire les filles comme les garçons. Au Caire, les femmes qui font cette opération, sont aussi connues que les sages-femmes.

Nous témoignâmes, en Égypte, notre curiosité sur la manière de circoncire le sexe à un seigneur égyptien, qui nous avait invités à sa maison de campagne : il fit venir le-champ une fille arabe circoncise, âgée dix-huit ans, & nous permit d'examiner devant ses domestiques, les changemens que cette opération avait produits en elle : cet examen me convainquit que c'est aussi l'esprit de propreté & pour faciliter les opérations, que la circoncision des filles a été introduite.

La corruption des corps morts a de mauvaises influences sur la santé dans les climats chauds, que dans les climats plus tempérés. Il était donc nécessaire de préserver les peuples des contrées méridionales des effets de cette corruption, en augmentant encore la version naturelle de l'homme pour les cadavres, par des motifs tirés de la religion. Les Romains & quelques autres fondateurs de religions ont attaché, par cette raison, une importance d'impureté spirituelle à l'attachement

de sang arabe font mourir mort. Quelques musulmans exigent de  
 comme les garçons des purifications pour laver un homme  
 qui font cette opération contracté cette tache , & le séparent  
 que les sages-femmes quelque tems de la société. Les Arabes  
 n'ont pas si rigides ; quand un homme de  
 l'Égypte , notre nation a eu le malheur de toucher un  
 circonscire le sexe d'une femme , il se lave bien , & vacque à ses af-  
 qui nous avait incommodes comme de coutume , sans que personne  
 gne : il fit venir un circonciseur.  
 circonscise , âgée de cinquante ans , à cause de leur ignorance ,  
 permit d'examiner les Arabes , à cause de leur ignorance ,  
 les changemens de l'air remplis de préjugés superstitieux ; pres-  
 roduits en elle : tous mettent des amulettes au-dessus du  
 que c'est aussi inutile ; ils ne portent que des bagues com-  
 ar faciliter les abus des bagues , dont ils chargent leurs doigts. On dit  
 a des filles a été leur religion les oblige d'ôter les bagues  
 ps morts a de leur religion ou garnies de pierres précieuses , quand  
 santé dans les leurs prières , qui , sans cette précau-  
 mats plus temps , seraient insuffisantes ; ils paraissent croire  
 e préserver les personnes pour être exaucés , ils ne peuvent se pré-  
 onales des effets de la divinité d'une manière trop  
 mentant encore probable & trop éloignée de toute apparence  
 me pour les cacher de la caste.  
 de la religion.  
 fondateurs de  
 e raison , une  
 l'attachement

---

 Arabie,

## CHAPITRE XIII.

*De la langue & de l'écriture des Arabes. —  
l'instruction des Arabes & de leurs écoles.*

**L**A langue arabe, une des plus anciennes  
 Arabie. des plus répandues, a eu le sort de toutes  
 langues vivantes, parlées depuis tant de  
 siècles, & par des habitans de tant de contrées  
 si éloignées l'une de l'autre. Elle s'est altérée  
 peu-à-peu à tel point, que celle dont se  
 servi Mahomet, peut être regardée aujour-  
 d'hui comme une langue morte.

Par un préjugé religieux, peut-être, les  
 musulmans croyent, & les Arabes l'assurent,  
 que le langage du coran, & par conséquent  
 le dialecte usité à la Mecque du tems de Ma-  
 homet, est ce qu'il y a de plus pur & de plus  
 parfait. Ce dialecte cependant diffère si  
 du moderne, qu'on enseigne aujourd'hui  
 la langue du coran dans les collèges de la Me-  
 que, comme on enseigne le latin à Rome.  
 On dit que le dialecte des provinces mo-  
 tueuses de l'Yemen approche le plus de ce

## E X I I I.

*de des Arabes. —  
& de leurs écoles.*

des plus anciennes  
le sort de toutes  
depuis tant de  
de tant de contr  
re. Elle s'est alté  
que celle dont s  
e regardée aujou  
morte.

ux , peut-être ,  
s Arabes l'assure  
, & par conséque  
ue du tems de N  
plus pur & de p  
ndant diffère si  
gne aujourd'hui  
collèges de la M  
le latin à Rom  
es provinces mo  
ne le plus de ce

de coran , parce que ces montagnards ont peu  
de communication avec les étrangers.

Arabie.

Il n'y a , peut-être , aucune autre langue  
où l'on trouve autant de dialectes comme dans  
l'arabe. La nation ayant étendu ses conquêtes  
& répandu ses colonies dans une grande par-  
tie de l'Asie , & presque sur toutes les côtes  
de l'Afrique , tant de peuples divers furent obli-  
gés de parler la langue de leurs nouveaux  
maîtres ou voisins. Ces peuples conservèrent  
pendant toujours des termes & des tours de  
l'ancien langage ; ce qui a dû nécessaire-  
ment altérer la pureté de l'arabe , & former  
de nombreux dialectes très-différens entre eux. Cette  
diversité est déjà bien grande dans la petite  
étendue des états de l'iman de *Sana*. Les gens  
de distinction se servent encore de mots & de  
tourne-mens inconnus au reste du peuple. Ces dia-  
lectes de l'Yemen ont encore moins de ressem-  
blance avec ceux des bedouins du désert.  
La prononciation ne diffère pas moins d'une  
province à l'autre. J'ai trouvé la manière de  
prononcer des Arabes du sud & de l'est plus  
douce & plus adaptée à l'organe d'un euro-  
péen , que celle des habitans de l'Égypte &  
de la Syrie.

quoique les conquérans arabes aient intro-  
duit & rendu dominante leur langue dans les

**Arabie.**

pays conquis, leurs sujets n'ont pas toujours abandonné leur langue maternelle. En Syrie & en Palestine, on n'entend parler qu'arabe il est vrai; mais le syriaque n'est pas cependant une langue morte, & on le parle encore dans plusieurs villages du gouvernement de Damas. Dans beaucoup d'endroits aux environs de *Merdin* & de *Mozul*, les chrétiens parlent le chaldéen, & les habitans des villages, qui ne fréquentent pas les villes, n'entendent que cette langue qui leur est maternelle. Les chrétiens nés dans ces deux villes, parlent l'arabe, qu'ils écrivent avec des lettres chaldaïques, comme les maronites écrivent aussi l'arabe avec des lettres syriaques, & les Grecs le turc avec des lettres grecques.

Plusieurs peuples, vivant sous la domination des Turcs ou des Arabes, ont perdu l'usage de leur langue maternelle. Les Grecs & les Arméniens établis en Égypte & en Syrie parlent arabe, & leur service divin se fait la-fois en deux langues: les officiers turcs étendent quelquefois le despotisme jusques sur le langage de leurs sujets. Un pacha de *Kasfar*, choqué d'entendre parler grec, défendit, sous peine de perdre la vie, de se servir d'une autre langue que de la turque: on mande que les sabéens, appelés communément chrétiens

ont pas toujours  
nelle. En Syrie  
parler qu'arabe  
n'est pas cepen  
on le parle en  
u gouvernemen  
'endroits aux en  
ul, les chrétiens  
habitans des villa  
s villes, n'enten  
ur est maternelle  
deux villes, par  
avec des lettres  
aronites écrivent  
fyriaques, & les  
es grecques.  
sous la domina  
s, ont perdu l'  
lle. Les Grecs  
ypte & en Syrie  
e divin se fait  
es officiers tur  
tisme jusques  
n pacha de Ka  
ler grec, de fer  
vie, de se serv  
turque : on m  
s communément  
chrétiens

chrétiens de Sain-Jean, parlent & écrivent encore leur ancienne langue. Parmi le petit nombre de ceux qui sont établis à *Basra*, le plus savant était un maréchal-ferrant ; je l'engageai à me tracer les caractères de sa langue ; mais il s'en acquitta si mal, que je ne pus pas me former une idée de leur alphabet.

Arabie.

L'écriture des Arabes la plus anciennement connue & usitée, & dont l'usage s'est perdu entièrement, c'est le *kufique* ; elle paraît avoir été celle des Arabes de la Mecque, puisque le coran doit avoir été écrit avec ces caractères. J'ai trouvé en Yemen quelques inscriptions en lettres kufiques, écrites dans le douzième siècle : aujourd'hui encore, on se sert de ce caractère, qui est un peu carré, dans les inscriptions.

Je m'étais flatté de pouvoir tirer quelques lumières des médailles, touchant l'écriture ancienne de cette nation ; mais ces médailles sont extrêmement rares en Arabie : un homme qui en trouve ne fait les employer que pour les vendre à un orfèvre qui les fond tout de suite. Dans le *Kurdistan*, où l'on déterre un grand nombre de médailles grecques, romaines & persanes, on en fait un meilleur usage : dans les endroits éloignés des grandes villes,

---

Arabie.

elles servent de monnaie courante. Les Arabes, les Persans, les Turcs, en écrivant l'arabe, se servent d'une écriture dont les traits diffèrent aussi en plusieurs points; ils ont encore, selon la nature des affaires qu'ils traitent par écrit, des écritures diversifiées dont chacune a un nom distinctif.

Celle dont les Arabes se servent dans la vie commune n'est pas plus lisible. Les Orientaux se piquent néanmoins de bien écrire, & ils ont poussé fort loin l'art de tracer de beaux caractères; mais les Arabes cherchent une certaine élégance dans un entrelacement singulier de leurs lettres, & par cette même raison, les livres de leur langue imprimés en Europe, ne leur plaisent point.

Ils signent leurs lettres par une espèce de chiffre, afin d'éviter la contrefaçon de leur signature: c'est au moins la méthode de grands & des savans. Il ne faut pas en chercher de véritables en Arabie, la jeunesse n'y est cependant pas entièrement négligée. Dans les villes beaucoup de personnes des dernières classes du peuple savent lire & écrire. Les gens distingués ont dans leurs maisons des précepteurs pour l'instruction de leurs enfans & de leurs jeunes esclaves, qui sont élevés comme les

ante. Les Ara-  
en écrivant l'a-  
re dont les traits  
nts ; ils ont en-  
es qu'ils traitent  
sifiées dont cha-

servent dans la  
ifible. Les Orien-  
e bien écrire , &  
e tracer de beau-  
cherchent une  
ntrelacement fin-  
par cette même  
gue imprimés et  
pint.

ar une espèce de  
ntrefaçon de leur  
la méthode de  
ut pas en cherche  
eunesse n'y est ce  
ligée. Dans les vil-  
es dernières classe  
ire. Les gens d'  
ns des précepteur  
enfans & de leur  
élevés comme le

nfans de la famille , quand ils montrent de  
esprit.

Arabie.

On trouve presque à chaque mosquée une  
cole, où les maîtres & les écoliers , enfans  
es pauvres , sont entretenus du revenu des  
ondations. Dans les grandes villes il y a en-  
ore d'autres écoles , où les gens des classes  
itoyennes envoient leurs enfans pour les  
ire instruire dans la religion , & pour ap-  
rendre à lire , à écrire & à chiffrer. J'ai vu  
uvent de ces écoles sur la place du marché :  
les sont comme les boutiques ouvertes du  
oté de la rue. Le bruit & le spectacle des  
ffans ne paraît pas distraire ces écoliers , qui,  
lis devant un petit pupitre , prononcent leur  
çon à haute voix , & se balancent conti-  
uellement sur leurs sièges , tant le mouve-  
ent paraît nécessaire pour réveiller , ou pour  
utenir l'attention des pays chauds. On ne  
it point de filles dans ces écoles ; des femmes  
instruisent en particulier.

Outre ces petites écoles , il y en a de plus  
nsidérables dans quelques grandes villes de  
rabie : ce sont des collèges où l'on enseigne  
sciences , comme l'astronomie , l'astrologie ,  
philosophie & la médecine , sciences dans  
uelles les Arabes ne font pas de grands  
ogres. Dans les états de l'imam subsistent ,

Arabie.

depuis long-tems , deux célèbres académies, l'une à *Zébie* , pour les sunnites , & l'autre à *Damar* , pour les zéidites. L'interprétation du coran & la connaissance de l'ancienne histoire des mahométans , sont la principale occupation des gens de lettres parmi les Arabes. Ces études sont longues , puisqu'il ne s'agit pas seulement d'apprendre l'ancien arabe ; mais encore de se rendre familiers tous les commentateurs du coran , dont le nombre est très-considérable.

On m'affura que tous les gens de lettres étoient obligés de subir un examen public , avant d'obtenir un emploi tant civil qu'ecclésiastique. Il faut cependant que la faveur préside aussi à ces examens , puisqu'on voit en Arabie tant de gens médiocres obtenir de bons emplois , pendant que les gens de mérite sont réduits à faire le métier d'écrivain , ou de maître d'école.

Les Arabes ont passé dans tous les tems pour grands amateurs de la poésie ; ils la cultivent toujours , quoiqu'ils n'ayent plus parmi eux de grands poètes. Ils chantent souvent les exploits de leurs scheiks ; un maronite m'affura que les poètes de Syrie envoyoient leurs poésies à l'académie de *Dsjamea-el-Ashar* , au Caire , & ne les faisoient chanter publiquement

bres académies,  
tes, & l'autre à  
interprétation du  
l'ancienne his-  
la principale oc-  
parmi les Arabes,  
qu'il ne s'agit pas  
en arabe ; mais  
tous les commen-  
ombre est très-

s de lettres étaient  
public , avant  
qu'ecclésiastique  
leur préside aussi  
oit en Arabie tant  
le bons emplois,  
érite sont réduits  
a, ou de maître

s tous les tem-  
pésie ; ils la culti-  
aient plus parmi  
tent souvent les  
a maronite m'at-  
envoyaient leurs  
nea-el-Ashar , au-  
er publiquement

ue quand elles revenaient munies du sceau  
de l'approbation de cette académie.

Arabie,

Dans un pays comme l'Arabie, où les oc-  
sions de parler en public sont rares, l'élo-  
quence est un talent inutile, & qui ne sera  
pas cultivé. Les Arabes disent néanmoins qu'ils  
entendent dans leurs mosquées de grands ora-  
teurs. Comme il est impossible à un européen  
d'assister à cette espèce de sermon, je n'ai pu  
vérifier la prétention des Arabes à l'égard de  
leur éloquence sacrée.

Le seul théâtre sur lequel un orateur pro-  
ne puisse exercer son talent, ce sont les cafés  
publics établis dans toutes les villes de l'Ara-  
bie, de l'Égypte, de la Syrie; ces cafés con-  
tiennent dans une grande salle couverte de nattes  
de paille, & illuminée le soir par une mul-  
tude de lampes. On y sert des pipes & une  
tasse de café; comme les Arabes n'y jouent  
rien, & qu'ils se tiennent à la même place  
sans se promener, & sans faire la conversation  
avec leurs voisins, ils s'ennuyeraient si des lec-  
teurs & des orateurs ne venaient pas les amu-  
ser, & leur faire passer ces longues soirées,  
par un peu de diversité. Ce sont à l'ordinaire  
des *mollaks*, ou des pauvres savans, qui se  
tiennent aux cafés pour rendre ce bon office  
à leurs compatriotes.

**Arabic.** Les lecteurs qui se bornent au mérite de la déclamation, lisent, devant cette assemblée des morceaux choisis de quelques auteurs goûtés; tels sont chez les Arabes l'histoire d'*Autur* héros arabe qui vivait avant Mahomet; les aventures de *Rustan-Sal*, héros persan; la vie de *Babludan*, bouffon de la cour du calife *Haroun-el-Raschid*; ce dernier livre contient de bonnes moralités.

Ceux de ces *mollaks* qui se sentent affaiblis de talent pour aspirer à l'invention, font des contes & des fables qu'ils récitent en se promenant, ou s'érigeant en orateurs, ils prononcent des discours sur des sujets à leur choix. Quand l'orateur a fini, il va quêter une contribution volontaire de ses auditeurs. Quoique ce gain soit bien modique, il encourage cependant ces pauvres *mollaks* à apprendre à réciter avec grace, ou à composer, avec quelque succès, des contes & des discours.

Le jour des Arabes a 24 heures, & dure depuis un coucher du soleil à l'autre. Rien n'est donc fixé dans ces heures, qui varient continuellement selon la différence de la longueur naturelle du jour ou du tems quand le soleil se couche. Comme ils ignorent l'usage des montres, personne n'a une idée précise de la durée d'une de ces heures, & ils désignent

ent au mérite de l'ouvrage & par approximation, comme font quelques auteurs grecs & romains dans l'histoire d'Autur...  
ant Mahomet; le...  
éros persan; la vi...  
e la cour du calif...  
nier livre contie...

qui se sentent affe...  
nvention, font de...  
récitent en se pr...  
rateurs, ils pronon...  
sujets à leur choix...  
va quêter une cour...  
auditeurs. Quoiqu...  
, il encourage c...  
laks à apprendre...  
mpofer, avec que...  
des discours.

4 heures, & du...  
eil à l'autre. Ri...  
eures, qui varie...  
fférence de la lo...  
a du tems quand...  
ils ignorent l'usa...  
une idée précif...  
es, & ils désigne...

es différentes parties du jour par des termes Arabie.  
agues & par approximation, comme font  
es payfans en Europe.

Leur année est composée de douze mois lunaires; ils commencent le mois avec la nouvelle lune, & quand le ciel couvert les empêche de voir les phases de cet astre, ils ne se font aucune peine de commencer le mois un ou deux jours plus tard. De cette manière leurs mois tombent successivement dans toutes les saisons, de sorte que cette division de l'année n'indique aucun tems pour les travaux de la terre, ni pour les autres occupations de la vie civile. Pour obvier à cet inconvénient, les Arabes comptent par d'autres mois conformes à l'année solaire, & semblables aux nôtres par le nombre de jours.

En Arabie on célèbre, comme dans les autres pays mahométans, deux grandes fêtes, celle des offrandes, appelée *arafa*, ou *korban*, & celle du *beiram*, immédiatement après le *ramadan*. L'usage des mois lunaires fait que les fêtes tombent dans toutes les saisons. Si le jeûne du *ramadan* est donc en été, il devient extrêmement pénible; puisque le peuple, au milieu des travaux les plus rudes, n'ose prendre aucune nourriture pendant les jours les plus longs de l'année.

Arabie.

A Constantinople, l'astronome du sultan fait toutes les années un almanach portatif, dont on peut avoir au moins quelques copies; mais, en Égypte & en Arabie, on ne pense pas à ce moyen d'avertir le peuple des fêtes, & de lui indiquer les saisons; aussi est-il d'une si grande ignorance sur cet article, qu'on célèbre souvent la même fête deux jours plutôt ou plus tard dans des endroits peu éloignés. Pour produire ces irrégularités, il ne faut qu'un nuage qui dérobe la vue de la nouvelle lune dans une ville, pendant qu'on peut la découvrir dans une autre.

Si les Arabes sont si peu avancés dans les connaissances astronomiques, ce n'est pas par faute d'envie d'apprendre cette science; mais ils manquent de livres dans leur langue et de bons instrumens: j'ai vu des grands, curieux de voir & d'assister à des observations, & des savans qui passaient avec moi des nuits entières à examiner le ciel; ils ont l'ouvrage d'*Abd'ou darachman* pour la connaissance des constellations, & les tables d'*Ulugh Brigh*, suivant lesquelles quelques astronomes dans les grandes villes sont en état de calculer les éclipses; leurs instrumens consistent dans un globe céleste de cuivre avec les étoiles marquées en or, dont ils savent bien se servir, dans un al-

me du sultan fait un globe de laiton, & dans un quart de cercle de bois, pour prendre les hauteurs & pour déterminer l'heure des prières. Arabie.

ne pense pas à ce que les barbares sont comme les enfans qui désesfent tout, regrent bientôt ce qu'ils ont perdu, & pleurent ce qu'ils ont perdu; les Arabes, après avoir brûlé la bibliothèque, & versé les savans d'Alexandrie, lorsqu'un siècle fut à peine écoulé, commencèrent à définit la lumière des sciences & des lettres; ils furent puiser ces sciences à Alexandrie, à la même place même où ils avaient cherché à les éteindre; ils remuèrent les cendres qu'ils avaient accumulées, & ils recueillirent les restes échappés au feu & à leur barbarie.

te science; mais les Arabes sont très-anciens; ils figurent leur langue et de son éclat dans l'histoire de l'astronomie ancienne. Mr. Hyde a remarqué que, dans ses observations, & dans toute langue du monde, les noms des étoiles des nuits entières sont aussi nombreux; il n'y a presque point d'ouvrage d'Aristoteiles qui n'aient un nom particulier. L'anciété de ces noms est prouvée par la source d'où on les a tirés; ce sont les troupeaux, la pastorale & le premier état des hommes, & les Arabes ont conservé les institutions plus long-tems que les autres peuples.

es marquées en son compte trois espèces d'Arabes, les Arabes d'Arabie, les Arabes d'Espagne, & les Arabes d'Afrique, ou primitifs, les Mostarabes, & les

Arabie.

Arabes modernes ; les Arabes purs sont les premiers habitans du pays , quand Ismaël fils d'Abraham , vint s'y établir ; ses descendants se croisèrent avec les naturels , & devinrent les Arabes mêlés ou Mostarabes ; les Arabes modernes sont le même peuple , mais considéré depuis l'établissement du mahométisme , depuis les conquêtes & l'énorme puissance dont il étonna l'univers : les Arabes en général , rendaient un culte aux étoiles de-là on peut inférer que ce culte & la connaissance des astres qu'il suppose , appartient aux Arabes primitifs qui ont précédé Ismaël & Abraham.

Parmi les astres que les Arabes adorent Abulfarage cite le soleil , la lune , Jupiter , Mercure , & les étoiles Aldebaran , Canope , Sirius. S'il n'a point cité Mars , & sur-tout Vénus , qui a tant d'éclat , c'est sans doute par ignorance ; car , sans considérer Vénus comme la mère du dieu qui anime la nature , la plus brillante des planètes devait avoir part à leurs hommages. Le même historien prétend que ces anciens Arabes n'étaient point un peuple grossier ; ils cultivaient la poésie et les lettres : quant à l'astronomie , ils s'occupaient du lever & du coucher des étoiles ; ils faisaient attention à celles qui sont opposées ,

bes purs font le  
 , quand Ismaël  
 abilir ; ses descen  
 naturels , & de  
 à Mostarabes ; le  
 même peuple , ma  
 ment du mahome  
 ; & l'énorme puis  
 vers : les Arabes  
 culte aux étoiles  
 ce culte & la con  
 appose , apparte  
 nt précédé Isma  
  
 s Arabes adoren  
 une , Jupiter, Ma  
 ran , Canope , S  
 s , & sur-tout V  
 est sans doute p  
 érer Vénus comme  
 la nature , la pla  
 t avoir part à le  
 orien prétend q  
 ent point un pe  
 nt la poésie et  
 ie , ils s'occupaie  
 les étoiles ; ils f  
 font opposées ,

nes se lèvent , tandis que les autres se cou-  
 hent ; ce qui prouve qu'on avait quelque  
 onnaissance de leurs positions respectives ; ils  
 onnaissent encore , dit Abulfarage , l'in-  
 uence des étoiles sur l'atmosphère & sur les  
 intempéries des saisons : c'était le fruit d'une  
 ongue expérience ; le mouvement de la lune  
 églait leur calendrier ; leurs mois étaient al-  
 ternativement de 29 & de 30 jours , & leur  
 année de 354 , selon la manière de compter  
 vulgaire & en nombres ronds ; ils intercalaient  
 un jour à mesure que les fractions de jour s'ac-  
 cumulaient ; on trouve chez eux un mois in-  
 tercalaire , appelé *Nessa* , qui tous les trois  
 ans les rapprochoit du cours du soleil ; ils com-  
 mençaient le jour civil par la nuit , comme  
 tous les peuples qui se sont réglés sur la lune ,  
 & dont les mois se renouvelaient à son appa-  
 rition : une chose remarquable , c'est que le pre-  
 mier & le dernier de leurs mois étaient con-  
 sacrés à la paix ; le premier même , le mois de  
*Maharran* , tirait son nom de la défense de  
 combattre : on ne pouvait venger aucune es-  
 pèce d'affront ; quiconque avait un ennemi  
 était en sûreté pendant ces deux mois ; un  
 pareil usage fait honneur au peuple qui l'a  
 établi , & sur-tout au peuple qui fait l'obser-  
 ver. Chez nos peuples policés , mais toujours ar-

---

 Arabie.

~~Arabic.~~ Arabie. més, l'image de la guerre trouble le repos de la paix : il n'existe point de loi, il n'est point de tems qui force les hommes de se soumettre qu'ils sont frères.

Quand Mahomet parut chez ce peuple, encore peu civilisé, la guerre civile qui s'alluma développa le génie, le fanatisme y joignit son enthousiasme : aussi les esprits reçurent tout le mouvement nécessaire au génie ; mais ce génie ne s'annonce d'abord que par la guerre & par les conquêtes ; il ne fallut pas moins que la Syrie, la Perse, l'Égypte, les côtes d'Afrique & d'Espagne, pour assouvir l'ambition des Arabes : ces conquêtes furent rapides, la paix amena le loisir : les Arabes, habrus de se considérer eux-mêmes, s'aperçurent de leur ignorance, & ils sentirent qu'ils peuvent manquer quelque chose aux maîtres de la terre.

Ils étaient heureusement placés pour s'éclairer : ils avaient au nord le pays des Chaldéens, & non-seulement les traditions qui pouvaient subsister encore, mais des bibliothèques nombreuses, qui n'ont péri que depuis, & qui renfermaient sans doute des collections précieuses : au levant, étaient les Indiens, si anciens dans l'Asie, & qui peut-être possèdent les restes de l'ancienne astronomie.

trouble le repos  
loi, il n'est poi  
mes de se souven

chez ce peuple, e  
civile qui s'allum  
natisme y joign  
s esprits reçure  
re au génie; ma  
l que par la guer  
fallut pas moi  
Égypte, les cô  
ur assouvir l'amb  
uêtes furent rap  
: les Arabes, l  
nêmes, s'apperc  
ils sentirent qu  
e aux maîtres de

placés pour s'écla  
e pays des Cha  
s traditions qui  
mais des bibli  
ont péri que de  
ans doute des co  
nt, étaient les l  
, & qui peut-ê  
ienne astronomie

couchant, ils avaient l'Égypte, Alexan-  
e, & toutes les connaissances dont Hippar-  
e & Ptolémée ont enrichi la science: ce  
rent le goût & la protection des califes qui  
pelèrent ces connaissances en Arabie; le  
ût des princes est toujours créateur; on a  
marqué que tous les peuples ont commencé  
s'éclairer par leurs chefs; la lumière des-  
cend chez les peuples grossiers; au contraire,  
elle remonte chez une nation éclairée; c'est  
de la place élève toujours l'homme, elle dé-  
ploie tout ce que la nature a donné; mais,  
lorsque les connaissances se sont accumulées,  
le sentiment du pouvoir & de la grandeur ne  
est remplée ni à l'instruction ni au génie.

Les Arabes ne sont recommandables que  
pour avoir été l'entrepôt des sciences, pour  
avoir conservé le feu sacré qui se serait éteint  
chez eux; mais s'ils nous ont transmis les scien-  
ces, ils nous les ont fait passer à-peu-près telles  
qu'ils les avaient reçues; à peine une décou-  
verte mémorable marque-t-elle leur existence;  
c'est le sort des peuples qui renouent le fil  
des connaissances: lorsque la destinée ne leur  
ordonne pas une longue existence sur la terre,  
ils ne peuvent pas refaisir ce qu'on avait perdu,  
ils n'ont pas le tems d'aller plus loin.

L'impulsion donnée aux Arabes par leurs ca-

---

Arabie;

Arabic. lises ne subsista, même en s'affaiblissant, qu'environ deux siècles ; dans le neuvième, un prince de cette race avait rassemblé de toutes parts les savans à Bagdad. Un trait remarquable, & qui fait d'autant plus d'honneur à ce calife, qu'il est unique dans l'histoire, c'est qu'au sortir d'une guerre heureuse, en accordant la paix à Michel III, empereur de Constantinople, il y mit pour condition la liberté de recueillir tous les livres de philosophie qui se trouveraient dans la Grèce, pour les faire traduire en arabe ; on haïrait moins les conquérans, s'ils ressembloient à ce calife ; on aime à voir un souverain tirer ce fruit du fléau de la guerre, & lever un tribut de lumières sur les vaincus. Il confia le travail des traductions aux savans qu'il avait rassemblés ; il y présidait, les éclairait lui-même, & prenait part à leurs disputes. L'almageste, dont sans doute on avait tiré le texte d'Alexandrie fut le premier livre traduit.

Ce que les Arabes adoptèrent avec plus d'ardeur, ce fut l'astrologie judiciaire ; cette erreur est naturalisée dans l'Asie méridionale où un climat brûlant allume l'imagination, où les desirs excités demandent des espérances & où l'homme, plus faible qu'ailleurs, croit plus aisément ce qu'il souhaite.

lissant, qu'en-  
 euvième, un  
 nblé de toutes  
 ait remarqua-  
 'honneur à ce  
 'histoire, c'est  
 euse, en accor-  
 erer de Conf-  
 lition la liberté  
 philosophie qui  
 , pour les faire  
 moins les con-  
 ce calife; on  
 er ce fruit du  
 n tribut de lu-  
 fia le travail de  
 avait rassemblés  
 -même, & pre  
 almageste, don  
 e d'Alexandrie  
 èrent avec plu  
 judiciaire; cette  
 sie méridionale  
 imagination, on  
 des espérances  
 qu'ailleurs, cro  
 e.

Il est connu de tous les astrologues & de tous les gens sensés en Arabie, que la cause des éclipses vient de l'interposition d'un corps céleste qui prive un autre de la lumière; mais le peuple conserve encore l'opinion superstitieuse, qu'un grand poisson poursuit l'astre qui s'éclipse; pour chasser ce poisson, les femmes & les enfans montent sur les toits des maisons, & font, durant l'éclipse, un bruit étrange en frappant sur des chaudrons & des bassins de cuivre. On attribue l'origine de cette coutume à un astronome arabe, qui persuada cette fable au peuple, pour l'encourager à faire un bruit capable de parvenir aux oreilles du calife ou du sultan de Perse, qui avait douté de la justesse de la prédiction de l'éclipse, faite par cet astronome.

Arabie.

Tous les Arabes qui s'appliquent un peu à l'astronomie, paraissent le faire uniquement pour réussir mieux dans l'astrologie, si estimée & si lucrative chez les Orientaux. Lorsque je dis au premier astronome du Caire, combien nous méprisons l'astrologie en Europe, il me répondit, que c'était une science presque divine dont tous les hommes ne pouvaient pas sonder les profondeurs.

Le koran défend expressément de tâcher de voir l'avenir par le fort, & les plus fameux

commentateurs regardent, par cette raison  
 Arabie. l'astrologie comme une science criminelle  
 cepedant, malgré la décision des docteurs  
 les musulmans sont attachés à cette prétendue  
 science, & les Scythes, plus encore que les  
 Sunnites; les premiers poussent même la fu-  
 perstition jusqu'à n'oser conclure un marche  
 sans tâter le sort, au moins en comptant les  
 boutons de leurs habits ou les grains de leur  
 rofaire.

Une vie frugale & régulière préserve de  
 maladies; les Arabes tombent en effet rare-  
 ment malades, & se passent presque de mé-  
 decins & de médecines. Si la violence du ma-  
 les engage à appeler un médecin, ils le re-  
 compensent mal, & lui paient à peine la va-  
 leur de ses remèdes; lorsque le malade meurt  
 le médecin n'a point d'honoraire à espérer.

Ce n'est donc pas en Arabie qu'il faut s'a-  
 tendre à trouver de grands médecins; ceux  
 qui pratiquent cet art, savent rarement plus  
 que les termes de l'art, tels qu'ils se trouvent  
 dans les ouvrages d'Avicenne, & n'ont que  
 connaissance de la vertu de quelques plantes  
 tous les médecins que j'ai connus en Yem-  
 étaient en même tems chimistes, apothicaires  
 chirurgiens & médecins de chevaux. L'ex-  
 ci

, par cette raison  
 science criminelle  
 sion des docteurs  
 s à cette prétendu  
 us encore que le  
 sissent même la su  
 onclure un march  
 s en comptant le  
 les grains de leu

nière préserve de  
 ent en effet rare  
 t presque de ma  
 a violence du ma  
 édecin, ils le ré  
 ent à peine la va  
 le malade meun  
 raire à espérer.

bie qu'il faut s'a  
 médecins; ce  
 nt rarement pla  
 qu'ils se trouve  
 e, & n'ont que  
 quelques plante  
 onnus en Yeme  
 stes, apothicaires  
 chevaux. L'ex

ci

## DES VOYAGES. 49

cice de tous ces talens à-la-fois leur faisait ga-  
 gner à peine de quoi vivre petitement.

Les Arabes ont un grand nombre de remèdes  
 domestiques dont ils se servent avec beaucoup  
 de succès. Les Bedouins guérissent les bleffu-  
 res faites avec des armes blanches, en met-  
 tant dessus de la chair crue d'un chameau fraî-  
 chement tué : sur le vaisseau arabe qui nous  
 transporta de *Dsjidda* à *Loheyá*, un mouffe se  
 plaignit de la colique, son maître mit tout de  
 suite un fer au feu, & brûla si bien le malade,  
 que les tranchées cessèrent.

Arabie.

En *Yemen*, on croit que les onctions forti-  
 fient le corps & le garantissent de lardeur du  
 soleil, à laquelle les habitars de cette province,  
 presque nuds, sont fort exposés : l'huile, en  
 bouchant les pores de la peau, peut arrêter la  
 transpiration trop abondante qui affaiblit le  
 corps : peut-être que les Arabes cherchent une  
 espèce d'ornement dans une peau luisante; ils  
 oignent leurs corps de mauvaise huile, à l'ap-  
 proche des grandes chaleurs; à *Sana*, tous les  
 juifs & plusieurs mahométans se font oindre  
 le corps aussi-tôt qu'ils sont malades.

On croyait autrefois que les Arabes préfé-  
 raient la mort à un lavement; notre médecin  
 en fit prendre cependant à plusieurs personnes  
 de distinction au *Caire*; mais la proposition

Tome XXVII.

D

Arabic. choqua, quand il voulut ordonner ce remède à une femme ; la saignée est rarement usitée en Arabie ; à *Basra*, les gens du peuple, & principalement les porte-faix, se scarifient les gras des jambes, dans l'espérance de gagner des forces par cette opération.

Les maux de dents sont moins communs en Arabie qu'en Europe, parce que les Orientaux se rincent plus régulièrement la bouche après avoir mangé.

Comme les serpens venimeux sont fort communs dans les pays chauds & arides, il arrive fréquemment qu'ils mordent les gens qui vivent à la campagne. Ces Arabes ne voulurent, à aucun prix, nous apprendre le secret qu'ils ont de guérir ces morsures, & de prévenir les effets du poison. Mais un scheik à *Basra*, célèbre par son savoir dans les sciences occultes, m'avoua qu'il scarifiait la plaie, & qu'alors, après avoir mâché de l'ail & le gardant dans la bouche, il suçait le poison de la morsure, sans danger pour lui, & avec un heureux succès pour le malade. Dans tout l'orient on croit aux cures sympathiques, & l'on me cita plusieurs exemples de gens qui avaient guéri de loin des personnes mordues des serpens sans les voir & sans leur appliquer des remèdes.

er ce remède  
ement usitée  
u peuple, &  
scarifient les  
ce de gagner  
s communs en  
que les Orient-  
ent la bouche

font fort com-  
rides, il arrive  
s gens qui vi-  
bes ne voulu-  
endre le secret  
es, & de pré-  
is un scheik à  
dans les scien-  
rifiait la plaie,  
de l'ail & le  
it le poison de  
lui, & avec  
ade. Dans tout  
pathiques, &  
de gens qui  
onnes mordues  
leur appliquer

Au reste, tous les serpens de l'Asie ne sont pas dangereux; il y en a d'innocens & de familiers, qui se réfugient dans les murs des maisons, & dont les habitans se croient heureux en les possédant. Des matelots rapportèrent à bord un tel serpent, qu'on avait débarqué, par mégarde, parmi des futailles, de crainte que l'absence de cet hôte ne portât quelque malheur à leur vaisseau. Arabie.

Il paraît que de tout tems, la lèpre a été une maladie endémique en Arabie. Les Turcs, par le dogme mal entendu d'une destinée inévitable, ne prennent aucune précaution contre la peste; mais les Arabes, quoique bons musulmans, en prennent contre la lèpre. A *Basra*, on renferme les lépreux dans une maison séparée, & à Bagdad, on voit un quartier entouré d'un mur & rempli de baraques, où l'on fait entrer par force les lépreux, s'ils ne s'y retirent pas volontairement. Le gouvernement ne paraît pas cependant prendre beaucoup de soin pour l'entretien de ces malades; ils viennent tous les vendredis demander l'aumône sur la place du marché.

L'inoculation de la petite vérole est usitée chez les Bedouins depuis un tems immémorial; les mères font cette opération à leurs

enfans ; en leur ouvrant un peu la peau du bras avec une épine.

Arabic.

Les sciences occultes sont en grande vénération chez les Arabes. Personne n'ose les mettre en pratique ; sans être autorisé par un maître de l'art reconnu , & sans avoir passé par une espèce d'apprentissage ; ou , comme disent les Arabes , sans avoir étendu pendant quelque tems , le tapis des prières sous les pieds d'un maître fameux.

Cette science d'*ism allah* , ou du nom de Dieu , est la plus sublime de toutes , puisque Dieu en est la ferrure , comme Mahomet en est la clef , & que par conséquent les seuls musulmans peuvent l'apprendre ; elle enseigne à découvrir ce qui se passe dans les pays les plus éloignés , à se familiariser avec les génies , & les engager à suivre les volontés des initiés , à disposer à son gré des vents & des saisons ; enfin à guérir la morsure des serpens & plusieurs autres maladies. Des gens bien avancés dans cette science , sont parvenus , dit-on , à faire tous les jours leurs prières dans le *kaba* à la Mecque , sans sortir le reste du jour de leurs maisons à Bagdad ou à Aden. Un marchand de la Mecque qui avait appris cette science du fameux *Dsjads-Jani* , m'assura que lui-même , étant en

peu la peau du

en grande vé-  
fonné n'ose les  
autorisé par un  
sans avoir passé  
e ; ou, comme  
étendu pendant  
prières sous les

, ou du nom de  
toutes, puisque  
me Mahomet en  
séquent les seuls  
dre ; elle ensei-  
asse dans les pays  
iliariser avec les  
ivré les volontés  
gré des vents &  
morfure des ser-  
adies. Des gens  
ncé, font par-  
s les jours leurs  
ecque, sans for-  
maisons à Bag-  
ad de la Mecque  
du fameux *Dsjé-*  
même, étant en

danger de périr sur mer, avait attaché au mât ~~un~~  
un billet écrit suivant toutes les règles de l'art, Arabiq.  
& avait fait cesser, par ce moyen, la tem-  
pête.

L'art de se procurer de superbes visions n'est pas même inconnu aux Arabes. Ils s'enferment pendant long-tems sans manger dans un lieu obscur, & répètent, à haute voix, des prières, jusqu'à ce qu'ils tombent en défaillance : sortis de cet antre & revenus de leur faiblesse, ils racontent ce qu'ils ont vu dans leur extase ; ils prétendent, à l'ordinaire, avoir vu Dieu dans sa gloire, des anges, des esprits de toute espèce, le ciel & l'enfer.

La seconde de ces sciences ne s'élève pas si haut & a quelque chose de plus humain ; elle se contente d'enseigner à jouer des gobelets ou à faire des tours de passe-passe. Quelques ordres de derviches s'y appliquent & l'exercent pour prouver, à ce qu'ils disent, la vérité de leur religion & la sainteté du fondateur de leur ordre. Aucune part, ces prétendus miracles ne se font plus fréquemment qu'à *Basra*, où j'ai vu une troupe de ces derviches se promener tous les jours par les rues, sautant, chantant, battant du tambour & gesticulant avec de fers pointus, qu'ils paraissent s'enfoncer dans les yeux.

Dans la même ville, j'ai assisté à la fête que  
 les derviches célèbrent toutes les années à l'hon-  
 neur de la naissance de Mahomet ; le lieu de  
 la scène était en plein air dans la cour de la  
 mosquée , illuminée seulement de trois bou-  
 gies ; plusieurs mollahs & derviches commen-  
 cèrent par chanter quelques passages du co-  
 ran ; ensuite ils continuèrent le chant accom-  
 pagné de tambours , & durant cette musique ,  
 d'autres derviches se levèrent , prirent des  
 fers pointus , & firent semblant de se percer  
 le corps & de les pousser même à coups de  
 maillet : alors parut le principal acteur , qui  
 prenant l'air d'un inspiré , fit continuer & ani-  
 mer la musique pour augmenter son inspira-  
 tion , ou plutôt pour étourdir les spectateurs  
 au milieu de son extase , il jeta son turban ,  
 fit flotter ses cheveux que cet ordre laisse  
 croître , & se perça le corps avec cinq lan-  
 ces : montant après sur le toit d'un bâtiment  
 bas , où l'on avait élevé une perche longue  
 de seize pieds & garnie d'un fer pointu ,  
 s'empala lui-même avec cette perche , & se  
 fit porter , dans cet état , autour de la place .

C'était un spectacle frappant qu'un homme  
 maigre , avec une longue barbe & des che-  
 veux épais , percé de lances , & porté embro-  
 ché à une longue perche. Je dis , en me re-

sisté à la fête que  
 es années à l'hon-  
 omet ; le lieu de  
 ns la cour de la  
 ent de trois bou-  
 rviches commen-  
 passages du co-  
 le chant accom-  
 nt cette musique,  
 ent , prirent des  
 lant de se perce-  
 même à coups de  
 cipal acteur , qui  
 continuer & ani-  
 enter son inspira-  
 ir les spectateurs  
 jeta son turban  
 cet ordre laisse  
 os avec cinq lan-  
 oît d'un bâtiment  
 ne perche longu-  
 un fer pointu ,  
 ce perche , & le  
 our de la place.  
 nt qu'un homme  
 arbe & des che-  
 & porté embro-  
 e dis , en me re-

tirant , à un mollah de mes amis qui m'avait  
 accompagné à cette fête , que ce derviche  
 faisait ses tours , par le moyen d'un ceinturon  
 rembourré qu'il portait dans son ample &  
 longue culotte. Il me répondit qu'il avait  
 toujours soupçonné quelque supercherie , mais  
 qu'il se gardait bien de faire paraître ses soup-  
 çons pour ne pas s'attirer l'inimitié des der-  
 viches , puisqu'un de ses confrères avait essuyé  
 de grandes persécutions , parce qu'il avait  
 marqué quelque doute sur la réalité de ces mi-  
 racles.

Arabie.

Ayant appris que ce derviche embroché  
 allait aussi représenter pour de l'argent dans  
 des maisons particulières , je lui fis offrir deux  
 ducats , s'il voulait venir me montrer chez  
 moi son savoir faire. Il y vint & commença  
 par un long bavardage , sur la sainteté de son  
 ordre & de son fondateur , qui avait transmis  
 à ses disciples le don de faire des miracles.  
 Après quoi il pria , & fit semblant de s'en-  
 foncer les fers dans le corps & dans la tête.  
 J'examinai l'endroit où le fer était entré , &  
 je trouvai un petit déchirement de la peau  
 sans effusion de sang. Il me parut cependant  
 qu'il avait assez souffert pour ses deux ducats ,  
 & je le congédiai.

Par la science *karra* , on apprend à com-

---

 Arabie.

poser des billets propres à préserver des enchantemens, & qui servent encore contre les accidens de toute espèce. On porte ces billets cousus dans des sachets de peau, sur la tête, au bras, ou sur la poitrine : on les attache aux colliers des chevaux & des ânes, qui alors prennent de l'appétit & ne s'échauffent pas. Dans la citadelle de *Diarbekr*, un tel billet fit cesser le croassement des grenouilles. Un homme distingué à Alep distribue gratis, toutes les années, des billets pour chasser les mouches; l'efficacité de ces billets dépend du jour, de l'heure & de l'état du messager qui les cherche. Les vieilles femmes en prennent toujours, parce qu'elles sont assez honnêtes pour s'imaginer d'avoir manqué aux conditions qui rendent les billets efficaces. Ces billets ne sont pas moins bons quand ils sont écrits par un juif ou par un chrétien : on m'en demanda souvent parce qu'on me croyait astrologue. Au reste les billets pour faire pondre abondamment les poules, vendus publiquement par un jésuite au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle & des nations éclairées, valent bien ceux des Arabes.

La science *ramle*, est proprement l'art de dire la bonne aventure. Les juifs s'en mêlent comme les musulmans; si un homme tombe malade, on va, pour s'informer s'il guérira,

réserver des en-  
 core contre les  
 on porte ces bil-  
 le peau, sur la  
 ine : on les atta-  
 & des ânes, qui  
 ne s'è hauffent  
*ekr*, un tel billet  
 grenouilles. Un  
 oue gratis, toutes  
 haffer les mou-  
 dépend du jour,  
 messager qui les  
 en prennent tou-  
 ez honnêtes pour  
 x conditions qui  
 es billets ne font  
 nt écrits par un  
 m'en demanda  
 t astrologue. Au  
 ndre abondam-  
 bliquement par  
 II<sup>e</sup> siècle & des  
 eux des Arabes.  
 rement l'art de  
 ifs s'en mêlent  
 homme tombe  
 er s'il guérira,

onsulter un mollah qui donne la réponse après  
 voir feuilleté son livre, & qui reçoit pour sa  
 eine un coq ou une brebis.

Arabie,

Une science vraiment occulte, & que tout  
 onnête arabe doit avoir en horreur, est celle  
 u'ils nomment *sihhr*, ou la pure ou franche  
 orcellerie. Cette science est destinée à faire  
 u mal à autrui plutôt que du bien à soi-même :  
 n s'en fert cependant quelquefois pour en-  
 ager une femme à s'arracher des bras de son  
 mari & pour se jeter entre ceux d'un étranger.  
 cet effet on n'a qu'à attacher un certain  
 illet à sa porte. Les habitans de l'*Oman* excel-  
 nt dans cette science abominable.

Je ne m'étais pas attendu de trouver en  
 arabie tant de sectateurs d'une science occulte  
 une autre espèce, de celle de la pierre phi-  
 sophale. Les Arabes sont si infatués de cette  
 ience, l'objet continuel de leurs souhaits &  
 e leurs recherches, qu'elle les ruine souvent,  
 omme elle ruine les alchimistes de l'Europe.  
 s croyent que le secret de faire de l'or est  
 onnu en Europe, & que les Vénitiens sur-tout  
 possèdent; ils ont des livres arabes qui trai-  
 nt de cet art, & qui leur inspirent ces folles es-  
 pérances. Suivant les apparences, la manie de  
 pierre philosophale vient de l'Orient, d'où

elle nous est parvenue comme tant d'autres  
 Arabie. fables nuisibles.

Nous avons connu à *Beit-el-Fakih* deux de ces alchimistes, dont chacun travaillait suivant les préceptes de son propre livre. L'un, homme aimable & sensé d'ailleurs, croyait être sûr de son fait, s'il pouvait trouver une certaine herbe qui, selon son opinion, devait croître dans les montagnes de l'Yemen. Comme nous soupçonnait que nous étions aussi des alchimistes, venus tout exprès pour chercher cette herbe merveilleuse, il tâcha de faire connaissance avec M. Forskal, auquel il fut d'un grand secours dans ses excursions botaniques. Mais le pauvre homme qui avait déjà souffert tout son bien, & qui travaillait alors aux frais d'un riche seigneur, n'eut pas le bonheur de trouver l'herbe désirée. On dit que sur le mont Liban il croît une herbe qui teint en jaune la couleur d'or, les dents des chèvres qui en mangent; cette observation a donné l'origine, peut-être, à ce préjugé, de l'efficacité d'une herbe pour avancer le grand œuvre.

L'autre de ces souffleurs arabes était un espèce de médecin, si pauvre qu'il n'avait pas de quoi acheter un alambic de verre. Ce dernier était persuadé qu'il réussirait, s'il pouvait

omme tant d'autr

-el-Fakih deux

n travaillait suiva

vre. L'un, homm

, croyait être f

ouver une certai

on, devait croit

emen. Comme

ns aussi des alch

our chercher cer

ha de faire co

auquel il fut d'

rsions botanique

avait déjà soufi

lait alors aux fra

pas le bonheur

lit que sur le mo

si teint en jaûne

s chèvres qui e

à donné l'origin

e l'efficacitè d'un

nd œuvre.

arabes était un

e qu'il n'avait p

de verre. Ce de

rait, s'il pouva

couvrir la signification d'un terme de son

vre. Sachant que M. de *Hawen* s'appliquait *Arabia*.

l'étude des langues, il s'adressa à lui pour

oir l'explication du mot barbare, que per-

onne ne pouvait entendre.

## CHAPITRE XIV.

*De l'Agriculture des Arabes. --- De la Fertilité du terroir. --- Du Labourage. --- De la manière de semer. --- De la Moisson. --- De l'Histoire naturelle de l'Arabie.*

**UN** voyageur, qui est obligé d'employer la plus grande partie de son tems dans les villes & qui ne peut voir la campagne qu'en passant, n'est guère en état d'acquérir une idée juste de la fertilité des terres & de la manière de les cultiver. Je n'ai pas négligé de prendre touchant l'agriculture de l'Orient, toutes les informations que j'ai pu me procurer, en consultant les gens qui m'ont paru bien instruits. Je rapporterai ce que j'ai appris de la fertilité de l'Arabie, & des contrées où les Arabes ont des établissemens.

Arabie.

Le terroir le plus fertile, dont j'ai entendu parler est, en Égypte & aux environs d'Alexandrie : il rapporte, suivant le récit de négocians européens qui demeurent dans cette ville, du froment au centuple; les paysans

## E X I V.

--- De la Fertilité  
 --- De la ma  
 la Moisson. --- D  
 Arabie.

ligé d'employer  
 dans les villes  
 n'acquérir une id  
 es & de la manie  
 égligé de prendre  
 Orient, toutes le  
 procurer, en com  
 paru bien instruit  
 pris de la fertilit  
 où les Arabes on  
 dont j'ai entend  
 ux environs d'A  
 vant le récit de  
 heurent dans cert  
 ple; les payans

rent cependant à M. de *Forskal* que leurs  
 annés récoltes en froment allaient de trente à  
 sixante-dix pour un, & dans quelques en-  
 voits, à quinze ou vingt pour un. Granger  
 rapporte que les terres arrosées par le Nil,  
 donnent ordinairement que dix pour un  
 dans toute l'Égypte.

En Mésopotamie près de *Helle*, de *Bag-*  
*d* & de *Bafra*, où les terres sont arrosées  
 par les eaux de l'Euphrate & du Tygre, on  
 regarde comme une grande fertilité, lorsque  
 le froment donne vingt pour un.

Dans les plaines de l'Assyrie, les terres ne  
 rendent que dix ou quinze pour un; mais le  
 froment, venu dans ces terres fertilisées unique-  
 ment par les pluies, est meilleur & donne plus  
 de farine que celui qui croît dans les terres ar-  
 rosées artificiellement.

En Syrie, la récolte excède rarement vingt  
 pour un; en Arabie, aux environs de *Mas-*  
*ada*, le froment rend dix pour un. Dans la  
 province de l'Yemen, l'agriculture paraît avoir  
 été poussée plus loin que dans les autres par-  
 ties de l'Orient: on m'assura que, dans les  
 districts les mieux cultivés, le froment rendait  
 quarante; le durra, dans les montagnes,  
 rend quarante, & dans le *Tehama*, deux cents  
 même jusqu'à quatre cents: ce dernier pro-

Arabie.

Arabie.

duit paraîtrait incroyable, si, par la manière de semer & d'arroser ce grain, les habitans ne parvenaient à obtenir de la même semence trois récoltes successives la même année en général le *durra* est le grain qui rend le plus.

Ce détail peut faire juger, jusqu'à un certain point, du produit des terres dans l'Orient la manière d'apprécier la fertilité d'une terre en disant, elle rapporte tant pour un de semence, est vague & incertaine. Une bonne méthode de labourer & de semer épargne la semence. Si donc, dans une terre mal semée il se perd la moitié de la semence nécessaire, qu'elle rapporte dix pour un, une autre, où la moitié de la semence a été épargnée, rapporte vingt pour un, & paraîtra une fois plus fertile, quoique d'une bonté égale à l'autre ni les anciens, ni les modernes ne sont exacts dans ce détail de la culture, en parlant de la fertilité des contrées éloignées; ils n'expriment pas non plus de quelle espèce de grain il est question, quand ils calculent le produit d'une terre à leur manière.

Les terres n'étant pas également bonnes & le climat variant beaucoup dans les contrées de l'Orient, la culture y est aussi fort différente; en Égypte, en Assyrie, en Mésopotamie

, par la manière  
ain, les habitans  
la même semence  
la même année  
grain qui rend

r, jusqu'à un cer  
res dans l'Orient  
fertilité d'une terre  
nt pour un de la  
taine. Une bonn  
semer épargne  
e terre mal semée  
ence nécessaire,  
un, une autre, q  
été épargnée, rap  
raîtra une fois pl  
nté égale à l'autr  
dernes ne sont e  
ure, en parlant  
ignées; ils n'exp  
lle espèce de gra  
calculent le produ  
également bonne  
oup dans les cou  
re y est aussi fr  
Assyrie, en Mé

amie & en Syrie, on néglige extrêmement  
griculture; ces provinces sont d'ailleurs si  
peuplées, que beaucoup d'excellentes ter-  
doivent rester en friche.

Arabie.

En Arabie, pays soumis à un gouverne-  
nt moins oppresseur, la culture se trouve  
meilleur état. Les instrumens du labou-  
e y sont cependant grossiers & mal faits:  
se sert de la charrue la plus simple, tirée  
des bœufs, avec laquelle on remue un peu  
erre en tout sens. Pour cultiver leurs jar-  
s, ou pour bêcher les champs escarpés, les  
bes employent une espèce de pioche; &  
ur faire des rigoles, une bêche fort large,  
niée par deux hommes, dont l'un l'enfonce  
terre, & l'autre l'attire à soi avec des  
des.

Dans beaucoup d'endroits en Yemen, la  
e est cultivée comme un jardin; la cul-  
y coute cependant beaucoup de peines  
e travail, parce qu'il faut arroser les champs  
e beaucoup d'exacitude. Dans la partie  
trieuse de cette province, les champs sont  
ent en terrasses, sur lesquels on conduit  
a par des canaux du haut des montagnes;  
la saison pluvieuse, les habitans de la  
e sont obligés d'entourer leurs champs

de digues , pour retenir l'eau pendant que t<sup>em</sup>s sur la surfa<sup>c</sup>e de la terre.

Arabie.

J'ai vu comment on sème dans les montagnes de l'Yemen : un paysan portait un plein de lentilles , qu'il répandait fort dans les sillons ; & , en avançant , il se faisait avec le pied la terre des deux côtés pour couvrir la semence ; en d'autres endroits le semeur marchait derrière le laboureur , & jetait dans le sillon la semence que l'autre en retournant , couvrait bientôt de terre avec sa charrue.

Dans quelques districts de l'Yemen , on plante à la main le *maïs* & le *durra* ; près de la montagne de *Nharras* , je vis un paysan qui labourait la terre avec une petite charrue , & des bleds hauts de neuf à dix pouces , plantés ou semés en lignes droites : ses bœufs étaient dressés à passer entre les rangées , sans fouler les plantes. L'utilité du travail consiste en ce qu'il détruit les mauvaises herbes ; qu'il ouvre mieux de terre les racines des plantes ; qu'il prépare le sol à recevoir la pluie & l'arrosemens. On arrache avec les mains la mauvaise herbe qui reste , & l'on en nourrit les bestiaux ; ainsi la méthode des *Tull* & *Duhamel* , crue nouvelle en Europe , est ancienne en Arabie.

l'eau pendant qu'on  
de la terre.

seme dans les mois  
payfan portait un  
répandait fort rapi-  
avançant, il pou-  
tre des deux côtés  
en d'autres endroits  
rière le laboureur  
semence que l'au-  
bientôt de terre ar-

de l'Yemen, on plan-  
ma; près de la mer  
s un payfan qui  
petite charrue, en-  
dix pouces, plan-  
ses bœufs éta-  
rangées, sans force  
travail consiste en  
herbes; qu'il coupe  
ines des plantes  
voir la pluie &  
avec les mains  
& l'on en nourrit  
des *Tull* &  
n Europe, est

Pour conserver les récoltes, on est obligé  
d'en écarter les oiseaux & les animaux mal-  
faisans : les payfans veillent à cet effet tour-  
à-tour sur leurs champs; dans les montagnes,  
ils se placent sur un arbre, & dans le *Tchama*,  
sur une espèce d'échafaud couvert d'un toit.

Arabie.

Le tems où les bleds mûrissent, varie  
beaucoup en Arabie, non-seulement à l'é-  
gard de la position des lieux vers le nord  
& vers le sud, mais principalement encore à  
l'égard de leur élévation & de la saison dans  
laquelle on peut arroser les terres : à *Maskat*,  
on sème le froment & l'orge en décembre,  
& on le coupe vers la fin de mars; mais on  
sème le *durra* en août pour le moissonner à  
la fin de novembre : en Egypte, on sème les  
terres qui bordent les canaux en octobre, &  
le bled est mûr vers la fin de février : celles  
qui ne peuvent pas être arrosées par les eaux  
du Nil, sontensemencées en novembre, &  
le froment mûrit en février, & l'orge en  
mars.

Quand les bleds sont mûrs, les Arabes les  
arrachent avec la racine; ils coupent avec une  
 faucille, le bled verd, l'herbe & tout ce qu'ils des-  
tinent pour fourrage aux chevaux : ils ont une  
méthode fort simple pour aiguïser leurs fau-  
cilles; ils mettent cet instrument dans le sable

Arabic. qu'ils arrosent avec un peu d'eau, & frottent alors avec le pied ce sable humecté contre la lame, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment aiguillée.

Pour battre le bled, les Arabes rangent les gerbes épis contre épis, & font traîner alors sur ces épis une grosse pierre attelée de deux bœufs.

On trouve en Arabie tous les animaux domestiques ordinaires dans les pays chauds : on y élève des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des dromadaires, des vaches, des buffes, des brebis & des chèvres. Dans les provinces fertiles, la volaille est si commune, qu'on la vend à bas prix.

Entre ces animaux domestiques, les Arabes, comme on fait, font le plus grand cas, & prennent le plus de soin de leurs chevaux ; ils les partagent en deux grandes espèces ; celle de *kadischi*, ou chevaux de race inconnue, & celle de *koclani*, ou de chevaux dont on a écrit la généalogie depuis deux mille ans ; les *kadischi* ne sont pas plus estimés que nos chevaux européens, & on les emploie à porter des fardeaux & à des travaux ordinaires.

On se sert de *koclani*, uniquement pour la monture, sans les assujétir à aucun autre travail : ils sont très-estimés, &, par conséquent, très-chers : on prétend qu'ils tirent le

u, & frottent alors  
 contre la lame,  
 nment aiguillée.  
 Arabes rangent les  
 font traîner alors  
 e attelée de deux

s les animaux do-  
 s pays chauds : on  
 mules, des ânes,  
 vaches, des chèvres. Dans les  
 e est si commune,

estiques, les Ara-  
 le plus grand cas,  
 de leurs chevaux;  
 ndes espèces; celle  
 race inconnue, &  
 chevaux dont on a  
 deux mille ans  
 s estimés que non  
 es emploie à por-  
 travaux ordinaires  
 iquement pour la  
 à aucun autre tra-  
 c, par conséquent  
 ls tirent la ori-

gine des haras du roi Salomon : quoiqu'il en  
 soit de cette belle filiation, ils sont propres à  
 soutenir les plus grandes fatigues, & à passer  
 des jours entiers sans nourriture : on leur at-  
 tribue aussi un courage singulier avec lequel  
 ils se jettent sur l'ennemi : on assure même  
 qu'un cheval de cette race, quand ils se sent  
 blessé & hors d'état de porter plus long-tems  
 son cavalier, sort de la mêlée pour le mettre  
 en sûreté. Si le cavalier est par terre, ces che-  
 vaux restent près de lui, & ne cessent de hen-  
 nir jusqu'à ce qu'il soit secouru : ils ne sont  
 ni grands ni beaux, mais fort légers à la  
 course : aussi les Arabes ne les estiment que  
 pour leur race & pour leurs bonnes qualités,  
 & nullement pour leur figure.

Ces *koclani* sont élevés, principalement par  
 les Bedouins, établis entre *Basra* *Merdin*, & la  
 Syrie, pays où les seigneurs ne veulent pas  
 monter d'autres chevaux. Toute cette race  
 est partagée encore en plusieurs familles, dont  
 chacune à son nom propre; celle de *Dsjulfa*  
 paraît la plus répandue; quelques-unes de ces  
 familles ont plus de réputation que les autres  
 à cause de l'ancienneté & de la pureté de leur no-  
 blesse. Quoique l'on sache par expérience que  
 les *koclani* sont souvent inférieurs aux *kadischi*,  
 on préfère toujours les premiers, au moins

les jumens , dans l'espérance d'en avoir une  
Arabic. belle race.

Les Arabes manquent , il est vrai , de tables généalogiques pour prouver la descendance de leurs *koclani* ; mais ils sont néanmoins sûrs de la régularité des filiations , parce que jamais une jument de cette race n'est couverte qu'en présence de témoins arabes. Quoiquoi ce peuple ne s'effarouche pas toujours d'un parjure , ils sont plus consciencieux dans un cas aussi grave : on n'a point d'exemple d'un faux témoignage rendu pour la naissance d'un cheval ; parce qu'un arabe est persuadé que lui & toute sa famille serait détruite , si , dans une affaire de telle importance , il ne dépoit pas selon la vérité.

Quand un chrétien a une jument *koclani* , qu'il veut faire couvrir par un étalon de la même race , il est obligé de faire appeler un témoin arabe , qui reste vingt jours auprès de cette jument , pour être sûr qu'aucun cheval commun ne l'a déshonorée. Pendant ce tems , elle ne doit pas voir de loïn même ni cheval ni âne : quand la jument met bas , le même arabe doit être présent , & l'on expédie alors , dans les premiers sept jours , l'acte juridique de la naissance légitime du poulain : si par hasard les deux races se mêlent , un poulain,

R A I E

d'en avoir une

est vrai, de sa-  
ver la descen-  
de sont néan-  
moins filiations, parce  
que la race n'est cou-  
rue par les arabes. Quoi-  
qu'il ne soit pas toujours  
conscientieux dans  
ce point d'exemple  
pour la naissance  
car il est persuadé  
qu'elle n'est détruite, si,  
d'importance, il ne

se jument *kiclani*,  
un étalon de la  
se faire appeler un  
cours jours auprès de  
qu'aucun cheval  
pendant ce tems,  
même ni cheval  
et bas, le même  
on expédie alors,  
l'acte juridique  
poulain : si par  
vient, un poulain,

DES VOYAGES. 69

dont le père ou la mère étaient *koclani*, est  
toujours réputé *kadischi*.

Arabic.

Les Arabes vendent sans scrupule les éta-  
lons *koclani* comme d'autres chevaux ; mais  
ils n'aiment pas à se défaire des jumens pour  
de l'argent : quand ils sont hors d'état de les  
entretenir, ils les remettent à un autre, sous  
condition d'avoir leur part aux poulains, ou  
de pouvoir les retirer après un terme fixe.

On trouve deux espèces d'ânes en Arabie :  
la petite ou paresseuse, aussi peu estimée qu'en  
Europe, & une grande & courageuse dont on  
fait grand cas : les ânes de cette dernière  
espèce se paient fort cher ; ils m'ont paru plus  
commodes que des chevaux quand il s'agit de  
faire un voyage.

J'ai lieu de croire qu'il y a en Arabie plu-  
sieurs espèces de chameaux : ceux qu'on voit  
dans les états de l'iman sont d'une taille mé-  
diocre & d'un brun clair ; ceux qui viennent  
du *Nedsjeran* sont grands, lourds & d'un brun  
foncé ; les dromadaires de l'Égypte & de l'A-  
rabie n'ont qu'une bosse, & ne peuvent être  
distingués des chameaux par ceux qui ne sont  
pas accoutumés à voir beaucoup de ces ani-  
maux, que par un certain air de légèreté,  
qui les fait paraître tout de suite plus pro-  
pres à la course.

On trouve des buffles dans toutes les contrées marécageuses de l'Arabie, & sur les bords des grandes rivières; ils y sont même en plus grande quantité que les bêtes à corne ordinaires: la femelle du buffle donne pins de lait que la vache commune, & le mâle est aussi propre au labourage que le bœuf: sa chair inférieure à celle du bœuf est dure & d'un goût rebutant; les Arabes se servent d'un moyen pour forcer la femelle du buffle à donner plus de lait, que les anciens Scythes employaient avec leurs jumens: pendant qu'un homme trait la vache, un autre la chatouille; pour nourrir ces animaux domestiques, les Arabes n'ont pas le secours des prairies, qui ne peuvent exister dans un pays aussi aride: la nourriture des chevaux, des bœufs & des ânes consiste en paille, en orge & en fèves. Le seul fourrage que les Arabes sèment, c'est une espèce de fève: les Egyptiens sèment dans un pays mieux arrosé le trèfle pour le même usage: le chameau mange les plantes les plus arides: en Arabie, cependant, il fait sa principale nourriture de celle du genre des courges, qui abondent dans les terrains les plus secs.

Le climat & le terroir de plusieurs pays que nous avons parcourus, ne sont pas aussi favorables, qu'on le pense ordinairement, à

toutes les con-  
, & sur les bords  
at même en plus  
corne ordinaires :  
s de lait que la  
est aussi propre  
chair inférieure  
d'un goût rebu-  
un moyen pour  
donner plus de  
employaient avec  
l'homme trait la  
e ; pour nourrir  
es Arabes n'ont  
qui ne peuvent  
le : la nourriture  
des ânes consiste  
es. Le seul four-  
c'est une espèce  
ent dans un pays  
le même usage :  
s les plus arides :  
fait sa principale  
des courges, qui  
plus secs.  
le plusieurs pays  
ne sont pas aussi  
rdinairement, à

la multiplication des végétaux & des animaux ; ~~\_\_\_\_\_~~  
un sol aride & sablonneux , comme est en grande Arabie.  
partie celui de l'Arabie, ne se couvre guère  
de plantes, & les animaux manquant de nour-  
riture ne peuvent y subsister. Le naturaliste  
trouve donc un petit nombre d'objets à observer,  
& l'histoire naturelle d'une telle contrée ne  
peut pas être étendue. En Arabie l'activité du  
soleil est si grande, que les fleurs passent &  
se fanent en peu de tems, de sorte que le  
botaniste occupé de tant de plantes différentes,  
manque le moment favorable où une incon-  
nue est en fleurs ; elle est perdue pour lui jus-  
qu'à la saison suivante.

Il serait possible de remédier à ce dernier  
inconvenient, en observant les plantes dans les  
jardins. Mais il n'y a peut-être aucun pays au  
monde où le jardinage soit aussi négligé qu'il  
l'est en Arabie ; on trouve à peine quelque  
petit jardin dans les environs des grandes villes.  
Ce qui dégoûte apparemment les Arabes de  
la culture des jardins, ce sont les longues sé-  
cheresses, qui, durant quelquefois plus d'une  
année, détruisent tous les végétaux, & le  
dégât causé par les sauterelles qui achevent  
de dépouiller la campagne de sa verdure.

A ces obstacles physiques, qui s'opposent

aux progrès de l'histoire naturelle de l'Orient; **Arabie.** se joint encore un autre provenant du moral des peuples qui habitent ces régions. Les Arabes, nation ignorante, avide & ombreuse, ne peuvent pas s'imaginer que la seule curiosité puisse engager un européen à s'exposer à tant de courses fatigantes; ils lui supposent un motif intéressé; l'espoir de trouver des trésors cachés, & l'habileté de réussir dans ces recherches. Ce préjugé, généralement répandu sur le compte de tous les voyageurs, expose un curieux à des dangers continuels de la part des Arabes brigands & vagabonds. *M. Forskal*, après avoir été dépouillé par ces voleurs, se vit obligé de suspendre ses promenades savantes aux environs du Caire. Il fut plus heureux dans l'Yemen, où les lois & les mœurs des habitans promettent à un étranger plus de sûreté. Bien-loin de le troubler dans ses recherches, les Arabes de cette contrée se faisaient un plaisir d'y concourir, en lui apportant, en lui montrant, & en lui nommant les plantes de leur patrie. Un peuple pasteur & cultivateur tel que les Arabes, qui passe à-peu près tout son tems en pleine campagne, prend naturellement du goût pour la botanique; mais, pour jouir de ce secours & pour gagner l'amitié de ces bonnes gens, il faut se conformer à

lle de l'Orient, nant du moral s régions. Les vide & ombra- ner que la seule péen à s'exposer ls lui supposent trouver des tré- réussir dans ces lement répandu ageurs, expose nuels de la part nds. *M. Forskal*, ces voleurs, se menades savantes t plus heureux les mœurs des ger plus de sù- ans ses recher- trée se faisaient apportant, en ant les plantes eur & cultiva- asse à-peu près gne, prend na- tanique; mais, gagner l'amitié e conformer à

urs mœurs & se contenter de faire avec eux plus mauvaise chère.

Arabic.

Un pays qui comme l'Arabie s'étend depuis 30° degré jusqu'au 13° degré de latitude nord, & situé par conséquent en partie entre les tropiques, présente l'idée d'un climat extrêmement chaud. Dans quelques provinces de l'Arabie, la chaleur est en effet excessive; mais il arrive dans cette contrée, comme dans beaucoup d'autres, que l'élévation du terrain, la situation des lieux & la nature du sol, mettent une grande variété dans son climat.

Pour comprendre cette diversité, il faut se former une idée juste du physique de l'Arabie. Ce pays peut être envisagé comme un amas de montagnes, entouré de tout côté par une bande de terres arides & sabloneuses. Les déserts de l'Arabie pétrée & de la Syrie, com- mencent cette bande vers le nord & vers le sud. Le continent. Les plaines appelées *Tehama* par les Arabes, bordent l'Arabie par-tout où elle est baignée par les eaux de la mer Rouge, de la Méditerranée orientale & du golfe persique.

Dans ces déserts, parsemés de rochers nus, dans ces plaines basses, rien n'arrête l'action du soleil qui brûle tous les végétaux, & réduit les terres en sables. La sécheresse y est si grande qu'il n'y pleut pas pendant des années

Arabic.

entières, & que les rivières, qui descendent des montagnes, se perdent dans les sables sans pouvoir parvenir jusqu'à la mer. Sans le cours de ces rivières, grossies dans la saison pluvieuse, & qu'on détourne sur les terres, le cultivateur serait privé même du moindre produit de ses moissons.

L'intérieur des terres offre une température toute différente; de grandes chaînes de montagnes très-élevées attirent les vapeurs qui, se résolvant en pluies abondantes, rafraîchissent l'air & animent la végétation. Le froid produit par l'élévation du terrain y fait tomber des neiges, qui ne subsistent cependant jamais long-tems. Pendant que les habitans des plaines souffrent de la chaleur, les montagnards sont obligés de s'habiller de pelisses. On nous assura qu'on avait de la glace sur quelques montagnes, & qu'il gelait quelquefois à *Sana*.

La position de ces montagnes, au milieu d'une presqu'île, est encore la cause d'un phénomène qu'on observe aussi dans la péninsule du Gange, entre-coupée de montagnes. C'est la différence des saisons des pluies, qui sont régulières dans les pays situés entre les tropiques; cette régularité des pluies rend fertiles & délicieuses les vallées qui séparent les chaînes

es, qui descendent  
dans les tables fa  
a mer. Sans le f  
ffies dans la fais  
arne sur les terre  
même du min

ffre une tempé  
grandes chaînes  
tirent les vapeurs  
es abondantes, n  
t la végétation. L  
on du terrain y fa  
ne subsistent cep  
ndant que les ha  
e de la chaleur, h  
de s'habiller de p  
n avait de la gla  
& qu'il gelait que

agnes, au milie  
e la cause d'un ph  
i dans la péninsu  
e montagnes. C  
s pluies, qui su  
és entre les trop  
pluies rend ferti  
i séparent les ch

des montagnes. Aussi les montagnards, Arabis  
ant dans un air fixe & pur, sont beaux,  
& courageux. Un autre avantage que les  
Arabes tirent de leur patrie, c'est qu'ils jouis-  
ent à-la-fois des productions des différens cli-  
mats. Dans les plaines, viennent très-bien  
les fleurs végétaux transplantés des Indes. Les  
montagnes produisent les plantes des pays  
tempérés. Enfin l'Arabie peut être regardée  
comme un assemblage de climats différens,  
dont les avantages divers se trouvent réunis  
dans l'espace renfermé par la mer Rouge &  
le golfe persique.

La nature des vents est très-différente en  
Arabie, suivant le point d'où ils partent &  
les espaces qu'ils parcourent. Sur les côtes du  
golfe persique, le sud-est amène une humi-  
dité, qui, dans les grandes chaleurs, cause  
des sueurs accablantes. Le nord-ouest passant  
au-dessus le grand désert est plus brûlant,  
mais moins incommode: ce dernier vent chauffe  
pendant les métaux à l'ombre, comme s'ils  
étaient exposés au soleil; malgré sa qualité  
brûlante, ce nord-ouest sert aux Arabes pour  
faire rafraîchir leurs boissons au milieu de l'été: à  
cet effet, ils mettent l'eau dans des pots non  
couverts, qu'ils suspendent dans un lieu ex-  
posé au courant de ce vent chaud; l'eau de-

vient, par ce moyen, de la plus grande fréquence : phénomène connu dans presque tous les pays chauds.

Arabie.

Un autre vent d'une espèce plus dangereuse encore, est le fameux *sam*, rare en Arabie, mais trop commun sur les frontières. Les endroits les plus exposés à ce vent funeste, sont les bords de l'Euphrate & quelquefois les environs de la Mecque : on assure qu'on s'en aperçoit en Espagne dans quelques endroits voisins des vastes landes sablonneuses qui déparent ce beau royaume. L'effet du *sam*, est d'étouffer, comme un coup de foudre, toute créature vivante, qui se trouve dans la sphère de son activité, & de corrompre en peu de tems les cadavres des mortels. Les Arabes reconnaissent l'arrivée du *sam*, par une rougeur extraordinaire dans l'air ; l'unique moyen de se préserver des funestes effets de ce vent singulier, c'est de se jeter sur le visage par terre, & de laisser passer ce tourbillon d'exhalaisons mortelles, qui se tient toujours à une certaine hauteur de l'atmosphère. L'instinct apprend même aux animaux à se pencher vers la terre en cette occasion.

Le reste des météores de l'Arabie lui sont communs avec tous les pays chauds. U

D  
el serain,  
de les c  
aines; da  
ifines de  
nce extra  
ir est si p  
L'Arabie  
rdure con  
nt des arb  
rs feuille  
reproduit  
valle entr  
tée, & la  
, est si p  
e point de  
On jugera  
position  
nature de  
rême: d'u  
ux, & de  
euses; la b  
insule, est  
ne présent  
L'Arabie p  
teffant,  
éral, elle  
e & la ma  
une preu

el seréin, rarement chargé de nuages, fait  
 e les orages sont assez rares dans les Arabie  
 aines; dans les parties les plus arides, mais  
 isines de la mer, les rosées sont d'une abon-  
 nce extraordinaire; malgré cette humidité,  
 ir est si pur, qu'on couche à découvert.

L'Arabie jouit à peu près du spectacle d'une  
 rdure continuelle: ce n'est pas que la plu-  
 t des arbres n'y perdent toutes les années  
 ars feuilles, & que les plantes annuelles ne  
 reproduisent après avoir péri; mais l'in-  
 valle entre la chute des feuilles de l'année  
 ffée, & la renaissance des feuilles nouvel-  
 , est si petit, qu'on ne s'apperçoit pres-  
 e point de ce changement.

On jugera d'avance, par la singularité de  
 position de l'Arabie, de l'inégalité de  
 nature de son terroir, qui en effet, est  
 rême: d'un côté, on y voit des déserts af-  
 ux, & de l'autre, des vallés fertiles & dé-  
 euses; la bande sabloneuse qui entoure cette  
 insule, est à-peu-près entièrement stérile,  
 ne présente que l'image de la désolation.

L'Arabie peut être regardée comme un pays  
 eissant, à beaucoup d'égards; mais, en  
 éral, elle n'est ni riche ni fertile. La vie  
 e & la mauvaise nourriture des habitans,  
 t une preuve de cette vérité. Si elle a

Arabie. été appelée heureuse par les anciens ; n'a pu mériter ce nom que par la valeur la nouveauté, & non par l'abondance de productions.

Quelques-uns des animaux qui peuplent l'Arabie paraissent indigènes, parce qu'ils conservent mieux leur instinct primitif, qu'ils y parviennent à un degré de beauté & de vigueur, rares dans d'autres pays de rien. Tels sont le cheval, l'âne, le chameau. Le chameau est l'animal du désert, par son aptitude, à supporter la disette d'aliment par son sabot fait pour franchir les sables brûlans, & par sa bouche cartilagineuse qui lui permet de se nourrir des plantes dures & épineuses des plaines arides.

L'âne paraît, sur-tout, avoir l'Arabie pour patrie originelle : il y en a une espèce très-belle, si vive, si courageuse, que ces ânes peuvent être comparés aux chevaux. Dans les hautes montagnes de l'Arabie pétrée, on trouve des bouquetins ; les plaines sont remplies de gazelles ; c'est de ce joli animal que les Arabes tirent tant d'allusions & de fables. Le lièvre est très-rare, & ne se trouve que dans quelques parties montueuses ; les Arabes d'un autre endroit sablonneux nourrissent une multitude

s anciens ;  
par la valeur  
abondance de

x qui peup  
, parce qu'il  
est primitif  
gré de beaut  
tres pays de  
ne , le cham  
du désert ,  
a difette d'e  
nchir les fa  
artilagineuse  
plantes dure

oir l'Arabie  
a une espèc  
, que ces  
hevaux. Dans  
pétrée , on tro  
ont remplies  
mal que les  
ns & de fin  
, & ne se  
montueuses ;  
t une mult

*farbons* ou rats de Pharaon , dont les Ara-  
s mangent la chair sans répugnance.

Arabis.

Les forêts de l'Arabie méridionale fourmil-  
ent de singes sans queue , qui ont le derrière  
lé & rouge ; ces animaux sont dociles &  
prennent facilement des tours d'adresse. En  
gypte , les charlatans les donnent en specta-  
le au peuple.

Entre les animaux carnassiers , le plus hi-  
oux & le plus dangereux est l'*hyène* , qui  
attaque les bêtes & les hommes également.  
cet animal féroce & solitaire habite les ca-  
rnes des montagnes désertes de l'Arabie pé-  
se ; il est aussi commun dans les environs du  
lfe persique. L'*hyène* ne marche que de  
ir : dans la saison où les habitans dorment  
plein air , elle enlève souvent les enfans  
côté de leurs parens.

On trouve en Arabie des ours , des loups ,  
s renards ; mais l'animal carnivore le plus  
pandu , est cette espèce de chien sauvage ,  
si approche plus que le renard du chien do-  
ffique , & que les Turcs appellent *ischakal* ;  
cet animal est commun à tous les pays de  
rient.

Les Arabes dédaignent ordinairement le gi-  
er , & ne se soucient ni du plaisir , ni du  
vail de la chasse : un peuple naturellement

**Arabic.** sobre & frugal, habitant sous un climat où l'usage des viandes est peu convenable à la santé, ne peut pas aimer beaucoup le gibier. Les préceptes minutieux de la religion musulmane doivent encore dégoûter un arabe de la poursuite des animaux sauvages, & surtout des oiseaux. Pour lui faire perdre sa proie & pour rendre sa proie impure, il suffit que le chasseur ait oublié de prononcer une petite prière en tuant l'animal; il suffit que cet animal n'ait pas perdu la quantité de sang requise par la loi, & que l'oiseau ait encore quelque restant de vie en se débattant, ou qu'il soit tombé sur un lieu habité & souillé.

Dans les contrées fertiles de l'Arabie, la volaille domestique est fort commune, & on y élève toutes les espèces de poules en abondance. La pintade n'y est pas domestique; elle habite les bois en si grande quantité, que les enfans abattent ces oiseaux à coup de pierre & les ramassent à peine pour les vendre dans les villes. Le faisan est aussi indigène en Arabie. Il est fort commun dans les montagnes de l'Yemen, de même que les tourterelles & plusieurs espèces de pigeons. Un pays fertile comme l'Arabie, ne peut pas nourrir beaucoup de coup d'oiseaux aquatiques. Ces oiseaux sont fréquents

et sous un climat  
peu convenable à  
beaucoup le gibier  
de la religion musul  
côûter un arabe de  
uvages, & sur-to  
re perdre sa pe  
mpure, il suffit qu  
prononcer une pet  
il suffit que cet an  
quantité de sang re  
oiseau ait encore  
n se débattant,  
n lieu habitée

fréquentent les rivages de la mer & qui vi-  
vent de poisson, sont d'autant plus communs  
aux environs de la mer Rouge, que ce golfe  
est peu profond & en même tems très-pois-  
sonneux.

Arabie.

Les déserts de l'Arabie ne manquent pas  
d'autruches, que les habitans appellent l'*oiseau-  
chameau*; une belle huppe nommée *hudhud*  
par les Arabes, est aussi très-commune sur les  
bords du golfe persique. Sur une tradition fa-  
buleuse, quelques Arabes se sont imaginé  
qu'on peut entendre le langage de cet oi-  
seau.

Des aigles, des faucons, des éperviers &  
le vautour d'Égypte, sont les oiseaux de proie  
qui se rencontrent en Arabie. Le dernier de  
ces oiseaux rend de grands services; il purge  
la terre de tous les cadavres dont la corrup-  
tion est si prompte & si dangereuse dans les  
pays chauds; il détruit les souris des champs,  
qui se multiplient à tel point dans quelques  
provinces, que, sans ce secours, le payfan se-  
rait obligé d'abandonner la culture. Ces ser-  
vices essentiels firent regarder ces oiseaux  
comme sacrés par les anciens Égyptiens; en-  
core aujourd'hui il n'est pas permis de les  
tuer dans tous les pays qu'ils fréquentent.

es de l'Arabie,  
commune, &  
de poules en abo  
s domestique; el  
quantité, que l  
à coup de pierre  
r les vendre da  
aussi indigène  
ans les montagn  
e les tourterelle  
ns. Un pays se  
pas nourrir bea  
Ces oiseaux q  
fréquente

Dans plusieurs contrées de l'Orient, de

Arabic. même qu'en Arabie, se trouve un autre oiseau non moins utile aux habitans. Il vient en Arabie, aux mois de juillet & d'août, à la suite des effaims de sauterelles, dont il détruit une quantité incroyable. On l'appelle *salmarmar*; les services que cet oiseau rend aux pays exposés aux ravages de ces insectes, occasionnent en Syrie plusieurs pratiques ridicules & superstitieuses. On le croit attiré par l'eau du *Korasan* qu'on va chercher fort loin en grande cérémonie, & qu'on garde dans un réservoir de pierre au haut de la tour d'une mosquée. Si cette eau manque, les habitans de Mosul sont au désespoir.

Les Arabes nommèrent à M. Forskal encore plusieurs oiseaux qu'il ne put jamais voir, tel est l'*achjal*, fameux par deux belles plumes dont les montagnards ornent leurs bonnets, & que l'oiseau paraît ménager en laissant une ouverture à son nid. Un autre, *thar-el-hind*, rare & remarquable par son plumage doré, se vend fort cher en Arabie.

La tortue de terre est très-commune en Arabie; les payfans en amènent des charrettes entières aux marchés de plusieurs villes de l'Orient; les chrétiens Orientaux les mangent en tems de carême, & en boivent le sang avec plaisir. Nous avons remarqué plus

lieu  
 tiens  
 prêts  
 mets  
 gent  
 Arab  
 a cep  
 reux.  
 qu'un  
 Arab  
 les fe  
 pent  
*batan*  
 & de  
 fait es  
 nière  
 La  
 poisson  
 tit traj  
 plus d  
 pouvai  
 connus  
 Rouge  
 volans,  
 dessus  
 découvr  
 volant,  
 à un se

Plusieurs espèces de lézards. Celui que les Égyptiens appellent *gecko* est le seul dangereux ; on prétend que sa salive, si elle tombe sur un mets, cause la lèpre aux hommes qui en mangent. Il y a plusieurs espèces de serpens en Arabie, dont la blessure est mortelle. Il y en a cependant autant d'innocens que de dangereux. La morsure de quelques-uns ne cause qu'une démangeaison incommode, que les Arabes guérissent, en appliquant sur la plaie les feuilles du caprier : en Arabie, le seul serpent vraiment redoutable, est celui appelé *bætan*, assez petit & mince, tacheté de noir & de blanc. Sa morsure tue dans l'instant, & fait enfler le cadavre du mordu, d'une manière extraordinaire.

Arabie.

La mer Rouge est en général très-riche en poissons : M. Forskal me dit que dans le petit trajet de Suès à Dsjidda, il avait observé plus de cent espèces nouvelles, dont il ne pouvait pas placer une partie dans les genres connus jusqu'ici. Dans notre trajet sur la mer Rouge, nous vîmes des troupes de poissons volans, qui s'élevaient de tems en tems au-dessus de la surface de l'eau ; mais nous ne découvrîmes dans notre voyage aucun serpent volant, quoique les Arabes donnent ce nom à un serpent, qu'on devrait nommer plutôt

Arabie.

le voltigeur. Ce serpent s'attache par sa queue à une branche basse d'un arbre, se donne alors une secousse par le moyen de sa queue élastique; il s'élance successivement de branche en branche jusqu'au sommet.

Les Arabes, habitans des côtes, se nourrissent presque de poissons, & en nourrissent même leur bétail: malgré cette abondance, il est rare de voir chez eux un poisson vivant. La crainte de manquer à quelque précepte de la loi musulmane, engage les pêcheurs à tuer tout leur poisson avant de le porter à terre.

Tous les Arabes, tant ceux qui habitent leur patrie, que ceux qui se sont répandus en Perse, en Syrie & en Afrique, ont la coutume de manger des sauterelles. Les Turcs marquent de l'aversion pour cette nourriture: si les Européens témoignent la même aversion, les Arabes leur reprochent leur goût pour les huîtres, les crabes & les écrevisses. Un allemand qui a résidé long-tems en Barbarie, nous assura que le goût de la chair de cet insecte ressembloit à celui d'une petite sardine de la mer Baltique, qu'on sèche dans quelques villes du Holstein.

Nous vîmes prendre des sauterelles, les mettre dans des sacs, ou les enfilet pour les

fèche  
en B  
che  
Bedo  
vivan  
grand  
que c  
en Ar  
volail  
gé si  
désert  
de fau  
teurs,

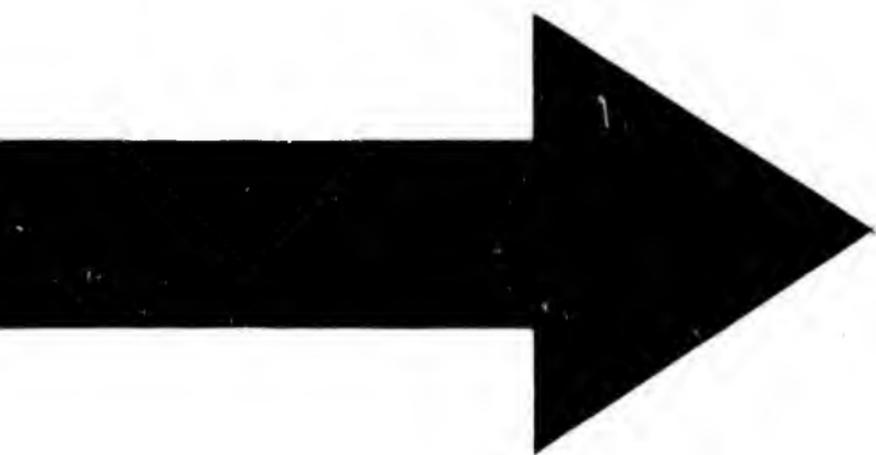
un enc  
Les e  
& para  
mée. L  
frayant  
d'une g  
sur une  
pouillée  
La m  
M. For  
que ces  
quantité  
que dan  
insectes  
La mass

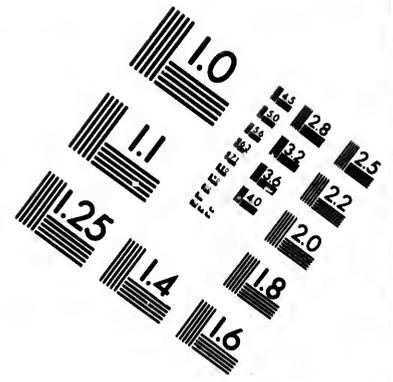
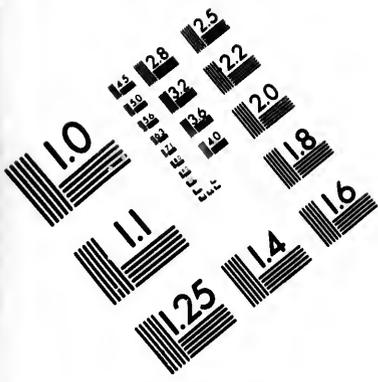
sécher, dans plusieurs endroits de l'Arabie; Arabic.  
 en Barbarie, on les fait bouillir, & on les sèche sur les toits, pour en faire provision. Les Bedouins d'Égypte se contentent de les griller vivantes, & les dévorent alors avec le plus grand appétit : nous n'avons eu aucune idée que cette nourriture soit mal-saine. Les juifs, en Arabie, sont au reste convaincus que la volaille, dont les Israélites doivent avoir mangé si abondamment dans leurs promenades du désert, ne pouvoit être qu'un de ces nuages de sauterelles; & ils se moquent des traducteurs, qui ont cru trouver des cailles dans un endroit où il n'en a jamais existé.

Les essaims de cet insecte obscurcissent l'air, & paraissent de loin comme une épaisse fumée. Le bruit qu'ils font en volant est effrayant, & étourdit comme celui de la chute d'une grande rivière : quand un essaim tombe sur une campagne, elle est dévastée & dépouillée de sa verdure.

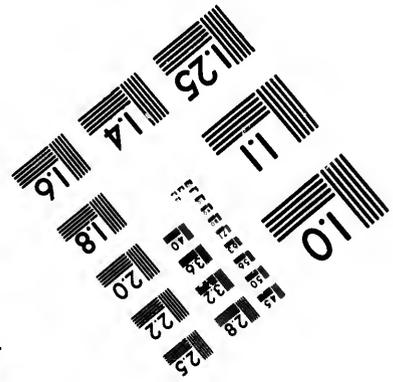
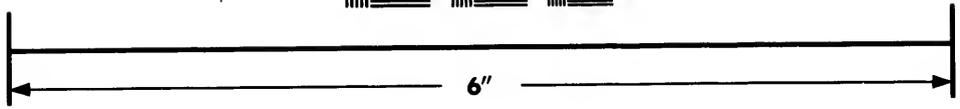
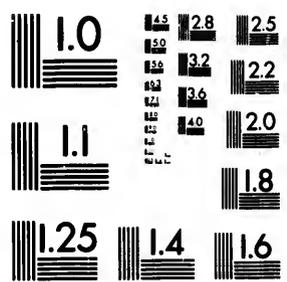
La mer Rouge est remplie d'insectes marins. M. Forskal s'est convaincu de plus en plus que ces insectes contribuent, par leur immense quantité, à produire la lumière qu'on remarque dans l'eau marine pendant la nuit : ces insectes paraissent être des phosphores vivans. La masse des ouvrages faits par ces insectes







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0

10 10

Arabic. marins , est étonnante ; je veux parler de ces bancs immenses de corail , qui bordent & qui remplissent presque le golfe arabe. Une grande partie des maisons du *Theama* sont construites de ces rocs de corail ; de sorte que M. *Forskal* regardait chaque maison arabe comme un cabinet d'histoire naturelle , aussi riche en coraux qu'aucun autre en Europe. Ces rocs de corail , qui s'élèvent souvent à dix toises au-dessus de la surface de la mer , sont d'une pierre molle sous les eaux , de manière que les habitans pouvant les scier sans beaucoup de peine , les préfèrent à d'autres pierres pour la construction de leurs bâtimens.

Par sa position , l'Arabie paraît participer aux climats des pays orientaux , & à celui des pays chauds : aussi trouve-t-on , dans les parties élevées de cette contrée , des plantes qui lui sont communes avec l'Europe & l'Asie septentrionale ; les plaines , au contraire , produisent des végétaux qui se rencontrent aux Indes & en Afrique. Il est probable que plusieurs de ces plantes ont été transportées par les *Banians* de leur ancienne patrie en Arabie.

Les plaines sabloneuses de l'Arabie sont presque dépourvues d'arbres ; on ne voit des forêts que dans les provinces montueuses , dont les montagnes conservent de la terre , &

ux parler de ces  
ui bordent & qui  
e arabique. Une  
*Theama* sont confi-  
de sorte que M.  
son arabe comme  
lle, aussi riche en  
Europe. Ces rocs  
uvent à dix toises  
mer, sont d'une  
de manière que  
ier sans beaucoup  
autres pierres pour  
mens.

e paraît participer  
ux, & à celui des  
n, dans les parties  
es plantes qui lui  
pe & l'Asie sep-  
contraire, produi-  
ncontent aux In-  
probable que plu-  
é transportées par  
patrie en Arabie.  
de l'Arabie sont  
s; on ne voit des  
aces montueuses,  
ent de la terre, &

ne sont pas entièrement pelées, comme dans ~~les~~ Arabie.  
d'autres parties de cette contrée. Ces forêts  
contiennent des arbres, ou entièrement incon-  
nus, ou différens au moins de ceux de nos  
bois en Europe.

Les Arabes cultivent plusieurs de nos ar-  
bres fruitiers : ils ont des grenadiers, des  
amandiers, des abricotiers, des poires &  
des pommes. Quoique les mahométans ne  
boivent point de vin, les Arabes plantent  
néanmoins la vigne, dont ils tirent une grande  
variété de raisins. On trouve en Arabie plu-  
sieurs espèces de citrons & d'oranges : avec  
les oranges communes, coupées par le milieu  
pendant qu'elles sont jeunes, séchées à l'air,  
& trempées dans l'huile pendant quarante jours,  
on prépare une essence fameuse parmi les fem-  
mes âgées, qui noircit de nouveau les che-  
veux gris.

Le *tamarin*, qui croît en Arabie comme  
aux Indes, joint l'utile à l'agréable. Il fournit  
une pulpe d'un goût vineux, dont on fait une  
boisson saine & rafraîchissante. Par son om-  
bre, il garantit les maisons de l'ardeur du so-  
leil, & il orne, par sa belle figure, les vues  
du paysage.

Un arbre de l'Arabie, fameux depuis la plus  
haute antiquité, & néanmoins peu connu, c'est

celui dont on tire le baume de la Mecque.

**Arabie.** Nous rencontrâmes un de ces arbres en pleine campagne, & nous nous reposâmes sous son ombre : cet arbre a mauvaise mine; &, ce qui est étonnant, ses qualités sont inconnues aux habitans de l'Yemen, où nous l'avons trouvé, & ils n'en tirent d'autre utilité, que de brûler son bois en guise de parfum. Les Arabes de l'intérieur de la province de Hedsjas doivent être mieux instruits, puisqu'ils recueillent le baume & l'apportent à la Mecque; d'où il se distribue dans l'empire des Turcs, qui en font un cas particulier : il est difficile déjà à la Mecque d'en trouver qui ne soit pas falsifié.

Nous n'avons pu rien découvrir concernant l'arbre d'où découle l'encens : je fais qu'on en trouve dans une partie du pays d'*Hadramaut* : on le nomme *oli* ; mais les Arabes ne font aucun cas de cet encens, & n'employant que celui qui vient des Indes. Il est probable que l'encens d'Arabie portait ce nom chez les anciens, parce que les Arabes en faisaient le commerce, & le portaient des Indes dans les ports de Syrie & d'Égypte.

Le *sené* est un arbruste, qui paraît habiter préférentiellement la Haute-Égypte, & la partie de l'Arabie, qui est opposée à ce pays de l'au-

de la Mecque. Les arbres en pleine prospérité sous son ombre; & ce qui est inconnu aux Arabes nous l'avons trouvé, par son utilité, que de brûler pour l'usage du parfum. Les Arabes de Hedsjas doivent le recueillir, puisqu'ils recueillent à la Mecque, l'empire des Turcs, il est difficile de trouver qui ne soit

couvrir concernant ce pays: je fais qu'on en trouve dans le pays d'*Hadramaut*: les Arabes ne font pas usage, n'employant que ce qui est probable que ce nom chez les Arabes en faisaient le commerce. Les Indes dans les pays paraît habiter près de la partie de ce pays de l'au-

de côté du golfe arabique. Celui que nous appelons *sené* d'Alexandrie, croît en grande abondance dans le territoire d'*Ahu-Arisch*; les Arabes le vendent à la Mecque & à *Dsjid*, d'où il passe par Suès & le Caire à Alexandrie. On fait un grand usage du *sené* en Arabie: mêlé avec un peu de rhubarbe, il est le meilleur remède des médecins arabes pour guérir les diarrhées, si dangereuses dans les pays chauds.

L'Arabie produit, comme l'Égypte, la célèbre *Alhenna*, dont les feuilles pulvérisées & réduites en pâte donnent un cosmétique fort recherché dans tout l'Orient: les femmes de ces contrées se teignent les mains & les pieds, & même les ongles, avec cette drogue, d'un rouge jaunâtre ou plus foncé, suivant la manière de l'appliquer: elles croient rehausser leurs charmes par cette couleur, qui, en effet, par le contraste, rendre moins sensible le mélange du noir & du jaune, dont la couleur de leur teint est composé.

On connaît la sensitive. En Arabie, on trouve plusieurs espèces de ce genre, toutes ou arbres, ou arbrustes qui contribuent à l'agrément & à l'utilité des habitans: un de ces arbres baisse ses branches quand un homme l'approche, & paraît saluer celui qui recherche

Arabie.

---

 Arabie.

son ombrage : cette propriété hospitalière rend cet arbre si respectable aux Arabes, qu'il est défendu de l'endommager ou de le couper. On a encore un autre produit des fleurs superbes, du plus beau rouge dont les paysans se servent pour se couronner les jours de fête : les feuilles d'un autre conservent la douceur du lait de chameau, & l'empêchent de s'aigrir pendant plusieurs jours.

Quoique l'Arabie paraisse produire peu de végétaux vénéneux, on y trouve cependant un arbruste très-dangereux, nommé *Adonis*. Les bourgeons de cet arbruste, séchés & donnés en poudre dans quelque boisson, sont un poison des plus violens, dont l'effet est d'enfler subitement le corps d'une manière extraordinaire : une espèce de caprier est le remède le plus sûr pour sauver les empoisonnés : ce dernier arbruste est si commun en Arabie, que l'antidote se rencontre toujours à côté du poison.

Le cèdre ne vient point en Arabie, & paraît un arbre particulier au Mont-Liban : les Arabes ont peu de bois pour bâtir : leurs habitations sont pour l'ordinaire d'une texture légère & peu solide.

L'Arabie contient quelques pierres précieuses; l'*onix* est commun dans l'Yemen : dans u

été hospitalière ren  
x Arabes, qu'il e  
r ou de le couper  
s superbes, du pl  
ns se servent. po  
e fête : les feuille  
douceur du lait d  
de s'aigrir penda

ffe produire peu d  
y trouve cependant  
x, nommé *Adoni*  
ste, séchés & donn  
poisson, font un po  
t l'effet est d'enfl  
e manière extraor  
rier est le remède  
empoisonnés : ce de  
un en Arabie, q  
toujours à côté d

t en Arabie, & p  
u Mont-Liban : l  
our bâtir : leurs  
d'une texture l

ues pierrès précie  
e l'Yemen : dans u

ontagne près de la ville de *Damar*, on trouve ~~\_\_\_\_\_~~  
pierre *ayeh jemani*, si estimée des Arabes : <sup>Arabie.</sup>  
e est d'un rouge foncé, ou plutôt d'un brun  
air, & paraît être une espèce de cornaline :  
Arabes la font enchâsser en bague ou en  
acelet, & lui attribuent la vertu d'arrêter le  
ng, quand on l'applique tout de suite sur la  
ie.

L'Arabie ne paraît pas riche en métaux ;  
y a cependant quelques mines de fer ac-  
ellement exploitées : ce fer est d'un médio-  
e usage, parce qu'il est aigre & cassant : on  
encontre familièrement dans la province de  
*osma*, des pierres d'aimant ; la rareté du bois  
t d'ailleurs que ce fer est plus cher que ce-  
qui est apporté des pays étrangers dans  
*Oman*. Il y a beaucoup de mines de plomb  
fort riches : comme ce métal est plus fa-  
e à fondre, les habitans de cette province  
exportent en grande quantité ; ce commerce  
fait dans le port de *Maskat*.

L'Arabie n'a aucune mine d'or : les ruisseaux  
en charient point, & le sable n'en montre  
cun vestige : un savant de *Loheya* voulut bien  
us persuader que lui seul connaissait quel-  
es mines ; mais c'était un hableur qui ne  
éritait pas la moindre croyance : tout l'or  
i existe actuellement en Arabie vient de

Arabie l'Abyssinie ou de l'Europe, pour payer le ca  
vu les marchandises des Indes qui passent p  
*Moka* ou par *Dsjidda* : l'or qui passe d'Europ  
en Arabie, consiste presque uniquement d  
sequins de Venise. Plusieurs Arabes nous d  
mandèrent, par cette raison, si les Vénitie  
étaient les seuls Européens qui eussent des m  
nes d'or; d'autres s'imaginent que ces répu  
blicains possédaient le secret de la pierre ph  
losophale.

---

, pour payer le cab  
des qui passent p  
qui passe d'Europ  
que uniquement e  
urs Arabes nous d  
on, si les Vénitie  
s qui eussent des m  
inent que ces répo  
ret de la pierre pl

## L I V R E I I I.

## V O Y A G E S D ' A S I E.

Voyage de M. le chevalier Chardin en Perse,  
& autres lieux de l'Orient.

## C H A P I T R E P R E M I E R.

*Part de Chardin pour Constantinople. --- Il  
s'embarque sur la mer Noire. --- Arrivée en  
Mingrelie, autrefois la Colchide. --- État ac-  
tuel de ce pays.*

Je partis de Paris, dit Chardin, le 17 août  
1671; je me rendis à Livourne à la fin d'oc- Mingrelia.  
tobre, où je m'embarquai le 10 novembre :  
j'arrivai à Smyrne le 7 février 1672, après  
deux mois de navigation : après avoir demeuré  
deux jours à Smyrne, je me remis en mer  
pour passer à Constantinople, où j'arrivai le  
15 mars : j'y débarquai sans risque, sans peine

— & sans frais, beaucoup de choses précieuses Mingreliennes & en si grande quantité, que deux chevaux ne les pouvaient porter. M. de Noim, ambassadeur de France, me dit que je mettais son nom & ses armes sur mes caisses & qu'il les enverrait chercher, comme lui appartenant : cela se fit avec la plus grande facilité : les ambassadeurs, les résidens, & les envoyés qui sont à la Porte, ont le privilège de faire entrer & sortir ce qu'ils veulent, sans que la douane en prenne connaissance.

A la fin du mois de juin, l'ambassadeur me demanda un passe-port pour moi, une permission de faire venir du vin, & une autorisation d'entrer à Sainte-Sophie. Le caïmacan fit réponse qu'il ne pouvait accorder rien du tout à l'ambassadeur, jusqu'à ce qu'il connût les intentions du visir; qu'il sentait beaucoup de répugnance à lui refuser ces bagatelles; mais qu'au terme où étaient les choses, entre le grand-visir & l'ambassadeur, il se rendait criminel, s'il donnait le passe-port & les missions demandées.

Ce refus me donna beaucoup d'inquiétude parce qu'il semblait confirmer des bruits qui couraient, que le grand-visir voulait faire arrêter l'ambassadeur & tous les Français. Au milieu de ces embarras, il se présenta

de choses précieuses, que deux ch  
 ter. M. de Noim  
 me dit que je f  
 mes sur mes caiff  
 cher, comme lui  
 la plus grande b  
 es résidens, & les  
 , ont le privilège  
 qu'ils veulent, l  
 e connaissance.  
 in, l'ambassadeu  
 pour moi, une p  
 du vin, & une a  
 Le caimacan fit  
 ccorder rien du to  
 ce qu'il connût les  
 sentait beaucoup  
 ces bagatelles; m  
 les choses, entr  
 deur, il se rend  
 passe-port & les  
 beaucoup d'inquiét  
 firmer des bruits  
 visir voulait faire  
 sous les Français.  
 , il se présenta

occasion de me tirer d'affaire : la Porte envoie  
 us les ans un nouveau commandant, avec  
 s gens & de l'argent à une forteresse que le  
 and-seigneur possède à 20 milles du *Tanaïs*,  
 à-vis de l'endroit où ce grand fleuve entre  
 ns les marais Meotides : cette forteresse s'app  
 le *Azac* ; la *saique*, où s'embarque le com  
 andant, n'est point exposée à la visite des  
 uaniers : il n'y a que le commandant turc  
 i ait droit de prendre connaissance de tout  
 qui est dans le bâtiment : cette *saique* tou  
 e à *Cassa*, ville & port célèbre dans la Tar  
 ie *Crimée*, d'où il part tous les ans au mois  
 septembre & d'octobre des vaisseaux qui  
 nt en *Mingrelie* ou *Colchide*, qui n'est éloi  
 ée des frontières de la Perse que de sept  
 huit jours de marche. Cet expédient de  
 embarquer sur la *saique* d'*Azac* me parais  
 t comme un moyen infailible, pour sortir  
 Constantinople sans beaucoup de peine.  
 Un de mes amis, à qui je communiquai  
 résolution, me fit faire connaissance avec  
 marchand grec qui allait en Colchide, &  
 devait s'embarquer sur la *saique*, prépa  
 pour *Azac* : c'était un très-honnête homme ;  
 marchand grec s'engagea à me rendre tous  
 services qui dépendraient de lui. Son pre  
 er soin fut de louer des chambres pour moi

Mingrelie.

dans la saïque, sans dire pour qui c'était; *Mingrelie.* se chargea d'embarquer peu-à-peu ce que j'avais; il me donna les conseils nécessaires pour être considéré sur le vaisseau, & pour être bien traité à *Cassa*; il me recommanda surtout de prendre un passe-port du grand-seigneur, mais on fait qu'il m'avait déjà été refusé.

Je fis part de ma peine à Mr. de Nointel & le suppliai de trouver bon que je me servisse des lettres de recommandation que j'avais de l'ambassadeur d'Angleterre, qui était à Paris lorsque j'en partis, pour celui de la même nation à Constantinople, & que j'obtinsse par son moyen, un passe-port en qualité d'Anglais. M. de Nointel fit d'abord quelque difficulté, il y consentit à la fin: l'ambassadeur d'Angleterre s'employa pour moi de la meilleure grâce du monde, mais sans succès; car le caïmacan étant sur le point de signer le passe-port, il reçut un avis secret de prendre garde à ce qu'il faisait, parce que le passe-port qu'on lui mandait, était pour des Français qu'on faisait passer pour des Anglais: cet avis gâta tout, il mit mal l'ambassadeur d'Angleterre avec le caïmacan, qui se plaignit de la surprise, avec M. Nointel, qu'il accusait de l'avis donné au caïmacan.

Le 10 juillet, le marchand grec qui de

re pour qui c'était ;  
 r peu-à-peu ce que j'  
 onseils nécessaires po  
 vaisseau, & pour é  
 me recommanda su  
 port du grand-seigne  
 it déjà été refusé.  
 ne à Mr. de Noint  
 bon que je me serv  
 ndation que j'avais  
 rre, qui était à Par  
 r celui de la même  
 & que j'obtinsse  
 t en qualité d'Angl  
 rd quelque difficul  
 ambassadeur d'Ang  
 i de la meilleure gr  
 ccès ; car le caïma  
 er le passe-port, il  
 dre garde à ce qu  
 e-port qu'on lui  
 Français qu'on fai  
 : cet avis gâta to  
 d'Angleterre avec  
 it de la surprise,  
 ccusait de l'avis do

hand grec qui de

me conduire en Mingrelie<sup>1</sup>, me vint dire que ~~\_\_\_\_\_~~  
 notre saïque avait été remarquée à l'embou-<sup>Mingrelie.</sup>  
 chure de la mer Noire, & qu'ellen'attendait que  
 le vent pour partir : je voulais m'embarquer à  
 l'heure même ; mais mes amis ne trouvèrent  
 pas bon que je le fisse avant que le vaisseau  
 eût mis à la voile, à cause que je pourrais,  
 s'ils en faisaient-ils, être reconnu pour français : je ne  
 m'embarquai que le 17. Notre vaisseau étant  
 déjà à la voile, plus de 80 bâtimens se mi-  
 rent en mer en même tems : il y avait deux  
 cents hommes sur le nôtre ; le commandant  
 Alac & sa suite au nombre de vingt person-  
 nes, cent janissaires, trente matelots, & cin-  
 quante passagers ; ce qu'il y a de bien incom-  
 mode sur les bâtimens turcs, c'est qu'il faut  
 faire provision de toutes les choses nécessaires  
 à la vie. Chacun a la liberté de faire sa cui-  
 sine deux ou trois fois le jour ; j'ai vu souvent  
 quinze & dix-huit marmites ensemble sur le  
 foyer ; on ne se sert, sur ces bâtimens, ni de  
 pompes pour vider l'eau, ni de moulinets  
 pour tirer les ancre. La navigation des Turcs  
 n'a ni art ni sûreté : leurs plus habiles pilotes  
 ont que l'expérience toute simple ; ils ne se  
 servent point de carte ; ils entendent fort mal  
 l'usage de la boussole : lorsqu'ils veulent met-  
 tre à la voile, ils attendent un bon vent & un

**Mingrelie.**

beau tems; quand il est venu, ils ne se mettent pas aussitôt en mer; ils attendent huit ou dix heures pour s'affurer du tems & du vent; ils se tiennent presque toujours à la vue des terres; si le vent est contraire, ils ne s'efforcent pas d'y résister; ils virent de bord & retournent plutôt au lieu d'où ils sont partis: ce qui les perd, c'est quand le vent les pousse à la côte; car, lorsqu'ils sont ainsi battus, ils vont échouer bien vite, ne sachant ce que c'est que de louvoyer & de se tenir à la cape. J'ai ouï dire à de vieux capitaines turcs, qu'il y a 1500 bâtimens sur la mer Noire, & que tous les ans il en périt cent: le lieu où les naufrages sont plus à craindre sur cette mer, est l'entrée du Bosphore.

Le 3 août, au matin, nous arrivâmes à Caffa après huit jours de navigation, durant lesquels nous eûmes toujours fort beau tems & peu de vent. Nous reconnûmes, le cinquième jour, la pointe de la Chersonèse Taurique. Les Grecs appelaient Chersonèse, ce que les Latins ont nommé péninsule, & que nous appelons presque île; & ils ont nommé cette presque île *Taurique*, parce qu'elle fut premièrement habitée par des Scythes du mont *Taurus*. Elle est à environ deux cent cinquante lieues de l'isthme qui la joint au continent né-

, ils ne se met-  
attendent huit ou  
ems & du vent;  
ours à la vue de  
e, ils ne s'effor-  
nt de bord & re-  
ils sont partis : ce  
ent les pousse à la  
si battus, ils vont  
nt ce que c'est que  
à la cape. J'ai ou  
turcs, qu'il y a  
Noire, & que tout  
a lieu où les nau-  
sur cette mer, et

nous arrivâmes  
navigation, dura  
urs fort beau tem-  
âmes, le cinquième  
nèse Taurique. Le  
e, ce que les lais-  
que nous appelons  
né cette presqu'île  
fut premièrement  
mont Taurus. Elle  
ante lieues de la  
au continent né-

large que d'une lieue : les côtes de cette  
presqu'île sont des rivages hauts & des mon-  
agnes élevées couvertes de bois & de villages.  
Suivant le compte des pilotes, il y a, par la  
mer Noire, sept cent cinquante milles de Con-  
stantinople à Caffa. Notre vaisseau en jetant  
ancres tira deux coups de canon ; le comman-  
dant qui était destiné pour Azac fit faire une  
décharge de mousqueterie. Il alla ensuite à  
terre avec les officiers qui étaient venus le re-  
cevoir de la part du pacha. La ville & le port  
sont fort libres : on y entre & on en sort sans  
demander permission.

Mingrelie.

Caffa est une grande ville bâtie au bas d'une  
colline sur le rivage de la mer : elle est en-  
tourée de fortes murailles ; il y a deux châteaux  
aux deux bords ; le château du côté du midi est  
sur une éminence qui commande les environs ;  
il est fort grand & le pacha y demeure ; l'au-  
tre est petit, mais il est garni d'artillerie. On  
compte quatre mille maisons dans Caffa,  
200 appartiennent aux Turcs, & 800 aux  
Grecs & aux Arméniens : ces maisons sont  
petites & toutes de terre ; les bazars, les  
mosquées, les bains en sont aussi. On ne voit  
dans la ville aucun édifice de pierre, si l'on  
excepte huit anciennes églises un peu rui-  
nées, bâties par les Génois. Cette ville de

**Caffa** est très-ancienne; Strabon dit qu'elle a été renommée de toute antiquité. Il en est parlé dans les guerres des Romains contre Mithridate, roi de Pont, de qui elle embrassa les intérêts. Les Génois s'en emparèrent de tems des croisades; ils en jouirent pendant plus de deux siècles; mais ils en furent chassés sous le règne de Mahomet II, en 1474.

Le terroir de Caffa est sec & sablonneux; les eaux n'y sont pas bonnes; mais l'air y est très-sain. On y voit peu de jardins; mais les vivres y sont très-abondans & à bas prix: presque tous les Turcs & les Tartares qui l'habitent portent des petits bonnets de drap doublés de peau de mouton. Les chrétiens de Caffa en portent aussi; mais ils sont obligés d'attacher à leur bonnet une pièce de drap, pour qu'on puisse les distinguer des mahométans. Il se fait un grand commerce; j'y ai vu arriver dans l'espace de quarante jours, plus de quatre cents voiles; sans compter les petits bâtimens qui vont & viennent le long de la côte: le commerce le plus considérable est celui de poisson salé. La pêche qu'on fait dans le Palus Méotide, est incroyable; la raison que les gens du pays en donnent, c'est que l'eau de ce Palus étant limoneuse, grasse & peu salée, cause du Tanaïs qui s'y jète, elle attire

Strabon dit qu'elle  
 e antiquité. Il en est  
 des Romains contre  
 de qui elle embrassa  
 s'en emparèrent de  
 en jouirent pendant  
 s ils en furent chassés  
 net II, en 1474.  
 sec & sabloneux; le  
 ; mais l'air y est très-  
 rdins; mais les vivres  
 à bas prix: presque  
 rtares qui l'habitent  
 de drap doublés de  
 rtiens de Cassa et  
 nt obligés d'attacher  
 le drap, pour qu'on  
 mahométans. Il s'  
 j'y ai vu arriver  
 ours, plus de quatre  
 r les petits bâtimens  
 ong de la côte: Le  
 irable est celui de  
 n fait dans le Palu  
 raison que les gens  
 que l'eau de ce Palu  
 e & peu salée, et  
 ète, elle attire

poisson de la mer Noire & de l'Archipel, &  
 s'engraisse en peu de tems.

Mingrelie.

Le 30, mon conducteur grec fit transporter  
 mes hardes, mon bagage, & tout ce qui  
 n'appartenait, dans un vaisseau qui chargeait  
 pour la Colchide. Il alla dire au douanier de  
 Cassa, qu'il y avait deux *papas francs* sur le  
 vaisseau d'*Azac*, qui voulaient s'embarquer  
 pour aller en Mingrelie; que ces *papas* avaient  
 des bagatelles avec eux, comme des livres,  
 & autres choses de nulle valeur pour l'usage  
 d'un couvent, & qu'il était le maître d'envoyer  
 un homme pour les visiter. Notre grec vou-  
 lit faire croire que nous allions trouver les  
 missionnaires italiens qui sont en Colchide, &  
 que nous étions leurs confrères. Le douanier  
 vint à l'heure même; j'ouvris deux coffres en  
 sa présence: il mit la main dans celui où il  
 y avait que des livres, des papiers & des  
 instrumens de mathématiques; & n'ayant  
 senti au fond que des choses pareilles à celles  
 qu'il voyait au-dessus, il se mit à rire, & de-  
 manda à mon conducteur, si cela valait bien  
 la peine d'être porté d'Europe en Mingrelie.  
 Je n'en donnerais pas cinq sols, répondit fi-  
 nement le grec; j'ai dit au douanier que ces  
*papas* n'avaient que des bagatelles, vous voyez  
 que c'est a vérité. Il se tourna en même tems.

de mon côté, & me dit : *padri*, donnez *Mingrelie*. *assani* à cet honnête homme pour sa peine d'être venu ici visiter vos hardes, & préparer vous à aller sur le vaisseau de *Mingrelie*. Je tirai avec un peu de façon cette pièce qui valoit quarante sols, en homme qui n'en a pas beaucoup, & qui en ferre cinq ou six comme un trésor. Je la donnai au garde qui s'en alla l'instant même. Mon conducteur l'accompagna & entendit le rapport qu'il fit au maître de la douane, que nous n'avions que des livres, des papiers, & de certaines choses de cuivre & de bois qui ne valaient pas le port.

Au bout de deux heures, mon fidèle guide revint; il nous dit que, pour nous mettre tout-à-fait à couvert des douaniers, il fallait donner à l'écrivain du vaisseau, autant que j'avais donné au garde de la douane, parce que l'écrivain tient une note exacte de ce qu'on débarque. Il appela en même tems l'écrivain & me dit : tu vois que le garde de la douane n'a rien trouvé dans les coffres des papas francs; ils ont encore un plein de livres, & cinq ou six caisses de tableaux pour leur église : ils ne les ont pas ouverts, parce que l'air gâte la peinture & que les tableaux sont bien empaquetés; je te supplie de prendre cette pièce qu'ils te donnent, & de ne mettre sur ton mémoire que

*papiri*, donnez un  
me pour sa pein  
hardes, & préparez  
de Mingrelie. Je  
cette pièce qui va  
qui n'en a pas beau  
ou six comme u  
garde qui s'en alla  
cteur l'accompagne  
il fit au maître de  
ons que des livres  
es choses de cuir  
t pas le port.  
es, mon fidèle gre  
ur nous mettre tou  
iers, il fallait don  
autant que j'ava  
ne, parce que l'écr  
de ce qu'on déba  
tems l'écrivain & l  
de la douane n'a r  
papas francs; ils  
vres, & cinq ou  
ur église: ils ne  
'air gâta la peintu  
bien empaquetés;  
e pièce qu'ils te do  
ur ton mémoire q

Les deux coffres qui ont été visités, sans parler  
du reste. L'écrivain promit de faire ce qu'on  
lui demandait, & n'y manqua pas. Il nous  
laissa emporter tout ce que nous avions, &  
nous dit de nous en aller au nom de dieu. Les  
gens de la douane & ceux du vaisseau où nous  
étions venus, crurent de bonne-foi que nous  
étions *papas*, & que tout ce que nous avions  
était de fort petite valeur. Il y a certaines  
adresses qu'on ne saurait marquer, qui sont  
absolument nécessaires pour traverser la Tur-  
quie.

Le 30, notre vaisseau se mit en mer. Nous  
arrivâmes le 31 près d'une plage couverte de  
salines; à 50 milles de Caffa, un vent con-  
traire très-fort nous obligea d'y retourner le  
2 septembre. Le 7, à minuit, nous mîmes à la  
voile avec un beau tems. Le 8, au matin, nous  
découvriâmes les côtes qui bordent le canal  
du marais Méotide. Ce sont de hautes terres;  
on compte cent vingt milles de Caffa au ca-  
nal du Palus-Méotide. Ce pays est soumis aux  
Turcs & habité par les Tartares. Presque  
toute cette côte est déserte: du canal du Pa-  
lus-Méotide en Mingrelie, il y a six cents  
milles de côtes, hérissées de belles montagnes  
couvertes de bois, habitées par les Circassiens.  
Les vaisseaux de Constantinople & de Caffa,

Mingrelie.

qui vont en Mingrelie, jettent l'ancre en plusieurs lieux de ces côtes. *Mingrelie.* Dès qu'ils arrivent, on voit le rivage couvert de ces barbares demi-nuds & avides, avec un air de brigands. On négocie avec eux les armes à la main. Lorsqu'ils veulent entrer dans le vaisseau, on leur donne des otages, & ils en donnent de même. Il faut toujours être fort de ses gardes avec eux; car il leur est impossible de trouver l'occasion de faire un larcin sans en profiter.

Ces peuples sont tout-à-fait sauvages, & n'ont aucune religion; car je compte pour rien quelques usages superstitieux qu'ils semblent avoir empruntés des chrétiens & des mahométans leurs voisins. Ils habitent des cabanes de bois, & vont presque nuds; ils se font la guerre & se prennent esclaves les uns les autres pour les vendre aux Turcs. Ceux qui ont trafiqué le long de ces côtes, racontent mille actions barbares de ces peuples.

Le 10 septembre, nous arrivâmes à *Isgnour* c'est une rade de Mingrelie, assez bonne pendant l'été; les vaisseaux qui viennent négocier en Colchide y abordent: *Isgnour* est un lieu désert & sans habitations. On y fait de petites huttes de ramée à mesure qu'il y arrive des marchands.

ent l'ancre en pal  
de ces côtes. De  
rivage couvert de  
avides, avec un ar  
avec eux les arme  
alent entrer dans  
es otages, & ils e  
at toujours être su  
il leur est imposs  
de faire un larc

à-fait sauvages, il  
car je compte pou  
ertitieux qu'ils sem  
chrétiens & des ma  
s habitent des cab  
que nuds; ils se fo  
esclaves les uns le  
ux Turcs. Ceux qu  
ces côtes, raconte  
ces peuples.

arrivâmes à *Isgnour*  
ie, assez bonne pen  
qui viennent nég  
ent: *Isgnour* est u  
tions. On y fait de  
e qu'il y arrive de

Le Phase a sa source dans le Caucase, ~~\_\_\_\_\_~~  
aine de montagnes la plus élevée & la plus <sup>Mingrelie.</sup>  
arpée de toutes celles de l'Asie. Il est d'a-  
rd si rapide, qu'on a construit plus de cent  
gt ponts pour en rompre l'impétuosité. Il  
devient paisible & navigable qu'à *Sarapana*,  
cinq journées du *Cyrus*, qui vient des  
mes montagnes, mais qui suit une direction  
traire, & qui va se perdre dans la mer  
pienne. La proximité de ces deux rivières  
onné lieu à une route pour les marchan-  
es précieuses de l'Inde, qu'on suivait au-  
ois, ou du moins dont les anciens nous  
laissé le plan. Les cargaisons descendaient  
xus, traversaient la mer Caspienne, re-  
taient le *Cyrus*, & le courant du Phase  
portait dans le Pont-Euxin & la Méditer-  
e. Comme le Phase reçoit successivement  
eaux de la plaine de *Colchos*, sa vitesse  
inue. Il a soixante brases de profondeur  
on embouchure, & sa largeur est d'une  
ie-lieue; il divise la *Colchide* ou la *Min-*  
ie, que les montagnes d'*Ibérie* & d'*Ar-*  
ie forment de trois côtés. Une humidité  
ssive y relâche le sol & l'atmosphère;  
t huit rivières, outre le Phase & les ruis-  
x qu'il reçoit, se perdent dans la mer; &  
ruit sourd qui se fait entendre, lorsqu'on

frappe la terre, semble indiquer des canaux souterrains entre le Pont-Euxin & la Caspienne.

Dans les lieux où l'on sème du blé ou l'orge, le sol est trop mou pour soutenir l'action de la charrue; mais la *goffe*, menu grain qui ressemble au millet & à la graine de riandre, est la nourriture ordinaire du peuple & il n'y a que le prince & les nobles qui mangent du pain. Les vignobles y sont en grand nombre que les champs cultivés; la grosseur des ceps & la qualité du vin y annoncent une heureuse terre, qui n'a pas besoin du secours du cultivateur. Cette vigoureuse végétation a couvert le pays d'épaisses forêts: le bois des collines & le lin des plaines donnent en abondance des munitions navales. Les quadrupèdes sauvages & domestiques, le cheval, le bœuf & le cochon y sont très-abondants, & le nom du faisan annonce qu'il est venu des bords du Phafe. Les eaux sont remplies de particules d'or, & on a soin de les faire passer dans des cribles de peaux de mouton; mais cet expédient qui a peut-être produit une faible merveilleuse, présente une faible idée de la richesse que donnait une terre voisine à la puissance & à l'industrie des anciens.

indiquer des canaux  
at - Euxin & la

la sème du blé ou  
ou pour soutenir l  
la gosse, menu gr  
& à la graine de  
e ordinaire du peup  
ce & les nobles  
gnobles y sont en  
champs cultivés; &  
qualité du vin y  
erre, qui n'a pas  
vateur. Cette vign  
vert le pays d'épau  
es & le lin des pla  
es munitions nava  
es & domestiques  
chon y sont très-  
ifisan annonce qu'  
. Les eaux sont r  
, & on a soin de  
e peaux de mou  
peut-être produit  
ente une faible  
nait une terre vi  
strie des anciens

dit que le bruit de leur opulence excita  
cupidité audacieuse des Argonautes.

Mingrelie.

Mais ce n'est qu'au milieu de l'obscurité  
s conjectures ou des traditions qu'on voit  
iller les richesses de la Colchide; & son his-  
re authentique offre toujours le tableau de  
grossièreté & de la misère. Aujourd'hui un  
lage de la Mingrelie, n'est qu'un assemblage  
huttes environnées d'une haie de bois. Les  
rteresses se trouvent au sein des montagnes.  
a ville principale, qu'on nomme Coratis, est  
omposée de deux cents maisons; & le seul  
ifice en pierre qu'on y voit, passe pour une  
s magnificences du roi. On n'y apperçoit  
en qui annonce l'industrie, les lumières &  
navigation des anciens habitans de la Col-  
chide. Peu de Grecs désiraient ou osaient  
ivre les pas des Argonautes.

La circoncision n'est en usage que chez les  
ahométans des côtes de la mer Noire; & les  
veux bouclés & la peau bânée des Afri-  
ins ne défigurent plus la race la plus parfaite  
de la terre. C'est dans la Géorgie, la Min-  
relie & la Circassie, que la nature a placé  
modèle de la beauté dans les contours, la  
couleur de la peau, l'accord des traits & l'ex-  
pression du visage. Selon la destination des  
sexes, les hommes y paraissent formés pour

le travail, & les femmes pour l'amour :  
*Mingrolie.* sang des nations méridionales s'est épuré, leur race s'est perfectionnée par cette multitude d'esclaves que les environs du Caucase fournissent depuis si long-tems. La Mingrolie proprement dite, qui n'est qu'une partie de l'ancienne Colchide, a exporté long-tems douze mille femmes par année. Le nombre des prisonniers ne pouvait y suffire; mais la fraude & la violence y suppléaient, & les marchés se trouvaient toujours remplis, par un abus de l'autorité civile & de l'autorité paternelle. Un pareil trafic, qui fait de l'homme une bête, peut encourager le mariage & la population, puisqu'une nombreuse progéniture y enrichit de barbares parens : mais cette source impure a dû empoisonner les mœurs nationales, a effacé le sentiment de l'honneur & de la vertu, & a presque anéanti l'instinct de la nature. Aussi les naturels du pays sont-ils les plus dissolus des hommes, & leurs enfans en bas âge qu'achètent les étrangers, sont-ils déjà habitués aux vices de leurs pères & à la prostitution de leurs mères : toutefois au milieu de la plus grossière ignorance, ils montrent la sagacité & une grande adresse de commerce, quoique le défaut d'union & de discipline les expose à l'invasion de leurs voisins les peuples

s pour l'amour :  
nales s'est épuré,  
e par cette multitu  
ons du Caucase  
tems. La Mingre  
st qu'une partie  
orté long-tems dou  
Le nombre des p  
ffire ; mais la fra  
ent, & les march  
mplis, par un ab  
l'autorité paternel  
le l'homme une bé  
age & la populatio  
ogéniture y enrich  
cette source impo  
eurs nationales, a  
onneur & de la ven  
n instinct de la natu  
s font-ils les plus d  
rs enfans en bas l  
, font-ils déjà ha  
ères & à la proflit  
tefois au milieu  
te, ils montrent  
e adresse de corp  
& de discipline  
eurs voisins les p

iffans, les habitans de la Colchide ont tou-  
ars montré de l'audace & de l'intrépidité. <sup>Mingrelie.</sup>  
servaient à pied dans l'armée de Xercès ;  
is leurs troupes sont maintenant presque  
tes composées de cavalerie. Le dernier des  
sans dédaigne de marcher à pied ; les no-  
s ont communément deux cents chevaux,  
le prince de Mingrelie en possède plus de  
q mille. La Colchide a toujours été un  
yaume héréditaire, & l'autorité du souve-  
n n'est contenue que par la turbulence de  
sujets. Lorsqu'ils sont tous soumis, il peut  
être en campagne une armée très-nom-  
euse.

La Colchide est située au bord de la mer  
ire. Du côté de l'orient, elle est enfermée  
un petit royaume que les gens du pays  
èlent *Imirette*. Sa longueur est de cent dix  
les, sa largeur de soixante. Elle était au-  
fois défendue du côté du septentrion par  
mur de soixante milles de long ; mais il y  
ong-tems qu'il est détruit. Les passages du  
cause sont aujourd'hui gardés seulement  
quelques soldats de la Mingrelie, qu'on  
ve tous les mois. Les habitans de ces con-  
es composent cette nation belliqueuse, si  
ommée sous le nom de Huns. Les Turcs  
appellent *Circassiens noirs*, quoique ce soit

**Mingrelie.** le plus beau peuple du monde ; mais c'est cause que des brouillards épais & des nuages couvrent sans cesse, leur pays : ils vivent de brigandages, ils vont presque nuds. Ils sont de plus grande taille que les autres peuples, ayant l'air & la voix si féroces, que leur présence inspire nécessairement la crainte.

Les viandes ordinaires du pays sont le bœuf & du cochon ; la volaille y est fort bonne mais fort rare ; le poisson qu'on y mange est toujours salé ; le sanglier, le cerf, le daim & le lièvre y sont communs ; les pigeons sauvages y abondent & sont gros comme les plus gros poulets de grain : on en prend beaucoup dans l'automne ; l'hiver ils se retirent sur le mont Caucase. Il n'y a point de pays du monde si abondant que la Mingrelie en oiseaux de proie. Les chasseurs prennent l'oiseau de seu de rivière & le faisán avec l'épervier ; ils ont un petit tambour à l'arçon de la selle ils battent dessus pour épouvanter le gibier & pour le faire sortir de l'eau ; alors on lance l'épervier. Quand on prend des hérons on leur ôte les plumes qu'ils ont sur la tête pour en faire des aigrettes, & on les laisse envoler. Les gens du pays assurent qu'il leur en vient d'autres aussi belles que les premières. Les Mingreliens ne manquent pas de chasser

monde ; mais c'est  
 épais & des nuag  
 pays : ils vivent  
 presque nuds. Ils  
 les autres peuple  
 oces, que leur pu  
 ent la crainte.

du pays sont  
 elle y est fort bon  
 qu'on y mange  
 le cerf, le daim  
 as ; les pigeons fa  
 gros comme les pl  
 n en prend beauco  
 ils se retirent sur  
 point de pays  
 la Mingrelie en  
 fleurs prennent l'a  
 fan avec l'épervie  
 l'arçon de la selle  
 ouvanter le gibier  
 l'eau ; alors on  
 prend des héros  
 ils ont sur la tête  
 es, & on les laie  
 assurent qu'il le  
 les que les prem  
 nquent pas de chie

à chasser ; mais ils aiment mieux prendre  
 bêtes fauves à la course ; l'épaule droite  
 la droite du seigneur, la gauche celui de la  
 ne, le reste se mange avec les chasseurs.  
 Le mont Caucase est rempli d'aigles & de  
 canes & d'une infinité de bêtes féroces :  
 que les tigres, les léopards, les lions,  
 loups, les *chacals* ; ce dernier animal est  
 de espèce de renard ; il dévore les animaux  
 les charognes ; il fait aussi la guerre aux  
 ans, se jetant sur tout ce qui n'est pas ca  
 ble de lui résister, comme les enfans : cet  
 mal a un cri qui effraie, & qu'il traîne  
 me un chat qui miaule : ces animaux vont  
 inairement en troupes ; ils hurlent aussi  
 jours ensemble, s'entre-répondant dans  
 e manière d'accord, l'un faisant la haute  
 l'autre la basse. Il y a beaucoup de che  
 ux en Mingrelie, & ils sont estimés.

La Mingrelie n'a ni villes ni bourgs ; tou  
 les maisons sont éparées çà & là : il y a  
 f ou dix châteaux : le principal est celui  
 le prince se retire ; ce château a un mur  
 pierre, mais si mal fait & si mince, que  
 moindres pièces de campagne le perce  
 ent : il renferme quelques canons.

Les maisons sont toutes de charpente ; les  
 isons des pauvres gens n'ont point d'étage,

Mingrelie.

celles des nobles en ont un seulement. **Mingrelie.** Les gens de qualité sont assis sur des tapis, & les autres sur des bancs; les maisons n'ont ni cheminées ni fenêtres; on fait le feu au milieu du jour y entre par la porte. Les maisons du prince & des seigneurs ont de grandes cours au devant pour donner des audiences & juger les différens.

Les hommes sont bien faits, les femmes sont très-belles; j'en ai vu qui avaient une taille admirable & l'air le plus majestueux. Elles ont, outre cela, un regard engageant qui caresse tous ceux qui les regardent, & semble leur demander de l'amour: les moins belles & les plus âgées se fardent grossièrement & se peignent tout le visage; les autres se contentent de peindre leurs sourcils; elles se parent avec beaucoup d'élégance & de goût. Elles portent un voile qui ne couvre que le dessus & le derrière de la tête; elles montrent de l'esprit; elles ont de la politesse, & les prodiges de complimens & de cérémonies; mais, du reste, elles sont les plus méchantes femmes de la terre, fières, superbes, perfides, fourbes, cruelles, impudiques; il n'y a point de méchanceté qu'elles ne mettent en œuvre pour se faire des amans, pour les conserver & pour les perdre.

un seulement. L  
 sur des tapis ;  
 maisons n'ont ni che  
 t le feu au millie  
 te. Les maisons  
 t de grandes cou  
 es audiences & y

faits , les femm  
 vu qui avaient t  
 e plus majestueu  
 regard engagea  
 ni les regardent y  
 l'amour : les mo  
 fardent grossièrem  
 ge ; les autres se co  
 sourcils ; elles se  
 égance & de gou  
 i ne couvre que  
 tête ; elles montr  
 la politesse , & f  
 s & de cérémonie  
 nt les plus mécha  
 ères , superbes , p  
 impudiques ; il n  
 elles ne mettent  
 mans , pour les c

Les hommes ont toutes ces mauvaises qua-  
 lités : ils sont tous élevés au larcin , ils l'éru-  
 dient , ils en font leur emploi ; ils comptent  
 avec une satisfaction extrême les vols qu'ils  
 ont faits , ils en sont loués , ils en tirent leur  
 plus grande gloire. L'assassinat , le meurtre ,  
 le mensonge y passent pour de belles actions.  
 Le concubinage , l'adultère , la bigamie , l'in-  
 ceste y sont très-communs. Les maris y mon-  
 trent peu de jalousie ; quand un homme prend  
 sa femme sur le fait avec son amant , il a  
 droit de le contraindre à lui payer un cochon ,  
 & ordinairement , il ne prend pas d'autre ven-  
 geance ; ils s'assemblent tous les trois pour  
 manger le cochon : ils disent que c'est bien  
 fait d'avoir plusieurs femmes ou plusieurs con-  
 cubines , parce qu'on engendre des enfans  
 qu'on vend argent comptant ou qu'on échange  
 pour des hardes & pour des vivres ; ils sou-  
 tiennent que c'est un acte de charité de tuer  
 les enfans nouveau-nés , quand on ne peut  
 pas les nourrir , & les malades , quand on ne  
 peut pas les guérir. Les nobles du pays exer-  
 cent le pouvoir le plus absolu sur la vie &  
 les biens de leurs vassaux ; ils en disposent à  
 leur gré ; ils comptent leurs richesses par le  
 nombre des paysans qui habitent leur domaine.  
 Chaque paysan est obligé de fournir à son sei-

Mingrelie.

gneur, selon son pouvoir, tant de grain, de  
 Mingrelie. bétail, de vin & d'autres denrées, outre l'ob-  
 bligation de le défrayer un, deux & même  
 trois jours de l'année; il va de l'un chez l'autre,  
 tant qu'elle dure, & est imité en cela par  
 le prince, avec cette différence, que le gen-  
 tilhomme ne peut manger que les paysans  
 & que le prince mange les paysans & la no-  
 bleffe; les visites qu'il fait ne peuvent être  
 que ruineuses pour ceux à qui il les rend;  
 même avec lui toute sa maison, ses femmes  
 ses enfans, ses domestiques, & jusqu'aux am-  
 bassadeurs qui peuvent se trouver à sa cour  
 il a peu de chevaux à sa suite, parce que son  
 bagage est porté à pied par des hommes &  
 par des femmes: c'est l'usage, & cet usage  
 paraît plus noble aux Mingreliens, que celui  
 d'employer des chevaux.

C'est dans cette tournée annuelle que le  
 prince lève le tribut & juge les différens qui  
 s'élèvent entre ses sujets. Il reçoit les requêtes,  
 chemin faisant, & les donne à son vicaire  
 qui les lit à haute voix; aussi-tôt que la lecture  
 est finie, le demandeur, le défendeur & ses  
 adhérens jettent de grands cris, frappent  
 la terre de leurs bâtons & gémissent, pour  
 émouvoir le prince, lui prodiguant les noms  
 les plus flatteurs & les plus sacrés; chaque

partie produit ses témoins. Le prince donne sa décision qui est toujours définitive, & tout cela se fait souvent sans qu'il se soit arrêté une minute ; le plus long délai ne s'étend que jusqu'au lieu où il doit passer la nuit, & l'affaire est jugée avant qu'il se couche. Cette méthode expéditive ne vaut-elle pas bien nos éternelles formalités, & ces tas d'inutilités aussi barbares dans leurs dénominations, que pernicieuses dans leurs effets.

Au surplus, cette manière de juger n'a lieu qu'à l'égard des payfans : les seigneurs décident eux-mêmes leurs différens par la force : celui qui se croit lésé, fond d'abord à main armée sur les terres de son ennemi, pille & brûle ses maisons, arrache ses vignes, enlève ses bestiaux, maltraite ses sujets, & il arrive souvent que l'autre adversaire s'opposant à ces violences, l'un des deux reste sur la place : quelquefois aussi le plus foible a recours au prince qui accommode plutôt qu'il ne juge le différent ; il n'y prendrait même aucune part, si les parties négligeaient de l'en instruire, & si, au moins, l'un des deux n'avait recours à sa médiation.

Les querelles sont si fréquentes parmi les nobles Mingreliens, qu'ils vont toujours armés & accompagnés d'autant de gens qu'ils en peuvent

entretenir; eux & leur suite ne montent ja-  
*Mingrelie.* mais à cheval, sans être armés de toutes piè-  
 ces; jamais ils ne se couchent que l'épée au  
 côté, quand ils s'endorment, ils se couchent  
 sur le ventre en mettant leur épée deffous.

Les armes du pays sont la lance, l'arc, la  
 flèche, le sabre droit, la masse d'armes & le  
 bouclier, ils manient la lance, & tirent de l'arc  
 avec une adresse singulière: ils tuent au vol,  
 avec la flèche, les oiseaux les plus légers; ils  
 usent moins fréquemment & moins habile-  
 ment des armes à feu: à cela près, ils ont la  
 réputation d'être aussi braves guerriers, qu'in-  
 signes voleurs.

Leurs guerres avec leurs voisins ne sont que  
 des courses & des pillages: s'ils sont vain-  
 queurs, ils poursuivent l'ennemi sans relâche,  
 pillent & dévastent son pays, emmènent au-  
 tant de prisonniers qu'il leur est possible, &  
 se retirent avec la même impétuosité qu'ils  
 ont commencé l'irruption. Il n'est point ques-  
 tion parmi eux d'échanger des prisonniers:  
 chaque parti vend ceux qu'il peut faire, & ré-  
 clament rarement ceux qu'il a perdus; tout chef  
 & même tout soldat qui a fait un prisonnier,  
 a sur lui pouvoir de vie & de mort; leur usage  
 est de les vendre plutôt que de les tuer; c'est  
 même ce genre de capture qu'ils envisagent

ne montent ja-  
 de toutes piè-  
 que l'épée au  
 ils se couchent  
 épée deffous.  
 lance, l'arc, la  
 de d'armes & le  
 & tirent de l'arc  
 ils tuent au vol,  
 es plus légers; ils  
 & moins habile-  
 a près, ils ont la  
 guerriers, qu'in-  
 voisins ne sont que  
 : s'ils sont vain-  
 emi sans relâche,  
 s, emmènent au-  
 r est possible, &  
 mpétuosité qu'ils  
 Il n'est point que-  
 des prisonniers:  
 peut faire, & ré-  
 perclus; tout chef  
 it un prisonnier,  
 e mort; leur usage  
 de les tuer; c'est  
 qu'ils envisagent

le plus dans leurs courses guerrières; aussi por-  
 tent-ils toujours à leur ceinture une corde de Mingrelie.  
 tinée à lier les vaincus; & lorsqu'ils n'ont pas  
 d'ennemis à faire captifs, cette corde leur sert  
 souvent à garotter leurs voisins & leurs com-  
 patriotes qu'ils vendent comme esclaves &  
 comme ennemis.

Les forces militaires de la Colchide sont  
 peu considérables: elles ne passent pas quatre  
 mille hommes: ce qu'il y a de plus singulier,  
 c'est qu'il n'y a guère que trois cents piétons  
 dans cette armée, tout le reste est cavalerie;  
 il n'y faut chercher ni ordre ni discipline;  
 chaque seigneur, chaque gentilhomme se fait  
 suivre au combat par les vassaux; ceux-ci se  
 règlent sur tous les mouvemens, avancent  
 ou reculent, poursuivent ou fuient avec lui.  
 leur valeur dépend absolument de la sienne.  
 Pour dire encore un mot du prince de Min-  
 grelie, sa cour est assez nombreuse le jour  
 des fêtes solennelles; il a plus de trois cents  
 officiers & domestiques & beaucoup de gen-  
 tilshommes: les jours ordinaires, la maison de  
 la princesse n'est que de cent personnes: elle  
 est plus nombreuse, certains jours de l'année;  
 on y voit alors un pareil nombre de femmes de  
 distinction, bien faites & bien vêtues, accroître  
 & embéllir sa cour: le prince ne fait point

battre monnaie, & l'argent a peu de cours  
 Mingrelie. dans ses états; tout le commerce s'y fait par  
 échange, & l'échange le plus ordinaire qui s'y  
 pratique, est de troquer des créatures humain-  
 nes contre certaines denrées. Tel Mingrelieu  
 qui a besoin de quelque ustensile de ménage,  
 donne, pour l'obtenir, ou son fils, ou sa fille,  
 ou sa femme, & quelquefois celle de son  
 voisin.

L'habillement des Mingreliens est simple: ils  
 ont peu de barbe; ils se rasent le sommet de la  
 tête en couronne, & laissent croître jusques sur  
 leurs yeux le reste de leurs cheveux; ils se cou-  
 vrent la tête d'une petite calotte taillée sur les  
 bords en plusieurs croissans; l'hiver, ils portent  
 un bonnet fourré, ils portent de petites chemises  
 qui tombent sur les genoux, & qu'ils enferment  
 dans un pantalon étroit. Les seigneurs ont des  
 ceintures de cuir larges de quatre doigts, cou-  
 vertes de plaques d'argent, à laquelle ils atta-  
 chent un couteau & la pierre à aiguiser; un  
 fusil à faire du feu, trois bourses de cuir plei-  
 nes, l'une de sel, l'autre de poivre, la troi-  
 sième d'alènes, de fil & d'aiguilles.

Presque tous les Mingreliens, hommes &  
 femmes, n'ont jamais qu'une chemise & un cale-  
 çon à-la-fois: ils ne les lavent pas trois fois l'an;  
 c'est ce qui fait que les dames de Mingrelie

rebutent, par une mauvaise odeur : j'appro-  
chais toujours d'elles, fort épris de leur beauté, Mingrelie.  
mais, dès que j'avais été un moment à leurs  
côtés, l'odeur désagréable qu'elles répand-  
aient, étouffait l'amour qu'elles m'avaient  
donné.

Les grands mangent assez sur des tapis à la  
façon des Orientaux : toute la vaisselle est de  
bois : tout le monde, sans distinction, soit de  
l'un, soit de l'autre sexe, mange ensemble.  
Le roi & toute la suite, jusqu'à ses palefre-  
niers, la reine, ses femmes, ses filles, & tout  
ce qui est à son service : lorsqu'on est assis pour  
manger, quatre hommes, dans les grandes  
maisons, apportent sur les épaules une grande  
chaudière de gom ; ordinairement un serviteur,  
à demi nud, en sert avec une pelle de bois, à  
chacun un morceau qui pèse bien trois livres ;  
les jours de fête, ou lorsqu'on traite quelqu'un,  
on tue un cochon ; quand on a commencé à  
manger, il y a deux hommes qui donnent à  
boire à la ronde : c'est une incivilité parmi eux  
de demander du vin : il faut attendre qu'on  
en présente, & le prendre quand il est pré-  
senté : on ne boit que trois coups dans les re-  
pas ordinaires.

Un peuple aussi sauvage & aussi vicieux,  
conserve néanmoins certaines pratiques de ré-

ligion. Ces Colchéens reçurent, dit-on, le **Mingrelie.** christianisme par l'organe de cette même esclave qui convertit les Géorgiens. Cette révolution arriva sous le règne de Constantin. Cet empereur, qui était charmé que d'autres souverains l'imitassent dans sa conversion, combla de bienfaits & de présens le prince qui s'était fait chrétien. Les rites grecs furent longtemps en vigueur parmi ces peuples; mais les révolutions politiques, les guerres, le laps de tems, & sur-tout l'ignorance & le libertinage des prêtres ont laissé éteindre ces lumières primitives. La religion des Colchéens est devenue aussi défectueuse que leur gouvernement, aussi grossière, aussi absurde que leurs autres usages: leur patriarche, qu'ils appellent *catholicos*, a pour suffragans tous les évêques de Mingrelie; son église métropolitaine est à *Picciota*, vers le pays des *Abcas*, autre nation encore plus féroce que les Mingreliens: cette église porte le nom de Saint-André; &, si on en croit la tradition de ces peuples, ce fut là que cet apôtre subit le martyre; on voit même encore, vis-à-vis le portail, une colonne de marbre de laquelle on assure qu'il jaillit un torrent d'eau bouillante, au moment du supplice qu'on fit éprouver à ce saint. Chaque patriarche ne va cependant qu'une fois

ent, dit-on, le  
 cette même es-  
 rgiens. Cette ré-  
 ne de Constantin.  
 rmé que d'autres  
 conversion, com-  
 ens le prince qui  
 grecs furent long-  
 peuples; mais les  
 uerres, le laps de  
 e & le libertinage  
 e ces lumières pri-  
 chéens est deve-  
 ur gouvernement,  
 e que leurs autres  
 ils appellent *catho-*  
 es les évêques de  
 olitaine est à *Pic-*  
*cas*, autre nation  
 Mingreliens: cette  
 -André; &, si on  
 peuples, ce fut là  
 martyr; on voit  
 e portail, une co-  
 e on assure qu'il  
 ante, au moment  
 ouver à ce saint.  
 ndant qu'une fois

sa vie dans cette église: il est alors accom-  
 mé de tous les évêques; il y fait les saintes <sup>Mingreliens</sup>  
 les, qui servent pour les baptêmes & pour  
 quelques autres cérémonies religieuses.  
 L'occupation la plus ordinaire du *catholicos*,  
 de visiter son diocèse: il semble que ces  
 tes devraient avoir pour objet d'édifier & de  
 purifier les âmes qui lui sont confiées; de veil-  
 sur le maintien de la discipline, de-mê-  
 que sur la conduite des évêques & des  
 as (c'est le nom qu'on donne en Colchide  
 simples prêtres): qu'on se détrompe; il  
 d'autre but que de vivre aux dépens de  
 ouailles, & d'y faire vivre toute la suite,  
 posée au moins de deux cents personnes;  
 sorte qu'au bout de l'année, il se trouve  
 voir pas mangé deux fois chez lui, & avoir  
 né tous ceux qu'il a honorés de ses visites.  
 son casuel est très-considérable: ce patriar-  
 ne confesse que pour une somme assez  
 e; ne dit point la messe à moins de cent  
 s, & en exige cinq cents pour sacrer un  
 que. Il est vrai que son assiduité à la prière  
 très-grande; qu'il y consacre une partie de  
 nuit; qu'il fait abstinence en tout tems, ne  
 point de vin pendant le carême, & jeûne  
 austèrement pendant la semaine sainte:  
 si passe-t-il pour être saint lui-même; à cela

près, son ignorance ne le cède qu'à celle  
 Mingrolic. des évêques & de ses prêtres subalternes; il  
 à peine lire dans son bréviaire & dans  
 missel; &, à coup sûr, il n'entend ni  
 ni l'autre.

A l'exemple du *catholicos*, les évêques  
 disent la messe qu'après s'être bien fait pay  
 Ils en apprennent ordinairement une par co  
 faute de savoir lire. Leur habit est très-som  
 tueux; celui des prêtres, on ne peut pas p  
 misérable. Les prélats vont souvent à la gu  
 & commandent leurs vassaux; ils vont  
 core plus souvent à la chasse, montés sur d  
 cellens chevaux, qui, pour l'ordinaire, ne  
 ont couté qu'une absolution.

A l'égard des prêtres mingreliens, ils  
 en très-grand nombre & très-pauvres; le pe  
 ple n'a pas pour eux une grande considérati  
 il ne les respecte que quand ils disent la mess  
 ou dans un cas de maladie; alors on env  
 chercher le *papa*, pour savoir si on guérir  
 ou non: celui-ci fait semblant de feuilleter  
 livre, & enfin déclare au malade que telle  
 telle image est irritée contre lui; que, pour  
 la rendre propice, il faut lui faire un prés  
 faute de quoi il pourra bien mourir.

C'est quelque chose d'étonnant que la  
 nération & la crainte que ces sortes de

## ÉNÉRALE

...ède qu'à celle  
...es subalternes; il  
...réviaire & dans  
...il n'entend ni l'

...icos, les évêques  
...être bien fait pay  
...ement une parcer  
...habit est très-som  
...on ne peut pas pa  
...at souvent à la guem  
...affaux; ils vont e  
...sse, montés sur de  
...r l'ordinaire, ne le  
...tion.

...mingreliens, ils le  
...très-pauvres; le pe  
...grande considératio  
...nd ils disent la me  
...die; alors on env  
...savoir si on guérie  
...blant de feuilleter  
...malade que telle  
...tre lui; que, pour  
...lui faire un présen  
...bien mourir.

...étonnant que la  
...ces sortes de fig

## DES VOYAGES. 123

inspirent aux Colchéens : ils adorent les             
... , parce qu'elles passent pour bienfaisan- Mingrelie,  
... les autres, parce qu'elles passent pour  
...elles : c'est même à celles-ci qu'ils font le  
...de présens; ils n'en approchent qu'en  
...ablant, & après un grand nombre de prof-  
...ations & de signes de croix, & après s'être  
...emment frappé la poitrine. La prière la  
...ordinaire qu'un Mingrelien fait à l'image,  
...de veiller sur ses jours, & de tuer ses  
...emis.

...es Mingreliens ont aussi un très-grand nom-  
...reliques, & plusieurs même qui passent  
...très-précieuses, entr'autres, une chemise  
...on dit avoir appartenue à la Sainte-Vierge,  
...ques poils de la barbe du Sauveur, &c.  
...vu cette chemise : elle est d'une toile ti-  
...sur le jaune, & parfemée de fleurs bro-  
...à l'aiguille. De pareils ornemens à une  
...mise, qu'on dit avoir été celle d'une  
...ge, marquent bien le peu de jugement de  
...peuples. Quoiqu'il en soit, les Mingre-  
...s préfèrent les images à toutes ces reli-  
...s; ils n'estiment que l'enveloppe de quel-  
...sunes, c'est-à-dire, la châsse qui les con-  
...t, parce que ces châsses, pour l'ordinaire,  
...ornées d'or ou d'argent. Outre les évê-  
...s, il y a les papas, qui sont les curés de

toute la Mingrelie , qui disent la messe , &
 *Mingrelie.* on les paye bien , & bornent là toutes les
 fonctions & leurs devoirs. Le même pays se
 nit encore différentes sortes de religieuses,
 toutes sont vêtues de noir , portent le
 de même couleur , ne sont jamais gras ,
 ont la liberté d'aller par-tout où elles veulent
 & de quitter , quand il leur plaît la vie
 nastique.

Les prêtres de ce pays jouissent eux-mêmes
 de certains privilèges , dont ils usent très-
 plement ; je parle du mariage : les rites
 leur permettent de se marier une fois en leur
 sous condition qu'ils épouseront un fille vierge
 mais ces bons papas épousent indifféremment
 fille ou femme , & se remarient autant de fois
 qu'ils deviennent veufs , & en sont quitte
 pour obtenir de l'évêque des dispenses , &
 leur fait payer le double , à mesure qu'elles
 renouvèlent. Rien de plus attaché que ces
 ples à leurs pratiques de dévotion. Ils sont
 suadés que les devoirs essentiels du christi-
 nisme , se réduisent à jeûner certains jours
 l'année ; à commencer toutes les grandes fêtes
 par manger une poule , & à s'enivrer ; à faire
 de fréquens signes de croix , de fréquentes
 prières aux images , & sur-tout à boire du

GÉNÉRALE

font la messe, qu'ils  
 font là toutes les  
 Le même pays fait  
 des de religieuses,  
 noir, portent le  
 ont jamais gras, et  
 tout où elles veu  
 leur plaît la vie

se jouissent eux-mêmes  
 dont ils usent très  
 mariage : les rits ge  
 rier une fois en leur  
 useront un fille vie  
 poufent indifféremm  
 marient autant de  
 , & en sont qu  
 e des dispenses, q  
 , à mesure qu'elle  
 us attaché que cer  
 dévotion. Ils sont p  
 essentiels du chris  
 ner certains jours  
 utes les grandes f  
 & à s'enivrer ; à f  
 roix, de fréquen  
 r-tout à boire du

manger du cochon, devoirs qu'ils obser-  
 très-scrupuleusement.

Mingrelie.

Voici quelques-unes des cérémonies qui  
 servent dans les mariages des nobles min-  
 gens : lorsqu'un d'entr'eux est tombé d'ac-  
 , avec son futur beau-père, du prix que  
 ici met à sa fille, le premier vend quel-  
 -uns de ses vassaux pour compléter la  
 me; en attendant, il lui est libre d'aller  
 ems en tems voir son accordée; & pres-  
 toujours la consommation du mariage en  
 nce la cérémonie; elle est également de-  
 ée par des festins qui durent plusieurs jours  
 ême plusieurs nuits; elle se fait à la porte  
 église. L'usage de ce pays interdit l'entrée  
 église aux femmes, excepté à la prin-  
 de Mingrelie; les autres personnes de  
 te doivent rester sous le porche. Outre le  
 e qui préside au mariage, il y a encore  
 arrain qui, tandis que le prêtre lit cer-  
 prières, est chargé de coudre les époux  
 nble par leurs habits; ensuite, il prend  
 couronnes, faites de fleurs naturelles ou  
 ie, & les place alternativement sur la  
 des deux époux, les changeant de l'un à  
 e à mesure que le prêtre dit certaines  
 ns : lorsqu'elles sont finies, le parrain  
 du pain, le coupe en plusieurs morceaux,

met le premier dans la bouche de l'époux, le second dans celle de l'épouse, retourne qu'à trois fois de celui-ci à celle-là, & mange le septième morceau ; après quoi, il leur donne à chacun, l'un après l'autre, trois fois de vin à boire dans une même coupe, & boit lui-même ce qui reste : ainsi se termine la cérémonie.

Lorsqu'une femme perd son mari, elle déchire ses habits ; elle se dépouille nue jusqu'à la ceinture ; elle s'arrache les cheveux ; elle s'enlève avec les ongles la peau du front & du visage ; elle se bat le sein ; elle crie, elle grinçe des dents, écume, fait la furieuse, se comporte comme une possédée, avec des mouvemens épouvantables. Le deuil dure quarante jours ; pendant les premiers, les parens du mari, un grand nombre d'hommes & de femmes viennent le visiter ; se rangent autour du cadavre, se battent la poitrine des deux mains, criant *vaïb* ! Les cris & les coups sont mesurés, & font un son effroyable ; il arrive tout d'un coup qu'on n'entend rien ; après un moment de silence, le cri général recommence, & recommence avec ses premiers emportemens.

La Colchide n'a jamais joué qu'un rôle subordonné dans les annales de l'Asie. Ses rois, si elle en a eu primitivement, ont été

bouche de l'épouse, retourne à celle-là, & m...  
 rès quoi, il leur d...  
 tre, trois fois du...  
 coupe, & boit...  
 nsi se termine la

raçère, & son peuple sans physionomie; elle             
 ait peut-être parfaitement inconnue, si elle <sup>Mingrelie.</sup>  
 vait pas été la patrie de Médée, & si les  
 ètes n'avaient placé, dans un de ses temples,  
 te célèbre toison d'or, dont l'enlèvement  
 le motif de l'expédition des Argonautes.

erd son mari, elle  
 e dépouille nue ju  
 che les cheveux;  
 es la peau du corp  
 e sein; elle crie, h  
 ne, fait la furieuse  
 uvemens épouvant  
 e jours; pendant le  
 u mari, un grand  
 nmes viennent le  
 du cadavre, se b  
 ains, criant vaib  
 nt mesurés, & for  
 arrive tout d'un  
 près un moment  
 recommence, &  
 emportemens.  
 mais joué qu'un rôle  
 ales de l'Asie. Ses  
 ivement, ont été

## C H A P I T R E I I.

*Route d'Isfaour à Anaighie. — Ravages  
Abcas en Mingrelie. -- Séjour dans la ma  
des Théatins. --- Visite de la princesse  
Mingrelie. --- Arrivée à Tifflis.*

**A**USSITÔT que notre vaisseau eut abordé  
Mingrelie. rade d'Isfaour, j'allai à terre avec le marchant  
grec qui me conduisait; mais à peine fu  
descendu, que j'appris avec le plus g  
étonnement, que chacun prenait les arme  
commençait la guerre en pillant les maifon  
ses voisins; j'avais fait un grand fonds sur  
missionnaires théatins établis en Mingrelie  
j'envoyai aussitôt au préfet de la mission  
exprès, avec une lettre, où je lui mandais  
j'étais venu en Mingrelie, & que j'allais  
Perse pour des affaires d'importance; que  
tais chargé pour lui de lettres de recommen  
tion de l'ambassadeur de France, du résident  
de Gênes, du custode des capucins de Grèce  
& du facteur des théatins à Constantinople  
que je le suppliais instamment de m'en  
quelq

*archie. — Ravages  
— Séjour dans la ma  
sue de la princeffe  
à Tifflis.*

vaiffeau eut abordé  
terre avec le march  
; mais à peine fu  
s avec le plus g  
un prenait les arme  
n pillant les maison  
un grand fonds su  
tablis en Mingrel  
éfet de la mission  
où je lui mandais  
ie, & que j'allais  
l'importance; que  
ttres de recomman  
e France, du réfi  
es capucins de Gr  
s à Constantinople  
mmment de m'env  
quelq

## DES VOYAGES. 129

quelqu'un qui me donnât les conseils néces-  
saires pour faire mon voyage.

Le bruit de guerre dont j'ai parlé n'empê-  
cha point les marchands de notre vaisseau de  
débarquer leurs marchandises, & de les trans-  
porter chacun dans une cabane : le 18, à midi,  
mon conducteur vint m'apporter la réponse du  
préfet des théatins : elle était courte : il me  
mandait que dans deux ou trois jours, il vien-  
drait lui-même pour me rendre tous les ser-  
vices qui dépendaient de lui.

Le 20, tous les gens de notre vaisseau se  
rembarquèrent ; ils aimèrent mieux abandon-  
ner des laines & quelques marchandises, que  
d'être pris pas les *Abcas* : ils partirent en effet  
à dix heures du soir ; le marché fut bientôt  
en feu.

Le 27, voyant que le préfet des théatins  
n'était point venu, je lui envoyai un second  
express, qui l'amena avec lui le 4 octobre au  
matin ; je courus le saluer & l'embrasser : voici  
la première chose qu'il me dit : « Dieu par-  
donne, monsieur, aux gens qui vous ont  
conseillé de venir ici, le mal qu'ils ont at-  
tiré sur vous ; vous êtes arrivé dans le plus  
méchant & le plus barbare pays du monde,  
& le meilleur parti que vous puissiez pren-  
dre est de vous en retourner à Constantino-

Tome XXVII.

« ple ». Après l'avoir remercié de la peine qu'il  
 Mingrelie. avait pris de venir de si loin, je lui dis que le dis-  
 cours qu'il me tenait me désespérait, & que  
 je le suppliais de me dire s'il ne pourrait pas  
 nous conduire dans sa maison : il me répon-  
 dit qu'il ferait tout ce que nous désirerions ;  
 mais qu'il était bien aise de nous faire con-  
 naître la nature du pays où nous devons pas-  
 ser ; qu'il n'y avait point de pain , qu'en ce mo-  
 ment on n'y trouvait aucuns vivres ; que l'air  
 y était si mal-sain , & le peuple si méchant ,  
 que cela n'était pas concevable : si , après tous  
 ces avertissemens, vous voulez me suivre, je  
 ne négligerai aucun soin pour vous mettre à  
 l'abri de tout danger , & pour vous faire pas-  
 ser sûrement en Perse.

Le père Lampy , c'était le nom du préfet,  
 ne rejeta aucune de mes raisons : notre pas-  
 sage ne pouvait que lui faire du bien ainsi qu'à  
 sa mission : il ne parla bientôt plus que de  
 nous amener & de nous tirer de notre vais-  
 seau ; la barque dans laquelle il était arrivé,  
 était longue comme une felouque, mais plus  
 large & plus profonde, on l'avait frétée pour  
 aller & venir ; nous nous y embarquâmes avec  
 tout notre bagage, & fîmes voile à l'heure  
 même ; j'étais sur-tout enchanté de me voir  
 hors du vaisseau dont je ne pouvais plus sup-

de la peine qu'il  
lui dis que le dis-  
espérait, & que  
il ne pourrait pas  
: il me répon-  
nous désirerions ;  
nous faire con-  
nous devions pas-  
ain, qu'en ce mo-  
vivres; que l'air  
uple si méchant,  
ble: si, après tou  
ulez me suivre, je  
our vous mettre à  
our vous faire pas-

le nom du préfet,  
aisons : notre pas-  
e du bien ainsi qu'  
entôt plus que de  
ter de notre vais-  
lle il était arrivé,  
louque, mais plus  
l'avait frétée pour  
embarquâmes avec  
es voile à l'heure  
chanté de me voir  
pouvais plus sup-

porter la puanteur ; ce n'était qu'un cloaque & une prison d'esclaves : tous les soirs on en-  
Mingrelie.  
chaînait les hommes deux à deux : le matin  
on ôtait leurs chaînes : le bruit qu'elles fai-  
faient ne me laissaient aucun repos, & la vue  
de ces infortunés me plongeait de plus en plus  
dans la tristesse. Tous les matins, nous apper-  
cevions du feu sur la terre ; c'était le signal  
des marchands qui venaient vendre des esclaves  
ou autres denrées.

Notre vaisseau avait quarante esclaves,  
lorsque j'en sortis ; les capitaines & les mar-  
chands turcs & chrétiens. les avaient troqués  
contre des armes & des hardes ; un grec,  
qui avait une chambre près de la mienne,  
acheta une femme & son enfant à la mamelle  
douze écus : cette femme pouvait avoir 25  
ans ; elle avait les traits du visage charmans,  
un teint de lys & de rose : je n'ai jamais vu  
de plus beau sein ; cette belle femme inspi-  
rait en même tems les desirs & la compassion ;  
je disois en moi-même, en la regardant trif-  
tement, malheureuse beauté, vous ne me  
feriez ni pitié ni envie, si j'étais dans une au-  
tre position, & si je ne me trouvais moi-même  
à la veille de tomber dans les plus grandes  
misères : je n'en connais point de plus insup-  
portable que celle d'être esclave ; ce qui me

Mingrelie. surprenait, c'est que ces malheureuses créatures ne paraissaient pas abattues, ni sentir la dureté de leur condition; aussitôt qu'on les avait achetées, on leur ôtait les lambeaux dont elles étaient couvertes: on leur donnait du linge & des habits neufs, & on les faisait travailler: on employait les hommes & les garçons au service du vaisseau, les femmes & les filles à coudre: on les voyait tous satisfaits de l'habillement & de la nourriture qu'on leur donnait: le travail était leur seule peine; on ne pouvait les y contraindre que le bâton à la main; les femmes n'avaient pas le plus grand plaisir que d'être assises le jour entier, la tête penchée sur les genoux.

Nous eûmes assez bon vent; notre petite barque allait à voile & à rames: sur le milieu de la nuit, nous arrivâmes à l'entrée du fleuve *Astolphe*: c'est un des grands fleuves de la Mingrelie: nous jetâmes l'ancre, & envoyâmes à *Anarghie* deux de nos mariniers, prendre des informations de l'état du pays. *Anarghie* est un village à deux lieues de la mer; c'est l'endroit le plus considérable de la Mingrelie: il contient cent maisons; mais elles sont très-éloignées les unes des autres, qu'il y a deux milles de la première à la dernière: il y a toujours dans ce village des Turcs qui achè-

tent  
ner.  
autr  
L  
Abc  
& qu  
fit pr  
heur  
sonne  
loger  
beauc  
de liv  
dès q  
même  
chose  
publia  
nous n  
Les  
qui ha  
ils font  
sieurs r  
iculier  
tite gu  
christia  
dent ce  
nomme  
Abazes  
autorité

tent des esclaves, & des barques pour les emmener. On dit qu'il est bâti à l'endroit où était Mingrelie, autrefois une grande ville nommée *Héraclée*.

Les deux mariniers nous rapportèrent que les *Abcas* ne s'étaient pas approchés d'*Anarghie*, & que tout y était tranquille. Le père Lampy fit promptement ramer, afin d'arriver de bonne heure au village, sans être apperçus de personne : tout cela réussit à souhait : nous allâmes loger chez un paysan fort aisé ; nous avions beaucoup de coffres ; le plus grand était plein de livres : le préfet me conseilla de l'ouvrir dès que nous serions au logis, de le vider même, faisant semblant de chercher quelque chose, afin que les gens chez qui nous allions, publiassent que nous étions religieux, & que nous n'avions que des livres.

Les *Abcas* ou les *Abazes* sont des peuples qui habitent entre la Géorgie & la Circassie ; ils sont divisés comme les Circassiens, en plusieurs tribus, gouvernées par leurs beys particuliers : ils sont sans cesse entre eux la petite guerre ; ils ont une religion mêlée de christianisme & de paganisme ; ils se prétendent cependant très-bons chrétiens : la Porte nomme un bey, qu'on appelle le bey des *Abazes* ; il y jouit d'un vain titre sans aucune autorité, & fait sa résidence à *Sohoum* : le pa-

cha de cette place a aussi une forte d'inspection sur cette province ; mais les habitans n'obéissent ni à l'un ni à l'autre , & la force seule peut les réduire. Le seraskier , ou gouverneur du *Couban* , fait quelquefois des incursions sur eux , & leur enlève des bestiaux , des chevaux & des esclaves : il y a dans cette contrée deux principales échelles , qui sont *Sohoum* & *Kodoche*.

*Sohoum* est une petite ville située sur le bord de la mer Noire , dans une rade où les bâtimens de toute portée abordent , mais ne peuvent pas hiverner : il y a deux mosquées , un bain & environ cinquante boutiques ; on y compte environ trois mille habitans : la garnison est composée de janissaires ; c'est un pacha à deux queues qui y commande.

*Kodoche* est une rade découverte & mal sûre , où les bâtimens ne peuvent pas trouver d'abri : il n'y a ni villes , ni villages , mais seulement un très-grand nombre de maisons isolées , & parsemées dans le territoire à trois ou quatre lieues à la ronde : c'est là où est ce fameux arbre appelé *kodoche* , auquel les Arabes rendent un culte semblable à celui dont les Circassiens honorent l'arbre *panjessan*.

Les bâtimens ne peuvent aller chez les Abazes qu'avec un commandement de la Porte,

forte d'inspec-  
 is les habitans  
 tre, & la force  
 askier, ou gou-  
 quelquefois des in-  
 ve des bestiaux,  
 il y a dans cette  
 helles, qui sont

située sur le bord  
 rade où les bâti-  
 nt, mais ne peu-  
 ux mosquées, un  
 boutiques; on y  
 habitans: la gar-  
 ires; c'est un pa-  
 mmande.

écouverte & mal  
 uvent pas trouver  
 ni villages, mais  
 mbre de maisons  
 e territoire à trois  
 c'est là où est ce  
 , auxquelles Ara-  
 ble à celui dont  
 re *panjessan*.

aller chez les Aba-  
 ent de la Porte,

très-facile à obtenir. Pour éviter les dangers ~~\_\_\_\_\_~~  
 où l'on est souvent exposé, il faut prendre <sup>Mingrelie.</sup>  
 beaucoup de précaution: quand on aborde à  
 une échelle, on doit se mettre sous la pro-  
 tection du bey qui y commande, moyennant  
 un petit présent qu'il ne manque pas d'accep-  
 ter. Quand on a terminé ses affaires, & chargé  
 le bâtiment, il faut avoir grand soin d'atten-  
 dre, pour mettre à la voile, un vent frais avec  
 lequel on soit assuré de pouvoir se tirer au  
 moins dix à douze milles au large, parce que  
 les beys du voisinage sont aux aguets, & ar-  
 ment des bateaux pour donner l'abordage &  
 piller le bâtiment. Quand on a le malheur d'être  
 pris, on est dépouillé & fait esclave: les Aba-  
 zes passent une outre à la tête de chacun des  
 prisonniers, & les mènent dans les montagnes,  
 afin qu'ils ne puissent pas trouver le chemin  
 par lequel ils sont venus; ils leur font garder  
 les cochons, qui sont très-nombreux dans ce  
 pays-là; mais il est très-facile de se tirer de  
 cet esclavage: les Abazes cherchent eux-mê-  
 mes à se procurer la rançon de leurs captifs,  
 & viennent les offrir aux marchands qui abor-  
 dent à leurs échelles: on peut se racheter fa-  
 cilement, moyennant la valeur d'une centaine  
 de piastres en marchandises.

L'article le plus considérable du commerce

**Mingrelie.** de sortie des Abazes, est la cire que l'on obtient à très-bas prix; le commerce des esclaves est aussi très-avantageux; on les y vend à très-bon compte: ce sont des sujets que les beys prennent les uns sur les autres dans les guerres qu'ils se font entre eux; le sang n'y est pas si beau qu'en Circassie, & les esclaves Abazes ne valent ordinairement que la moitié du prix des Circassiens.

Le 9, un théatin vint nous voir; c'était le médecin & le chirurgien de toute la Mingrelie; l'accès que son art lui donnait chez le prince & chez tous les grands lui inspirait un fol orgueil: il n'avait aucune considération pour le préfet; ses actions & ses discours ne respiraient que vanité; je le reçus & le traitai avec beaucoup de respect: il me donna mille assurances de sa protection, & me promit de nous apporter des nouvelles du départ des Abcas, dès qu'il en serait bien assuré: il n'y manqua point; il vint, le 13, nous apporter cette bonne nouvelle; il dit ensuite au père Lampy, que nous pouvions tous aller en leur maison à *Sipias*, & que le prince & le *catholicos* lui avaient ordonné de me dire, & à mon camarade, que nous étions les bien-venus, & qu'ils donneraient des hommes & des chevaux, pour nous mener en Géorgie.

re que l'on ob-  
 erce des esclaves  
 n les y vend à  
 sujets que les  
 autres dans les  
 ; le sang n'y est  
 es esclaves Abas-  
 ue la moitié du  
  
 s voir ; c'était le  
 oute la Mingre-  
 donnait chez le  
 s lui inspirait un  
 nsidération pour  
 discours ne respi-  
 & le traitai avec  
 onna mille assu-  
 e promit de nous  
 rt des Abcas, dès  
 il n'y manqua  
 apporter cette  
 u père Lampy,  
 en leur maison  
 le *catholicos* lui  
 & à mon cama-  
 venus, & qu'ils  
 chevaux, pour

Il y avait à *Anarghie* une dame de qualité  
 s'y était retirée : elle était veuve ; son Mingrelie.  
 ri avait été visir du prince : le père Lampy  
 mena chez elle ; je lui fis quelques petits  
 sens. Pour me marquer sa reconnaissance,  
 m'envoyait tous les jours un pain de demi-  
 e & quelques denrées ; mais ses dons  
 ent toujours accompagnés de quelque de-  
 nde.

Le 14, deux heures avant le jour, nous  
 imes d'*Anarghie*. Après avoir remonté le  
 ve *Astolphe*, pendant deux lieues, nous  
 arquâmes & plaçâmes tout notre bagage  
 six petites charettes : les provisions que le  
 e Lampy avait achetées en remplissaient  
 y autres ; en moins de deux jours, tout le  
 s fut informé qu'il était arrivé des Euro-  
 ns qui avaient huit charettes pleines de ba-  
 e. Après avoir fait quatre lieues & demie  
 terre, nous arrivâmes à *Sipias* au coucher  
 soleil.

*Sipias* est le nom de deux petites églises,  
 t l'une sert de paroisse, & l'autre appar-  
 t aux théatins ; chaque religieux a un lo-  
 ent tout auprès, de manière qu'ils sont  
 séparés. Les plus petits logis sont rem-  
 de leurs esclaves ; il y avait quatre théa-  
 à *Sipias*, lorsque j'y arrivai, trois pré-

tres & un laïc; les prêtres exerçaient la médecine, le laïc, la médecine & la chirurgie. Les théatins avouaient qu'ils n'ont aucun succès auprès des Mingreliens qui, bien qu'ils d'embrasser le rit romain, croient que les Européens ne sont pas chrétiens, parce qu'ils ne les voyent pas observer autant de jours de jeûnes qu'eux, & qu'ils ne craignent pas les images.

Le 16, la princesse de Mingrelie vint à voir les théatins. Le préfet l'alla promptement recevoir; elle était à cheval; elle avait environ huit femmes & dix hommes avec elle, & une foule de gens à pied autour de son cheval. La princesse était fort mal vêtue & fort mal montée. Elle dit au préfet qu'elle avait appris que les provisions qu'on leur envoye tous les ans de Constantinople était arrivée, & qu'il y avait des Européens dans sa maison, qui avaient apporté un grand bagage; qu'elle s'en réjouissait & qu'elle désirait les voir pour leur dire qu'ils étaient les bien-venus. On m'appela aussitôt. Le père Lampy me dit qu'il fallait lui faire un présent; qu'il était d'usage de donner cette marque de reconnaissance à toutes les occasions où le prince & la princesse venoient quelquefois de leurs visites. Je lui dis que j'allais plier la princesse de vouloir bien attendre

es exerçaient la  
cine & la chirurg  
ils n'ont aucun  
ens qui, bien  
n, croient que  
rétiens, parce qu  
r autant de jour  
ne craignent pas

Mingrelie vint  
alla promptement  
il; elle avait en  
mes avec elle, r  
de son cheval. C  
& fort mal mon  
e avait appris qu  
voye tous les an  
vée, & qu'il y a  
maison, qui av  
; qu'elle s'en réj  
voir pour leur  
venus. On m'app  
me dit qu'il fal  
u'il était d'usage  
reconnaissance d  
e & la princesse  
eurs visites. Je  
voir bien attendre

ui en portasse un dans son palais. Elle ac-  
ta le délai: on lui avait dit que j'étais ca-  
in, & que je parlais & que j'agissais tou-  
rs en religieux: il ne me parut pas qu'elle  
rût; car la plupart des questions qu'elle  
faisait, roulaient sur l'amour: elle me de-  
dait si je n'en sentais point, si je n'en  
s jamais senti? comment il pouvait se faire  
on n'eût point d'amour, & qu'on se pas-  
de femme: elle montrait dans cet entre-  
beaucoup de plaisir, ainsi que toute sa  
e. J'étais sur les épines. Je craignais à tout  
ment qu'elle ne fit piller la maison; car  
me demanda à trois reprises de voir ce  
j'avais apporté, ainsi que la provision des  
tins, qu'on leur envoie annuellement de  
stantinople. Ils sont obligés d'en faire part  
prince, à la princesse, au visir & aux prin-  
aux gentilshommes du pays. Le père  
py lui promit de lui porter le lendemain  
réfent accoutumé, & que je porterais le  
n. Elle se retira après cette assurance.  
e 19 au matin, elle envoya m'inviter  
ner; j'y fus avec le père Lampy & un  
théatin. Elle habitait une maison à deux  
es de la nôtre. Je la trouvai plus parée  
elle n'était le jour précédent; elle était  
e; ses habits étaient de brocard d'or;

Mingrelie.

**Mingrelie.** des pierreries ornaient sa coëffure, & voile placé d'une manière très-galante. était assise sur des tapis, ayant à ses neuf ou dix femmes. La salle était rem d'hommes à demi-nuds qui composaient cour. On me demanda le présent que j' apporté pour la princesse, avant de faire entrer. Il consistait en pâtes de G en rubans, en papier, en aiguilles, en de couteaux & de ciseaux. La princesse fut fort contente. Elle me fit entrer après voir vu. Il y avait un banc auprès d'elle, lequel un esclave qui parlait turc me dit m'asseoir : elle me dit d'abord qu'elle me marier à une de ses amies, & qu'elle voulait point que je sortisse de son qu'elle me donnerait des maisons, des des esclaves & des sujets. Pendant qu'elle tenait ce discours, on vint l'avertir que dîner était prêt. Elle s'assit sur une de bois d'environ dix pouces de hauteur, était au devant de sa maison. Cette était couverte d'un petit dôme ; on était des tapis dessus. Ses femmes se placèrent quatre pas d'elle, sur d'autres tapis. hommes qui composaient sa cour s'affirent rond sur l'herbe. Il y avait deux bancs che de l'estrade, l'un nous servit de sié

sa coëffure, &  
 ère très-galante.  
 s, ayant à ses  
 La salle était rem  
 qui composaiem  
 le présent que j'a  
 cefse, avant de  
 t en pâtes de G  
 en aiguilles, en  
 eaux. La princeffe  
 me fit entrer après  
 banc auprès d'elle,  
 parlait turc me d  
 d'abord qu'elle vo  
 es amies, & qu'elle  
 sortisse de son pa  
 es maisons, des ter  
 ts. Pendant qu'elle  
 vint l'avertir que  
 s'allit sur une est  
 ouces de hauteur,  
 maison. Cette est  
 tit dôme; on éta  
 emmes se placèr  
 r d'autres tapis.  
 nt sa cour s'affire  
 avait deux bancs  
 nous servit de si

re servit de table aux deux théatins & à  
 Quand la princeffe fut assise, son garde-  
 étendit devant elle une longue toile  
 te, & mit sur un bout le bufet qui con  
 t en deux grands flacons & deux petits,  
 re plats & huit tasses de diverses gran  
 es, un bassin & une cuillère à pot & une  
 noire, le tout était d'argent. Quand tout  
 fut fait, on apporta deux chauderons, un  
 grand, porté par quatre hommes, & qui était  
 de *gom* commun, un autre plus petit  
 é à deux, plein de *gom* blanc. Deux  
 mes apportèrent sur une civière un co  
 bouilli tout entier, & quatre autres  
 mes, chacun une grande cruche de vin:  
 servait de tout cela à la princeffe, à ses  
 mes, à nous & à sa suite: on lui servit de  
 un bassin de bois ou il y avait du pain  
 es herbes fines propres à exciter l'appétit.  
 princeffe m'envoya du pain & des herbes,  
 ne fit dire que je restasse à souper, &  
 elle ferait tuer un bœuf. C'était un pur  
 pliment. Un peu après, elle m'envoya  
 morceaux de volaille, & me fit deman  
 pourquoi il ne venait pas en Mingrelie  
 es ouvriers européens, qui travaillaient si  
 les métaux, la soie & la laine; pour  
 il n'y venait que des moines dont on

Mingrelie,

n'avait que faire , & que l'on ne désirait point  
 Mingrelie. Je laisse à penser la confusion dont cette  
 mande couvrit les pauvres théatins qui étoient  
 présens. Je répondis que les artisans de l'Eu-  
 rope ne travaillaient que pour le gain , & qu'ils  
 en trouvaient assez à faire dans leur pays sans  
 en chercher ailleurs ; mais que les religieux  
 avoient en vue la gloire de Dieu & le salut  
 des ames , & qu'il n'y avait que de très  
 grands intérêts qui pussent porter les Européens  
 à quitter leur pays pour venir si loin.

Le repas dura deux heures ; quand il fut à  
 la moitié , la princesse m'envoya une tasse de  
 vin , & me fit dire que c'était le vin de sa  
 bouche , & la tasse où elle buvait. Elle me  
 fit trois fois ce même honneur. Elle étoit  
 surprise de voir que je mettais de l'eau dans  
 le vin ; elle & ses femmes le buvaient par  
 en quantité. A la fin du repas , elle me demanda  
 demander si je n'avais point apporté d'ouvrages  
 ries & de porcelaines ; elle me fit six ou sept  
 semblables questions. Je vis bien que la  
 princesse ne me caressait que par intérêt ; mes  
 mes réponses furent des refus. Elle se résigna  
 cha à la fin , & dit qu'elle voulait envoyer  
 fiter mon bagage ; je répondis que ce n'étoit  
 quand il lui plairait : je fis cette réponse avec  
 peur que le refus & la résistance n'allumât

l'on ne désirait point plus son avidité, & pour cacher la  
 confusion dont cette princesse qu'elle disait cela en riant. Je fis  
 les théatins qui étoient blant de le croire; cependant, dès qu'on  
 les artisans de l'art pour le gain, & qu'on m'accompagnait, d'aller en diligence avec  
 pour le gain, & qu'on m'accompagnait, d'aller en diligence avec mon camarade de ce que m'avait dit la  
 faire dans leur pays; mais que les princesses, afin qu'il se préparât à tout événement. Après dîner, elle me parla encore  
 a gloire de Dieu, & qu'il n'y avait que le mariage, & me dit qu'elle me ferait voir  
 il n'y avait que le mariage, & me dit qu'elle me ferait voir peu de jours la femme qu'elle voulait  
 fussent porter les enfants pour venir si loin donner: je lui répondis, comme auparavant  
 ys pour venir si loin donner: je lui répondis, comme auparavant que les religieux ne se mariaient point.  
 heures; quand il me fut donné, je lui répondis, comme auparavant que les religieux ne se mariaient point.  
 m'envoya une tasse de vin, & me dit qu'elle m'envoyait congédié. La princesse aperçut  
 e c'était le vin de la princesse, en lui faisant la révérence, que  
 elle buvait. Elle me portais sous ma méchante robe du linge  
 honneur. Elle était blanc & plus fin que celui qu'on a en  
 e mettais de l'eau de Mingrelie. Elle s'approcha de moi, me prit  
 mes le buvaient par le main, me retroussa la manche jusqu'au  
 u repas, elle m'envoya le & me tint quelque tems par le bras,  
 point apporté d'ailleurs, & me tint quelque tems par le bras,  
 elle me fit fix ou retenant tout bas avec une de ses femmes.  
 e vis bien que je n'étais en vérité embarrassé au dernier point;  
 it que par intérêt; mon de cette dame ne me donnait point  
 des refus. Elle me s'ie. Elle avait beau me sourire, la peur  
 elle voulait envoyer de ne quittait point: ce qui me faisait le plus  
 répondis que ce n'étoit que de peine, c'était de ne point entendre ce qu'elle  
 fis cette réponse à son, & de voir néanmoins à son geste qu'elle  
 résistance n'allumait de moi avec application. Cependant

Mingrelie.

~~\_\_\_\_\_~~  
 Mingrelie. je n'étais encore que déconcerté ; mais ce qui me consterna, la princesse s'approcha du père Lampy, & lui dit : *Vous me trompez vous deux ; je veux que vous reveniez ensemble dimanche main , & que ce nouveau venant dise la messe.* Le père voulut répondre ; mais la princesse tourna le dos, & on nous dit de nous en aller.

Je revins au logis fort pensif & fort triste. Le discours que m'avait tenu la princesse, faisait appréhender que son avidité ne la portât à quelque extrémité. Le père Lampy m'attendait ; & , dès la nuit suivante , nous examinâmes ce que nous avions de plus précieux. Le dimanche suivant , quand nous eûmes dîné on vint dire au préfet qu'il y avait deux assassins à la porte , qui le demandaient. Ils étaient à cheval & armés. Ces deux assassins dirent au préfet qu'ils s'étaient arrêtés pour converser avec lui & avec les autres copéens nouvellement arrivés. Le préfet nous y alla. Nous allâmes les trouver , mon camarade & moi ; ils nous firent aussitôt saisir par les bras , & dirent au préfet & aux autres copéens de se retirer , & que s'ils remuaient ils les tuerait.

Ces assassins nous déclarèrent qu'ils voulaient voir ce que nous avions. Je répondis qu'ils

éconcerté ; mais  
 la princesse s'appro  
 dit : *Vous me trom*  
*e vous reveniez en*  
*que ce nouveau ven*  
 oulut répondre ;  
 s, & on nous dit

t pensif & fort tr  
 tenu la princesse,  
 son avidité ne la  
 . Le père Lampy  
 suivante, nous en  
 ons de plus précé  
 and nous eûmes d  
 u'il y avait deux  
 qui le demandat  
 armés. Ces deux  
 préfet qu'ils s'éta  
 vec lui & avec les  
 rivés. Le préfet m  
 ouver, mon cama  
 ussiôt saisir par l  
 et & aux autres t  
 e s'ils remuaient

arèrent qu'ils voul  
 ns. Je répondis q

## DES VOYAGES. 145

en étaient les maîtres ; que nous étions de  
 pauvres capucins dont tout le bien consistait Mingrelie.  
 en livres, en papiers, & en méchantes har-  
 es ; qu'ils ne nous fissent point de violence  
 & qu'on les leur montrerait. Je n'avais point  
 l'autre parti à prendre que celui-là, étant saisi  
 & lié. On me délia, & on me dit d'ouvrir  
 la porte de la chambre où je logeais. Je pris  
 courage, sachant qu'il n'y avait rien dedans  
 qui fût considérable. Je fis dire à ces deux  
 entishommes de prendre garde à ce qu'ils  
 faisaient ; que j'étais envoyé du roi de Perse,  
 que le prince de Géorgie tirerait une ven-  
 eance sanglante de la violence qu'ils exer-  
 ient envers moi. Je leur montrai en même  
 ms le passe-port du roi de Perse. Un des  
 entishommes le prit & voulut le déchirer,  
 tant qu'il ne craignait, ni ne respectait au-  
 n homme au monde. L'autre l'arrêta & le  
 tint ; l'écriture d'or & le sceau doré lui im-  
 mèrent du respect. Il me fit dire d'ouvrir  
 es coffres & qu'on ne me ferait aucun mal ;  
 is, que si je résistais, on m'ôterait la tête de  
 sus les épaules. Je voulus répliquer au lieu  
 béir, il pensa m'en couter cher ; un des soldats  
 l'épée & la leva pour me frapper sur la tête ;  
 frère lai arrêta son bras. J'ouvris les cof-  
 ; tous ces messieurs se mirent à les piller.

J'étais appuyé contre une fenêtre pendant  
 ce pillage ; j'en détournais les yeux pour ne  
 pas accroître ma douleur. Comme je les tenais  
 sur le jardin, j'aperçus deux soldats qui re-  
 muèrent les brouffailles, aux endroits où il  
 me semblaient que j'avais caché mes deux pa-  
 quets de bijoux ; je courus plein de rage à ce  
 endroit. Un père théatin me suivit, & les  
 deux soldats se retirèrent, je ne fais pourquoi  
 quand ils nous virent entrer. Le trouble  
 j'étais m'empêcha de bien reconnaître l'endroit  
 où j'avais mis les deux paquets ; je ne les  
 trouvai point, & je crus certainement qu'ils  
 les avait découverts & emportés. Le désespoir  
 me faisit, je sortis du jardin & courus à ma  
 chambre. Comme j'y allais, deux soldats me  
 saisirent, volèrent ce que j'avais dans mes  
 poches, & voulurent me lier les mains ;  
 criai, je résistai, je fis signe qu'ils me mèn-  
 nassent à leurs maîtres ; ils répondirent qu'ils  
 voulaient nous mener au prince, puisqu'ils  
 nous étions ambassadeurs : je répliquai que nous  
 irions sans être liés, & que nous espé-  
 rions qu'il nous rendrait justice. Il était tard,  
 nuit approchait, le château du prince était  
 à quinze milles. On nous relâcha. Je retournai  
 au jardin ; un de mes valets me suivit, &  
 se jeta à mon col, le visage tout couvert

l'arme  
 bord  
 ger. C  
 sa ten  
 rer : m  
 cherch  
 que je  
 Il ne f  
 même  
 momen  
 ou un  
 paquets  
 chambr  
 notre h  
 upé à  
 avait pa  
 Le 24  
 e rere  
 rince p  
 ue je  
 eau dire  
 illé, dé  
 outume  
 e prince,  
 s nomm  
 omme p  
 u'on m'a  
 e découv

larmes. J'étais si transporté que je le pris d'abord pour un mingrelie qui voulait m'égorger. Quand je l'eus reconnu, je fus touché de sa tendresse; je lui commandai de ne pas pleurer: mais, monsieur, me dit-il, avez-vous bien cherché? j'ai tant cherché, lui répondis-je, que je suis tout-à-fait assuré de mon malheur. Il ne se contenta pas de cela, & se mit lui-même à chercher; & je fus étonné quand un moment après, ce pauvre garçon me sauta au cou une seconde fois en me montrant les deux paquets que je croyais perdus. J'allai à ma chambre; & je fis part à mon camarade de notre heureuse découverte. Je le trouvai occupé à mettre en ordre ce qu'on ne nous avait pas volé.

Le 24 au matin, le préfet des théatins & le frère lai me menèrent au catholico & au prince pour lui demander justice; il voulut que je portasse à chacun un présent. J'eus beau dire qu'il n'était pas naturel qu'un homme pillé, dépouillé, assassiné, fit des présens; la coutume l'emporta. Mais ni le catholico, ni le prince, ne me donnèrent aucune satisfaction; ils nommèrent cependant chacun un gentilhomme pour aller de leur part demander ce qu'on m'avait pris. Le fruit de ma plainte fut de découvrir que le *dadian*, ou prince, avait

part dans l'action du jour précédent, & qu'il Mingrelie. avait touché le tiers du vol. Les deux gentils hommes, nommés pour nous servir, vinrent coucher chez nous. Il fallut leur faire un présent. Ils firent semblant de courir; leurs courses ne produisirent rien, & ils revinrent nous dire qu'ils ne pouvaient plus continuer leurs recherches, parce qu'on était informé que les Turcs étaient entrés en Mingrelie.

Nous nous préparâmes tous à la fuite. Je ne touchai à rien de ce qui était enterré. Nous n'avions qu'une charette qui portait tout le bagage; deux théatins & moi suivions à pied la charette; le frère lai & mon camarade montaient chacun un cheval. Les chemins n'étaient remplis que de gens qui fuyaient. Le lieu où nous nous retirâmes était une forteresse située dans les bois. Le seigneur du lieu s'appelait *Sabatar*; nous arrivâmes chez lui après avoir fait cinq lieues dans les boues. Il nous reçut fort bien; les pères théatins lui dirent que j'étais une personne qu'on ne recevait pas sans avantage. La forteresse était pleine de monde presque tous femmes ou enfans; il nous logea dans une petite cabane où nous n'étions guère plus à couvert que dans la cour; car il pleuvait de tous côtés.

On nous annonçait tous les jours quelque

nouve  
les sac  
pris la  
que pr  
gers en  
couver  
hasarde  
ne prom  
servit,  
Mingrel  
ne perdr  
ouisse les  
quelque  
prendre l  
e vins à  
e la fréta  
on des th  
ne prépa  
Le 10  
près être  
oyens qu  
relie. J'e  
n pierrer  
quelques  
ampy m'  
oulut me  
is décrire  
it à verse

ent, & qu'il  
 deux gentils-  
 vir, vinrent  
 faire un pré-  
 leurs courses  
 ent nous dire  
 ner leurs re-  
 rmé que le  
 .  
 la fuite. Je  
 enterré. Nou  
 it tout le ba  
 ons à pied la  
 camarade mon  
 mins n'étaie  
 nt. Le lieu o  
 rterresse situ  
 lieu s'appela  
 ui après avoi  
 Il nous reçu  
 ui dirent que  
 cevait pas sa  
 eine de mond  
 ; il nous log  
 n'étions guè  
 our; car il  
 jours quelq

nouveau désastre. Voyant que les troubles & ~~les~~ <sup>Mingrelle,</sup>  
 les saccagemens allaient toujours croissant, je  
 pris la résolution de passer en Géorgie à quel-  
 que prix que ce fût; je courais tant de dan-  
 gers en Mingrelie, qu'à la fin je devais y suc-  
 comber. Cette considération me porta à tout  
 hasarder; je fis chercher par-tout des guides;  
 je promis, je conjurai, je donnai; rien ne me  
 servit, personne ne voulait me conduire. Les  
 Mingreliens ont tant de peur de mourir ou de  
 se perdre, qu'il n'y a point de récompense qui  
 puisse les porter à s'exposer à un danger connu,  
 quelque petit qu'il soit. Enfin, je fus réduit à  
 prendre la voie de la mer & de la Turquie;  
 je vins à *Anarghie*, j'y trouvai une felouque,  
 & la frétai pour *Gonié*; je retournai à la mai-  
 son des théatins & au château de *Sabatar*, pour  
 me préparer au voyage.

Le 10 novembre, je partis de ce château,  
 après être convenu, avec mon camarade, des  
 moyens que je prendrais pour le tirer de Min-  
 grelie. J'emportai avec moi cent mille livres  
 en pierreries & huit cent pistoles en or, &  
 quelques hardes qui m'étaient restées. Le père  
 Campy m'accompagna par-tout. Le frère lai  
 voulut me conduire à Anarghie; je ne sau-  
 rais décrire les fatigues que j'essuyai, il pleu-  
 rit à verse; j'étais épuisé, il ne me restait plus

que le courage & la résolution de tout faire  
 Mingrelie. & de tout souffrir , pour sauver le bien qu'on  
 m'avait confié. Le soir , nous arrivâmes à *Anar-*  
*ghie*.

J'en partis le 27 ; ma felouque était grande,  
 il y avait vingt personnes , la moitié esclaves  
 & le reste turcs. Je demurai tout le jour sur  
 le bord de la mer ; le patron de la chaloupe  
 m'en pria ; il attendait encore deux esclaves  
 qui arrivèrent le soir.

Le 18 , nous mîmes à la voile de grand ma-  
 tin , le tems était clair & ferein. Nous décou-  
 vrîmes les hautes terres de Trébisonde d'un  
 côté , & celles des *Abcas* de l'autre ; l'eau de  
 la mer Noire m'a paru moins claire , moins  
 verte & moins salée que l'eau de l'Océan ; ce  
 qui vient , à ce que je crois , des grands fleu-  
 ves qui s'y déchargent & de ce qu'elle est res-  
 ferrée en elle-même comme dans un cul-de-sac.  
 Elle n'a point d'îles & est fort orageuse ; elle est  
 sous la domination du grand-seigneur.

Le vent nous ayant contrariés tout le jour  
 nous ne fîmes que 18 milles. Le 29 , deux  
 heures avant le jour , nous partîmes à la  
 clarté de la lune ; nous arrivâmes à midi au  
 fleuve Phafe que nous remontâmes environ  
 un mille , jusques à des maisons où le patron  
 de la felouque voulait débarquer des mar-

chandises. Le *Phase*, qu'on dit être le *Phison*, à sa source dans le mont Caucase; son lit, à Mingrelie. L'endroit où il se décharge dans la mer, a un mille & demi de largeur, & plus de soixante brasses de hauteur; il court d'orient en occident. Ce fleuve a à son embouchure plusieurs petites îles qui paraissent agréables, étant toutes couvertes de bois. Sur la plus grande de ces îles, on voit les ruines d'une forteresse que les Turcs ont bâtie. J'ai fait le tour de l'île de *Phase* pour tâcher de découvrir ces restes du temple de *Rhea*, qu'Arrien dit qu'on y voyait de son tems. Je n'en ai trouvé aucun vestige; je cherchai aussi les restes de cette grande ville nommée *Sebaste*, que les géographes ont placée à l'embouchure du *Phase*; mais je n'apperçus aucunes ruines: tout ce que je remarquai, c'est qu'il y a beaucoup de faisans à cet endroit de la mer Noire; qu'ils sont plus gros, plus beaux, plus exquis, que par-tout ailleurs. Le *Phase* sépare la Mingrelie de la principauté de *Guriel*, & du petit royaume d'*Imirette*.

Le soir, nous nous mîmes en mer, & le 30 après-midi, nous arrivâmes à *Gonié*; la distance du fleuve est de 40 milles. *Gonié* est un grand château carré, bâti en pierre & d'une masse extraordinaire; il est situé au bord de la

mer sur un fond sablonneux ; il n'a ni fossés , ni fortifications ; ce ne sont que quatre murailles avec deux portes : elles renferment une trentaine de maisons , petites , basses & faites avec des planches ; presque tous les habitans sont mariniers. Il y a à Gonié une douane qui a la réputation d'être très-rude : on n'y a aucune considération ni pour la qualité des personnes , ni pour les passe-ports du grand-seigneur , ni pour les appuis qu'on peut avoir à la Porte.

Dès que notre felouque eut pris terre , mon valet s'y précipita avec un emportement de joie tout-à-fait extravagante ; il levait les yeux au ciel ; il baisait la terre ; il faisait mille imprecations contre la Mingrelie , & mille vœux pour le pays des Turcs. Un moment après il entra dans le château. J'eus lieu de croire qu'il alla dire ce qu'il croyait que j'étais ; car , lorsque le douanier & le lieutenant du gouverneur vinrent pour visiter mon bagage , ils me firent d'abord connaître qu'ils savaient que j'étais européen , & le dessein que j'avais de passer à *Acalziké*. Le douanier me fit plusieurs questions ; il ordonna qu'on visitât mes hardes ; on n'y trouva rien. Il y avait entr'autres une selle de cheval avec une niche sous le pomeau : elle était pleine & pesait beaucoup ; ce poids la

il n'a ni fossés, ni  
 e quatre murailles  
 ferment une trentaine  
 asse & faites avec  
 les habitans sont  
 une douane qui a  
 de : on n'y a au  
 la qualité des per-  
 ports du grand-  
 qu'on peut avoir à  
 eut pris terre, mou  
 n emportement de  
 e ; il levait les yeux  
 il faisait mille im-  
 elie, & mille vœux  
 Un moment après il  
 s lieu de croire qu'  
 e j'étais ; car, lors-  
 tant du gouverneur  
 gage, ils me firent  
 avaient que j'étais  
 j'avais de passer à  
 plusieurs questions  
 es hardes ; on n'y  
 autres une selle de  
 s le pomeau : elle  
 oup ; ce poids la

était suspecte, d'autant plus que les selles à  
 que sont fort légères : les gardes la ma-  
 ent & la tâchèrent de tous côtés sans rien  
 recevoir.  
 Les gardes de la douane trouvèrent une  
 ce ; ils demandèrent à qui elle était ; je  
 qu'elle était à moi : le douanier me dit de  
 ir ; je répondis que je le ferais volon-  
 dans la maison, mais non pas sur le bord  
 mer devant tant de monde. Le douanier  
 mena chez lui ; le lieutenant du gouver-  
 y vint aussi ; il prit un pour cent, & le  
 nier cinq de l'argent renfermé dans la be-  
 Ils prirent encore 22 pistoles en or, plu-  
 s ustensiles, entr'autres une paire de pis-  
 s qui étaient les seules armes que j'avais.  
 Douanier me dit ensuite de loger chez lui,  
 en pressa même beaucoup ; mais je le re-  
 ; je craignais que ce ne fût pour visiter  
 exactement mes hardes & sur-tout ma selle  
 laquelle j'avais un gros sac d'or, & des  
 es cachées en trois endroits.  
 était presque nuit quand je sortis de chez  
 uanier pour me rendre dans une méchante  
 mière percée de tous côtés, où les gens  
 s avec moi étaient déjà logés.  
 pendant que je mangeais un morceau de  
 air, un janissaire vint dire à mon valet

Mingrelie.

que le lieutenant du commandant le demandait. **Mingrelie.** Mon valet y alla, & une heure après même janiffaire vint me chercher de la même part. Je trouvai le lieutenant à table avec un valet, tous deux ivres; il me fit boire & marcher par force; ensuite il me dit que tous les chrétiens, gens d'église, qui passaient par Gonié étaient obligés de donner à son maître mille cents ducats. Je lui dis que j'étais marchand que j'avais payé la douane, & qu'il n'avait plus rien à me demander: je voulus sur le champ me lever & fortir; deux janiffaires m'arrêtèrent. Le lieutenant m'obligea de m'asseoir, me fit boire à toute force, & me dit pendant deux heures mille impertinences, entraînées que le bien des chrétiens appartenait de droit aux Turcs; que les Malthais avaient pris la vie de ses frères, & que vingt pistoles devaient suffire à un homme de ma sorte. Je me levai à supplier, à menacer ouvertement, à menacer que personne ne viendrait plus à Gonié si l'on y traitait les chrétiens avec tant de violence & tant d'injustice. Le lieutenant me dit en riant, que Gonié n'était pas son bien; qu'il n'avait plus qu'un an à y demeurer; qu'il se souciait peu qu'après son départ il n'y vînt pas un homme. Ensuite la chose alla si loin que le lieutenant, ne pouvant

commandant le den  
 & une heure après  
 e chercher de la m  
 enant à table avec  
 l me fit boire & ma  
 e dit que tous les c  
 i passaient par G  
 ner à son maître  
 que j'étais march  
 ouane, & qu'il n'  
 der : je voulus fu  
 ; deux janissaires  
 m'obligea de m'aff  
 ce, & me dit pen  
 ertinences, entr  
 ens appartenait de  
 althais avaient pris  
 vingt pistoles dev  
 e ma forte. Je me  
 ouvertement, à ren  
 iendrait plus à G  
 on y traitât les pa  
 & tant d'injustic  
 ant, que Gonié n'  
 vait plus qu'un a  
 ciait peu qu'après  
 un homme. Enfin  
 lieutenant, ne pou

obliger à lui donner ce qu'il demandait, en-  
 chercher mon bagage, & fit venir des Mingrelie.  
 res & un carcan; cela m'ébranla un peu.  
 valet prononça en même tems que j'eusse  
 yer cent ducats. Je les donnai : le lieu où  
 s, le bien que j'avais sur moi, & plusieurs  
 es considérations, me déterminèrent à ce  
 fice. Le lieutenant me contraignit, en  
 nt les cent ducats, de jurer sur l'évangile  
 je les lui donnais de bon cœur, & que  
 en parlerais à personne. Je ne voulus point  
 ; ce voleur cependant s'obstinait à ne vou  
 les cent ducats qu'à cette condition; il  
 t que je fisse le serment, & que je le  
 ffe même d'accepter l'argent. Je conjurai  
 ouanier de me faire accompagner jusqu'à  
 qiké; il le fit & me donna des hommes  
 un passe-port.

e douanier me dit, en mettant ce passe-  
 entre les mains du turc qui devait me  
 uire, qu'il me faisait passer pour changeur  
 acha, & que je misse un turban blanc  
 que mon valet, afin d'être respectés. Je  
 s & partis sur les huit heures du matin,  
 ommençai alors à respirer & à reprendre  
 que tranquillité d'esprit; après avoir fait  
 re lieues au milieu des rochers, je tra-

Je traversai en bateau le fleuve qui sépare le  
Mingrelie. de Guriel & le pays turc.

Le 3, je fis cinq lieues à pied. Nous  
contrions souvent des précipices si affreux  
j'en étais épouvanté. Le 4, je séjournai  
un village habité par des Turcs & des  
tiens ; la pluie, la neige & le vent ne m'a  
pas permis d'en sortir. Le 5 & le 6, j'en  
fais onze lieues. Le 7 & le 8, j'en fis seize, par  
chemin uni, mais qui serpentait toujours  
nous étions arrivés sur le mont Caucase. Nous  
fîmes les quatre dernières lieues en descendant  
continuellement.

Le Caucase est une montagne la plus haute  
& la plus difficile à passer, que j'aie vue ;  
elle est pleine de rochers & de précipices affreux  
on a travaillé en beaucoup d'endroits pour  
ouvrir des sentiers ; elle était couverte de neige  
lorsque je la traversai ; il fallait que les  
conducteurs traçassent le chemin avec des pioches  
ils avaient à leurs pieds une espèce de  
chaussures faites en forme de raquettes sans  
semelle ; cette chaussure les empêche d'enfoncer  
dans la neige, où ils ne laissent que de  
faibles traces en courant fort vite. Lorsque nous  
arrivâmes au haut du mont, les gens qui  
conduisaient firent de longues oraisons à  
diverses images, afin qu'elles leur fissent la grâce de

er le v  
un peu  
velis da  
à pied  
en tra  
e-fix lie  
dernier  
oyais pa  
les arbre  
ert, em  
s font c  
mont C  
, fertile  
om ; il  
; les eau  
eurs villa  
cabanes  
e ou cin  
de la plus  
mmes m  
oin de p  
es ronde  
creuses.  
n, qui m  
; le turc  
servir pro  
s, des c  
on voisine

er le vent de souffler : en effet, s'il avait ~~\_\_\_\_\_~~  
 un peu fort, nous aurions sans doute été <sup>Mingrelie.</sup>  
 velis dans la neige ; j'allai presque tou-  
 à pied ; je ne fis pas huit lieues à che-  
 en traversant ce mont affreux, qui a  
 e-six lieues de largeur ; je croyais, les  
 derniers jours, être dans les nues, & je  
 voyais pas à vingt pas de moi : il est vrai,  
 les arbres dont tout le haut du mont est  
 vert, empêchent la vue de s'étendre : ces  
 sont des sapins.

Le mont Caucaſe est, jusque à son som-  
 me, fertile & abondant en miel, en bled &  
 vin ; il l'est aussi en vin, en fruits & en  
 miel ; les eaux y sont très-bonnes. On y trouve  
 plusieurs villages ; les paysans habitent dans  
 des cabanes de bois ; chaque famille en a  
 une ou cinq ; ils font un grand feu au mi-  
 lieu de la plus vaste & se mettent tous autour ;  
 les hommes moulent le grain à mesure qu'on  
 a besoin de pain ; ils le font cuire sur des  
 pierres rondes d'un pied de diamètre & un  
 peu creuses. Je logeai dans la maison d'un  
 turc, qui me louait des chevaux ou des por-  
 ceaux ; le turc, qui m'accompagnait, me fai-  
 servir promptement ; on nous donnait des  
 œufs, des œufs & des légumes : chaque  
 de son voisin apportait une grande cruche

de vin , un panier de fruit & une corbeille  
 Mingrelis. pain : on ne me demanda point à manger  
 & mon conducteur m'empêchait même de  
 donner gratuitement.

Les habitans des montagnes sont la plupart  
 chrétiens du rit géorgien ; ils ont le pays  
 très-beau , & j'ai vu parmi eux de très-belles  
 femmes ; le 5 , je fis cinq lieues dans la plaine  
 le soir , j'arrivai à *Acalziké*.

*Acalziké* est une forteresse bâtie dans le  
 mont Caucase ; elle a un double mur de  
 tours ; tout près est un bourg composé de  
 environ quatre cents maisons : ce bourg est  
 rempli de Turcs , d'Arméniens , de Géorgiens  
 Grecs & de juifs ; les chrétiens y ont  
 plusieurs églises , & les juifs une synagogue ; le  
 pacha de *Kur* , qui a sa source dans le mont Caucase  
 n'en est pas éloigné. Le pacha d'*Acalziké*  
 habite dans la forteresse ; les principaux officiers  
 de la milice habitent les villages voisins.

Le 13 , à deux heures après-minuit , je  
 partis d'*Acalziké* ; après avoir fait dix lieues  
 de marche jusqu'à la nuit , nous nous arrêta  
 à un petit village. Le 14 , nous ne fîmes  
 que quatre lieues ; le chemin était fort rude  
 à cause de la multitude des rochers. Nous nous arrêta  
 dans la plaine de *Surham* ; cette plaine est très-belle  
 & est couverte de petits bois , de villages , de

de maisons de plaisance & de petits châteaux  
 des seigneurs géorgiens.

Mingrelie

Le 15, je fis dix lieues. Je ne vis de tous  
 ces que de beaux villages, des terres bien  
 cultivées; on laisse à main droite, avant  
 de monter la montagne, une grande ville pres-  
 que toute ruinée; la nuit me surprit en des-  
 cendant la montagne; &, avant que d'arriver  
 au bourg, j'allai droit au couvent des capucins,  
 les missionnaires de la congrégation de  
 Propagande: je me fis d'abord connaître à  
 eux; je leur dis que le roi de Perse m'avait  
 employé en France pour son service; que j'a-  
 vais ses ordres; & un commandement adressé  
 à tous les gouverneurs de son empire, par  
 lequel sa majesté leur ordonnait d'avoir pour  
 moi des égards, & de me rendre tous les bons  
 offices dont j'aurais besoin; je leur racontai  
 comment j'avais choisi la route de la mer Noire &  
 de la Mingrelie pour retourner en Perse, j'y  
 avais été surpris par la guerre, & que j'avais  
 éprouvé mille malheurs; de sorte que ne voyant  
 aucun moyen de transporter sûrement les choses  
 que j'avais apportées pour le roi, je les  
 avais laissées à la garde de mon compagnon de  
 voyage, & que j'étais venu en Géorgie im-  
 plorer du secours. Ces bons pères furent tou-  
 chés de mes tristes aventures; ils me conseil-

lèrent de me rendre à *Tiflis*, la capitale de  
 Mingrelie. Géorgie, où était la cour du prince, ainsi  
 leur préfet, sans la participation duquel  
 ne pouvaient pas agir; je résolus d'y aller  
 le-champ. On loua des chevaux, & le su-  
 rieur ordonna à un frère lai de m'accom-  
 pagner.

Ce frère lai était très-bon & très-hon-  
 homme, habile médecin & fort estimé dans  
 le pays: je ne pouvais avoir un meilleur ca-  
 rade de voyage. Nous partîmes de Gory  
 le 16; nous fîmes sept lieues presque toutes  
 en côtoyant le fleuve de *Kur*. Le 17, je  
 un peu plus de six lieues, nous passâmes  
 côté de l'église patriarcale de Géorgie  
 chemin traversait des plaines fertiles: on  
 qu'elle renferme une partie de la couronne  
 d'épines, une pièce de la tunique, & une  
 pièce de la robe du prophète Élie: des ca-  
 pucins m'ont assuré qu'ils avaient vu ces  
 reliques. J'arrivai à *Tiflis* sur le soir; le  
 frère lai qui m'accompagnait, me mena au  
 vent des capucins; je n'avais point de  
 perdre: ainsi, dès mon arrivée, je  
 au préfet quel en était le sujet; mes  
 de recommandation me faisaient connaître  
 n'avais besoin que de lui bien faire en-  
 de quelle importance il était d'aller cher-

la capitale de  
un prince, ainsi  
duquel  
solus d'y aller  
evaux, & le  
lai de m'accou

on & très-hon  
fort estimé dan  
un meilleur ca  
rtimes de Gory  
es presque touj

Kur. Le 17, je  
s, nous passâme  
nale de Géorgie

ines fertiles : on  
rtie de la cour

la tunique, &  
phète Élie : des

s avaient vu ces  
sur le soir ; le

me mena au  
avais point de

arrivée, je co  
e sujet ; mes le

iaient connaître  
bien faire en

était d'aller cher

que j'avais laissé en Mingrelie. Il me de-  
panda du tems pour me dire son avis, & il  
ne pria de faire part de tout ce que je lui  
avais exposé aux religieux de la maison, par-  
ce que la plupart ayant été en Mingrelie,  
pourraient me donner de bons conseils sur  
cette affaire. Le 18, après-midi, il me mena  
dans sa chambre avec tous les religieux, &  
après une mûre délibération, nous convîn-  
mes que je partirais secrètement avec le frère  
Ange, qui m'avait accompagné. Dès que cela  
fut été arrêté, je me préparai au voyage ;  
je tirai de ma selle & de mon oreiller les bi-  
oux que j'y avais cachés ; je les enfermai dans  
une cassette & les mis sous la garde du pré-

Le 20, je partis avec le frère Ange & un  
homme de confiance qui avait été en Col-  
chide. Nous disions par-tout que nous allions  
chercher les théatins en Mingrelie. Je fus de  
retour à Gory le 21 : Gory est une petite  
ville sur la frontière des *Osces*, nation ido-  
mène, qui habite vers les montagnes au midi  
de la Circassie & des *Tosces* ; peuples qui se  
croient descendans des Toscans & des Gé-  
nois, & ont conservé la douceur des mœurs  
européennes, un grand nombre d'usages, la  
manière de s'asseoir, de manger, de se cou-

cher & de traiter dans le commerce de la vie  
Mingrelie civile.

Le 23, nous arrivâmes à une petite ville nommée *Aly* ; elle est à neuf lieues de Gory, située entre les montagnes : deux lieues par de-là, nous passâmes un défilé si étroit, qu'on le ferme avec une grande porte de charpente.

Le 24, nous fîmes sept lieues dans les montagnes ; elles font partie du mont Caucase & sont couvertes de bois de haute-futaie. Le 25 & le 26, nous ne fîmes que neuf lieues ; nous logeâmes dans un petit village qui est sur le bord d'un grand fleuve ; nous le passâmes en bateau le 27, &, après avoir fait trois lieues, nous descendîmes de la montagne dans une belle vallée très-fertile & arrosée des plus belles eaux : c'est le plus beau pays de l'Imperie ; les montagnes, dont elle est ceinte, sont couvertes de bois & de villages ; l'air était doux comme au printems. Le 28, nous fîmes cinq lieues, & nous laissâmes sur la droite la forteresse de *Scander*, qu'on dit qu'Alexandre-le-Grand a bâtie : on fait que les Orientaux appèlent ce conquérant *scander*.

Nous fûmes obligés de nous arrêter le 29 & le 30, parce que nos voituriers ne voulaient point marcher : les nouvelles de la guerre dont chaque passant les entretenait, leur

ient perdre  
it mener à  
mes à ces  
craindre ; qu  
ous avions,  
er. Un d'eu  
de leur de  
engagerais  
r en esclav  
us à leurs fe  
cordai volon  
es promesses  
ute.

Le 31, nous  
soir nous arr  
ux cents mai  
ands & le pa  
ur. Les nouv  
primes, nous  
lait faire. Nou  
tirait le lend  
voyage en M  
retour.

Nous étions l  
e Janatelle, q  
tatis dans une  
reine. Le 5,  
oyèrent dire

ient perdre courage; ils disaient qu'on les vou-  
 rit mener à la mort ou à l'esclavage. Nous Mingrelie.  
 mes à ces voituriers, qu'ils n'avaient rien  
 craindre; que nous étions bien informés; que  
 nous avions, comme eux, une vie à confér-  
 er. Un d'eux, parlant pour les trois, me  
 de leur donner un écrit, par lequel je  
 engagerais de les racheter, si on les rédui-  
 t en esclavage, ou de donner cent vingt  
 us à leurs femmes, s'ils mouraient: je leur  
 cordai volontiers ce qu'ils me demandaient.  
 es promesses les disposèrent à continuer leur  
 ute.

Le 31, nous nous mêmes en chemin, &  
 soir nous arrivâmes à *Cotatis*; il n'y a que  
 ux cents maisons dans ce bourg; celle des  
 ands & le palais du roi d'Imirette sont au-  
 ur. Les nouvelles de la guerre que nous y  
 primes, nous firent venir conseil sur ce qu'il  
 ait faire. Nous résolûmes que le frère Ange  
 rtirait le lendemain matin pour continuer  
 voyage en Mingrelie, & que j'attendrais  
 retour.

Nous étions logés dans la maison de l'évê-  
 e Janatelle, qui était alors à huit lieues de  
 tatis dans une maison de campagne où était  
 reine. Le 5, cet évêque & la reine nous  
 oyèrent dire de venir les voir. Nous y al-

lâmes & dinâmes avec eux ce jour là: ce n'est pas un grand honneur, puisqu'il s'étend jusqu'aux moindres sujets. La reine était une très-belle personne ; mais son air d'effronterie & ses discours gâtaient tout ; la débauche n'est ni un vice ni un sujet de scandale en son pays parce que la dissolution y est un mal commun.

Le 12, je fus voir le roi d'Imirette ; il était revenu de l'armée à cause d'une indisposition ; il nous fit beaucoup d'honneur & de caresses ; nous fit asseoir auprès de lui & nous entrerint avec un grande familiarité : il dit à son père Justin , qu'il fallait qu'il se mariât dans son pays. Le père lui répondit , qu'il ne le pouvait , & qu'il avait fait les mêmes vœux que les évêques & les moines d'Imirette. Nos évêques & nos moines , interrompit ce prince avec un grand éclat de rire , en ont chacun neuf, outre celles de leurs voisins.

Le 16, à la pointe du jour , étant encore au lit , je fus agréablement réveillé par mon camarade ; il me conta que le frère Ange était arrivé le 9 à *Sippias* ; qu'il avait sur-le-champ pris la moitié des choses précieuses que nous avions cachées pour venir me joindre à *Cattis*.

Je ne parlerai point ici de la joie que

retour m  
e parti d  
te qui y  
pour aller  
apporté.  
ère capu  
rait donné  
eul.

Le 6 fé  
*Siffis*, av  
la Colchide  
Dès que j  
oulèrent f  
t de tous  
ous fimes  
erdu dans  
ue notre  
our cent ,  
de gâté.

retour me donna ; mon camarade prit alors                       
 le parti de retourner en Mingrelie , prendre <sup>Mingrelie.</sup>  
 ce qui y était resté , & moi , je me préparai  
 pour aller à *Tifflis* avec tout ce qu'il avait  
 apporté. J'y arrivai le 26 au matin avec un  
 père capucin , que le supérieur de *Gori* m'a-  
 vait donné , ne voulant pas me laisser voyager  
 seul.

Le 6 février au soir , mon camarade arriva à  
*Tifflis* , avec les valets que j'avais laissés dans  
 la Colchide , un père théatin & le frère Ange.  
 Dès que je les eus embrassés , nos entretiens  
 roulèrent sur l'heureuse issue de nos travaux  
 & de tous nos malheurs ; les jours suivans  
 nous fîmes le compte de ce que nous avions  
 perdu dans nos funestes aventures ; il se trouva  
 que notre perte ne se monta qu'à environ un  
 pour cent , & sans qu'il y eût rien de rompu  
 ni de gâté.

## CHAPITRE III.

*Description ancienne & nouvelle de la Géorgie — Son gouvernement. — Agréable situation de Tiflis. — Facilité d'établir un commerce dans cette ville ; & d'y faire un commerce étendu. — Départ pour Irivan.*

**L**A Géorgie fut autrefois plus vaste qu'elle ne l'est de nos jours ; elle s'étendait depuis *Tauris & Erzerom* jusqu'au *Tanaïs*, & se prolongeait jusqu'à *Albanie*. Elle est partagée entre la domination du grand-seigneur & celle du roi de *Perse*. La Géorgie turque est bornée au nord par les *Abazes*, les *Alains*, et le mont *Caucase* ; à l'est, par la Géorgie persane ; au sud, par l'*Arménie turque* & la province de *Trébizonde* ; & à l'ouest, par la mer Noire. Le sultan a dans la Géorgie plusieurs forteresses où il tient garnison. Celles qui se trouvent sur le bord de la mer Noire sont : *Anakop*, *Rouch*, *Souhinzir*, *Fache*, *Baroum*, *Gheum* ; dans les terres sont : *Akalziké*, *Bagdadjk*, *Chakal*, *Souskhet*, *Choraban*. Les Turcs ont

truit toutes les places de la domination des Géorgiens ; ils n'ont plus ni villes, ni bourgs ; toutes les maisons sont isolées & séparées les unes des autres, comme des fermes. Géorgie.

## E III.

ouvelle de la Géorgie  
— Agréable situation  
— à établir un commerce  
— à faire un commerce  
— par le rivain.

ois plus vaste que  
elle s'étendait depuis  
au Tanaïs, & s'étend  
partagée entre la rive  
eur & celle du royaume  
est bornée au nord par  
, et le mont Caucase  
ersane ; au sud, par la  
province de Trébizonde  
la mer Noire.  
plusieurs forteresses  
es qui se trouvent dans  
oire sont : Anakhour,  
, Baroum, Gheun,  
riké, Bagdadik, &c.  
, Les Turcs ont

*Gheunie* est la plus forte place de toute la Géorgie ; elle est située à l'embouchure de la rivière *Dzrok* : le territoire en est marécageux, & l'air si mal-sain, qu'on n'y voit que des malades. Il y a en hiver sept à huit mille habitans ; mais, en été, la fièvre oblige tout le monde de sortir de la ville, & de se réfugier à la campagne. Le territoire de *Gheunie* produit une grande quantité de riz, qui se consume dans la Géorgie, & ne passe point dans l'étranger.

Entre *Gheunie* & *Rizé*, il y a un lieu appelé *Kopa*, où l'on voit un rocher fort élevé, & taillé en précipice, où les gens du pays prétendent que les poissons viennent en pèlerinage. Vers le mois d'avril, il se ramasse dans cet endroit-là une quantité si prodigieuse de poissons de toute espèce & de toutes grandeurs, que la mer en paraît couverte à perte de vue : ils ne se font aucun mal entre eux, & passent tous devant le rocher en s'y frottant. Tous les habitans des places voisines viennent jouir de ce spectacle ; & pendant tout le mois d'avril, on voit toujours cette roche couverte d'un

Géorgie.

nombre infini de personnes qui s'y rassemblent de tous côtés. On ne prend point ces poissons & les gens du pays se feraient un très-grand scrupule d'y toucher.

Les principaux articles du commerce de la Géorgie turque sont : la soie, qui y est en assez grande quantité, mais inférieure à celle de Perse. La quantité de miel y est immense, mais inférieur à celui de Crimée & de Valaquie. Les pelleteries du pays sont assez estimées ; les deux principales sont le *Vuckak* & les *Zerdavas*. Les gens du pays vendent ces peaux non préparées, & telles qu'elles ont tirées de l'animal. Le commerce des esclaves, mâles & femelles, est très-confidérable. Ils sont moins estimés que les Circassiens, qui sont reconnus pour le plus beau sang de tout l'orient. Le prix des esclaves est indéterminé, & dépend des qualités qu'ils ont, & de la fantaisie de l'acheteur.

La Géorgie persane est gouvernée depuis un tems immémorial par des princes chrétiens qui dépendaient autrefois des rois de Perse, & qui sont devenus indépendans depuis que le trône des Sophis a été renversé. Elle est bornée au nord par une partie de la Circassie ; au levant, par le Daguestan, les Komouks, & le Schirvan ; au midi, par l'Arménie persane ;

s'y rassemblent  
 ces poissons  
 un très-grand  
 commerce de  
 la soie, qu  
 mais inférieu  
 de miel y e  
 celui de Crim  
 es du pays so  
 ncipales sont  
 ns du pays ve  
 , & telles qu  
 e commerce de  
 est très-confid  
 que les Circas  
 ur le plus bea  
 des esclaves e  
 qualités qui le  
 e l'acheteur.  
 uvernée depu  
 princes chréti  
 rois de Perse,  
 depuis que  
 é. Elle est bor  
 la Circassie; a  
 Komouks, &  
 énie persane;

couchant, par le royaume d'Imirette. Il  
 a proprement dans la Géorgie persane que  
 ces villes, qui sont Tifflis & Gori.  
 Tifflis est la capitale, la métropole, la prin  
 ale, & même la seule place de commerce  
 tout le pays; le prince y fait sa résidence:  
 est située au bas d'une montagne & sur  
 bord du fleuve *Kur*, qui traverse toute la  
 orgie. Elle n'a guère que trois milles de  
 uit, & ne contient que quarante mille ha  
 ns, géorgiens, arméniens, catholiques,  
 ns & mahométans. Les Géorgiens y ont  
 s églises, les Arméniens six, & les Latins  
 icule, qui est desservie par les capucins  
 ns, avec toute la liberté d'exercice dont  
 peut jouir dans la chrétienté. Les mahom  
 ans n'y ont point de mosquées publiques,  
 y sont en très-petit nombre. Cette ville  
 ferme de très-beaux édifices publics & par  
 liers; je dirai même plusieurs palais. Le  
 considérable de tous est, sans contredit,  
 i du prince. La façade du palais donne  
 une place carrée, où il peut tenir environ  
 e chevaux: elle est entourée de boutiques,  
 ent à un bazar placé vis-à-vis la porte du  
 is. Une autre sorte d'édifice également bien  
 ce sont les caravanserais; ils servent,  
 me en Turquie, de demeure aux étran-

Géorgie.

A

Georgie.

gers, & sont entretenus aux dépens du souverain. Il y a aussi quelques bains dans la ville, mais en petit nombre. On leur préfère les bains d'eau chaude qui sont dans la forteresse, située au milieu de la ville, & la plus forte qui se voit dans toute la Géorgie.

On trouve à se pourvoir à Tiflis de toutes sortes de marchandises de Perse. Le commerce de la Géorgie persane serait très-avantageux par lui-même, & facile à faire, en établissant à Baroum, sur la mer Noire, un comptoir, & faisant prendre aux marchands la route d'Akaziké, qui est la plus belle & la plus courte, & la plus sûre pour aller à Tiflis.

Les Français, établis à Constantinople, Smyrne & à Alep, font indirectement le commerce de Perse par le moyen des caravanes qui apportent dans ces diverses échelles les marchandises de Perse, & enlèvent celles d'Europe. Nos négocians, ne faisant ce commerce que de la seconde main, ne sauraient jamais profiter des premiers prix pour l'achat des marchandises du pays, ni pour la vente de leurs. On a cherché inutilement jusqu'à présent d'hui tous les expédiens imaginables, & toutes les routes possibles pour parvenir à commercer directement avec les Persans; & l'on n'a pu

D

e jamais  
aticable.  
rsane, le  
iation de  
ns que c'e  
comptoi  
rse par la  
La Géorg  
r un princ  
e le plus d  
s étranger  
s Europée  
ouissent d'  
cours des  
Perse depu  
jours sou  
t, & s'est  
vince de  
ns: elle est  
re aux inc  
Tiflis est u  
cellent, qu  
able à beau  
ter de la m  
e., les mar  
ndre de-là c  
me facilité.  
pouvoir d

ne jamais pensé à celle qui serait la plus praticable. En examinant l'état de la Géorgie, le caractère de ses peuples, & la situation de la ville de Tiflis, nous trouvons que c'est le lieu le plus propre à établir un comptoir pour faire le commerce de la Perse par la mer Noire.

La Géorgie est un pays chrétien, gouverné par un prince chrétien, & habité par un peuple le plus doux, le plus poli, & le plus ami des étrangers qu'il y ait dans toute la Perse. Les Européens y sont vus de très-bon œil, & jouissent d'une pleine & entière liberté. Dans le cours des guerres intestines qui ont ravagé la Perse depuis tant d'années, la Géorgie s'est toujours soutenue à peu-près dans le même état, & s'est moins ressentie qu'aucune autre province de cet empire, de la calamité des Perses: elle est en effet moins exposée que toute autre aux incursions des ennemis.

Tiflis est une ville bien polie, où l'air est excellent, qualité qui en rend le séjour préférable à beaucoup d'autres: on peut y transporter de la mer Noire, par la route d'Arak, les marchandises d'Europe, & les rendre de-là dans toute la Perse avec une extrême facilité. L'on est également à même de pourvoir des marchandises de Perse, des

Géorgie

Géorgie.

Indes, & de leur donner cours par la Noire, en suivant la même route. Sa position la met à portée de toutes les villes de Perse où le commerce s'est encore soutenu, malgré le malheur des tems.

*Guendjé* n'est éloigné que de six jours. Le territoire de cette ville produit une grande quantité de soie; &, en tems de paix, le débouché des marchandises d'Europe y est assez considérable.

*Chalmaké* n'est qu'à huit journées: la ville de cette ville y est de meilleure qualité & plus grande abondance que celle de *Guendjé*, & l'on trouve à y débiter une plus grande quantité de marchandises d'entrée.

*Érivan*, qui se trouve à la même distance, offre en tems de paix des ressources immenses pour le commerce. En dix-huit journées, on se rend à *Tauris*, une des plus importantes villes de la Perse, où l'on trouve à acheter abondamment toutes sortes de marchandises de Perse & des Indes, & à débiter une quantité prodigieuse de celles d'Europe, de toute espèce.

La route d'*Erzerom* enfin n'est que de dix-huit journées: chacun sait que cette place est le trepôt de toutes les marchandises que les caravanes portent de Perse à Constantinople.

Byrne & à A  
rent. On ju  
ns de dire,  
plus propre  
olir le comm  
ns, aujourd'  
raient avec  
nt d'un com  
s le pays une  
Géorgie est a  
nze à seize sér  
les, les plus r  
nages du pay  
t captiver les  
e ne dois pas  
débuter dan  
créditer notre  
ocians, que l'  
merce, fuffen  
nue, aisés &  
bonnes mœu  
ns, avec la p  
devoirs extérie  
article sur-t  
effir chez un  
nt attaché à la  
souveraineme  
négliger tant fo

yrne & à Alep & de celles qu'elles en rap-  
 rent. On jugera aisément par ce que je Géorgie.  
 ns de dire, que Tifflis est en effet le lieu  
 plus propre que l'on puisse choisir pour  
 l'ir le commerce de la Perse. Les Géor-  
 ns, aujourd'hui très-dépourvus d'argent,  
 aient avec un plaisir extrême l'établisse-  
 nt d'un commerce, qui en ferait circuler  
 le pays une très-grande quantité. Le prince  
 Géorgie est aidé dans le gouvernement par  
 nze à seize sénateurs, choisis entre les plus  
 les, les plus riches, & les plus savans per-  
 nages du pays, & dont on pourrait aisé-  
 ment captiver les bonnes graces.

Je ne dois pas oublier de dire que, pour  
 débiter dans ce pays-là, & commencer  
 à créditer notre nation, il faudrait que les  
 Géorgiens, que l'on mettrait à la tête de ce  
 commerce, fussent des gens d'une probité re-  
 connue, aisés & coulans dans les affaires,  
 de bonnes mœurs, & remplissant tout au-  
 tant, avec la plus scrupuleuse exactitude,  
 les devoirs extérieurs de la religion. Ce der-  
 nier article sur-tout est indispensable pour  
 réussir chez un peuple religieux, extrême-  
 ment attaché à la religion chrétienne, mépri-  
 sant souverainement tous ceux qui paraissent  
 négliger tant soit peu les observances.

Rien de plus charmant que les femmes  
 Géorgie. Géorgie: je n'ai pu les voir sans admiration  
 & je tiens pour impossible de les regarder sans  
 les aimer; il est aussi rare d'y appercevoir une  
 laide femme, que d'en trouver une parfaite-  
 ment belle ailleurs. On ne saurait imaginer  
 traits plus réguliers, une taille plus élégante  
 plus de graces dans le maintien, que n'en  
 firent la plupart des Géorgiennes; on dit mé-  
 me que la merveilleuse beauté des femmes  
 de ce pays empêcha Mahomet d'y pénétrer. Ne  
 ce pas faire trop d'honneur à la retenue de  
 prophète? on fait du moins que, sur cet  
 article, il a mis ses sectateurs à leur aise.

L'habit des Géorgiennes est le même  
 celui des Persannes; mais elles semblent avoir  
 emprunté de nous la mauvaise habitude de  
 se farder à l'excès, méthode qui, comme par  
 nous aussi, gâtent les plus belles. On assure  
 que leur caractère ne répond pas toujours  
 à la beauté de leurs traits; cela se voit égale-  
 ment ailleurs; mais je doute que, dans aucun  
 pays, les femmes aient un penchant plus  
 prononcé pour les hommes: il semble que ces  
 les Géorgiennes ne se croient faites que pour  
 donner de l'amour & pour en prendre.

La noblesse exerce sur ses vassaux un pouvoir  
 plus que tyrannique: les biens, la liberté,

même de ce  
 neurs; ils o  
 qu'ils veule  
 riture. Ils p  
 , ou les ga  
 ont soin de  
 té du sexe  
 facile que  
 règne en G  
 tion; chacu  
 quer celle q  
 plus commod  
 rée font-ils u  
 peuples: o  
 s, des Turcs  
 Tartares, de  
 opéens; mais  
 grand nomb  
 rgiens, une  
 e de leurs mo  
 niers sont plu  
 emplissent to  
 vent aucun d  
 Géorgiens, a  
 guel, de faste  
 Arméniens con  
 e s'allient pas  
 es Géorgiens

même de ces malheureux appartiennent aux  
 neurs; ils ont droit de les faire travailler  
 qu'ils veulent, sans leur donner ni paie, ni  
 riture. Ils prennent leurs enfans, les ven-  
 , ou les gardent esclaves; mais sur-tout  
 nt soin de vendre les femmes; l'extrême  
 té du sexe rend pour eux ce commerce  
 facile que lucratif.

règne en Géorgie une grande liberté de  
 ion; chacun est le maître d'adopter & de  
 quer celle qui lui paraît la meilleure ou  
 lus commode: aussi les habitans de cette  
 ée font-ils un mélange de quantité d'au-  
 peuples: on y voit des Arméniens, des  
 s, des Turcs, des Persans, des Indiens,  
 Tartares, des Moscovites, & même des  
 péens; mais les Arméniens y forment le  
 grand nombre. Il règne, entr'eux & les  
 rgiens, une haine que nourrit la diffé-  
 e de leurs mœurs & de leur caractère. Les  
 rgiens sont plus intrigans, plus souples;  
 emplissent tous les bas emplois, & n'en  
 vent aucun de vil, dès qu'il est lucratif.  
 Géorgiens, au contraire, ont beaucoup  
 ueil, de faste & de hauteur; ils regardent  
 Arméniens comme nous regardons les juifs,  
 e s'allient pas plus avec eux.  
 es Géorgiens ont un patriarche, qu'ils

Géorgie



est très-commun parmi les nobles ; on appelle cela aller au *tribunal de Dieu*. Lorsque les juges n'ont pu éclairer ni même ajuster une querelle entre deux gentilshommes, on leur permet de se battre en champ-clos. Les deux champions se confessent, communient ; après quoi, ils en viennent aux mains, & le vaincu est réputé avoir tort. On lit quelque chose de semblable dans notre histoire : effectivement de cette manière d'éclaircir une difficulté, avait lieu chez nos ayeux, parce que nos ayeux étaient barbares, comme le sont encore aujourd'hui les Géorgiens ; peut-être même pourrions-nous trouver quelque point de ressemblance entre ceux-ci & les Français de nos jours.

—————  
Géorgie.

De Teflis, nous fîmes quelques excursions à *Suram*, à *Gory* & à *Aly*, qui, après la capitale, sont les seules villes de la Géorgie ; j'avoue que nous fûmes assez mal dédommagés de nos courses. *Suram* n'est, à proprement parler, qu'un bourg ; ce qui la fait connaître & valoir, c'est la forteresse qui en est proche : elle est grande, bien construite, n'a toutefois que cent hommes de garnison.

À peu de distance de *Suram*, est une très-belle plaine, très-bien cultivée & couverte de bosquets, de villages, de collines, de maisons.

de plaisance & de petits châteaux des seigneurs géorgiens. On nomme cette contrée *Semache*, nom géorgien, qui signifie trois châteaux. Les Géorgiens prétendent que Noé, au sortir de l'arche, vint habiter ce canton, & que ses fils y bâtirent chacun un château. N'est-ce pas un peu abuser du terme ? Quoiqu'il en soit, on assure que telle est l'étymologie de cette plaine. On apperçoit encore dans cette contrée des restes d'un état plus florissant. Si, dans la Géorgie, quelques misérables villages ont conservé le nom de ville, c'est qu'ils en eurent autrefois l'étendue & la forme.

Le royaume de *Caker* est voisin de la Géorgie ; il s'étend fort loin dans le mont *Caucase* ; il n'a plus qu'une seule ville, qui est sa capitale ; elle donne son nom à tout le royaume, où les ruines anciennes ne sont pas moins fréquentes, ou moins remarquables qu'en *Imérette* & en *Géorgie*.

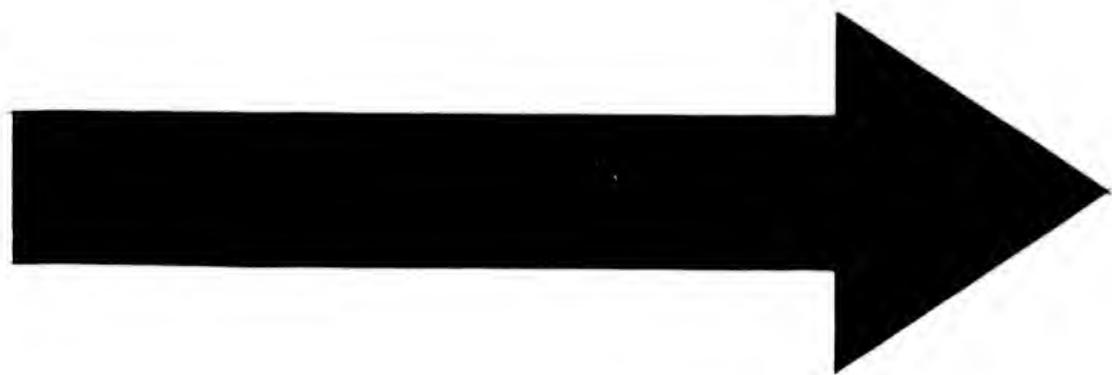
Le 10, le préfet des capucins fit part de mon arrivée au vice-roi. J'étais bien aise de le voir & de lui présenter les passe-ports du roi de Perse. Il ordonna au préfet de me dire de sa part que j'étais le bien-venu, & que je lui ferais plaisir de l'aller voir le plutôt que je pourrais. Le 12 au matin, il m'envoya dire par un gentilhomme, qu'entrant dans une

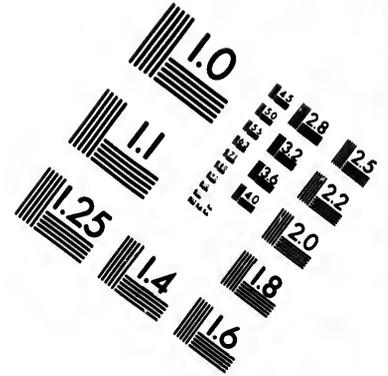
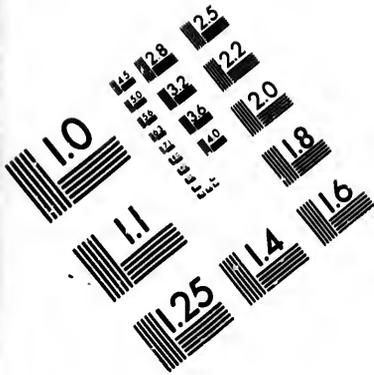
D  
semaine de  
y avait tous  
sifrait que je  
Il était pr  
au palais. L  
accompagnér  
de cent dix  
large, bâtie  
de ce côté-là  
saïque, était  
& dorés, de  
hauteur; tout  
capis. Ce vice-  
qu'on l'approc  
On se met à g  
la personne, &  
trois fois de su  
ait difficulté d  
princes orienta  
le ce salut, e  
ponde, & qu'i  
e saluai le prin  
mais sans me m  
hommes servans  
place.  
Pendant que  
l'homme qui a  
s lettres-paten

semaine de réjouissances, pendant laquelle il y avait tous les jours festin à la cour, il désirait que je m'y rendisse. Géorgie.

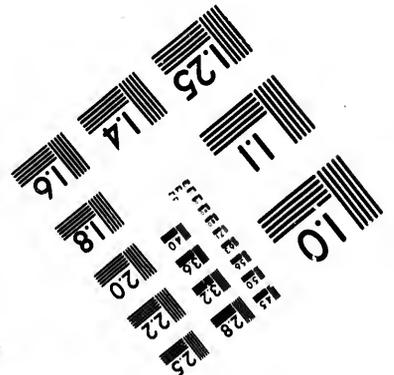
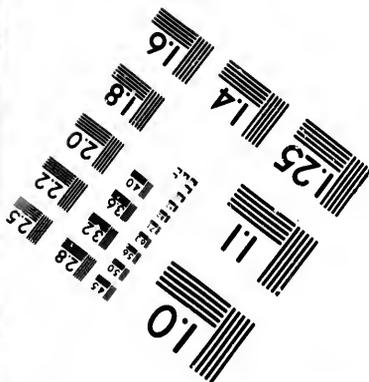
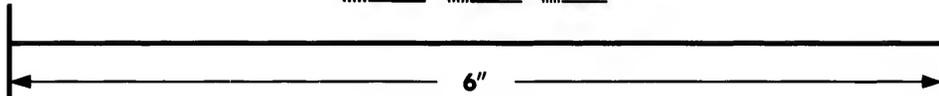
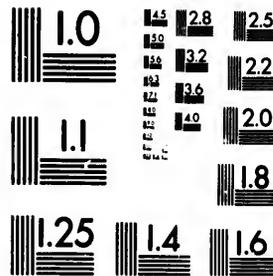
Il était près de midi, quand nous allâmes au palais. Le père Raphaël & le préfet nous accompagnèrent. Le prince étoit dans une salle de cent dix pieds de long, & de quarante de large, bâtie au bord du fleuve, & ouverte de ce côté-là; le plat-fond travaillé à la mosaïque, étoit posé sur quantité de piliers peints & dorés, de trente-cinq à quarante pieds de hauteur; toute la salle étoit couverte de beaux tapis. Ce vice-roi se fait saluer, la première fois qu'on l'approche, comme fait le roi de Perse. On se met à genoux, à deux ou trois pas de la personne, & on baisse la tête jusqu'à terre trois fois de suite. Les Européens ont toujours eu de la difficulté de saluer de cette manière les princes orientaux; on les dispense quelquefois de ce salut, en disant qu'ils sont d'un autre monde, & qu'ils ignorent les usages du pays. Je saluai le prince, en m'inclinant trois fois, mais sans me mettre à genoux; deux gentils-hommes servans me conduisirent ensuite à ma place.

Pendant que je faisais la révérence, un gentilhomme qui avait pris à la porte de la salle mes lettres-patentes du roi de Perse, que je te-





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
E 28  
E 32  
E 25  
E 22  
E 20  
1.8

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20

Géorgie.

nais à la main , & le présent que j'avais apporté , & les avait arrangés dans un grand bassin d'argent , mit ce bassin aux pieds du prince , qui prit la patente , l'ouvrit , la porta à la bouche & au front , en se levant de son siège ; il la donna ensuite à son premier ministre , qui lui en fit la lecture. J'ai su depuis que le prince & ses fils avaient dit qu'ils n'en avaient pas vu de plus expresse ni de plus honorable ; tous les grands en admirèrent le caractère doré & les moresques dont les marges , qui étaient fort grandes , étaient embéliées.

Je ne dis rien au vice-roi en le saluant ; il ne me dit mot non plus , & ne fit pas le moindre signe. Un moment après qu'on eut servi , il m'envoya , sur une assiette d'or , la moitié d'un grand pain qui était devant lui , & me fit dire par l'écuyer tranchant qui me l'apporta , que *j'étais le bien-venu* ; un peu après , il m'envoya demander en quel état était la guerre des Turcs avec les Polonais. Au second service , il nous fit verser du vin de sa bouche , dans la tasse où il buvait ; au troisième service , le prince nous fit encore plus de caresses ; il nous envoya une partie du rôti qu'on avait servi devant sa personne , savoir , un faisán , deux perdrix & un quartier de bœuf ; il nous fit dire que *le vin faisait trou-*

D  
ver le gib  
mandé qu  
recevais t  
des inclin  
nous levâ  
ré trois he  
rence au p  
voya dire  
tais le bien

Le 16 ,  
de sa nièce  
le père Ra  
était presq  
j'avais gran  
était si rem  
trer que le  
*tholicos* &

Le festin  
du palais , e  
pieds ; la te  
villon : le p  
estrade plus  
verte d'un  
frères étaien  
gauche ; le m  
me fit affec  
ment après  
mens étaien

ver le gibier bon ; toutefois il avait recom-  
mandé qu'on ne nous pressât pas de boire. Je  
recevais tous ces honneurs avec de profon-  
des inclinations, & sans rien répondre. Nous  
nous levâmes de table, après y avoir demeuré  
trois heures ; nous fîmes une grande révé-  
rence au prince, en nous retirant ; il m'en-  
voya dire encore une seconde fois, que j'é-  
tais le bien-venu.

Géorgie.

Le 16, le prince me fit inviter à la noce  
de sa nièce. J'allai au palais avec le préfet &  
le père Raphaël. La cérémonie du mariage  
était presqu'achevée quand nous arrivâmes :  
j'avais grande envie de la voir ; mais la salle  
était si remplie de dames, qu'on n'y laissa en-  
trer que le prince, ses proches parens, le ca-  
tholico & les évêques.

Le festin de la noce se fit sur une terrasse  
du palais, entourée d'estrades élevées de deux  
pieds ; la terrasse était couverte d'un grand pa-  
villon : le prince se plaça au fond, sur une  
estrade plus élevée que les autres, & cou-  
verte d'un dais fait en dôme ; son fils & ses  
frères étaient à sa droite, les évêques à sa  
gauche ; le mari était au milieu d'eux. Le prince  
me fit asseoir avec les capucins, immédiate-  
ment après les évêques : les joueurs d'instru-  
mens étaient au bas de la salle. Un peu après

Georgie.

que nous fûmes placés, le mari entra, conduit par le *catolicos* : aussitôt qu'il eût pris sa place, les parens du prince vinrent lui faire un compliment & un présent, chacun selon son rang.

On servit bientôt le souper : ce que j'y trouvai de plus admirable, était le buffet : il était composé d'environ cent vingt vases à boire, tasses, coupes & cornes, soixante flacons & douze brocs ; les brocs étaient presque tous d'argent ; les flacons étaient d'or lisse ou émaillé ; les tasses & les coupes étaient, les unes d'or lisse, d'autres d'or émaillé, d'autres couvertes de pierreries, & plusieurs étaient d'argent ; les cornes étaient garnies comme les plus riches tasses : ces cornes sont de diverses grandeurs ; les plus ordinaires sont hautes d'environ huit pouces, fort noires & fort polies ; il y en a même qui sont de rhinoceros & de bêtes fauves ; les communes ne sont que de bœufs & de moutons : l'usage de s'en servir pour boire, & de les enrichir, est ancien chez les Orientaux.

Le repas dura long-tems. On ne but pas d'abord ; ce ne fut qu'au troisième service qu'on s'échauffa, & on le fit d'une manière étonnante : on buvait les santés, ainsi que je vais le raconter : on donnait aux huit personnes

les plus pro  
& quatre à  
grandeur, p  
enaient de b  
ils prenaient  
mêmes huit  
de suite jusq  
e recommen  
La coutume  
après celles d  
coupes ; on  
deux dernière  
capucins & m  
e serais mort  
que mes voisi  
ordonner qu  
santés.

Lorsqu'  
corps con. s  
remêlés de v  
emblée ; qua  
agréable. Le  
en qui la  
e faire appor  
ince causa  
in : ma prése  
on déplaisir ;  
ar-tout comm

les plus proches du prince , quatre à droite & quatre à gauche , huit tasses de la même grandeur , pleines de vin. Ils se levaient & se tenaient de bout , jusqu'à ce qu'ils eussent bu ; ils prenaient leurs places , & l'on portait les mêmes huit tasses aux plus proches , & ainsi de suite jusqu'à ce qu'on eût fait le tour : on recommençait avec huit tasses plus grandes. La coutume est de boire la santé des grands après celles des autres , avec de plus grandes coupes ; on but de cette façon pendant les deux dernières heures que dura le festin. Les capucins & moi , nous étions exempts de boire : je serais mort sur la place , si j'eusse autant bu que mes voisins ; mais le prince eut l'attention d'ordonner qu'on ne nous portât point de santés.

Lorsqu'on commença à porter les santés , les corps commencent à sonner ; ils étaient entremêlés de voix ; le concert enchantait l'assemblée ; quant à moi , je n'y trouvais rien d'agréable. Le prince , qui s'en divertissait fort , et en qui la gaité opérait , fit dire au préfet de faire apporter son épinette. La fantaisie du prince causa une grande peine au père capucin : ma présence était la principale cause de son déplaisir ; il craignait que je ne racontasse par-tout comment un préfet des missions s'é-

Géorgie.

Georgie.

tait prostitué jusqu'à faire le métier d'un joueur de violon devant un prince mahométan, dans une assemblée d'infidèles & d'hérétiques, qu'on pouvait appeler, dans l'état où le vin les avait mis une troupe d'ivrognes. Quand l'épinette eut été apportée, on la plaça sur un carreau, au milieu de la salle. Le préfet fut obligé d'entretenir ; & le prince lui ayant fait dire de chanter & de jouer tout ensemble, il se mit à chanter le *Magnificat*, le *Te Deum*, le *Tantum ergo*, ensuite des chansons, des airs de cour en italien & en espagnol, parce que l'air des hymnes ne réjouissait pas beaucoup le prince. L'épinette était mal accordée ; le préfet en jouait par dépit : on peut juger que son concert était un fort mauvais divertissement ; mais il fit pourtant celui du prince pendant deux heures. Pendant ce tems, un évêque géorgien se mit à discourir avec le père Raphaël, & lui témoigna combien il était scandalisé de voir le préfet divertir l'assemblée dans un festin de la même sorte dont il prétendait louer Dieu à l'église.

Nous nous retirâmes à minuit, après avoir pris congé du prince avec une grande révérence. Il me demanda, avant de me laisser aller, comment se portait le roi d'Espagne, son parent, & but à sa santé, dans une tasse

de pierre & moi, but la coupe. Le 20, je fus obligé de rendre compte à son Excellence, & il m'avait fait appeler un officier pour me parler de la capitale de la Géorgie. Le prince m'en dit qu'il avait écrit son pour me faire le chancelier ; il lui rendit compte de son ordre pour la Géorgie.

On chargea un noble seigneur d'exécuter exactement le feu roi de la fortune (le ciel), à Constantinople, & à l'Europe, quelle les jours les grands ch

d'un joueur de pierreries ; il voulut que les capu-  
 étan, dans & moi, buffions la même fanté dans cette Georgie,  
 ques, qu'on coupe.  
 in les avait Le 20, je suppliai le préfet & le père Ra-  
 épinette eut-él de rendre grace au prince, des honneurs  
 carreau, au il m'avait faits, & de le prier de me don-  
 obligé d'en un officier pour me conduire jusqu'à *Irivan*,  
 re de chan- la capitale de l'Arménie majeure : le prince  
 l se mit à la le remerciement & la demande. Le 25,  
 le *Tantum* prince m'envoya un présent de vin, & me  
 urs de cour- dire qu'il avait nommé un persan, de sa  
 ue l'air des- son pour me conduire. Le soir le secrétaire  
 o le prince- chancelier du prince m'amena cet offi-  
 e préfet en- ; il lui remit, en ma présence, la lettre  
 ue son con- dre pour cette commission : en voici la  
 iffement ; l- uction.

## D I E U.

géorgien se On charge, sous de rigoureuses peines,  
 haël, & lui noble seigneur, ÉMIR AGA, de faire  
 isé de voir- exécuter exactement la teneur de la patente  
 un festin- que le feu roi ( lequel a été ici-bas maître  
 louer Dieu- de la fortune, & qui est présentement  
 après avoir- du ciel ), a donné à messieurs Chardin &  
 grande révé- ainsi, Européens, Français ; en vertu de  
 me laisser- quelle les juges des places, les prévôts  
 d'Espagne- les grands chemins, les receveurs des péa-  
 ns une tasse-

Géorgie.

» ges & toutes sortes d'officiers de l'empire faites d'une  
» sont obligés de leur faire honneur, & grandes  
» doivent bien garder d'exiger d'eux nul d'ées dans  
» que ce soit. é autant d'

» Ledit ÉMIR AGA s'appliquera à les creuses, ou  
» duire à la bénite ville d'Érivan, sans qu'ent à loger  
» reçoivent en chemin aucun dommage petites cham  
» déplaisir, afin que rien ne les empê un une che  
» d'aller contens au palais de l'APPUI du fleuve, e  
» GENRE HUMAIN. Les gens à qui l'on m ux chambre  
» trera ce commandement, prendront g ns ouverts  
» de n'y contrevenir aucunement. Fait r dans l'éte  
» mois de Zalcadé le sacré, l'an de l'Heg qu'on a mé  
» 1083 ».

Je donnai une pistole au secrétaire du caravanserail,  
celier, pour le droit qu'il a sur les expéditions  
de cette nature, & je partis de Tifflis, le 10  
sur les onze heures du matin. Je fis ce jour  
deux lieues, & je couchai dans un gros  
lage bâti sur le fleuve *Kur*. Le 1<sup>er</sup>. mars  
fis huit lieues dans une belle plaine; j'arrivai  
sur les trois heures, à un village de cent  
quante maisons, nommé le village du Pont  
parce qu'il y en a un fort beau sur un fleuve  
qu'on nomme *Tabadi*: ce pont est situé entre  
deux montagnes, qui ne sont séparées  
par le fleuve; il est soutenu par quatre  
ches, inégales en hauteur & en largeur;  
c'est que

faites d'une forme irrégulière, à cause de             
 grandes masses de roche, qui se sont            Géorgie.  
 dans le fleuve, sur lesquelles on a  
 é autant d'arches : celles des deux bouts  
 creuses, ouvertes d'un & d'autre côté, &  
 ent à loger les passans ; on y a pratiqué  
 petites chambres & des portiques, qui ont  
 un une cheminée. L'arche qui est au mi-  
 du fleuve, est percée de part en part, &  
 x chambres aux bouts avec deux grands  
 ns ouverts, où l'on prend le frais avec  
 r dans l'été ; on y descend par deux de-  
 qu'on a ménagés dans l'épaisseur de l'ar-  
 Tout près de ce beau pont, on trouve  
 caravanferail, qui commençait à tomber &  
 ruiner ; la structure en est magnifique : il  
 plusieurs chambres sur l'eau, dont cha-  
 a un balcon. Je n'ai point vu de plus  
 pont, ni de plus beau caravanferail, dans  
 la Géorgie.  
 s caravanferails sont de grands bâtimens  
 mettre à couvert les voyageurs : on n'en  
 guère sur les grands chemins dans la  
 ie, parce qu'on n'y voyage qu'en gran-  
 roupes, où chacun porte sa tente, corn-  
 l'armée ; mais il y en a par-tout dans  
 re de Perse : il n'y en a point dans le  
 ; c'est que l'air y étant chaud en tout

tems, on aime mieux se loger à l'air, l'ombre des arbres, soit sous des portiques que dans des chambres. En Perse, les caravanserais des villes & ceux de la campagne sont faits presque de même sorte : ce sont de grands édifices de vingt pieds de haut, avec des chambres tout du long sur une ligne, comme les dortoirs des moines, n'ayant guère huit pieds en carré, toutes sans fenêtres, de façon que le jour n'y entre que par la porte. Chaque chambre a un vestibule de six à sept pieds de largeur, ouvert sur le devant, avec une cheminée à côté, dont la couverture est un dôme : un corridor règne tout le long des chambres, derrière les chambres, sont les écuries bâties autour de l'édifice comme des galeries, on y trouve, des deux côtés, des portiques élevés & profonds avec de petites chemises au fond, pratiquées dans la muraille; où logent les valets, dans le mauvais temps & où ils font la cuisine. Au milieu de la cour il y a ordinairement un grand bassin d'eau. Ces caravanserais sont couverts en terre, les entrées sont des portiques avec des boutiques des deux côtés où l'on vend les marchandises les plus communs.

On ne trouve rien en entrant dans ces caravanserais d'hôtelleries que les quatre murailles.

et dans la p...  
 e. Il y de...  
 n va sans...  
 riches don...  
 que chose e...  
 munément c...  
 , & les cho...  
 s caravanse...  
 ; les uns, p...  
 ; les autres...  
 partiennent...  
 des particulie...  
 a les villes...  
 èrement des...  
 pays, ou a...  
 mandises. Ain...  
 elles de quel...  
 ldée, on n'a...  
 où les carav...  
 Persans dise...  
 es s'appèlent...  
 nir les homm...  
 e. Suivant un...  
 yageait en T...  
 e de *Balk*, s'...  
 le prenant p...

et dans la première chambre qu'il trouve. Il y demeure tant qu'il lui plaît, & en va sans qu'on lui demande rien; les riches donnent au valet du concierge quelque chose en fortant. Le concierge vend communément ce qu'il faut pour les chevaux, & les choses les plus nécessaires de la

---

Géorgie,

caravanferails des villes sont de deux; les uns, pour les voyageurs & les pélerins; les autres, pour les marchands. Ceux-ci appartiennent, les uns au domaine, les autres à des particuliers. Il faut observer que dans les villes, chaque caravanferail est particulièrement destiné, ou aux gens de certains pays, ou aux marchands de certaines marchandises. Ainsi, lorsqu'on veut savoir des nouvelles de quelqu'un qui est de *Médie* ou de *Aldeé*, on n'a qu'à s'adresser aux caravanferails où les caravanes de ces lieux viennent

Les Persans disent que les palais & les hôpitaux s'appellent du même nom, pour faire honneur aux hommes qu'ils sont voyageurs sur terre. Suivant un auteur persan, un *derliche* voyageait en Tartarie, étant arrivé dans le pays de *Balk*, s'en alla loger dans le palais qui se prend pour un caravanferail. Il y

entre, & ayant regardé de tous côtés, il  
*Georgie.* placer sous une belle galerie, met à terre  
 petit sac & son petit tapis qu'il étend, & se  
 dessus. Les gardes l'ayant apperçu lui crièrent  
 de se lever, en lui demandant en colère  
*qu'est-ce qu'il prétendait faire.* Il répondit  
*prétendait passer la nuit dans ce caravan-*  
 Les gardes se mirent à crier plus fort,  
*s'en allât, & que ce n'était pas ici un carav-*  
*serail, mais le palais du roi.* Le roi, qui  
 nommait Ibrahim, étant venu à passer, le  
 fort à rire de la bévue du derviche; & l'ayant  
 fait appeler, il lui demanda, *comment il*  
*si peu de discernement que de ne pas distinguer*  
*un palais d'avec un caravanserail.* Sire, le  
 à dire le derviche, *que votre majesté ne*  
*souffrir que je lui fasse une question: qui est*  
*premièrement dans cet édifice, après qu'il est*  
*fini? Ce sont mes ancêtres,* répondit le derviche.  
*Après eux, Sire, qui est-ce qui y a logé, répondit*  
 le bon homme? *C'est mon père,* répondit le  
 roi. *Et après lui, qui en a été le maître?* Le derviche  
 répliqua le roi. *Et de grace, Sire, qui en sera*  
*le maître après vous? Ce sera mon fils,* ré-  
 dit le prince. *Ah Sire,* reprit le bon homme,  
 viche, *un édifice qui change si souvent de maître*  
*tant est une hôtellerie & non pas un palais.*

Le 2 & le 3, nous fîmes dix-sept lieues.

des monts  
 ser. Le 4,  
 ment. On  
 es, qui fon  
 anserail, ni  
 ayfans, où  
 conducteur  
 nemin, & q  
 ais mon logi  
 souper prêt.  
 e par des g  
 elle, tant p  
 andait, que  
 u'il n'y eût  
 s, nous fîme  
 ffreuse monta  
 e cette journe  
 nt, un troisi  
 la montagne  
 appercevait  
 la Géorgie  
 nes à un gros  
 gne que nous  
 d du fleuve  
 partie de l'Arr  
 ai le voyage  
 geâmes dans  
 s. Les moines

DES VOYAGES. 191

des montagnes fort rudés & difficiles à  
 traverser. Le 4, notre trajet fut de trois lieues  
 seulement. On ne trouve sur toutes ces mon-  
 tagnes, qui font partie du mont Taurus, ni  
 chemin, ni lieux publics. On loge chez  
 des paysans, où je ne manquais de rien, car  
 mon conducteur prenait les devans à la moitié  
 du chemin, & quand j'arrivais au village, j'y  
 trouvais mon logis préparé, grand feu allumé,  
 souper prêt. La nuit, ma chambre était  
 gardée par des gens du village qui faisaient  
 sentinelle, tant pour exécuter ce qu'on leur  
 ordonnait, que pour veiller à ma sûreté,  
 afin qu'il n'y eût rien à craindre.

Géorgie.

Le 5, nous fîmes cinq lieues pour traverser  
 une haute montagne; je pensai mourir de  
 fatigue cette journée; deux hommes me sou-  
 tenaient, un troisième menait mon cheval.  
 La montagne était couverte de neige;  
 elle n'apercevait ni arbres, ni plante; elle  
 nous conduisit dans la Géorgie de l'Arménie. Nous nous  
 rendîmes à un gros bourg situé au bas de la  
 montagne que nous venions de passer, & sur  
 le bord du fleuve Zangui; ce fleuve arrose  
 une partie de l'Arménie majeure. Le 6, je  
 fis le voyage à demi-mort de froid; &  
 nous nous logeâmes dans un beau monastère d'Ar-  
 ménie. Les moines me reçurent avec beau-

Géorgie.

coup de cordialité; mais il n'y eut ja  
 moyen d'obtenir d'eux une volaille pour  
 faire du bouillon, parce qu'on était en car  
 Mon conducteur eut besoin de toute son  
 torité & fut même obligé de lever le b  
 pour me faire donner des œufs. Le 7, je p  
 à la pointe du jour; je fis neuf lieues  
 des plaines couvertes de neige; les rayons  
 soleil qui les éclairent caulent aux yeux  
 au visage une douleur cuisante qui affaibl  
 vue : les gens du pays mettent un mou  
 clair de soie verte ou noire devant les ye  
 ce qui ne fait que diminuer le mal. A  
 trée de la nuit nous arrivâmes à *Iriyan*.

## CHAPITRE IV.

*Description de l'Arménie majeure. — Sa célébrité. — Situation de la ville d'Irivan sa capitale. — Détail sur le clergé arménien. — Région des Arméniens. — Le fleuve Araxe, montagne d'Ararat. — Ville de Tauris & de Casbin. — Arrivée de Chardin à Ispahan.*

On en croyait les modernes Arméniens, ce pays aurait formé le premier empire du monde. La raison qu'ils en donnent est que le mont Ararat est en Arménie, & que c'est sur ce mont Ararat que se reposa l'arche de Noé. Certains auteurs prétendent que le paradis terrestre y était situé. On a tant de fois placé & déplacé ce jardin merveilleux, qu'on ne peut rien statuer de solide à cet égard. Mais sans d'autres titres qu'une antique popularité, pour mériter une place distinguée dans l'histoire; il est évident, par la lecture réfléchie des écrivains de l'antiquité, que l'Arménie n'a presque jamais été à lui-même : trop

Arménie.

timide pour se créer une patrie, trop peu éclairé pour se choisir des protecteurs parmi les grandes puissances qui se partageaient le sceptre de l'Asie ; il fut toujours l'esclave paisible du premier conquérant qui voulut le soumettre.

L'Arménie fait aujourd'hui partie de l'empire des Persans & des Turcs. Ces deux puissances combattirent long-tems pour la possession entière de ce pays, & finirent par le partager entr'elles. Il résulte de ce partage que la Haute-Arménie, ou l'Arménie majeure, est une province de Perse, & l'Arménie mineure une province de Turquie.

J'allai descendre à Irivan à la maison d'un arménien de mes amis, nommé *Azarie* ; je le trouvai indisposé & au lit ; il se leva néanmoins pour aller donner des nouvelles de mon arrivée : il alla au palais, mais il ne put voir le gouverneur qui était retiré dans l'appartement de la princesse sa femme : un eunuque fit mon message.

Irivan est une ville grande, mais sale, & moins peuplée que son étendue ne l'annoncerait. Ses jardins occupent la plus grande partie de son enceinte ; les principaux bâtimens sont l'évêché & l'église ; la mosquée de *Deuf* *ran*, nom de son fondateur ; quelques casernes & vanseails ; encore tous ces édifices sont-ils

est assez médiocre  
 aux fleuves, l'un n  
 un nom arménien  
 nes ; on dit qu'il  
 arces, mais son  
 principale place d'Iri  
 vaste & entouré  
 ercices & aux div  
 te nation, tels que  
 la lutte, le man  
 ée de la ville, & en  
 e autre ; on y con  
 sons toutes habitée  
 ; les Arméniens n'y  
 ore n'y peuvent-ils  
 eresse est défendue  
 ailles de briques &  
 épouvantable précip  
 e le fleuve Zengu  
 osé. C'est dans cette  
 e précipice, que  
 verneur ; situation d  
 officier les périls, d  
 out dans ceux de  
 les grandes places.  
 e fleuve Zengui, de  
 rse une partie de  
 e d'un lac à trois pe

est assez médiocre. La ville est située entre deux fleuves, l'un nommé le Zengui, l'autre un nom arménien qui signifie *quarante fontaines*; on dit qu'il a un pareil nombre de sources, mais son cours est peu étendu. La principale place d'Irivan est de forme carrée, vaste & entourée d'arbres: elle sert aux exercices & aux divertissemens usités parmi cette nation, tels que les carousels, les courses, la lutte, le manège. La forteresse est située de la ville, & en forme, pour ainsi dire, d'autre; on y compte jusqu'à huit cents maisons toutes habitées par des persans naturels; les Arméniens n'y ont que des boutiques, & ne peuvent-ils pas rester la nuit. Cette forteresse est défendue, d'un côté, par trois murailles de briques & garnies de créneaux; un épouvantable précipice, au fond duquel le fleuve Zengui, la défend du côté opposé. C'est dans cette citadelle & sur le bord de ce précipice, que se trouve le palais du gouverneur; situation qui semble rappeler à l'esprit les périls, qui dans cet empire & tout dans ceux de l'Asie, avoisinent toujours les grandes places.

Le fleuve Zengui, dont je viens de parler, traverse une partie de l'Arménie, & tire sa source d'un lac à trois petites journées d'Irivan;

Arménie.

Arménie.

ce lac est très-profond & a vingt-cinq lieues de circonférence; au centre de ce lac est une petite île, & au milieu de cette île un monastère. Le prieur a le titre d'archevêque, & prend celui de patriarche, dignité que celui d'Arménie lui conteste.

Nous ne vîmes dans cette ville aucune marque réelle d'antiquité; je la crois moins ancienne qu'une partie des couvens épars dans ce canton de l'Arménie; ils sont au nombre de vingt-huit, parmi lesquels on en compte cinq de femmes; il n'y en a que deux considérables; le nom du premier dérive de ce que son église est bâtie sur un puits, saint Grégoire fut, dit-on, jeté, comme autrefois Daniel dans la fosse aux lions, & survécut miraculeusement comme ce prophète. Le second monastère, également habité par des hommes, est extrêmement révéré des Arméniens, parce que, disent-ils, Jésus-Christ apparut, de la manière la plus distinguée, à saint Grégoire, qui fut le premier fondateur de cette église & le premier patriarche de l'Arménie. Ils ajoutent que le fils de Dieu se présenta lui-même, avec un rayon de lumière, le soir, au-dessus de cette église, qui n'offre cependant rien de merveilleux, ni dans son plan, ni dans sa structure: c'est un bâtiment des

DES

missifs & des moines. Ce monastère ne renferme que le trésor de la ville pendant au trésor. On y voit des croix, des chandeliers d'argent, des chasses, & sur-tout un grand nombre de reliques, entre autres Jacques, un docteur de saint Jean Bap- tiste, saint Grégoire, le même qui passe pour être né en Arménie, & que les Arméniens ont appelé l'illustre monastère en question. Le titre du patriarche de Constantinople n'a pas de s'en absenté. Les relations sont généralement relatives. On ne s'en sert pas toujours d'un exemple pour ne pas plus agréer. Certains prélats de la vénération supérieure montrent pour la nourriture par des législateurs. Les plus dévotieux ont fait une f

assifs & des moins éclairés; l'intérieur de  
 édifice ne renferme aucun ornement; ce qu'on Arménie.  
 comme le trésor de l'église, pourrait servir  
 pendant au trésor de saint Denis en France.  
 On y voit des croix & des calices d'or, &  
 chandeliers d'argent d'une grandeur pro-  
 tieuse, des châffes de même métal; on y  
 ère sur-tout un grand nombre extraordi-  
 re de reliques, entre autres une côte de  
 Jacques, un doigt de saint Pierre, deux  
 de saint Jean Baptiste & un bras de saint  
 goire, le même qui a fait bâtir cette église,  
 même qui passe pour avoir converti toute  
 Arménie, & que, par cette raison, les Armé-  
 ns ont appelé *l'illuminateur*. A l'égard du  
 ministère en question, c'est la demeure or-  
 aire du patriarche d'Arménie; il ne lui est  
 permis de s'en absenter, que pour des causes  
 èrement relatives à son ministère; mais il  
 serve pas toujours cette loi à la rigueur.  
 d'un exemple prouve que la résidence  
 pas plus agréable à ces prélats d'Asie,  
 certains prélats d'Europe.

à vénération superstitieuse que les Armé-  
 ns montrent pour le monastère d'*Elmiazin*,  
 ourtie par des légendes remplies de mi-  
 s. Les plus dévots se font un point de  
 tion de faire une fois en leur vie le pé-

lerinage d'*Elmiazin*, comme les Grecs de celui de Jérusalem & les Turcs celui de Mecque, & ils vont recevoir là des bénédictions, en échange des offrandes qui forment les énormes dépenses de l'autel & à l'entretien de ses ministres.

La discipline monastique de ce couvent est extrêmement sévère; les moines ne boivent point de vin; ils sont souvent en prières, sans interruption, depuis minuit jusqu'à trois heures de l'après-midi, lisant pendant tout cet espace de tems le psautier tout entier, sans composer d'autres prières & autres exercices spirituels; mais l'abstinence & la mortification de ces religieux, sont surpassées par celles des *giuliani*, ou hermites qui consacrent leur vie entière à la contemplation, & qui habitent sur les cimes des rochers. Au commencement de ce siècle, les prédications des missionnaires catholiques furent si efficaces & convertirent beaucoup de monde à l'église romaine tant d'Arméniens, dont quelques-uns étaient des personnages importants, que les évêques s'adressèrent à la Porte pour demander le renvoi des convertisseurs, & les moines pour arrêter les effets de leur zèle. On conte que, comme un de ces prélats, appelé *Ephaim*, se plaignait au grand-visir de ce que les évêques catholiques, le visir lui répon-

Eh ! qu'importe qu'ils soient infidèles; mais qu'ils soient rouges ou noirs, & nous ne voulons pas de querelles ».

Une des principales occupations des Arméniens est de réciter beaucoup de prières; ces prières sont compliquées & par conséquent payées. On voit beaucoup de gens ainsi occupés à leur travail, & même dans le lieu appelé le *chahar*, ils ont quelques cellules particulières; une veuve qui n'a plus qu'elle reste veuve, se retire avec son mari, accompagnée de ses enfants; après quelque tems, quelques révolutions de douleur devient extrême, & les gens se font entendre par leurs cris & leurs amis compatissans leur offrent une dose de consolation, & qui est terminée par un bon repas de vin.

Depuis long-tems les Arméniens en corps de nation ont été enrichis par la richesse &

Eh ! qu'importe, les catholiques sont des ~~infidèles~~ <sup>Arménië.</sup> ; mais que le cochon soit blanc, rouge ou noir, il est toujours un cochon, & nous ne voulons pas nous mêler de leurs querelles ».

Une des principales fonctions du clergé arménien est de réciter des prières sur les tombes, ces prières sont quelquefois continuées, & par conséquent payées pour des années entières. On voit beaucoup de ces pauvres prêtres ainsi occupés à Constantinople, particulièrement dans le cimetière des Arméniens, un lieu appelé le *champ des morts*.

Ils ont quelques cérémonies funèbres fort singulières ; une veuve va une fois par an, & qu'elle reste veuve, visiter le tombeau de son mari, accompagnée par plusieurs de ses amis : après quelques plaintes, quelques demandes, quelques révérences faites au mort, sa douleur devient extravagante, ses lamentations se font entendre au loin, jusqu'à ce que ses amis compatissans lui adressent des paroles de consolation, & la cérémonie est terminée par un bon repas où l'on boit d'excellent vin.

Depuis long-tems les Arméniens n'existent plus en corps de nation, après avoir été célébrés par la richesse & le faste de leurs mo-

~~Armenie.~~ **Armenie.** narques. Cependant alternativement conquise par les Turcs & par les Persans, ils ont conservé leur langue quoiqu'elle ne soit pas en usage à Constantinople, ainsi que le souvenir de leur ancien royaume. Dispersés dans toute l'Asie, ils exercent leur génie naturel pour le commerce, principalement dans les spéculations qu'ils font en matière de change & de banque; & ceux d'entr'eux qui font de grandes fortunes, aiment mieux vivre à Constantinople que de retourner dans leur pays.

*Sha-Abbas*, roi de Perse, après avoir formé une colonie d'Arméniens de se transporter à Ispahan pour y mettre leur industrie à profit, leur accorda des privilèges qui leur firent oublier *Julfa*, leur première demeure. Ils sont naturellement propres au commerce, adroits & fins avec ceux qu'ils connaissent, réservés avec les étrangers, tempérans par économie & par avarice, humbles & accommodans pour leurs intérêts, caractère d'après lequel ils ne peuvent faire rarement banqueroute.

Leurs mœurs domestiques sont sévères, leur esprit, presque sans exception, lent & fournois. Les femmes, quand elles sont jeunes, ne le cèdent guère en beauté aux Persiennes & aux Grecques; elles n'ont point de communication avec les hommes

de la févérité qui n'est pas les plaisirs dont les autres nations, les L'Arménie ne conserve son ancienne splendeur que chez eux, ou ne peut pas même l'obtenir. Comme les Perses, la domination étrangère de leurs demeures est une tyrannie qui les opprime.

Le patriarche d'Arménie a une vingtaine d'évêques sous sa dépendance, & entre les moines. On ne voit pas les grands docteurs de ce peuple, il ne veut pas dire beaucoup de dignités ecclésiastiques aux Arméniens. Le titre de patriarche, qui est le titre des Mahométans, est un titre de préférence sur les prêtres séculiers, ou du moins sur les moines; il leur est permis de célébrer la messe durant le mariage, & de veiller sept jours après

ne sévérité qui ne leur permet pas de goûter les plaisirs dont jouissent les femmes des autres nations, les préserve du libertinage.

L'Arménie ne conserve rien aujourd'hui de son ancienne splendeur, & ses habitans misérables chez eux, ou exilés de leur pays, n'offrent pas même l'ombre de leur ancienne richesse. Comme les Juifs, ils gémissent sous la domination étrangère, & sont obligés de quitter leurs demeures & la terre où sont les tombeaux de leurs pères, pour se dérober à la tyrannie qui les opprime depuis plus de trois siècles.

Le patriarche d'Arménie a pour suffragans une vingtaine d'évêques, pour la plupart tirés entre les moines. Ces évêques passent pour être les grands docteurs des Arméniens, ce qui ne veut pas dire beaucoup. Au surplus toutes les dignités ecclésiastiques sont mises à l'encan par les Arméniens. Les évêques achètent leur office du patriarche, que lui-même achète le même jour des Mahométans.

Les prêtres séculiers de ce pays sont tous mariés, ou du moins peuvent se marier comme les laïcs; il leur est seulement défendu de dire la messe durant les sept premiers jours de leur mariage, & de voir leurs femmes plutôt que sept jours après l'avoir dite; mais cette

Arménie.

Arménié.

contrainte n'a lieu que pour une fois. Ils se retirent ensuite à ces prêtres d'en user comme bon leur semble. Pour ce qui est des moines, ils gardent le célibat; aussi-tôt qu'un de ces religieux a pris l'habit monacal, on le séquestre pour quarante jours, dans un lieu où il ne parle à personne, où même la clarté du soleil lui est interdite; une abstinence de deux semaines succède à cette quarantaine, après quoi il peut manger de la viande & vivre en tout comme ses confrères.

Au surplus, la religion de ces peuples consiste en pratiques habituelles de routine; on leur apprend, dès leur enfance à faire le signe de la croix, à dire *Christos* à jeûner, c'est-là tout, & ils se figurent que c'est assez; leurs jeûnes sont très-longs & très-fréquens; ils sont d'ailleurs si rudes, qu'on n'imagine pas comment ces peuples peuvent y suffire. Il est rare de voir un arménien jurer sa religion: esclave des Mahométans, vexé par ces maîtres impérieux, cette nation n'a jamais varié dans son culte: il est encore même qu'il fut il y a douze cents ans.

Les revenus du clergé arménien sont très-considérables; & ce qui contribue à les rendre tels, le croirait-on? c'est la vente des saintes huiles; on ne peut compter toutes les vertus

virtuelles que leur canton: aucun d'eux, n'y peut résister, le clergé a soin d'en faire une marchandise secrète, & la vend aux étrangers, les derniers au peuple, & les chrétiens d'ailleurs, & c'est ainsi que leur religion est de leurs fréquentes & nombreuses prières, les arméniens se consacrent à leurs jeûnes continuels. Un des principaux usages, est un couvent, & c'est le *monastère* de la montagne de Noé s'annonçant que ce patriarche fut le premier sacrifié à ce couvent, & les premiers sacrifices de ces peuples, c'est leur vénération et les arméniens, que ce saint qui portait le nom de Noé, & toute sa sainte de cette ma-

spirituelles que leur attribuent les chrétiens de ce canton : aucune maladie de l'ame, selon Arménie. eux, n'y peut résister : d'après cette idée, que le clergé a soin d'entretenir, le débit de cette marchandise secrète est immense ; le patriarche la vend aux évêques & aux prêtres, & ces derniers au peuple. Il est également libre à tous les chrétiens de ce pays d'exercer publiquement leur religion : les Musulmans, occupés de leurs fréquentes ablutions, & de leurs nombreuses prières, laissent paisiblement les Arméniens se consumer par leurs macérations & leurs jeûnes continuels.

Un des principaux pèlerinages de cette nation, est un couvent qu'elle nomme dans sa langue le *monastère des apôtres*, il est situé au pied de la montagne, où l'on prétend que l'arche de Noé s'arrêta : les Arméniens croient que ce patriarche fit, au lieu même où est situé ce couvent, sa première demeure & ses premiers sacrifices : après le déluge, la dévotion de ces peuples pour ce séjour est extrême, c'est leur terre sainte ; la source de cette vénération est la croyance où sont les Arméniens, que cet antique & célèbre vaisseau qui portait le second père du genre humain, & toute sa famille, est encore sur la cime de cette montagne : ils ajoutent que

*Arménie.*

Dieu en a interdit l'entrée aux hommes; & en effet, il serait difficile qu'aucun homme parvînt jusques-là. Il suffirait des seuls obstacles naturels, pour l'en empêcher, & vraisemblablement il n'en existe pas d'autres: ce mont est perpétuellement couvert de neiges, qui ne fondent point, & dont une partie est peut-être aussi ancienne que l'année qui suivit celle du déluge même. L'écriture dit simplement que l'arche s'arrêta sur la montagne d'*Ararat*, & il paraît qu'on s'accorde assez généralement à dire qu'*Ararat* n'est autre chose que l'*Arménie*.

Si on en croit quelques auteurs, entr'autres l'historien Joseph, on montrait de leur temps les restes de l'arche, & on prenait comme préservatif salutaire la poudre dont elle étoit enduite; ce fait contredit l'opinion des Arméniens: ils disent qu'un moine d'*Onnaon*, nommé Jacques, & qui fut depuis évêque de *Niotibe*, résolut de parvenir jusqu'au sommet de la montagne dont il s'agit, ou de périr dans ce hardi dessein: il arriva, non sans peine, jusqu'au milieu du mont: il crut même pouvoir passer outre; mais, chaque matin, il retrouvait au même endroit, d'où il était parti la veille: enfin, Dieu touché de sa persévérance, lui envoya, par un ange, une pierre

l'arche, en lui ordonnant de se saisir de la pierre qui étoit devant l'entrée de l'arche, & de la porter sur son dos: pour moi, je ne suis pas si sûr que ce soit fort peu nécessaire; mais si on est trop curieux d'aller sur cette seule montagne, & qu'on ne s'en passe pas, il faudrait être très-vaillant.

Le 8, au matin, il se leva pour aller complimenter, & mander à son oncle, qui étoit venu: le 10, il se leva de nouveau, & se pressa, d'aller à une partie de mes affaires: je le trouvais très-propre & très-éclatant: il passa par les caresses: il passa par les nouvelles d'Europe: il me fit plusieurs questions sur les dispositions actuelles de l'Europe: il me parla aussi des nouvelles découvertes; il passa par les pierreries & les bijoux: il étoit en honneur: il me dit à part soi, qu'il étoit allé à dîner: le 12, il me dit qu'il commanda en chef, & d'aller au caravan

l'arche, en lui ordonnant de renoncer à une reprise qui était contraire à sa volonté, & , <sup>Arménien,</sup> conséquent, au-dessus des forces humaines : pour moi, je suis persuadé qu'un ange fort peu nécessaire pour empêcher les hommes trop curieux d'arriver au sommet de cette haute montagne, & que, pour qu'ils'y arassent, il faudrait que lui-même les y transférât.

Le 8, au matin, le gouverneur m'envoya complimenter, & me fit dire que j'étais le bien-venu : le 10, il me fit prier avec tant d'empressement, d'aller le voir, & de lui porter une partie de mes bijoux, que je ne pus refuser : je le trouvai dans un grand cabinet propre & très-éclairé ; il me fit beaucoup de caresses : il passa une heure à me demander des nouvelles d'Europe ; me fit beaucoup de questions sur les dernières guerres & sur les dispositions actuelles des états chrétiens : me parla aussi des sciences & des nouvelles découvertes ; il passa une autre heure à contempler les pierreries que je lui fis voir : il en donnait en homme qui s'y connaissait bien : me permit de parler de ce qui lui convint, & me fit aller à dîner : le dîner fini, je pris congé de lui : il commanda en ma présence à un officier, d'aller au caravanserail, dire au concierge

qu'on eût grand soin de moi : il eut encore la bonté de dire à cet officier, qu'il le fît mon *mehemander* : on dit qu'un *mehemander* est comme un gentilhomme servant, & qu'il en donne à tous les étrangers de condition pour veiller sur leurs besoins.

Ce gouverneur est *Beiler beg*, c'est-à-dire seigneur des seigneurs : on appelle ainsi les gouverneurs des grands gouvernemens : le seigneur me vint inviter à la nocce de son frère de son intendant, où il était; je le trouvai fort gai & fort content; je demeurai trois heures dans la salle du festin, où il n'y avoit que neuf personnes, outre le marié & son parrain, magnifiquement vêtus, & portant un turban garni de pierreries : au-devant de la salle du festin était une cour couverte de tentes, où je trouvai, en entrant, des luteurs & des gladiateurs qui divertissaient la compagnie : les luteurs sont nuds, à un petit caleçon près, fait de cuir & très-ferré : ils ont le corps oint d'une huile mêlée de poudre de *Hanna*, ce qui les fait paraître peints en orange.

Le divertissement de la lutte ayant duré une heure, on fit retirer les acteurs. La cour fut sur-le-champ couverte de très-beaux tapis; on introduisit la grande bande des musiciens

le des danses  
Perse & de  
pièces qu'el  
des sujets a  
Les plus nou  
commence  
et elles déc  
mèlent des é  
des plus b  
femmes, &  
et, au second  
eurs, représ  
ant passionné  
tresse; le tro  
il des amans  
drices déplo  
sent toutes l  
teurs & les  
debout, s'  
chent, par l  
transporter  
et en qui il  
gés de se dé  
soutenir ni  
derniers acte  
es musiciens  
le monde; e  
ccdotes ou de

le des danseuses : on ne fait point de fête Arménie.  
 Perse & dans les Indes sans les y appeler :  
 pièces qu'elles représentent roulent toujours  
 des sujets amoureux.

Les plus nouvelles actrices ouvrent la scène  
 commence par la peinture de l'amour  
 et elles décrivent les charmes : elles y en-  
 mêlent des épisodes, où l'on trace des por-  
 traits des plus beaux hommes & des plus bel-  
 les femmes, & c'est là le premier acte. On  
 voit, au second, la troupe séparée en deux  
 troupes, représenter, l'un les poursuites d'un  
 homme passionné, l'autre les dédains d'une fière  
 coquette ; le troisième dépeint l'union & l'ac-  
 complissement des amans, & c'est dans ce moment que  
 les actrices déploient tout leur talent, & qu'elles  
 mettent toutes les ressources de leur art ; les  
 chanteurs & les joueurs d'instrumens se tien-  
 nent debout, s'approchent des actrices, &  
 se joignent, par leurs sons, à les animer & à  
 transporter comme hors d'elles-mêmes ;  
 ceux en qui il reste quelque pudeur, sont  
 obligés de se détourner, parce qu'ils ne peu-  
 vent soutenir ni l'effronterie ni la licence de  
 ces derniers actes. Comme parmi ces actrices  
 & des musiciens, il y en a qui connaissent  
 le monde ; elles assaisonnent leurs pièces  
 de anecdotes ou de descriptions au goût de ceux

Arménie.

qui les font venir, ou qui doivent les payer une chose commune entre elles, c'est de s'acheter d'un nom qui marque le prix qu'elles ont mis à leurs faveurs : la *dit tomans*, la *dit tomans*, la *deux tomans* ; un toman vaut quinze écus de notre monnaie : il n'y en a pas un qui se donne à moins d'un toman, & quand elles ne le valent plus, on les fait fortir de la troupe, & on en met une autre à leur place.

Les femmes publiques en Perse sont très reconnaissables ; leur voile est plus court & moins clos que celui des autres ; leur conversation & leur port les font connaître au premier regard ; leur nombre n'est pas fort grand dans les provinces ; mais à *Ispahan*, la capitale, il est excessif ; elles payent tribut, font un corps qui a son chef & ses magistrats, on les enregistre : c'est la coutume de leur envoyer l'argent à ces fortes de femmes, en envoyant chercher ; lorsque c'est seulement pour les faire danser, on s'adresse à la supérieure, à qui on remet deux pistoles pour chacune : on leur fait un présent, quand elles ont bien dansé : quand c'est par débauche, quand on fait venir quelqu'une, il faut lui envoyer son prix réglé : elle vient à cheval avec deux ou deux servantes & un laquais : il lui

est permis d'empêcher l'homme où elle entre. Le gouverneur le 14 & le 15 ; il y a des femmes, dans le dessein de moi : il n'est pas certain que ces grandes femmes font ces grandes choses quelque intérêt à ce que quelques ils n'ont point. Le 21 du mois de l'artillerie & la garnison de trois mois décharges, pour célébrer la fête du nouveau jour au moment de la chute du bélier, soit à midi, après-midi, je donne une année au gouverneur d'un poignard de sa main : c'est en Perse une loi de n'approcher d'un homme sur-là, sans lui faire un présent d'apporter tout ce qu'il a de ses bijoux : on lui en fait un présent & lui en fait un présent. On était de me le rendre aussitôt chez son gouverneur : pendant qu'on le rend à la main un grand

ussi permis d'emporter tout ce qu'elle peut du             
 ou où elle entre.

Arménie.

Le gouverneur me pria encore à dîner, le 14 & le 15 ; il me faisait beaucoup de caresses, dans le dessein d'avoir bon marché de moi : il n'est pas concevable combien de bassesses font ces grands seigneurs, quand ils ont quelque intérêt à démêler avec des gens sur lesquels ils n'ont point d'autorité.

Le 21 du mois, qui était celui de mars, l'artillerie & la garnison de la forteresse firent trois décharges, pour annoncer & pour célébrer la fête du nouvel an : on l'annonce toujours au moment que le soleil entre dans le signe du bélier, soit de jour, soit de nuit : le 21, après-midi, je fus au palais souhaiter la bonne année au gouverneur : je lui fis présent d'un poignard à manche & à gaine d'ivoire : c'est en Perse une coutume, & presque une loi de n'approcher aucun grand, ce jour-là, sans lui faire un présent : il fit ensuite apporter tout ce qu'il avait mis à part parmi mes bijoux : je lui vendis quarante montres & lui en fis bon marché ; mon intention était de me le rendre favorable. Il m'envoya aussitôt chez son trésorier, recevoir l'argent : pendant qu'on le comptait, il vint, tenant à la main un grand miroir de crystal de

Armenie.

roche monté en or, qu'il avait choisi parmi ceux que je lui avais fait voir. Il me dit que l'heure était bonne, & qu'il fallait encore faire marché de cette pièce : je la lui laissai pour cinq cents écus, qu'il me fit compter sur le champ. Les Persans sont fort infatués de l'astrologie judiciaire, & ils rapportent à l'influence des astres tous les bons & tous les mauvais succès, quand deux astres, appelés *benins*, sont en conjonction : c'est ce qu'ils appellent la bonne heure : tous les jours de l'année sont à leur dire, heureux ou malheureux : où, pour parler comme eux, *noirs* ou *blancs* ; ils ont la même opinion, sur les heures : c'est ce préjugé qui leur inspire tant de crainte de l'enchantement & du charme, tant de croyance aux talismans, & tant de confiance aux amulettes ; ils les composent avec des passages de l'alcoran, des prières mêlées de termes cabalistiques ; le tout écrit sur un papier de choix, ainsi que le tems & le lieu : ils les portent au cou, à la ceinture, mais plus communément au bras entre le coude & l'épaule ; il y en a qui portent ces sortes de papier dans des petits étuis d'or ou d'argent pour mieux conserver, & afin de n'être jamais obligés de les ôter ni jour ni nuit, pas même en se mettant dans le bain : j'ai vu des gens por-

er ainsi tout l'alcoran attaché à leur ceinture, & des oiseaux, & des pensées, que certains.

Le 3, j'allai voir le roi de m... tant pressé de m... demandai en m... entre au sieur Al... de Tauris : je le... igneur ; je lui r... demander, ou co... ur alla au camp d... ue de la ville dan... toujours couvert... sont. Les deux fle... ions d'Irivan y ser... forment plusieurs... gouverneur étai... de la princesse... considérables person... nient séparés, &... communiquaient les... ns volans : les grand... e d'aller ainsi pass... l'après-midi je fus... verneur ; il me fit

ainsi tout l'alcoran ; enfin, il y a des gens ~~qui~~ <sup>Armeniens</sup> qui les attachent au cou des bêtes & aux ca-  
ses des oiseaux, même aux boutiques, dans  
pensée, que cette précaution attirera les cha-  
ms.

Le 3, j'allai voir le gouverneur, & le sup-  
pliai de me donner la permission de partir,  
tant pressé de me rendre à la cour : je lui  
demandai en même tems de vouloir bien per-  
mettre au sieur Alaric de m'accompagner jus-  
qu'à Tauris : je le veux bien, répondit ce  
seigneur ; je lui recommanderai d'être votre  
*cellemander*, ou conducteur. Le 5, le gouver-  
neur alla au camp qu'il avait fait dresser à une  
lieue de la ville dans une vaste & belle prai-  
rie toujours couverte de fleurs pendant la belle  
saison. Les deux fleuves qui baignent les en-  
virois d'Irivan y serpentent agréablement, &  
forment plusieurs petites îles : les tentes  
du gouverneur étaient magnifiques : le quar-  
tier de la princesse sa femme, ceux des plus  
considérables personnes qui les accompagnaient  
étaient séparés, & chacun dans une île ; ils  
communiquaient les uns aux autres par des  
voies volans : les grands du royaume sont dans l'u-  
sage d'aller ainsi passer le printemps à la campa-  
gne : l'après-midi je fus au camp prendre congé du  
gouverneur ; il me fit mille honnêtetés, & me

Arménie.

donna , en me quittant , deux lettres de recom-  
 mandation pour ses deux fils , qui étaient alors  
 les uniques favoris du roi.

Le 8 , une heure avant le jour , je partis  
 d'Irivan ; je fis quatre lieues à travers des  
 côteaux & des vallées. Le 9 & le 10 , nous con-  
 tinuâmes cette route , & le 11 , nous passâmes  
 un fleuve nommé *Horpasoui* , qui arrose tou-  
 tes les terres voisines : il sépare le gouverne-  
 ment de cette partie de l'Arménie dont *Irivan*  
 est la capitale , d'avec celui de cette autre par-  
 tie dont *Nacchivan* est aussi la capitale.

Cette seconde ville n'est que l'ombre de ce  
 qu'elle fut autrefois : certains auteurs assurent  
 qu'on y comptait jusqu'à quarante mille ma-  
 sons ; à peine en trouve-t-on deux mille au-  
 jourd'hui : le milieu de la ville est ce qu'il  
 a de mieux bâti ; il offre plusieurs bazars , de  
 grands caravanserails , des bains & d'autres édifi-  
 ces publics , mais la plupart sont plus médiocres  
 que magnifiques. Si on en croit quelques au-  
 teurs arméniens , Noé fut le fondateur de  
*Nacchivan* , & y établit sa demeure après le  
 déluge ; ce ne peut être là qu'une conjecture  
 : celle qui porte à croire que *Nacchivan*  
 est l'ancienne *Astarate* , est fondée sur la res-  
 semblance & sur une histoire qui se consen-  
 dans le plus célèbre monastère de l'Arménie

Ce fut *Abas-le-G*  
*Nacchivan* , après  
 en usa ainsi , p  
 voir la garder.

Le 13 , nous par  
 ue nous traversâ  
 ouchâmes sur le  
 e passe à *Julfa* la  
 ville considérable  
 u'un amas de tre  
 abanes. Rien de  
 n'offre pas un s  
 rte de verdure.

Le 14 , nous fîm  
 arsemé de colline  
 ste campagne qu  
 illes sanglantes qu  
 erniers siècles entr  
 e 15 , nous arrivâ  
 t composée d'envi  
 aisons , & presque  
 rdins ; ce qui fait  
 e : cette ville est a  
 e remarquable , si  
 tion arménienne , q  
 lieu de la sépultur  
*Marant* est située  
 ut avoir cinq lieues

Ce fut Abas-le-Grand, qui ruina & dépeupla Nacchivan, après l'avoir conquise sur les Turcs : Arménie.  
 Il en usa ainsi, parce qu'il n'espérait pas pouvoir la garder.

Le 13, nous partîmes de *Nacchivan* ; le pays que nous traversâmes est sec & stérile, & nous touchâmes sur le bord du fleuve *Axare* ; on y passe à *Julfa la Vieille* : c'était autrefois une ville considérable ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de trente à quarante maisons ou cabanes. Rien de plus hideux que ce canton ; on n'offre pas un seul arbre ni aucune autre sorte de verdure.

Le 14, nous fîmes cinq lieues dans un pays arsemé de collines, laissant à gauche cette vaste campagne qui a été le théâtre des batailles sanglantes qui se sont données dans ces derniers siècles entre les Persans & les Turcs.

Le 15, nous arrivâmes à *Marant* : cette ville est composée d'environ deux mille cinq cents maisons, & presque d'un pareil nombre de jardins ; ce qui fait plus que doubler son étendue : cette ville est assez belle, sans rien offrir de remarquable, si vous en exceptez une tradition arménienne, qui porte que *Marant* fut le lieu de la sépulture de Noé.

*Marant* est située au bout d'une plaine qui n'a que cinq lieues de long sur une de large,

Arménie.

& traversée par un petit fleuve dont on a tiré plusieurs ruisseaux pour arroser des terres & des jardins ; les fruits de ces jardins sont les meilleurs , & cette plaine , la plus riante & la plus fertile de toute la Médie ; on y trouve jusqu'à de la cochenille , production rare & précieuse.

L'Araxe sépare l'Arménie de la Médie ; ce fleuve célèbre prend sa source dans la montagne d'*Ararat* , la même où l'on dit que s'arrêta l'arche de Noë ; delà il se rend dans la mer Caspienne : ce fleuve est si rapide & si furieux , sur-tout dans certains tems de l'année qu'aucune digue n'y peut résister.

La Médie reçoit dans un petit espace le froid & le chaud ; le premier sur les montagnes , le second dans les plaines ; le produit des terres varie comme la température , fertile dans un endroit jusqu'à l'abondance , stérile dans d'autres , jusqu'à la disette : les endroits stériles , comme il arrive d'ordinaire , sur-tout les montagnes , nourrissent d'excellent gibier en grande quantité ; l'air y est très-sain , mais moins salubre dans les plaines , sur-tout vers la mer Caspienne ; les environs y sont souvent inondés par le débordement des fleuves qui s'y jettent , & infestés par une multitude d'insectes très-incommodes.

La mer Caspienne est un grand lac , dont

l'étendue & les bornes ne sont connues que par les anciens , & qui n'est pas si vaste qu'on se l'imagine ; on ne peut abсорber l'eau qui s'y jettent , on ne peut charger par une digue avec l'Océan. Les vents du Nord souffrent , que des vents du Sud mais d'habiles physiciens croient que l'air qui s'y élève par l'évaporation suffit pour rafraîchir la mesure ordinaire ; on ne voit point de côtes , perpétuellement couvertes de doucees des fleuves & de beaucoup d'espèces de poissons particuliers.

Les montagnes qui sont la plupart de la plaine , sont les passages étroits entre les provinces ; celles qu'on appelle les passages étroits ; celles qu'on appelle les passages étroits ; un sujet de discussion ; Ptolomée les place dans l'Asie ; l'Islamisme à l'égard des portes Caspiennes ; sur l'opinion que l'on a eue autrefois un mur fameux qui séparait ce pays , & dont l'origine

étendue & les bords ont été très-mal connus par les anciens, & ne sont décrits avec peu de justesse, que très-récemment par les modernes. À voir le nombre & la grandeur des fleuves qui s'y jettent, on serait tenté de croire qu'elle ne peut absorber toutes ces eaux sans s'en décharger par une communication souterraine avec l'Océan. Les anciens ont imaginé des gouffres, que des modernes ont renouvelés: mais d'habiles physiciens ont calculé que l'évaporation suffit pour entretenir cette mer dans sa mesure ordinaire; elle est très-peu salée sur les côtes, perpétuellement baignée par les eaux douces des fleuves, & abonde en poissons de beaucoup d'espèces, dont quelques-uns lui sont particuliers.

Arménie.

Les montagnes de la Médie, hautes & rudes, sont la plupart comme des bornes posées entre les provinces, & ne laissent que des passages étroits semblables à des portes. Celles qu'on appelle *portes Caspiennes*, sont un sujet de discussion entre les géographes. Ptolomée les place entre la Médie & l'Arménie; l'Islamisme à un respect particulier pour les portes Caspiennes; ce respect est fondé sur l'opinion que l'ange Gabriel y traça de sa main un mur fameux qu'on montre dans le pays, & dont l'origine remonte à la plus haute

Arménie.

antiquité. Une tradition assez commune prétend que le prophète ne parlait jamais de cette contrée que dans les termes les plus respectueux, & que peu avant sa mort, il en avait recommandé la conquête à ses généraux & à ses disciples; quelques-unes de ses sectes hérétiques, parmi les musulmans, regardent ces régions comme bénies du ciel d'une manière spéciale; elles en ordonnent le pèlerinage, &, ce qui est plus étonnant encore, elles vont jusqu'à mettre leur sainteté au-dessus de celle des deux cités de l'Arabie.

Dans quelques contrées où le bled manque, les habitans font du pain avec des amandes sèches; mais les parties méridionales produisent du grain & tout ce qui est nécessaire à la vie, avec la plus grande abondance, sur-tout d'excellent vin; ce canton, où est actuellement la ville de Tauris, est appelé le jardin de la Perse: dans ce beau pays était bâtie la fameuse *Ecbatane*, dont on ne connaît plus la place; elle était construite sur une montagne en rond, entourée de sept murailles concentriques; leurs sommets s'élevant au-dessus l'un de l'autre, étaient peints de diverses couleurs, qui, de loin lui donnaient un aspect singulier & agréable.

Le 16, nous fîmes quatre lieues, toujours

nant entre des montagnes en quelques endroits; il n'y avait nulle part; le soldat était un homme armé; on me donna mes passe-ports, & l'assurance que j'avais de passer au douanier de cette part, de donner de l'argent avec mes gens, & qu'il s'était bien passé ce jour-là, 17, nous arrivâmes d'Érivan d'environ 10 lieues; Tauris fait partie de la province; on assure même que la capitale. Tauris est une ville que la fameuse Ecbatane. On se rappelle sans doute ce, qui, du rang de roi, monta sur le trône; ce prince, mais, ce qui l'empêcha d'être roi, & son procès ne devint roi, & sa réputation d'homme remarquable chez un prince indiscipliné que l'on a vu leurs attachés à la cour pour faire les besoins qu'ils avaient de lui qu'ils avaient obtenu; il leur donna des

ment entre des montagnes qui s'approchent ~~\_\_\_\_\_~~  
 en quelques endroits, mais qui ne se joi- Arménie.  
 nt nulle part ; le soir, le sieur Azaric, cet  
 ètre homme arménien, prit les devans  
 mes passe-ports, & la lettre de recom-  
 dation que j'avais ; je le chargeai de les  
 rter au douanier de Tauris, & de le prier  
 na part, de donner ordre qu'on me laissât  
 er avec mes gens ; je trouvai le lende-  
 qu'il s'était bien acquitté de la commis-  
 ce jour-là, 17, nous arrivâmes à Tauris  
 gnée d'Érivan d'environ 53 lieues.  
 Tauris fait partie de l'ancien royaume des  
 es ; on assure même qu'elle en fut dés-  
 la capitale. Tauris n'est, dit-on, autre  
 e que la fameuse Ecbatane, bâtie par De-  
 . On se rappelle sans doute l'histoire de ce  
 ce, qui, du rang de simple particulier,  
 va sur le trône ; cet exemple n'est point  
 mais, ce qui l'est davantage, c'est que  
 océs ne devint roi, que parce qu'il s'était  
 is la réputation d'homme juste, choix bien  
 rquable chez un peuple aussi féroce &  
 indiscipliné que l'étaient les Mèdes : les  
 eurs attachés à la monarchie, leur firent  
 àtre les besoins qu'ils avaient d'un chef,  
 lui qu'ils avaient choisi remplit leur at-  
 ; il leur donna des lois, & qui plus est,

Arménie.

des mœurs : l'histoire nous a transmis une partie des révolutions qu'éprouva depuis ce royaume ; il est enfin redevenu province de celui de Perse , comme il l'était sous les premiers successeurs de Cyrus.

La ville de Tauris est située au bas d'une montagne qu'on croit être le mont Orontes ; fort souvent cité chez les auteurs anciens. Un petit fleuve, nommé *Spingicha* , passe au sud vers de cette ville ; un autre plus considérable que n'est la Seine à Paris, la couvrait autrefois du septentrion ; l'eau en est salée durant six mois de l'année. C'est alors qu'il est grossi par des torrents qui, avant de s'y jeter, passent sur des terres couvertes de sel. Tauris renferme quatre mille maisons, & un pareil nombre de boutiques ; ce qui forme deux genres de bâtiments séparés : les boutiques sont placées au nord de la ville, dans des rues voûtées, très étroites & très larges, & de quarante à cinquante pieds de hauteur. Ces lieux, qu'on nomme *bazars* ou marchés, sont éclairés par des lanternes & remplis d'une infinité de marchandises. La forme intérieure, jointe au peuple nombreux qui les fréquente, offre un coup-d'œil très frappant. A l'égard des maisons, elles occupent le contour & l'intérieur de cette

la seconde de la ville, & en nombre jus qu'à trois mille ; beaucoup d'eux peut-être : ces caravansérails, ou boutiques de sellerie aux étrangers, sont un véritable asyle ; car ceux qui y vont, eux-mêmes à leur tour, il y a trois heures de chemin, il y a une bonne à manger pour tous ceux qui se présentent ; à Tauris que peu de boutiques ; j'y ai vu de belles mosquées, tout le dedans & entourées de dorés : la mosquée, surtout, n'est remarquable ; elles sont très belles, en ce que la toiture est plus d'éendue & qui sert de base : le nom de Tauris est de Tauris, au bout & à l'extrémité d'un très-joli hermitage, les yeux d'Ali. Tauris, était, disent-ils, comme qu'il y ait une raison que, lorsqu'

la seconde de la Perse, en richesse, en  
 deur, & en nombre d'habitans : on y  
 pte jusqu'à trois cents caravanserails, &  
 un d'eux peut contenir trois cents per-  
 es : ces caravanserails qui devaient servir  
 ellerie aux étrangers, ne leur servent  
 d'asyle ; car ceux-ci sont obligés de four-  
 eux-mêmes à leurs autres besoins ; en re-  
 he, il y a trois hôpitaux, dans lesquels  
 donne à manger *gratis* deux fois le jour  
 us ceux qui se présentent. Je n'ai vu  
 uris que peu de maisons ou de palais  
 nifiques ; j'y ai vu, au contraire, beau-  
 de belles mosquées, une, entr'autres,  
 tout le dedans & une partie de l'extérieur  
 dorés : la mosquée, qu'on nomme celle des  
 tours, n'est remarquable que par ces  
 mêmes ; elles sont d'une architecture  
 lière, en ce que la tour supérieure a beau-  
 plus d'étendue & de diamètre que celle  
 ui sert de bâte : le nombre total des mos-  
 s de Tauris est de deux cent cinquante ;  
 air, au bout & à l'occident de la ville,  
 ès-joli hermitage que les Persans nom-  
 les yeux d'*Ali*. Cet Ali, gendre de  
 omet, était, disent ses sectateurs, le plus  
 omme qu'il y ait jamais eu ; c'est par  
 raïson que, lorsqu'ils veulent désigner

Arménie.

~~une~~ belle chose, ils l'appellent les y  
 Arménie. d'Ali.

Les ruines sont très-fréquentes dans une ville qui a effuyé tant de sièges & tant de révolutions ; il y a peu de rochers & de pointes de montagnes voisines de Tauris, où l'on ne voit que des marques des restes de forts ou d'autres édifices. Le palais des derniers rois de Perse est situé au midi de la ville ; celui où logea le célèbre Cosroës était placé à l'orient.

Une chose qui m'a le plus frappé, est une place tendue de la place d'armes de Tauris ; elle pourrait contenir plus de trente mille personnes rangées en bataille. Elle est aussi des plus fréquentées, sur-tout les soirs : c'est le lieu où le menu peuple vient y jouir de différents spectacles, tels que les tours d'adresse, les bouffonneries des saltinbanques, les combats de taureaux & de bœufs, les danses des loups. Ce dernier passe-tems est un des plus agréables pour les spectateurs dont nous sommes composés. Ils ont aussi des luteurs, & qui est, des acteurs qui récitent certains morceaux de poésie. Tels furent les premiers essais dramatiques chez les Grecs & même chez les Romains. Mais je doute que Tauris produise jamais un Sophocle ou un Corneille.

On peut évaluer le nombre des ha

Tauris à trois ou quatre mille, dans lesquels il se trouve une ville ; c'est une ville d'Asie, & une de la plus florissante ; elle produit du coton, en soie & en laine jusqu'à six millions de pièces. Elle fabrique les plus belles étoffes de Perse. Un autre avantage de Tauris est l'abondance des fruits & même au luxe. On y trouve du gibier, le poisson, & des bestes-bas prix. Il croît beaucoup de vignes dans les environs de Tauris, & dans les mêmes environs on trouve des pierres de marbre blanche & de la mine d'or. On y trouve aussi des eaux minérales. Le climat de Tauris est extraordinaire ; le froid y est plus rigoureux qu'en beaucoup d'autres lieux ; c'est que la ville est située sur un mont, & dominée par les vents du nord pendant neuf mois de l'année ; mais il y a cependant un jour où j'allai loger à Tauris, & où j'étais venu

Tauris à trois ou quatre cents mille, par-  
 lesquels il se trouve beaucoup d'étran-  
 : c'est une ville des plus commerçantes  
 Asie, & une de celles où l'industrie est  
 us florissante ; elle est remplie de métiers  
 coton, en soie & en or : on y emploie par  
 de jusqu'à six mille balles de soie, & on  
 brique les plus beaux turbans de toute  
 erse. Un autre avantage non moins réel,  
 l'abondance des choses nécessaires à la  
 & même au luxe. Le pain, la viande,  
 bier, le poisson, la volaille s'y vendent  
 s-bas prix. Il croît jusqu'à soixante sortes  
 aisins aux environs de cette ville.

Arménie.

es mêmes environs offrent encore de vastes  
 ères de marbre blanc, une mine de sel  
 e mine d'or. On y trouve aussi une quan-  
 d'eaux minérales. L'air qu'on respire à  
 is est extraordinairement sec, mais fort  
 ; le froid y est plus vif & y dure plus  
 tems qu'en beaucoup d'autres endroits de  
 édie : c'est que la ville est exposée au  
 , & dominée par des montagnes, qui,  
 nt neuf mois de l'année, sont couvertes  
 eige ; mais il y pleut rarement pendant

allai loger à Tauris à l'hospice des capu-  
 qui étaient venus au-devant de moi. Je

tins mon arrivée secrète une quinzaine  
 jours, afin de me donner le tems qui  
 tait nécessaire pour mettre mes affaires  
 ordre; ce que je n'avois pu faire depuis  
 déroute en Mingrelie. Après avoir fait q  
 ques affaires avec les seigneurs du pays  
 me mis en route le 28 avec un officier d'ar  
 il avait quatorze chevaux & dix valets. Le  
 nous fîmes cinq lieues à travers une pl  
 charmante & remplie de villages. Le 1<sup>er</sup>.  
 nous arrivâmes sur le bord du fleuve *Mi*  
 nous fûmes long-tems à trouver le guai  
 à faire passer nos bagages après quelques  
 res de marche. Nous passâmes le 2, sur  
 beau pont, un grand fleuve nomm. *le M*  
*doré*; il sert de bornes à la Médie & au  
 des Parthes. Ce pays est la plus grande  
 première province de la monarchie pers  
 elle a deux cents lieues de longueur &  
 cinquante de largeur; elle contient plus  
 montagnes que de plaines; elle n'est fé  
 que dans les campagnes où il y a de l'eau

Nous fîmes dix-sept lieues les trois  
 suivans, & nous arrivâmes à Zérigan:  
 une petite ville; mais les ruines & les m  
 res qui l'environnent, annoncent qu'elle a  
 beaucoup plus considérable: Tamerlan la d  
 sit entièrement; ce n'est que depuis cent

s'est occupé de  
 un uni. & agréabl  
 riante, nous con  
 est située au bas  
 de loin fort jolie,  
 détrompe, quand  
 es édifices public  
 me trois mille m  
 au monde où l'o

7, nous fîmes six  
 plus beau; & le  
 nous empêcha  
 petite ville, à ne c  
 mais elle a tant de  
 grands, qu'un ho  
 heure à la traver  
 porte le nom de la v  
 ation en est riante  
 abondent & sont à  
*Obber*, on commen  
 que persan dans le  
 gnes. Le 9, nous fin  
 stérile, & où le c  
 fini qu'une allée  
 Casbin à gauche à  
 un séjour de q  
 n. 1674: en voici l

s'est occupé de la rebâter. Le 6, un ~~\_\_\_\_\_~~ <sup>Arménie.</sup>

in uni. & agréable, percé à travers une  
riante, nous conduisit à Sultanie. Cette  
est située au bas d'une montagne; elle  
de loin fort jolie, & bien construite; mais  
détrompe, quand on y est entré: il y a  
des édifices publics considérables, & elle  
a environ trois mille maisons. Il y a peu de  
au monde où l'on voie de plus vastes

Le 7, nous fîmes six lieues dans un pays  
plus beau; & le 8, la lassitude de nos  
cheux nous empêcha de passer *Ebber*: c'est  
une petite ville, à ne compter que les mai-  
sons; mais elle a tant de jardins, & ces jardins  
sont si grands, qu'un homme à cheval est une  
heure à la traverser. Un petit fleuve  
porte le nom de la ville, passe au milieu;  
& l'irrigation en est riante & agréable; les vi-  
vres y abondent & sont à bon marché.

Après *Ebber*, on commence à n'entendre plus  
que persan dans les villes & dans les  
campagnes. Le 9, nous fîmes neuf lieues dans ce  
pays fertile, & où le chemin est aussi beau  
qu'un jardin. Nous laissâmes  
*Casbin* à gauche à cinq lieues de nous;  
un séjour de quatre mois avec la  
date de 1674: en voici la description.

**Arménie.** Casbin est une grande ville située dans une très-belle plaine ; elle a été autrefois entourée de murs , on en voit les ruines ; elle a douze mille maisons & cent mille habitans. La plus belle place qu'on y voit , c'est l'*hippodrome* ou carrière pour la course des chevaux ; elle a sept cents pas de long & cent cinquante de large : le palais royal a six portes ; il y a au-dessus de sa principale une inscription en lettre d'or , dont voici le sens : *que cette triomphante porte soit toujours ouverte à la haute fortune , par la vertu de la conquête que nous faisons , qu'il n'y a point d'autre Dieu.* Il n'y a qu'une mosquée considérable à Casbin : on y voit plusieurs beaux *minarets* ; mais , ce qui fait le plus grand ornement , c'est le grand nombre de palais que les grands de Perse y ont construits , & où ils habitent pendant les longs séjours que la cour de Perse fait de tems en tems dans cette ville. Il ne faut pas oublier de dire qu'il est sorti de Casbin plusieurs auteurs célèbres , entr'autres *Lokman* , fameux par les fables qu'il a composées , & qui ressemblent si fort à celles d'*Ésope* , que des savans ont prétendu qu'elles ne sont que le fait qu'un seul & même ouvrage.

Nous partîmes le 10 , continuant de marcher droit au midi ; nous partions toujours

à une heure ou deux après le lever du soleil. Dans ce voyage générale-ment pendant le beau jour de l'ardeur du soleil. La nuit on est plus alerte que le jour , & on regagne ce que l'on avait perdu pendant le jour. Le 11 , notre camp fut traversé par une rivière & très-bien cultivé où se donna une bataille à Mithridate , & que l'on a vu si célèbre dans l'histoire. Les Perses après avoir marché pendant plusieurs jours arrivèrent à Sava , ville située vis-à-vis Sava , où se fait un pèlerinage fameux par les miracles ; ils l'appellent *Sava* ; ce prophète y a son tombeau un peu au-delà d'une mosquée marquée sur un des lieux de la ville. Les Perses de la ville de Rey ont fait un tombeau pour son antique sépulture. Cette ville passa sous le joug du christianisme , & est plus peuplée de l'Asie.

de heure ou deux avant le coucher du soleil. Perse.

Un voyage généralement ainsi dans tout l'Orient pendant le beau tems pour être à couvert de l'ardeur du soleil, qui serait accablante pendant le jour. La nuit, on marche plus vite on est plus alerte ; en arrivant on se met au lit, & on regagne sur le jour pour dormir, que l'on avait perdu la nuit.

Le 11, notre course fut de huit lieues ; nous traversâmes une belle plaine couverte de vergers & très-bien cultivée : on dit que c'est là où se donna une bataille entre Lucullus & Mithridate, & que la défaite de Crassus a rendu si célèbre dans l'histoire romaine. Le 12, après avoir marché pendant huit heures, nous arrivâmes à *Sava*, ville grande & à demi ruinée : vis-à-vis *Sava*, du côté de l'occident, un pèlerinage fameux par la dévotion des Persans ; ils l'appellent *Samuel*, & ils croient que ce prophète y a été enterré : on a bâti sur son tombeau un superbe mausolée au milieu d'une mosquée magnifique. Au levant & à six lieues de la ville, on trouve les vestiges de la ville de *Rey*, si célèbre dans tout l'Orient pour son antiquité & pour sa grandeur. Cette ville passait, dans le neuvième siècle du christianisme, pour la plus riche & la plus peuplée de l'Asie ; & si l'on en croit

**Perse.** les géographes des Persans & des Arabes , elle était divisée en quatre-vingt-seize quartiers dont chacun avait quarante-six rues , chaque rue quatre cents maisons & dix mosquées ; il y avait de plus dans la ville six mille quatre-vingt-cents collèges , seize mille six cents bains , quinze mille tours de mosquées , douze mille moulins , dix-sept cents canaux , treize mille caravanserais. Cette description n'a pas la moindre vraisemblance ; cependant tous les auteurs orientaux s'accordent sur ce point , & leurs histoires sont remplies de titres fastueux , de *l'empereur du monde* , de *reine de l'univers* , qu'elle donnait à cette ville superbe. Les guerres qui s'allumèrent dans son sein , vers la fin du sixième siècle du mahométisme , lui firent perdre son ancien éclat , & les Tartares la détruisirent entièrement. *Rey* , dont le nom & la gloire étonnaient l'univers , est presque ignorée aujourd'hui , & un voyageur qui contemplerait ses restes épars , a peine à croire qu'elle ait existé.

Le 13 & le 14 , nous fîmes onze lieues qui nous menèrent à *Com* ; en approchant de cette ville , nous fûmes surpris de voir dans la campagne quantité de petites mosquées & de petits mausolées : ce sont autant de chapelles où sont inhumés & réverés les descendants

*Ali*. *Com* est une ville sur le bord d'un fleuve ; elle est entourée d'un mur flanqué de tours ; on assure qu'elle est bâtie sur des rochers : son principal commerce est en laines d'épave & en cuivre ; elle des propriétés qui lui font qu'elle rafraîchit l'air pendant l'été.

Un monument fort remarquable est l'ornement de la ville ; c'est une église superbe , célèbre par ses reliques : on y a enterrés deux rois : on entre dans la ville par une porte de cours ; la première cour est pavée de fleurs ; c'est au milieu est pavée d'une balustrade ; de chaque côté , elles sont hautes de trois toises , & hautes de trois toises ; il y a vingt chambres de chaque côté ; un carré , une cheminée ; les lettres de la destination annoncent la destination ; La seconde cour est pavée de fleurs ; la troisième est entourée d'appareils de pierres , d'une terrasse ,

*Ali. Com* est une grande ville bâtie sur le bord d'un fleuve ; elle est entourée d'un fossé d'un mur flanqué de tours à demi-ruinées ; on assure qu'elle contient quinze mille maisons : son principal commerce consiste en safran, en lames d'épée & en poterie blanche : une des propriétés de cette poterie , c'est qu'elle rafraîchit l'eau & les liqueurs qu'on y verse.

Perse.

Un monument fort curieux qui fait le plus grand ornement de la ville de *Com* , c'est une mosquée superbe , célèbre dans tout l'Orient , & dans laquelle sont enterrés deux rois de Perse , *Abas* & *Si* : on entre dans cette mosquée par quatre cours ; la première est plantée d'arbres & remplie de fleurs ; c'est un carré long : l'allée du milieu est pavée & séparée des parterres par une balustrade ; il y a deux terrasses aux deux côtés , elles sont de la longueur de la cour , & hautes de trois pieds ; sur chacune , il y a vingt chambres voûtées de neuf pieds de carré , une cheminée & un portique ; dix inscriptions en lettres d'or sur le haut du portique annoncent la destination de ce monument.

La seconde cour n'est pas si belle que la première , mais la troisième ne l'est pas moins ; elle est entourée d'appartemens , chacun à deux chambres , d'une terrasse , d'un portique & d'un ca-

**Persc.**

nal ; au milieu est un grand bassin, quatre gros  
bres en marquent les coins & le couvrent  
leurs feuillages ; on entre de cette troisième cour  
dans la quatrième par un escalier de marbre  
de douze marches ; le portail en est magni-  
fique ; il est revêtu en bas de marbre blanc  
transparent, semblable à du porphyre &  
de l'agate ; le haut fait en demi-dôme  
peint de moresques d'or & d'azur ; cette qua-  
trième cour a des chambres en bas & a  
côtés avec des terrasses & des portiques ;  
sont les logemens des gens d'église, des  
gens & des étudiants, qui vivent des revenus  
de ce lieu sacré.

En face est le corps de l'édifice ; il con-  
siste en trois grandes chapelles sur une ligne  
celle du milieu a une entrée de dix-huit pieds  
de profondeur : c'est un portail de marbre blanc  
le haut, qui est aussi en demi-dôme, est  
cruisé en dehors de grands carreaux de fayence  
peints de moresques ; le dedans n'est qu'  
& azur. La porte, qui a douze pieds de ha-  
teur & six de largeur, est de marbre trans-  
parent ; les batans sont revêtus d'argent  
zélé, avec des plaques de vermeil ; la chapelle  
est octogone surmontée d'un beau dôme ;  
bas de la chapelle, à la hauteur de six pieds  
est revêtu de grandes tables de porphyre or-

ec des fleurs en or  
couvert de mores-  
quelles sont inscri-  
ptions sur l'amo-  
me s'élève une gra-  
in croissant ; cette  
les de diverses gro-  
tre, & paraît d'en-  
ds de haut avec le  
fin ; les Persans c-  
voici quelques - u-  
j'ai parlé.

tout ce qui n'est pas  
Dieu & c'est assez.  
toute louange, non  
; et tout le bien  
qu'une ombre de b-  
e dévot ne doit pas  
compensé. L'amant  
de son objet, & v-  
l'union & la jouiss-  
ant amant, puisqu'il  
plaisir de ce qu'il a-  
comble du plaisir e-  
a aime.  
ne travaille pour m-  
er à corps perdu da-

des fleurs en or & en couleurs ; le haut  
 couvert de moresques d'or & d'azur , sur  
 lesquelles sont inscrites des sentences & des  
 orations sur l'amour divin : au-dessus du  
 se s'élève une grande aiguille , surmontée  
 en croissant ; cette aiguille est composée de  
 plusieurs de diverses grosseurs , posées l'une sur  
 l'autre , & paraît d'en bas avoir plus de vingt  
 coudes de haut avec le croissant : le tout est  
 de fer ; les Persans disent que tout est mas-  
 sif de fer ; voici quelques - unes de ces inscriptions  
 que j'ai parlé.

Persans.

*Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien.*

*Dieu & c'est assez.*

*Toute louange , non rapportée à Dieu , est  
 vaine ; et tout le bien qui ne vient pas de lui  
 est qu'une ombre de bien.*

*Le dévot ne doit pas aimer Dieu en vue de  
 récompense. L'amant qui se plaint d'être sé-  
 paré de son objet , & voudrait toujours vivre  
 dans l'union & la jouissance , n'est pas vérita-  
 blement amant , puisqu'il ne se résigne pas au  
 plaisir de ce qu'il aime.*

*Le comble du plaisir est d'être uni à l'objet  
 que l'on aime.*

*On ne travaille pour moi à autre chose qu'à  
 tomber à corps perdu dans cet abîme.*

---

Perse.

Au milieu de cette chapelle est le tombeau de *Fahmé*, fille de *Moufa-Cazem*, un de douze califes que les Persans croyent avoir les légitimes successeurs de Mahomet. Ce tombeau est long de huit pieds, large de cinq & haut de six ; revêtu de carreaux de fayence peints de moresques, & couvert d'un dôme d'or : il est fermé par une grille d'argent, haute de dix pieds & massive, & couronnée aux quatre coins de quatre grosses pommes d'or & des rideaux de velours vert tendus sur la grille en dedans, en interdisent la vue au peuple ; ce n'est que par faveur ou pour de l'argent qu'on le voit. Au-dessus du tombeau, à six pieds de hauteur, pendent plusieurs vases d'argent ; c'est une espèce de lampe : il y en a de deux poids de soixante marcs.

Il y a des inscriptions suspendues à la grille ; elles sont en lettres d'or, sur des velours de la grandeur d'une feuille de grand papier. Ces inscriptions contiennent les éloges de la sainte & de sa famille. Celle qui est en face en entrant, est la prière qu'ont accoutumé de faire tous ceux qui viennent en pèlerinage à ce sépulcre. Le pèlerin, en entrant, baise trois fois le seuil & la grille ; il se tient de bas le visage tourné vers le tombeau. Un de ses mollack, qui sont là jour & nuit de servir

fait dire mot à mot la prière, & la finie, le pèlerin baise le seuil de la grille & le seuil de la porte. Quelque monnaie on donne pour le pèlerinage, on la met dans un bal qu'on paie au pèlerin. Dans les chapelles de deux rois, on voit le plus beau que de la terre, or ou azur. Le dôme est d'un double rang de vitrage est de glaces d'azur, enchâssées dans des sentences en persien & arabes d'or, formant un cercle ; trois lampes pendent au-dessus du dôme ; une grande pèse vingt-quatre livres & des verges d'argent ; le tombeau est de la grandeur de l'ard de Perse, qui est de six l'aune, & d'un pied de haut. On voit au-dessus du dôme des crépines de la grandeur d'un d'Abas a une frise chargée en cartouches de lettres d'or l'éloge de la sainte, la grande idole de la sainte *Husan-Cazy* ; c'est

fait dire mot à mot cette prière ; dès qu'elle finie, le pèlerin baise une seconde fois la porte & le seuil de la porte, & donne au prêtre quelque monnaie. S'il dem. ande acte de pèlerinage, on lui en délivre le procès-verbal qu'on paie aussi.

Dans les chapelles des côtés, sont les tombeaux de deux rois de Perse. On ne voit rien plus beau que ces mausolées; tout y est d'or, de rubre, or ou azur. Le dôme est percé en haut d'un double rang de vingt-quatre fenêtres; le vitrage est de glaces de crystal, peint d'or & d'azur, enchâssées dans l'argent massif. Des tablettes d'or, sur lesquelles sont écrites en caractères d'or, forment un linteau au-dessus de la porte; trois lampes d'or massif sont suspendues au-dessus du tombeau d'*Abas*. La grande pèse vingt-quatre marcs; elles tiennent aux parois par des verges d'argent qui tombent du fond du dôme; le tombeau est couvert de ce riche tapis de Perse, qui coute huit à neuf cents livres l'aune, & d'une houffe d'écarlate où sont brodés des crépines d'or. La galerie du tombeau d'*Abas* a une frise qui règne tout autour, divisée en cartouches d'azur, où est écrit en caractères d'or l'éloge fameux d'*Ali*, le grand, la grande idole des Persans, fait par le roi *Husan-Cazy*; c'est une pièce d'éloquence.

---

Perse.



compense quantité de citernes & de sources ; ~~\_\_\_\_\_~~  
 commerce est fort étendu ; car , outre les Perse  
 fons d'eau , dont elle fournit la capitale &  
 environs , pendant une grande partie de  
 l'année , elle tire encore de grandes richesses  
 de ses manufactures de velours & de soie ;  
 c'est le lieu de la Perse où se font les plus  
 beaux satins , & les plus riches brocards d'or  
 & d'argent.

Le 19 , la lassitude de nos chevaux nous  
 obligea de demeurer à *Cachan* ; nous en par-  
 tîmes le 22. Au bout de deux heures de che-  
 val , nous gravâmes sur une haute montagne ,  
 qui n'est pas facile à passer. Nous trouvâmes sur le  
 sommet un grand & beau caravanserail & un  
 grand lac dont les eaux arrosent la plaine de  
*Cachan*. Après avoir descendu la montagne ,  
 nous entrâmes dans une vallée fort étroite , qui a  
 une lieue de longueur ; tout cet espace est  
 rempli de vignobles , de jardins & d'habita-  
 tions. Le 21 & le 22 , nous fîmes treize lieues  
 sans rien appercevoir de remarquable.

Le 23 , nous partîmes plus tard que nous  
 avions fait les jours précédens , afin de ne  
 pas arriver à *Isbahan* avant le jour ; à mesure  
 que nous approchions de cette ville , nous  
 vîmes les campagnes mieux cultivées , le  
 sol plus riche , les bourgs & les villages

---

*Perse.*

en plus grand nombre. Les maisons de  
 fance, les palais paraissaient se multiplier  
 la route, & nous annonçaient d'avance l'  
 pulence & la grandeur de la capitale. Nous  
 rencontrâmes tant de caravanserais & de  
 lages, en faisant les neuf lieues dont nous  
 étions encore éloignés, que nous crûmes  
 dans ses faubourgs deux heures avant  
 d'y arriver.

---

D E

C H

*ographie d*

NOUS entrâ  
 matin, le 2  
 ocié & moi  
 presque a  
 é du palais  
 tres, qui  
 tes les pa  
 emier jour  
 jour suiva  
 Européens  
 Arméniens  
 dans mon  
 ns une gran  
 ands du ter  
 agraciés. La  
 rtains jeun  
 érite; cette  
 truire inces  
 Le 26, le

aisons de p  
multiplier  
d'avance l  
apitale. No  
ails & de  
dont nous  
s crèmes é  
es avant q

## CHAPITRE V.

*Géographie de la Perse. — Son État physique.*

*— Son Histoire naturelle.*

NOUS entrâmes dans Ispahan, à cinq heures  
matin, le 24 juin. Nous allâmes loger, mon  
socié & moi, au couvent des capucins qui  
est presque au centre de la ville & peu éloi-  
gné du palais royal. J'y trouvai un sac de  
lettres, qui m'étaient adressées de presque  
toutes les parties du monde. J'employai le  
premier jour de mon arrivée, à *Ispahan*, &  
le jour suivant à recevoir les visites de tous  
les Européens du lieu, de plusieurs Persans  
& Arméniens, avec qui je m'étais lié d'ami-  
tié dans mon premier voyage. La cour était  
dans une grande confusion; presque tous les  
grands du tems du feu roi étaient morts ou  
exilés. La faveur résidait sur la tête de  
certains jeunes seigneurs sans talens & sans  
vertu; cette considération me détermina à  
instruire incessamment le roi de mon retour.

Le 26, le supérieur des capucins prit la

Perse

Perso.

peine d'aller voir de ma part le contrôleur général de la maison du roi, que je connoisais depuis long-tems. Je le chargeai de dire qu'une indisposition m'empêchait de l'aller saluer; mais que les bontés qu'il avoit eues pour moi, il y avait six ans, me faisoient prendre la liberté de m'adresser à lui pour me présenter au nazir ou surintendant; que je le suppliais de rappeler à ce ministre l'ordre que j'avois reçu du feu roi de retourner en Europe acheter des riches ouvrages en porcelaines, & de les lui apporter moi-même. J'ajoutai à cela des engagemens de marquer sa reconnaissance par des présens, comme je devois le faire quand il le faudroit.

La réponse que je reçus de ce seigneur fut que j'étais le bien-venu, que je pouvois compter sur lui, & qu'il rempliroit de son mieux l'attente que j'avois mise dans ses bonnes offices; qu'il ferait savoir mon arrivée au nazir, & qu'au reste j'espérasse en la clémence de Dieu. Les Persans finissent toujours leurs réponses par ces mots. J'appris en même tems une nouvelle qui me donna des craintes; c'est que le jour précédent, le roi s'étant enivré comme il avait coutume de faire presque tous les jours, il se mit en fureur contre un joueur de luth, qui, à son gré, en avait mal joué

commanda à Nestor, gouverneur d'Irivan. Le prince, en passant sur une pile de bois, se jeta sur un favori qui n'étoit pas innocent d'avoir commis aucun crime. Le roi ne lui en pardonna pas la fougue de l'ordre qu'il avoit contenta de réprimander le luth de ce favori à plaisir à son retour. Il ne s'écoula pas d'une heure, que le favori se jeta sur le luth de son ordre, & s'étant emporté, commanda au grand vizir de saisir les deux les mains du coupable, & de se jeter aux pieds du favori; le roi, en le voyant si furieux, cria aux eunuques d'écouter sa sentence. Ali-Can, ce grand vizir, se trouva présent, & fut très-malheureux; il se jeta sur le roi en les embrassant, & le supplia de lui faire sa grâce. Le roi s'arrêta, & dit: *ce favori est bien téméraire d'oser se jeter sur moi, & de me demander*

commanda à *Nefi-Ali-Bec*, son favori, fils  
 gouverneur d'Irivan, de lui couper les  
 mains. Le prince, en prononçant cette sentence,  
 se jeta sur une pile de carreaux pour dormir.  
 Le favori qui n'était pas si ivre, ne recon-  
 nut aucun crime dans le condamné, crut  
 que le roi ne lui en trouverait pas non plus  
 et que la fougue de l'ivresse serait passée. Il  
 se contenta de réprimander sévèrement le  
 favori de luth de ce qu'il ne s'étudiait pas  
 assez à plaire à son maître. Le roi s'éveilla  
 au bout d'une heure, & voyant ce favori  
 jouer du luth comme auparavant, il  
 rappela l'ordre qu'il avait donné à son favori,  
 & s'étant emporté contre ce seigneur,  
 commanda au grand-maître de leur couper  
 les deux les mains & les pieds : le grand-  
 maître se jeta aux pieds du roi pour avoir la  
 pitié du favori; le roi extrêmement indigné  
 & furieux, cria aux eunuques & aux gardes  
 d'exécuter sa sentence sur tous les trois.  
*Ali-Can*, ce grand visir, qui était hors de  
 la ville, se trouva présent, pour le bonheur  
 des malheureux; il se jeta aux pieds du  
 roi, en les embrassant, & le supplia de leur  
 pardonner. Le roi s'arrêtant un peu, lui dit :  
*ne sois bien téméraire d'espérer que je t'accorde  
 ce que tu me demandes, moi, qui ne saurais*

Pers.

**Perse.**

obtenir de toi, que tu reprennes la charge de premier ministre. Sire, répondit le suppliciant, je suis votre esclave, je ferai toujours ce que votre majesté me commandera. Ces paroles paifèrent le roi, qui fit grace aux trois condamnés; & le lendemain matin, il envoya Cheri-Ali-Can un calaat. On appelle ainsi un vêtement que le roi envoie par honneur à celui qu'on jette à la porte du palais; & par semé de fleurs, qu'on jette après le roi. La salle où était une magnifiquement sa personne & de riches cassollette. Les musiciens c louange & à celle dîner il entra dans Les seuls eunuques gagnèrent; & bien en conçût de leur: tant le préjuvoir sur l'esprit que leurs rois d'une autre espes, & qu'ils portebénédiction. tendue de la Perse a

Le 27, ce ministre, revêtu de l'habit que le roi lui avait envoyé, alla lui baiser les pieds, & reçut ensuite les complimens de la cour, sur son rétablissement dans la première charge de l'empire.

Le 30, il donna un festin au roi, qui dura vingt-quatre heures. Le prince y alla à six heures du matin. Tout le chemin, entre le palais royal & celui du ministre, était couvert de brocard d'or & d'argent, & bordé par les officiers & les domestiques, rangés en deux files, tenant chacun une pièce du magnifique tapis que le roi faisait à sa majesté; il consistait en étoffes de soie & d'or, en vaisselle d'or & d'argent monnoyé. Quand le roi fut à six heures

la porte du palais, le premier ministre qui attendait, fit jeter à ses pieds une grande quantité d'or, d'argent & de cuivre monnoyé. Il faut remarquer qu'on n'en couvre qu'un côté; l'autre est bien balayé, bien arrosé & parsemé de fleurs: les étoffes & l'architecture qu'on jète appartiennent aux valets-de-chambre du roi. La salle où il fut introduit étoit tapissée de riches tapis. Il s'assit à une table où étoit une magnifique collation; on mit devant sa personne & devant les principaux seigneurs qui étoient venus avec lui, de grandes tables chargées de riches caffolettes où brûlaient des parfums. Les musiciens chantèrent des paroles de louange & à celle du premier ministre; après le dîner il entra dans l'appartement des femmes. Les seuls eunuques de la maison l'accompagnèrent; & , bien loin que le maître de la maison en conçût de la jalousie, il s'en fit gloire: tant le préjugé & la coutume ont du pouvoir sur l'esprit de ces gens-là, qui croient que leurs rois sont des personnes saintes, d'une autre espèce que le reste des hommes, & qu'ils portent par-tout le bonheur & la bénédiction.

---

 Perse.

l'étendue de la Perse a singulièrement varié,

Perse.

depuis l'origine de sa population jusqu'à  
 jours; ce qui vient de cette foule de conq  
 rans dont elle a subi successivement le j  
 La Perse primitive était très-bornée; elle  
 causait aucun ombrage aux monarques de  
 nive & de Babylone. Cyrus la tira de son  
 écurité, & fit de la capitale de son empire  
 métropole de l'Asie. Cette grande r ne  
 que deux siècles. Alexandre parut & l'héri  
 de Cyrus devint une province de la M  
 doine. Les Parthes, les Arabes, les Tan  
 ont dans la suite changé encore la face  
 cette contrée, & même depuis que les fo  
 en sont les maîtres, les frontières ont été  
 conscrites ou reculées suivant qu'elle a eu  
 souverains des esclaves couronnés ou  
 hommes à grand caractère, de *Scah-Huffai*  
 des *Kouli-Kan*.

La Perse, proprement dite, peut avoir  
 viron 600 lieues d'occident en orient, &  
 du midi jusqu'aux confins de la Géorgie  
 aux rivages de la mer Caspienne; on la  
 bornée, à l'orient, par l'empire du Mogol  
 à l'occident, par les possessions des sultans  
 Constantinople en Asie. Ses limites, au m  
 sont le golfe auquel elle a donné son n  
 & qui la sépare de la grande péninsule o  
 pée de tout tems par les Arabes.

La température  
 tendue de la Per  
 e; dans les provi  
 niver, au contrai  
 montagnes de la M  
 empire qu'on re  
 énergie & tout  
 oncé un ciel bie  
 Le soleil achè  
 commencé; sans nu  
 nière: il ne s'élè  
 ent, aucune de c  
 qui allument le  
 tes, de fleurs &  
 nos climats, se r  
 ée dans cette cor  
 l'attente du con  
 air, en particulie  
 erse, qu'aucun fl  
 ne s'y altère; les  
 m à Ispahan, ne s  
 ou un œillet. Met  
 apier à l'air, vous  
 sèche comme ve  
 reté de cet air qu  
 et ce beau climat  
 int, cette santé co  
 es heureuses qu'on  
 Tome XXVII.

La température n'est pas la même dans toute l'étendue de la Perse, à cause de sa vaste étendue; dans les provinces du midi il n'y a point d'hiver, au contraire, il est très-long vers les montagnes de la Médie. C'est au centre de l'empire qu'on retrouve la nature dans toute son énergie & toute sa magnificence : tout y annonce un ciel bienfaisant & une terre fertile. Le soleil achève son cours comme il l'a commencé, sans nuages qui interceptent sa lumière : il ne s'élève du sol que ses feux vifs, aucune de ces exhalaisons sulphureuses qui allument le tonnerre : toutes sortes de fleurs, de fleurs & d'aromates, inconnues dans nos climats, se reproduisent plusieurs fois l'année dans cette contrée heureuse, & trompent l'attente du conquérant qui la dévaste. L'air, en particulier, est si pur au milieu de la Perse, qu'aucun fluide exposé à ses impulfions ne s'y altère ; les vases où on renferme des fleurs à Ispahan, ne se bouchent qu'avec une feuille de safran ou un œillet. Mettez, le soir, une feuille de safran à l'air, vous la trouverez le lendemain sèche comme vous l'avez mise. C'est à la pureté de cet air que les hommes qui habitent ce beau climat doivent cette fraîcheur & cette santé constante, & sur-tout ces années heureuses qu'on ne retrouve plus chez

Perse.

Perse.

nos Européens que dans les statues des Apollons & des Apollon du Belvédér.

La sécheresse de l'air, au centre de la Perse, fait que le pays n'est point sujet à la pluie de nos météores : on n'y voit point, en particulier, les sept couleurs primitives se nuancer & se fondre dans un arc-en-ciel. Mais comme le fluide électrique, répandu dans toutes les parties de l'atmosphère, n'en a que peu de force, l'obscurité profonde des nuits d'été est souvent éclairée par les feux variés des aurores boréales.

L'air s'altère par degrés, à mesure qu'on approche de la mer Caspienne ou du golfe Persique : à ces deux extrémités de l'empire, des exhalaisons fétides s'élèvent de la fange des marécages, & les vents qui s'en chargent portent par-tout l'épidémie & la mort. Parmi ces vents pestilentiels, il y en a un qu'on redoute beaucoup le long du golfe ; on l'appèle *samiel* ; c'est lorsque l'air est embrasé par les feux du soleil qu'il prend naissance ; il ne se lève point par degrés, mais tout-à-coup il prend la violence d'un ouragan ; il parcourt la plaine sifflant avec grand bruit, & étouffe en un instant tous les êtres animés qu'il peut atteindre. L'infortuné que le *samiel* empoisonne, tombe en dissolution sans rien perdre, ni de la

ure, ni de sa couleur ; au contraire, le crocodile, il voit ses membres lorsqu'on sent approcher promptement s'écrouler à terre sur le ventre, poussée contre la poitrine, le tourbillon soit passé. Ces frontières de l'empire, un pareil abandon de ces terres inhabitées ; l'intérêt au défaut de pluies, au lieu de rivières, ce sont les seules où la végétation ne s'élève point ; elles en très-petite de l'Araxe de navigation ne prend sa source, en Arménie, & par ses sinuosités, il va se perdre dans la mer.

Les anciens Perses, qui ne regardoient que les esclaves de ces contrées même les plus utiles travaux, fuyant à la fécondité ; ils ne s'attachent qu'à la culture des vignes, & quand ils ont de très-abondantes, ils en con-

ure, ni de sa couleur. Le voyageur qui le rencontre, le croit endormi; mais s'il le touche, il voit ses membres tomber en poussière. Lorsqu'on sent approcher ce vent mortel, il se jette promptement s'envelopper la tête, se jette à terre sur le ventre, & s'y tenir la face pressée contre la poussière jusqu'à ce que le tourbillon soit passé. Il ne dure ordinairement qu'un quart-d'heure.

Ces frontières de la Perse ne sont, à cause d'un pareil abandon de la nature, que des déserts inhabités; l'intérieur même du pays, par défaut de pluies, admet peu de culture. Les plaines que des rivières fécondent, sont presque les seules où la végétation s'anime, encore sont-elles en très-petit nombre. On n'y voit que l'Araxe de navigable; on fait que ce fleuve prend sa source au pied du mont Ararat, en Arménie, & qu'après un cours plein de sinuosités, il va se jeter dans la mer Caspienne.

Les anciens Perses, plus actifs, plus laborieux que les esclaves énervés des sophis, dans les contrées même les plus arides, savaient tirer d'utiles travaux, forcer une nature marâtre à la fécondité; ils creusaient au pied des montagnes, & quand ils rencontraient des sources abondantes, ils en conduisaient les eaux dans

---



---

 Perse.

Perse.

leurs champs, par des canaux souterrains de neuf pieds de profondeur. On a compté une infinité de ces canaux dans la seule province du *Khorasan*.

A ces travaux particuliers, les souverains joignaient des monumens publics, propres à encourager l'agriculture ; tels étaient des canaux qui portaient au loin les eaux surabondantes des rivières. On perçait à grands frais des montagnes, & on élevait des aqueducs sur les terrains bas, afin de conserver le niveau. Tous ces grands ouvrages, qui provenaient jusqu'à quel point de perfection on avait porté autrefois l'architecture hydraulique en Perse, sont aujourd'hui en ruines, & diverses causes ont contribué à cette décadence.

D'abord, la population n'est plus la même dans cette partie de l'Asie, qu'elle l'était sous les successeurs de Cyrus ; & il faut l'attribuer non-seulement aux guerres perpétuelles de cet empire est le théâtre, mais encore à l'indifférence qu'inspirent la religion & le gouvernement.

Les Persis, qui, au travers d'un si grand nombre de siècles, nous ont transmis, presque dans toute son intégrité, le culte de Zoroastre, avaient à cet égard un dogme bien favorable à l'économie politique : ils disaient que des

DES

ter un champ  
aient les actions  
l'ordonnateur de  
la philosophie  
ale. Le musulman  
isme, ne travail  
ent : la vie pour  
il ne faut s'occ  
er une bonne hôte  
Quoique les Per  
cultivateurs, on tro  
ons de cet empire  
fait embrasé, un  
peuvent la fertilité  
ment, le riz, & l  
Europe y parvien  
r maturité ; le mel  
mats, est un des  
te partie de l'Asie  
Le raisin vient à  
en compte environ  
très-estimées : les  
t la peau est rouge  
te de violet ; ceu  
ffeur de nos noix.  
in avec soin, par  
endu dans la religio  
la datte de Perse

her un champ & engendrer un homme, P. 100.  
 raient les actions les plus méritoires aux yeux  
 de l'ordonnateur des mondes. Il s'en faut bien  
 que la philosophie mahométane soit aussi so-  
 liale. Le musulman, avec son opinion du fa-  
 lisme, ne travaille que pour jouir du mo-  
 ment : la vie pour lui est un grand chemin,  
 où il ne faut s'occuper que du soin de trou-  
 ver une bonne hôtellerie.

Quoique les Persans modernes ne soient pas  
 cultivateurs, on trouve encore, dans les ré-  
 gions de cet empire, dont le sol n'est pas tout-  
 fait embrasé, une foule de végétaux qui  
 prouvent la fertilité naturelle du terroir. Le  
 riz, le maïs, le millet, le froment, le riz, & la plupart des légumes de  
 l'Europe y parviennent d'eux-mêmes à toute  
 maturité ; le melon, si dangereux dans nos  
 climats, est un des alimens les plus sains de  
 cette partie de l'Asie.

Le raisin vient à merveille dans la Perse :  
 on en compte environ quatorze espèces, tou-  
 tes très-estimées : les plus renommés sont ceux  
 dont la peau est rouge ou noire, ou avec une  
 teinte de violet ; ceux-là ont des grains de la  
 grosseur de nos noix. Les Persans cultivent le  
 raisin avec soin, parce que le vin n'est pas  
 défendu dans la religion de Zoroastre.  
 La datte de Perse est excellente, & pro-

Perse.

duit un syrop supérieur au miel-vierge : elle croît en forme de grappes , au haut du palmier , parce que toutes les provinces de cet empire ont des fruits particuliers , qu'elles cultivent de préférence. On distingue les dattes de Caramanie , les grenades de Schiras , les oranges de l'Hyrcanie , les pêches & les pistaches de la Bactriane : l'abondance des aliments de ce genre est telle , qu'on en voit quelquefois de cinquante sortes différentes sur la table des Apicius.

Toutes les fleurs de nos climats semblent indigènes à la Perse : le *Mazandran* n'est qu'un vaste parterre , de septembre en avril. On voit dans l'Hyrcanie des forêts entières d'orange. Il y a autour d'Isphahan des touffes innombrables de rosiers , qui donnent des roses jaunes blanches & rouges à-la-fois. La plus belle fleur de ce climat fortuné est inconnue à l'Europe : c'est le *gulmikek* ; chaque tige en porte une trentaine , & de la forme d'un clou de girofle ; sa couleur est d'un ponceau très-vif. Rien n'égale le parfum qu'elle répand autour d'elle. Les commentateurs de l'Alcoran permettent aux musulmans fidèles , qu'ils cultivent le *gulmikek* avec les houris , dans les intervalles de leurs jouissances.

Parmi les plantes dont s'honore la Perse

On cite le tabac , l'opium qui fournit un remède pour l'amour est une de ces plantes qui monte jusqu'à la lune en faisant une spirale ; on retire le suc épais de l'opium ; on s'occupe de ce métier ; & telle est la fumée que le pavot exhale , qu'on ne peut faire ce métier dangereux sans se décharner & le faire semble moins à un homme. Les arbres réussissent dans la Perse : les sapins & les platanes sont le plus commun ; leur hauteur & un volume plus fertiles ne sont pas les plus plantane sur-tout l'Orient attribuent une grande utilité à ce qu'on en a planté des arbres dans les d'Isphahan ; & , d'ailleurs on n'y a point vu d'arbres. La minéralogie de la Perse est l'industrie de la Perse ; les mines de l'Asie , qui sont les plus riches ; & l'on fait que ces mines forment ces lentes pierres précieuses ; on désigne sous le nom de pierres précieuses. Une seule

cite le tabac, le coton, & un petit arbrif-  
 qui fournit un duvet de soie; le pavot Perse,  
 tout est une de ses plus riches productions;  
 monte jusqu'à la hauteur de quarante pieds:  
 est en faisant une incision à la tère de la fleur,  
 on retire le suc épaissi dont on forme l'*opium*.  
 on s'occupe de ce travail, avant le lever du  
 soleil; & telle est la force de la vapeur que  
 le pavot exhale, que l'ouvrier qui se condamne  
 à ce métier dangereux, le visage livide, le  
 corps décharné & les mains tremblantes, res-  
 semble moins à un homme qu'à un cadavre.  
 Les arbres réussissent en Perse; les saules,  
 les sapins & les platanes y acquièrent une  
 hauteur & un volume, dont nos campagnes  
 les plus fertiles ne nous offrent point d'idée,  
 le plantane sur-tout, à qui les physiciens de  
 l'orient attribuent une vertu anti-pestilentielle:  
 on en a planté des allées dans la plupart des  
 villes d'Isphahan; &, depuis ce tems-là, dit-on,  
 n'y a point vu d'épidémies.

La minéralogie devoit occuper beaucoup  
 l'industrie de la Perse; car c'est une des con-  
 trées de l'Asie, qui renferme le plus de mon-  
 tagnes; & l'on fait que c'est dans leur sein que  
 se forment ces lentes productions de la nature,  
 qu'on désigne sous le nom de métaux & de  
 minéraux. Une seule chaîne du Caucase, le

**Taurus**, traverse la Perse dans sa plus grande longueur, du nord au midi. Le pic le plus élevé de cette chaîne est le mont *Damvan* espèce de volcan qui brûle la nuit comme le Vésuve: on prétend que ceux qui ont la hardiesse de monter sur le cratère, d'où ses feux s'exhalent, découvrent, de cette éminence la mer Caspienne, qui est éloignée de quarante lieues.

Il ne paraît point que les anciens se soient beaucoup occupés à exploiter les mines cachées dans les entraves des montagnes de la Perse; on n'a même commencé à exploiter cette grande branche de commerce, que depuis le règne du sultan *Schah-Abas*; aujourd'hui le gouvernement tire un grand parti des mines de fer de l'Hyrcanie & de la Bactriane; de celles de plomb, qu'on a découvertes auprès de *Kirmân*, & de celles de cuivre, qui se trouvent dans les montagnes du *Mazandran*.

Les mines les plus fécondes sont celles d'acier: ce métal semble être d'une autre nature que le fer; le soufre dont il est imprégné, fait, qu'en jetant sa limaille sur le feu, on l'y voit pétiller comme de la poudre à canon; si on l'expose au foyer de verrerie, il se décompose, & devient comme du charbon: cette sorte d'acier est de la plus grande finesse:

la dureté du diamant, comme les Perses, la trempe qu'ils en font, & les usages de leurs artificiers de ceux qui font la Perse & d'Angleterre.

On n'a point remarqué de mines de montagnes de Perse, qui contiennent de l'argent dans la Perse de bois a toujours été en usage.

La production des mines d'argent est d'ailleurs celle de la Perse, & de la Parthiène. Le soufre est commun à la Perse, & dans plusieurs lieux, on y trouve le sel, qu'on exploite sur les côtes du golfe Persique, & dans les Indes, il y en a aussi dans la Médie, qu'on exploite comme des pierres de ponce, & si compacte & si dure, qu'on s'en sert pour bâtir de grands édifices. La Perse ne vaut pas ce qu'on en dit, elle possède

dureté du diamant & la fragilité du verre ;  
 mais, comme les Persans ne savent pas lui  
 donner la trempe qui lui convient , les ou-  
 vres de leurs artistes n'ont jamais la délica-  
 tesse de ceux qui sortent des manufactures de  
 France & d'Angleterre.

Perse.

On n'a point rencontré de mines d'or dans  
 les montagnes de Perse : il y en a quelques-  
 unes d'argent dans le *Mazandran* ; mais la di-  
 versité de bois a toujours empêché de les ex-  
 ploiter.

La production des minéraux accompagne or-  
 dinairement celle des métaux. On tire le sal-  
 tre d'une montagne qui sépare l'Hyrcanie  
 de la Parthiène. Le soufre & l'alun semblent si  
 communs à la Perse , qu'on y trouve des plaines  
 de plusieurs lieues , qui en sont couvertes.  
 On tire le sel , qu'on se procure par l'évapo-  
 ration sur les côtes du golfe Persique & de la  
 mer des Indes , il y en a des mines abondantes  
 dans la Médie , qu'on transporte par blocs ,  
 ainsi que des pierres de taille : ce sel fossile est  
 si compacte & si dur dans les déserts de  
 l'Arabie , qu'on s'en est servi quelquefois  
 pour bâtir de grands édifices. Le naphte de  
 Perse ne vaut pas celui de Chaldée ; mais ,  
 au contraire , elle possède une autre espèce

Perse. de substance lapidifique, infiniment plus précieuse.

S'il faut ajouter quelque foi à la médecine de l'Orient, il s'agit ici de son *moum*, connu en Europe sous le nom de baume de *mie*: ce suc admirable, appliqué sur le corps humain, guérit radicalement les plaies les plus dangereuses, & même les fractures; les arbres qui distillent ce baume, appartiennent au gouvernement, & tout le *moum* qu'on cueille est déposé au trésor royal, où il tient une place plus utile que de vains métaux sur-tout si on le laisse circuler dans le pays pour les besoins de la multitude.

On rencontre, dans toutes les montagnes des carrières de marbre: le plus beau est celui de Tauris; il est blanc, nuancé de vert & transparent comme du crystal de roche; y a aussi des pierres précieuses en Perse; la plus célèbre est le *phirouze* de l'Orient, nous connoissons sous le nom vulgaire de turquoise; on la trouve en particulier dans le sommet d'une montagne, qui sépare la Parthie de l'Hyrcanie, & qui en a pris le nom de *Phirouz-Cou*. Le roi seul fait exploiter cette mine: ainsi les plus belles turquoises de l'Orient restent ensevelies dans son trésor.

Les sophis tirent un peu plus de part

ameuse pêche de  
le golfe Persique  
ans, près de qu  
de Baharem qu'  
s tant de siècles q  
les fournit, n'est p  
es sont d'une eau  
ylan & du Japon  
les unes en gros  
gularité.

Le règne animal,  
trées, mérite aussi  
aliste. Les chevau  
aux de tout l'Orien  
jambes fines, sont  
gue, vifs & légers  
meilleurs, ni les  
rabie sont les plus  
rabie, qui sont d'  
si singulières s'est  
e les chameaux, qu  
ent, & qu'on appè  
s, des navires de  
grande charge qu'ils  
ement de douze à  
nds chameaux, &  
ts. Tout le poil de  
tems: le poil de ch

ameuse pêche des perles, qu'ils font faire le golfe Persique, & qui leur vaut, tous ans, près de quatre millions. C'est dans de Baharem qu'on pêche les perles; depuis tant de siècles qu'on s'en occupe, le banc les fournit, n'est pas sensiblement diminué: elles sont d'une eau moins belle que celles de Malan & du Japon; mais elles l'emportent sur les unes en grosseur, & sur les autres en singularité.

---

Perse.

Le règne animal, dans toutes ces riches contrées, mérite aussi toute l'attention du naturaliste. Les chevaux de Perse sont les plus beaux de tout l'Orient. Ils ont la tête petite, les jambes fines, sont fort doux, propres à la guerre, vifs & légers; ils ne sont pas pour cela les meilleurs, ni les plus recherchés: ceux d'Arabie sont les plus estimés. Une race d'ânes d'Arabie, qui sont d'une légèreté & d'une docilité singulières s'est propagée en Perse, ainsi que les chameaux, qui servent de monture en Perse, & qu'on appelle, dans la langue du pays, des navires de terre-ferme, à cause de la grande charge qu'ils portent: elle est ordinairement de douze à treize cents pour les grands chameaux, & de sept cents pour les petits. Tout le poil de cet animal tombe au printemps: le poil de chameau est la meilleure

**Perse.** toison de tous les animaux domestiques; en fait des étoffes fort fines; on observe qu'il est en chaleur, afin de le chauffer plus qu'à l'ordinaire, parce qu'autrement il serait indomptable; il saute alors, & fait bonds dans la campagne, comme le chevreuil plus léger.

La Perse est un pays découvert. On ne trouve d'animaux sauvages, que dans les provinces qui ont conservé leurs forêts; on y voit abonder les cerfs, les chevreuils, les gazelles.

Les bois de l'Hyrcanie ont été autrefois nommés pour être la retraite des bêtes féroces; la race ne s'en est pas éteinte: lorsqu'on était, on nous empêchait de nous écarter de la ville, & d'aller seuls à cinquante pas plus dans la crainte d'être dévorés par un de ces animaux. Ces vieilles forêts sont encore peuplées de tigres, de lions & de léopards. Le quadrupède de cette espèce le plus terrible, est le *chacal*, qu'on croit l'hyène des anciens: il marche en troupe nombreuse, poussant des hurlemens rugis, s'élançant sur tous les êtres animés qu'il rencontre & deterrant les cadavres pour faire sa pâture. Les insectes ne sont pas communs dans ce pays; il y a quelques provinces seulement, où les sauterelles sont en si grande quantité, qu'elles forment des nuages

obscurcissent l'air des du royaume, si vénimeux, meurent peu d'heures, on trouve par-tout quelques que sauvage, le meilleur, on élève un grand tout le royaume; on bâtit les plus belles, plus de trois millions perdrix de Perse, goût plus excellent, oiseaux sauvages le plus à long bec, qu'on. Son plumage est celui d'un oison: car elle est très-petite. Son bec a une longueur, il est gros, pend une peau comme un éventail. Il porte ordinairement sur son dos, où il le laisse pêcher: il a un grand bec, l'attendant dans son bec quand il ouvre ce

obscurcissent l'air ; & il y a dans quelques  
 du royaume , des scorpions gros &  
 , si vénimeux , que ceux qui en sont pi-  
 meurent peu d'heures après.

Perse.

On trouve par-tout des pigeons, tant do-  
 miques que sauvages. Comme la fiente des  
 pigeons est le meilleur fumier pour les melons ,  
 on élève un grand nombre & avec soin  
 tout le royaume ; c'est le pays du monde  
 où l'on bâtit les plus beaux colombiers ; on en  
 compte plus de trois mille autour d'Isphahan.  
 Les perdrix de Perse sont plus grosses &  
 de goût plus excellent que les nôtres. Parmi  
 les oiseaux sauvages les plus curieux, est cet  
 oiseau à long bec, qu'on appelle en France  
 le *Man*. Son plumage est doux & blanc com-  
 me celui d'un oison : c'est un monstre par la  
 raison que car elle est très-petite en proportion de  
 son corps. Son bec a seize ou dix-huit pou-  
 ces de long, il est gros comme le bras ; sous  
 ce bec, pend une peau, qu'il replie & qu'il  
 tient comme un éventail ; elle tient un sceau  
 de son bec. Il porte ordinairement son bec étendu  
 sur son dos, où il le laisse reposer. Cet oiseau  
 se pêche : il a un art merveilleux pour  
 prendre le poisson, l'attendant dans les courans,  
 prenant dans son bec, comme dans un  
 panier, quand il ouvre ce bec, un agneau y pas-



grues ou sur d'autres oiseaux, auxquels  
bouchent les yeux, afin qu'ils ne sachent  
aller, ni comment voler; on en a vu qui  
sont élevés à arrêter les hommes. Comme  
les gens d'épée sont chasseurs, ils por-  
tent, à l'arçon de la selle, une petite timbale  
de huit ou neuf pouces de diamètre; c'est pour  
appeler l'oiseau, en frappant dessus.

Dans les grandes chasses, on se sert de bêtes  
dressées à la chasse; elles ne font point  
mal aux hommes. Un cavalier en porte une  
à sa croupe, les yeux bandés avec un bourlet  
attaché par une chaîne; quand le cavalier ap-  
proche une bête qu'on relance, il débande les  
yeux de l'animal qui, en appercevant la bête,  
fait un cri, s'élance, & à grands sauts, se  
jette dessus, & la terrasse; s'il la manque, après  
quelques sauts, il se rebute & s'arrête: on  
le reprend; & pour le consoler, on le  
caresse, & on lui dit que ce n'est pas sa faute,  
mais qu'on ne lui a pas bien montré la bête.  
On dit qu'il entend cette excuse, & qu'il en  
est satisfait.

Les oiseaux, soit ceux qui nous plaisent par  
leur goût, soit ceux qui nous enchantent par  
leur plumage, sont en très-grand nombre dans  
le pays: cependant leur race devrait peu-  
être s'anéantir, à cause de la destruction jour-

**Perse.**

nalière qu'on en fait; car la chasse est assez  
bre, dans cet empire, que l'air qu'on y respire.  
Il n'y a point de Persan qui ne dresse des  
feaux de proie à la chasse du vol; & le me  
peuple y dresse jusqu'à des corbeaux. Le pe  
fon est moins commun en Perse, à cause  
petit nombre de rivières: on ne cite que  
cancres du Zenderou, qui rampent sur le  
vage, & grimpent sur les arbres, où ils  
vent de leur feuillage.

## C H A P I

*Description de la ville*

*la*

LA ville d'Ispahan,  
y comprenant les  
us grandes villes de  
plus riche & la plu  
e n'a pas moins de  
sieurs mémoires fo  
habitans à onze ce  
nt qu'il n'y en a qu  
accordent sur le nom  
et monter à trente-  
ts, savoir: vingt-  
ante-neuf dans l'enc  
le sept cent quatre  
comprenant les pala  
ns, les bazars, les ca  
ues, qui sont toutes  
arées des maisons o  
bâtie le long du fle  
uel il y a trois be

CHAPITRE

Tome XXVII.

## CHAPITRE VI.

*Description de la ville d'Ispahan , capitale de  
la Perse.*

LA ville d'Ispahan , capitale de toute la Perse ,  
y comprenant les faubourgs , est une des  
plus grandes villes du monde , j'ajoute même  
plus riche & la plus belle de tout l'Orient ;  
elle n'a pas moins de douze lieues de tour.  
Plusieurs mémoires font monter le nombre de  
habitans à onze cent mille ; d'autres affirment  
qu'il n'y en a que six cents mille ; tous  
s'accordent sur le nombre des édifices , qu'ils  
font monter à trente-huit mille deux ou trois  
cents , savoir : vingt-neuf mille quatre cents  
dans l'enceinte de la ville , & huit  
cent sept cent quatre-vingt au dehors , & en  
y comprenant les palais , les mosquées , les  
bâtimens , les bazars , les caravanserais & les bou-  
tiques , qui sont toutes au centre de la ville ,  
à l'entour des maisons où l'on demeure : elle  
est bâtie le long du fleuve de *Zenderoud* , sur  
lequel il y a trois beaux ponts : ce fleuve

Perse.

Perse.

prend sa source à trois journées de la ville & c'est un petit fleuve de soi-même ; mais *Abas-le-Grand* y a fait entrer un fleuve beaucoup plus gros , en perçant , avec une dépense incroyable , des montagnes qui sont à trente lieues d'Ispahan , de manière que le fleuve *Zenderoud* est aussi gros à Ispahan durant le printems , que la Seine l'est à Paris durant l'hiver : ce fleuve se jète sous terre entre Ispahan & la ville de *Kirman* , où il repart & d'où il va se jeter dans la mer des Indes.

Cette grande ville est avantageusement située sur les confins de la Parthide & de la Perse : elle est environnée de murailles fort basses & peu solides , comme presque tous les édifices publics & particuliers ; sa figure est allongée d'orient en occident , & fort irrégulière. Nous étions munis de lettres de recommandation pour l'envoyé de la compagnie française & pour quelques négocians hollandais. Le lendemain même de notre arrivée , j'appris que le roi devait donner audience le jour suivant à un ambassadeur indien : nous n'eûmes garde de laisser échapper cette occasion de voir le faste & le luxe des princes orientaux. La grande place , qui est en face du palais royal , est magnifiquement ornée ; douze beaux pavilions couverts de houffes & des harnois et

chis d'or & de perles  
côtés du palais :  
reaux & des léopards  
uns contre les autres  
rance en distance  
gladiateurs , les  
aient le quartier  
dien , suivi d'un  
par un officier de  
d'audience : dès  
roi , & que ses pré  
eurent défilé sous  
donna le signal po  
même instant , les  
trumens de musiq  
danseuses , qui ton  
pliques , firent écla  
& par mille extrava  
ieux s'élancent , e  
maux qu'on leur o  
uteurs se frappent  
ent : par-tout on  
avelots : tout rete  
peuple & du bruit  
se finirent qu'avec  
es plaisirs plus dou  
La place royale  
le plus de cent quat

chis d'or & de pierreries, bordaient les deux côtés du palais : des lions, des tigres, des taureaux & des léopards destinés à combattre les uns contre les autres, étaient étendus de distance en distance sur des tapis de pourpre. Les gladiateurs, les escrimeurs, les luteurs occupaient le quartier opposé. L'ambassadeur indien, suivi d'un brillant cortège, fut conduit par un officier de la couronne, jusqu'à la salle d'audience : dès qu'il eut baisé les pieds du roi, & que ses présens, qui étaient fort riches, eurent défilé sous les fenêtres du palais, on donna le signal pour commencer les jeux. Au même instant, les trompettes & tous les instrumens de musique se firent entendre. Les danseuses, qui sont en Perse, les femmes publiques, firent éclater leur joie par mille sauts & par mille extravagances. Ici, les taureaux furieux s'élancent, en rugissant, contre les animaux qu'on leur oppose ; là, des troupes de luteurs se frappent, se saisissent & se renversent : par-tout on voit voler les flèches & les javalots : tout retentit des acclamations du peuple & du bruit des combattans. Les jeux se finirent qu'avec le jour, & firent place à des plaisirs plus doux & moins tumultueux.

---

 Perse.

La place royale est un grand carré, long de plus de cent quatre-vingt toises, sur soixan-

Perse.

te-six de large ; elle est entourée de maisons bien bâties , couvertes en terrasse , & toutes de niveau , au nombre de deux cents ; au bas des maisons , à une distance de cinquante pieds , est un canal bordé de platanes , qui fournissent un ombrage délicieux : ce canal fait le tour de la place , & a de largeur environ cinquante pieds ; en dehors de la place , règnent de longues galeries , appelées le grand bazar , où les marchands étalent leurs denrées : rien n'est plus commode dans les villes d'Orient que ces bazards , pour se mettre à l'abri de la chaleur & du mauvais tems. A Ispahan , par exemple , ils sont en si grand nombre , qu'on peut dans les jours pluvieux , on peut traverser la ville d'un bout à l'autre à pied sec.

Le palais du roi situé sur cette place est peut-être un des plus grands & des plus beaux du monde. Les richesses y sont entassées , pour ainsi dire , les unes sur les autres ; mais c'est toujours sans goût , sans délicatesse & sans art. Les Orientaux ne connaissent pas ces rapports combinés , ces proportions fines qui règnent dans nos appartemens d'Europe , & qui plaisent bien plus par leur ordre & leur symétrie , que par l'or & par les marbres qui les couvrent : tout ce qui frappe les sens , tout ce qui éblouit les yeux

leur paraît seul grand ; il n'est pas or ou marbre qui ne se jette à leurs yeux. Le palais royal a une entrée en porphyre ; on y entre par un escalier de porphyre de la couleur verte ; le palais est consacré à Dieu , & quiconque y est vu sans permission est sévèrement puni ; il n'est permis qu'à quelques gens qui ont l'honneur de porter le nom du roi de baiser la porte ; ils se tiennent debout à haute voix pour annoncer au roi que la porte est ouverte ; le roi ne la passe jamais par un asyle inviolable ; les criminels ; il n'y a que ceux qui ont l'honneur de servir le roi qui puissent les enlever ; les es-du-corps du roi ; les officiers ; mais si on a besoin d'eux , on les appelle ; s'ils ne viennent pas , ce sont les eunuques qui les appellent ; ils se rendent.

Quand on suit l'air qui vient du palais , on parvient à un grand jardin ; on voit des vastes parcs où il y a de tout par des gens de tout état ; ils travaillent pour le roi & pour le peuple ; les artisans sont gagés & ne travaillent point ; soit

leur paraît seul grand & magnifique ; ce qui n'est pas or ou matière précieuse n'est d'aucun prix à leurs yeux.

Perse.

Le palais royal a plus d'une lieue de circonférence ; on y entre par un portail très-élevé & tout entier de porphyre ; le seuil est aussi de porphyre de couleur verte ; les Persans le révèrent comme sacré, & quiconque marcherait dessus serait sévèrement puni ; il faut enjamber par-dessus. Les gens qui ont reçu quelque grace du roi vont baiser la porte en pompe & en cérémonie ; ils se tiennent de bout contre & prient Dieu à haute voix pour la prospérité du prince. Le roi ne la passe jamais à cheval : ce portail est un asyle inviolable où peuvent se réfugier les criminels ; il n'y a que le souverain en personne qui puisse les en tirer. Les *Sofis* sont les gardes-du-corps du roi, lorsqu'il sort du palais, à moins qu'il ne sorte avec ses femmes ; car, alors, ce sont les eunuques seulement qui le gardent.

Quand on suit l'allée où conduit le portail, on parvient à un grand perron, au bout duquel on voit des vastes corps-de-logis occupés par des gens de tous les métiers, qui travaillent pour le roi & pour sa maison ; ces ouvriers sont gagés & nourris toute l'année, soit qu'ils travaillent, soit qu'ils ne travaillent point.

Perse.

Je visitai les magasins d'étoffe, de porcelaine & les autres; chacun a l'air d'un superbe palais. Les salles de ces magasins ont chacune un grand bassin dont les bords sont de porphyre; les murailles sont enrichies de jaspe de bois précieux & de peintures. Le pavillon appelé les quarante piliers, est encore plus magnifique: on y remarque sur-tout deux belles chambres lambrissées de mosaïque dont les murs sont revêtus de marbre doré; dans l'une des deux est le trône du roi; les perles, les saphirs, les émeraudes brillent de tous part sur les brocards d'or qui le composent & qui l'environnent.

Le magasin, qui est à droite, renferme la bibliothèque & les relieurs des livres. La salle est bien petite pour un tel usage; car elle n'a que vingt-deux pas de long sur douze de large; les murs de bas en haut sont percés de niches de quinze à seize pouces de profondeur; les livres y sont couchés à plat, les uns sur les autres en pile, sans aucune distinction des matières qu'ils traitent; les noms des auteurs sont écrits, pour la plupart, sur la tranche des livres; ceux de cette bibliothèque sont persans, arabes, turcs & cophtes.

Je priai le bibliothécaire de me faire voir les livres en langue occidentale; il m'en mon-

deux coffres  
quante à soixan  
uels romains, o  
athématiques.

Le reste du palai  
artemens destinés  
un jardin séparé, &  
ut le férail est en  
y a trois avenues  
r laquelle il n'y  
ffer: on trouve t  
ficiers de l'état &  
ince, peuvent entr  
& les seuls eunuc  
me: tous les eunuc  
différemment dans  
unes y vont rarem  
n'y vont pas du  
nuques vieux & n  
mmes, & qui fa  
mpte cent cinquan  
partemens dans le  
neuf cents personne  
nt des lieux enchan  
lupté.

Outre le palais roy  
même place plusie  
mbtent se le dispute

deux coffres pleins , contenant chacun cinquante à soixante volumes : c'étaient des livres romains , des livres d'histoire & de mathématiques.

Persa.

Le reste du palais contient deux grands appartemens destinés pour le roi , chacun dans un jardin séparé , & le quartier des femmes : tout le sérail est entouré de murs très-élevés. Il y a trois avenues ; il y en a une des trois , par laquelle il n'y a que le roi qui puisse passer : on trouve trois salles en entrant ; les officiers de l'état & ceux qui ont affaire au sérail , peuvent entrer dans les deux premières ; les seuls eunuques entrent dans la troisième : tous les eunuques ne sont pas admis différemment dans l'intérieur du sérail ; les blancs y vont rarement , & s'ils sont blancs , ils n'y vont pas du tout : il n'y a que les eunuques vieux & noirs qui fréquentent les femmes , & qui fassent leurs messages. On compte cent cinquante à cent quatre-vingt appartemens dans le sérail où habitent huit cent neuf cents personnes. Les jardins du sérail sont des lieux enchantés , où tout respire la volupté.

Outre le palais royal , on voit encore sur la même place plusieurs beaux édifices qui semblent se le disputer en grandeur & en magnificence.

Persa.

nificence : tels sont , entr'autres , la mosquée royale , la mosquée du grand pontife & le marché impérial. La mosquée royale est située au midi , au devant est un parvis de forme octogone , avec un bassin aussi en polygone ; la face de l'édifice est pentagone ; vous y voyez sur les deux côtés un balustre de pierre polie ; les deux premières faces sont couvertes en arcade , & sont fermées par une chaîne , pour empêcher les chevaux d'y passer. La face antérieure , qui forme le portail , est en demi-cercle , & est surmontée d'une lunette très-élevée & revêtue de jaspe , à quatre-vingt pieds de haut. Des niches de mille figures d'or & d'azur sont prodigués , en font tout l'ornement. Une frise règne autour ; elle porte une inscription des passages de l'alcoran. Les balustres de la porte sont couverts de lames d'argent fort épaisses & d'une mosaïque très-brillante. Un molla qui remarqua l'attention avec laquelle j'examinais cet ouvrage de rapport me dit , que cette mosaïque frappait les étrangers par la beauté de la matière ; mais pour lui , il ne trouvait aucun art à assembler ainsi des morceaux de jaspe , de porcelaine d'azur : là-dessus , il nous fit observer mille défauts de justesse & de proportion qui nous persuadèrent de plus en plus de son mauvais goût.

Après avoir passé par un beau bassin sur un piédestal de même , on va à boire aux passages ; on est souvent à la recherche de l'eau , un dessein ordinaire , & qu'on croit donner à boire sans aucune raison , que dans les coins des rues de petites fontaines d'eau. Il y a des gens qui parcourent les rues d'autre pleine d'eau ; à la main , ils présentent l'eau. En face du bassin il y a des boutiques couvertes de dômes de pilastres de marbre de six à sept pieds de hauteur surprenante. Au fond de cette ville est la principale pièce de la mosquée de jubé ou de balustrade ; les balustrades sont incrustées de bois de senteur d'indes de l'alcoran. Ces balustrades sont à marquer de quatorze figures & les regards sont dirigés sur le cercle vertical de la voûte , selon la doctrine

Après avoir passé le portique , nous apper-  
mes un beau bassin de jaspe , soutenu sur  
piédestal de même matière : c'est pour don-  
ner à boire aux passans ; car , dans les pays  
où l'on est souvent altéré , & où l'on ne boit  
que de l'eau , un des actes de charité le plus  
méritoire , & qu'on croit le plus méritoire , est  
de donner à boire aux passans : c'est pour  
cette raison , que dans toutes les villes on trouve  
à tous les coins des rues de grandes urnes de terre  
remplies d'eau. Il y a même des hommes ga-  
illards qui parcourent les rues , sur-tout en été ;  
ils ont une outre pleine d'eau sur le dos & la tasse  
à la main , ils présentent à boire aux passans.  
En face du bassin , s'élèvent cinq grands  
portiques couverts de dômes & soutenus par  
deux pilastres de marbre : celui du milieu est  
de plus grande hauteur surprenante & domine sur toute  
la ville. Au fond de ce portique , qui fait la  
principale pièce de la mosquée , est une es-  
tate de jubé ou de balcon ; ce jubé & toutes les  
travées sont incrustés de jaspe , de porphyre  
ou de bois de senteur où sont gravés des pas-  
sages de l'alcoran. Ce jubé sert aux mahomé-  
tans à marquer de quel côté il faut tourner  
le visage & les regards , pour être justement  
dans le cercle vertical de la Mecque , vers la-  
quelle , selon la doctrine des mahométans , il

---

Perse.

Perse.

faut être tourné en faisant sa prière, sans que la prière est vaine & n'a nul effet, à moins qu'il ne soit impossible de se tourner ou remuer. Il y a de ces sortes de jubés dans toutes les principales mosquées. Les gens de vêts portent toujours avec eux un cadran des tables pour leur faire connaître plus précisément en tous lieux le méridien de la Mosquée. Mahomet laissait au commencement ses disciples se tourner vers Jérusalem, en faisant leurs prières. Mais, dans la suite, voulant séparer de plus en plus d'avec les juifs, ils se tournaient de ce côté-là, & d'avec les chrétiens qui se tournaient à l'orient, il leur dit ces paroles, qui sont un verset de l'Alcoran : *tourne ta face vers le saint temple, faisant tes prières.* C'est le côté du midi : c'est ce qu'on appelle communément le *keblah*, c'est-à-dire, *l'aspect* ou *l'objet local du culte*.

Une chaire de porphyre est adossée au pilier gauche du portique; elle est faite en manière de trône, élevée de quatorze marches; la quatorzième marche est plus large que la treizième, par ce qu'elle sert de siège au prédicateur : au dessus du jubé, il y a une armoirée pratiquée dans le mur, de trois pieds de haut & de deux de large, de bois d'aloës, ornée de lames d'or & garnie d'or massif jusqu'à

ures, fermée d'un  
reliques fort p  
écrit de la main  
onze cents ans, &  
reinte du sang d  
On ne montre ja  
boit la tirer deho  
que le royaume  
Persans affurent  
au bout d'une p  
ennemi, cette seu  
déroute.

*Abas-le-Grand* fit  
quée, à la fin du  
a fait donner le  
terrein sur lequel  
avant une melonière  
elle femme, qui ne  
prince, qu'après  
avait fait part de  
un grand scrupu  
te aussi qu'*Abas*,  
gré le marbre néc  
lait enlever celui d  
la ville; ce qui a  
est encore très-beau  
les mallas se jeté  
échèrent, en lui

ures, fermée d'un cadenas d'or. On y garde  
 ces reliques fort précieuses au peuple : l'al-  
 coran écrit de la main d'*Iman-Reza*, il y a plus  
 de onze cents ans, & la chemise d'*Iman-Haf-*  
*sa*, teinte du sang des blessures dont il mou-  
 ra. On ne montre jamais cette relique, & on  
 ne doit la tirer dehors qu'en cas d'invasion,  
 lorsque le royaume soit en danger ; car alors  
 les Persans assurent que, mettant cette che-  
 mise au bout d'une pique, & la faisant voir  
 à l'ennemi, cette seule vue les met sûrement  
 en déroute.

Perse.

*Abas-le-Grand* fit construire cette superbe  
 mosquée, à la fin du seizième siècle ; ce qui  
 lui a fait donner le nom de mosquée royale.  
 Le terrain sur lequel elle est bâtie, était au-  
 trefois devant une melonnière ; elle appartenait à une  
 pauvre femme, qui ne voulut jamais la vendre  
 au prince, qu'après que les mollas, à qui le  
 prince avait fait part de son dessein, lui eurent  
 fait un grand scrupule de son refus. On ra-  
 ce aussi qu'*Abas*, n'ayant pas assez-tôt à-  
 porté le marbre nécessaire pour le bâtiment,  
 fit enlever celui de la mosquée principale  
 de la ville ; ce qui aurait détruit ce temple,  
 qui est encore très-beau, malgré son antiquité ;  
 mais les mollas se jetèrent à ses pieds, & l'en-  
 empêchèrent, en lui disant : *Votre Majesté a*

*Perse.*

*deffein , sans doute , de faire durer sa nouvelle mosquée plusieurs siècles ? Et quel exemple rait-ce pour ses successeurs , si , afin de rendre son bâtiment plus magnifique , elle détruisait les édifices de ses ancêtres , qui peuvent durer encore des centaines d'années ?*

La mosquée du grand pontife, ainsi appelée, parce que ce prélat y officie, ressemble assez à la mosquée royale, pour la construction de laquelle elle a servi de modèle : elle n'est pas tout-à-fait aussi grande ; mais elle est aussi belle & aussi riche ; les murailles en sont de même garnies de tables de jaspe, & peints de figures d'or & d'azur ; les cours sont remplis de beaux bassins pour les purifications ; plusieurs belles colonnes d'émail vert soutiennent le jubé, qui est tout entier de jaspe.

Le pavillon de l'horloge est un bâtiment qui, pour ainsi dire, hors d'œuvre, qui fut fait pour la récréation d'Abas II à son avènement à la couronne ; c'est un vrai jeu d'enfant, ou d'homme d'enfant, n'a rien vu, comme sont les rois de Perse, qui ne montent sur le trône. Dans ce pavillon, on voit un mouvement d'horloge qui fait mouvoir beaucoup de grandes marionnettes, des têtes, des bras & des mains, qui sont attachées à des figures peintes sur le mur, & qui tiennent divers instrumens de musique ; on y voit des oïseaux

autres bêtes de basse-cour, &c. On donne à chaque heure un son différent cette pièce de bois, que nous ne pouvons appeler bourg ou d'Anvers, &c. On a une force motrice, &c. On a un marché impérial, &c. On a un beau bazar d'Isfahan, &c. On a une place, est d'une étendue ; il est tout entouré de murailles, & les parapets qui sont de jaspe & de porphyre, &c. On a un portail dans le bazar, &c. On a des galeries, remplies de toutes espèces de marchandises, &c. On a une belle place, &c. On a un dôme fort élevé : ce dôme est de jaspe, &c. On a un peuple y vient couvrir, &c. On a des marchands d'étoffe, &c. On a les plus brillans ; les artisans, &c. On a des ouvriers de tous métiers, des droguistes, &c. On a une maison de ces derniers, &c. On a des placets, &c. On a Outre ce grand port, &c. On a deux portes principales, &c. On a l'hôtel des monnaies, &c.

autres bêtes de bois peint : cette horloge  
sonne à chaque heure du jour. Les Persans  
vendent cette pièce avec bien plus d'admi-  
ration, que nous ne regardons l'horloge de  
Bruxelles ou d'Anvers, & comme un chef-  
d'œuvre de forces mouvantes

---

Perses.

Le marché impérial est le plus grand & le  
plus beau bazar d'Isphahan. Le portail qui don-  
ne sur la place, est d'une architecture riche &  
monumentale; il est tout entier de porcelaine  
bleue, & les parapets qui l'entourent, sont  
faits de jaspe & de porphyre. On entre par  
ce portail dans le bazar, composé de vastes &  
longues galeries, remplies de marchandises &  
de boutiques de toutes espèces; le milieu du ba-  
zar est une belle place voûtée & surmontée  
d'un dôme fort élevé : ce lieu est le plus fréquen-  
té d'Isphahan; & , dans les grandes chaleurs, le  
peuple y vient coucher la nuit. Les quar-  
tiers des marchands d'étoffes & des orfèvres  
sont les plus brillans; les autres sont occupés  
par des ouvriers de tous les métiers, par des  
docteurs, des droguistes & des écrivains: l'oc-  
cupation de ces derniers est de composer des  
livres, des placets, des mémoires pour le  
sultan. Outre ce grand portail, ce bazar a en-  
core deux portes principales, dont l'une con-  
duit à l'hôtel des monnaies, l'autre au caravan-

Perse.

serail royal : ces bâtimens ont chacun un superbe portail, semblable à celui du grand ba

Il y a un grand nombre de caravanferails dans toutes les villes de Perse & sur les grandes routes : les uns sont fondés gratuitement ; ils sont si mal servis , qu'à moins que de payer on manque des choses les plus nécessaires ; les autres sont affermés à des particuliers & en rendent un revenu fixe tous les ans : on loge beaucoup mieux dans ceux-ci , parce qu'il n'y loge que des personnes riches & aisées. Dans les villes considérables , comme Isfahan , dans chaque province , chaque nation a son caravanferail : ainsi , un étranger , ou un habitant de la campagne , qui arrive dans une ville , se s'informe , au premier endroit , où il peut trouver un logement ; on lui demande de quel pays il est , & on le fait conduire dans le caravanferail de sa nation : il est toutefois libre de loger où bon lui semble , & dans un caravanferail plutôt que dans tel autre , si le juge à-propos.

Le cours d'Isfahan fait la plus belle avenue de la ville du côté de *Julfa* , bourg , ou plutôt faubourg considérable , où logent toujours les étrangers & les chrétiens. Qu'on se figure une avenue longue de plus de treize cents toises & large d'environ cinquante ; au milieu

canal , dont les bords sont garnis de parapets & de fleurs de perbes jardins , avec des fontaines ; elle aboutit à un jardin , la plus riante que l'on puisse voir : tout ce qui se voit est de plus beau que dans ce palais ; les eaux sont si fraîches , les fleurs si fraîches , que Mahomet prophète a dit que les musulmans ; une rivière de Zende dans les bourgs d'Isfahan. Cette ville est en général remplie d'édifices qui sont de belles rues sont étroites & qui soit pavée ; ces rues sont très agréables : les maisons sont hautes & ont pour l'ordinaire des balcons ; quelques-unes ont un dôme sur le toit. Les murs sont en briques de terre rouge & de tacle , & sont peints de couleurs ; un dôme plus grand que les autres bâtimens. Ce qui est remarquable dans l'intérieur de ces grands bassins sont de riches peintures qui

canal , dont les bords , larges de six pieds ,  
 ont de parapets aux passans ; de vastes &  
 verbes jardins , avec chacun deux pavillons ,  
 de part & d'autre , de ces deux côtés , cette charmante al-  
 lée aboutit à une maison de plaisance du  
 genre de la plus riante & la mieux ornée qu'on  
 puisse voir : tout ce que l'art & la nature pro-  
 duisent de plus beau dans ces contrées , est réuni  
 dans ce palais ; les eaux , les cascades , les ver-  
 ges , les fleurs présentent une esquisse des plai-  
 sirs que Mahomet promet dans son paradis aux  
 musulmans ; un magnifique pont , bâti  
 sur la rivière de Zenderoud , joint l'avenue aux  
 bourgs d'Isbahan.

Perso.

Cette ville est en général mal bâtie , & rem-  
 plie d'édifices qui tombent en ruines ; la plu-  
 part des rues sont étroites , & il n'y en a pas  
 une qui soit pavée ; ce qui les rend fort dé-  
 agréables : les maisons sont faites de briques ,  
 & ont pour l'ordinaire qu'un rez-de-chaussée ;  
 quelques-unes ont un étage , mais jamais plu-  
 sieurs. Les murs sont enduits d'un mortier mêlé  
 de chaux & de talc , qui jète un éclat mer-  
 veilleux ; un dôme plus ou moins élevé couvre  
 les bâtimens. Ce que j'ai trouvé de plus  
 remarquable dans l'intérieur des maisons , ce  
 sont ces grands bassins dont j'ai déjà parlé , &  
 ces riches peintures qui ornent les appartemens :

Persa.

les couleurs sont plus belles & plus éclatantes en Perse que par-tout ailleurs, & l'air sec du pays leur conserve toujours la même vivacité.

Le terroir des environs de cette capitale est assez fertile & bien cultivé. Le platane fait le plus bel ornement des promenades, des jardins & des villes; il jète beaucoup d'ombre & les Orientaux prétendent que l'odeur qu'il répand purifie l'air & empêche la contagion.

Parmi les jardins qui sont à côté de la belle allée d'Isphar, on distingue sur-tout celui qu'on appelle le jardin du rossignol: dans ce jardin est un fallon qui a près de soixante pas de diamètre, de figure irrégulière, consistant à sept angles ou faces; le milieu est un dôme écrasé, élevé de seize à dix-huit toises; le plafond est un fort bel ouvrage en stuc faïque; les pilastres qui le soutiennent, sont percés tout à l'entour; on a ménagé, dans ces galeries qui l'environnent, cent petits réceptacles délicieux, qui n'ont tous qu'un faux jour; mais c'est autant qu'il est nécessaire pour les plaisirs auxquels ces cabinets sont destinés; n'y en a pas un qui ressemble à l'autre, ni par l'architecture, ni par les ornemens; c'est un vrai labyrinthe que ce fallon enchanté; on s'y perd, car les degrés sont si cachés, qu'il est à peine à les retrouver. Les murs d'en bas

revêtus de jaspe, jus-  
sur. Les balustrades  
des croisées sont  
de cristal ou de ve-  
urs; on ne voit qu'  
cet édifice, par  
oup de jouissances  
d'une beauté &  
y a de ces petits  
cassés de glaces; le  
luptueux; il y a d'  
nier. Les regards  
des inscriptions  
ndres & amoureux  
arale; voici celles  
tes, au-dessus d'u  
*La tulipe est mon e*  
*, & le cœur en ch*  
Le sens est que,  
villes rouges & le  
de même le cœur  
mé.

*Quelque haut qu'un*  
*ne touche toujours de*  
*Si tu demandes quel*  
*marchant sur elle?*  
*Je réponds en te der*  
*phant en marchant*

de jaspe, jusqu'à dix-huit pieds de hauteur. Les balustres sont de bois doré; les chaises des croisées sont d'argent, & les carreaux de cristal ou de verre fin de toutes les couleurs; on ne voit qu'or & azur. Les peintures de cet édifice, parmi lesquelles on voit beaucoup de jouissances & de nudités, sont toutes d'une beauté & d'une gaieté surprenantes. Il y a de ces petits cabinets entièrement inutiles de glaces; les meubles en sont frais & voluptueux; il y a des réduits qui sont un lit entier. Les regards tombent à chaque instant sur des inscriptions qui expriment des pensées tendres & amoureuses, ou des sentences de morale; voici celles dont je chargeai mes tablettes, au-dessus d'un pot de fleurs :

*La tulipe est mon emblème; j'ai le visage en or, & le cœur en charbon.*

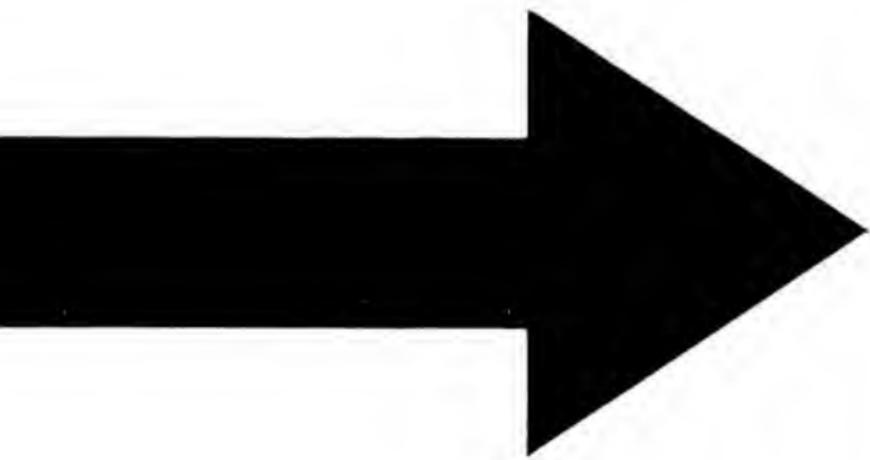
Le sens est que, comme la tulipe a les feuilles rouges & le fonds tout noir, l'amant de même le cœur brûlé & le visage enflammé.

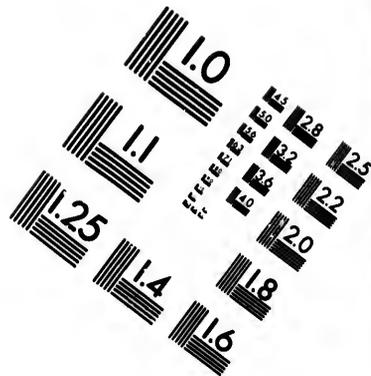
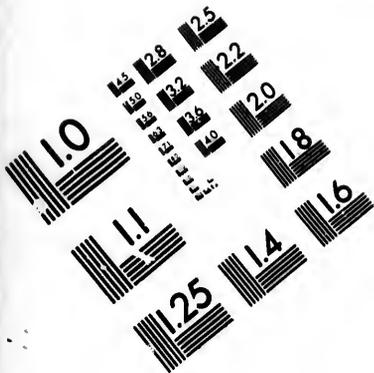
*Quelque haut qu'une beauté porte la tête, elle touche toujours des pieds à terre.*

*Si tu demandes quel mal tu fais à la fourmi marchant sur elle ?*

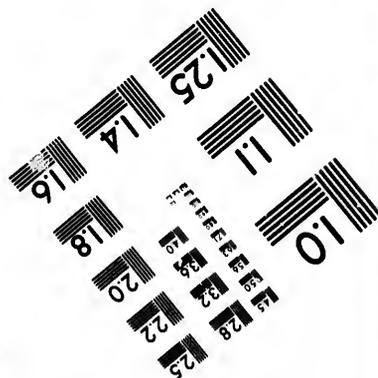
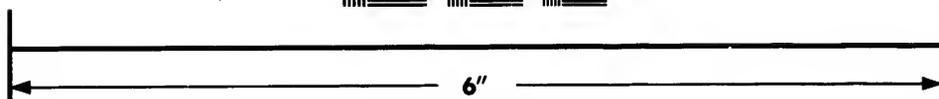
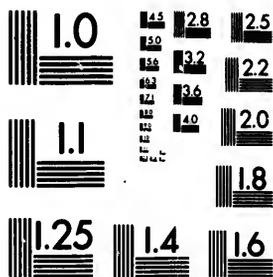
*Je réponds en te demandant quel mal te fait marchant en marchant sur toi.*







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18 20 22 25  
16 18 20 22 25  
14 16 18 20 22 25

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

Perso.

Je ne puis m'empêcher de dire que quand on parcourt ces cabinets faits pour les délices de l'amour, on ne peut se défendre d'un certain attendrissement qui fait qu'on en fait toujours malgré soi.

Les deux plus grands faubourgs d'Isfahan sont aux côtés de la grande allée. Le faubourg de *Codjoue* commence à la porte d'*Hossein-Abad*: on y trouve d'abord les ruines d'un palais de ce roi, parmi lesquelles il n'y a rien d'entier; un collège, qui porte son nom, & l'on voit son tombeau; une mosquée, un bain & un hôpital de derviches.

Au-delà de ces bâtimens, on trouve la plus longue & la plus large qui soit à Isfahan: sa largeur est de trente pas, & sa longueur d'un quart de lieue. On observe particulièrement dans cette grande rue plusieurs grands hôtels, un *bazar*, un bain, & un caravanseraïl fort spacieux, ainsi que deux grandes cimetières, dans lesquels il y a quatre petites maisons destinées à déposer les cercueils des morts qui ont désiré être enterrés vers le nord, vers le bylone, ou dans la Bactriane, dans les sépultures des imans.

Le faubourg d'*Abas-Abad*, ou la colonnade d'*Abas*, commence à la porte impériale & l'appelle aussi le quartier des gens de Taur

parce qu'il a été par  
vince amena de T  
C'est le plus gran  
russi le plus bel e  
cipales rues de ce  
les canaux larges  
rang d'arbres, l'un  
sur le bord du car  
plupart des gens ri  
La première ru  
grant dans ce fau  
riale, est longue d  
droite ligne: les p  
trouve, sont le  
du roi, & celui  
ministre eunuque,  
à mémoire. Ce pa  
place du faubourg  
est une place ro  
ôme, qui tient au  
issent; il n'y a poi  
plus grand morcea  
côtés de cette plac  
arré, au sommet d  
mens au coucher  
omme dans la plac  
ilège des grandes  
e donna à ce fau

parce qu'il a été peuplé d'une colonie que ce prince amena de Tauris, capitale de la Médie.

Perse.

C'est le plus grand faubourg d'Ispahan, c'est aussi le plus bel endroit de la ville. Les principales rues de ce fauxbourg ont au milieu des canaux larges & profonds, & un double rang d'arbres, l'un près des maisons, l'autre sur le bord du canal : c'est là où habitent la plupart des gens riches & de qualité.

La première rue qu'on rencontre, en entrant dans ce faubourg par la porte impériale, est longue d'environ douze cents pas en droite ligne : les plus grandes maisons qu'on y trouve, sont le palais d'un des astrologues du roi, & celui de *Saroutaki*, ce premier ministre eunuque, dont les Persans révèrent la mémoire. Ce palais est près de la grande place du faubourg où se tient le marché : c'est une place ronde, couverte d'un seul dôme, qui tient aux quatre rues qui y aboutissent ; il n'y a point dans le monde entier un plus grand morceau d'architecture. A l'un des côtés de cette place, est un pavillon haut & carré, au sommet duquel on joue des instrumens au coucher du soleil, & à minuit, comme dans la place royale ; ce qui est le privilège des grandes villes seulement. *Abas I<sup>er</sup>*. donna à ce faubourg, pour y attirer des

Perse.

habitans. Ce grand & beau faubourg renferme plus de deux-mille maisons, sans compter les édifices publics, qui consistent en douze mosquées, dix-neuf bains, vingt-quatre caravanserais, & cinq collèges.

Le faubourg de *Cheic - Sabana* commence pour ainsi dire, au cœur de la ville. Abas-le-Grand y plaça les chrétiens qu'il transporta de la Haute-Arménie & de la Médie. Ils y habitèrent soixante ans. Abas II les envoya loger tous au bourg de *Juffa*, au-delà de la rivière d'Ispahan, avec les autres chrétiens parce que les mahométans allaient nuit & jour s'enivrer chez eux.

Il y a plusieurs bâtimens considérables au dehors d'Ispahan, de ce côté-là; entr'autres la belle maison qu'*Abas II* fit bâtir, qu'on appelle *le petit mille arpens*. Il y a auprès de ce tombeau d'un favori d'*Abas II*, où est une fondation destinée à donner à dîner tous les jours à cent pauvres persans. On lit sur le frontispice cette sentence :

*Une chemise sous une robe, de l'eau à boire & du pain à manger.*

*C'est assez donner à un passant; c'est beaucoup pour qui doit mourir.*

Parmi les petits faubourgs d'Ispahan, on distingue celui de *Deredachte* : il est terminé

DES

un grand cin  
un saint des ma  
grand mausolée,  
des clochers.

les saints sont inv  
communicables ;  
dans ce monde, &  
est le sens de  
mausolée :

*Logez-vous dans  
soyez leur voisin  
au.*

Non loin delà,  
lieu d'un grand  
mausolée : on y de  
mausolée, qu'on app  
dames de qualite  
& gémir en par  
persans.

On montre parti  
sur la maison de  
un personnage fa  
Abas-le-Grand. On  
mausolées de la po  
mausolée de ce pers  
faire rire quand  
entretien de son cor

ar un grand cimetièrè , qui porte le nom  
 un saint des mahométans , enterré sous un  
 grand mausolée , qui a deux tours faites com-  
 me des clochers. Les Persans enseignent que  
 ces saints sont investis de deux prérogatives  
 communicables ; savoir , d'être prophètes  
 dans ce monde , & intercesseurs dans l'autre.  
 Quel est le sens de la sentence inscrite sur le  
 mausolée :

Perses.

*Logez-vous dans le voisinage des gens de bien ;  
 soyez leur voisin , s'il se peut , dans le tom-  
 beau.*

Non loin delà , est un autre sépulcre , au  
 milieu d'un grand jardin , entouré de hautes  
 murailles : on y descend dans une cave sou-  
 terraine , qu'on appelle la fosse des prières , où  
 les dames de qualité mahométanes vont pleu-  
 rer & gémir en particulier , sans être vues des  
 hommes.

On montre particulièrement dans ce fau-  
 bourg la maison de *Kel-Anaget* , comme celle  
 d'un personnage fameux ; c'était le bouffon  
 d'Abas-le-Grand. On raconte des choses mer-  
 veilleuses de la posture , de l'air plaisant &  
 grotesque de ce personnage qui avait le talent  
 de faire rire quand il voulait , par le seul  
 maintien de son corps , & dont l'esprit était

**Pers.** tout-à-fait vif & sensé. Voici une de ses parties.

Abas-le-Grand, informé du funeste effet que produisait la décoction de pavot, fit fermer les cabarets où on la débitait. Cette décoction, qui n'est que le suc du pavot cuit, réjouit fort sur-le-champ, rend gai & de bonne humeur; mais quand elle a fini d'opérer, on est plus morne & plus inquiet qu'auparavant de sorte qu'à la longue, on devient plus lâche, plus triste, plus pesant, & qu'enfin on en meurt. Mais cette boisson a ceci de plus nuisible encore, c'est qu'on ne saurait plus s'en passer quand on s'y est accoutumé; & l'on essaie de la quitter, il y va de la vie. Cette défense fit périr bien des gens, beaucoup d'autres tombaient dans la langueur, & tout le monde murmurait. Mais le roi s'étant déclaré: on aurait couru les plus grands dangers si on avait voulu lui représenter les funestes de son édit; & personne n'osait lui en parler. *Kel-Anaget* se chargea de cette commission, & promit que la première fois que le roi sortirait, il le lui dirait ouvertement. Deux jours après, le roi allant à la chasse, *Kel-Anaget* fit aussitôt dresser une boutique près de la porte du sérail, par où le roi devait rentrer. Il remplit sa boutique de pièces

cette grosse toile  
aires des morts :  
is de ses gens, &  
eres de venir à l'h  
ander de la toile,  
ussitôt qu'il vit le  
mesurer & à coup  
s, criant à l'un  
el seigneur; à l'  
s telle maison. C  
se mit à crier en  
était trop pressé  
nom de Dieu, voi  
x qu'elle durera.  
ait, & fort étonné  
porte du sérail, de  
s'arrêtant, quel  
venir planter là  
montre, l'aune à  
uffone. Le roi ne  
lui disant: *Eh qu'  
le? est-ce pour cel  
maine? Sire, repart  
n, je ne suis plus  
rchant de toile. Co  
et quelque chose  
vice? Ah! Sire,  
m de Dieu, vous ne*

cette grosse toile avec laquelle on fait les  
 caisses des morts : il prit avec lui deux ou  
 trois de ses gens, & ordonna à quatre ou cinq  
 autres de venir à l'heure du retour du roi de-  
 mander de la toile, & de faire les empressés.  
 Aussitôt qu'il vit le roi s'approcher, il se mit  
 à mesurer & à couper de la toile, aidé de ses  
 gens, criant à l'un : *portez tant d'aunes chez*  
*tel seigneur ; à l'autre, portez tant d'aunes*  
*chez telle maison.* Quand le roi fut vis-à-vis,  
 il se mit à crier encore plus fort, & comme  
 il était trop pressé : *auendez, attendez, par*  
*le nom de Dieu, vous aurez tous de la toile,*  
*et qu'elle durera.* Le roi, frappé de tout ce  
 bruit, & fort étonné de voir une boutique à  
 la porte du sérail, demanda, tout indigné, &  
 s'arrêtant, quel était l'insolent qui avait  
 osé venir planter là sa boutique. *Kel-Anaget*  
*montre, l'aune à la main, avec sa mine*  
*buffonne.* Le roi ne put s'empêcher de rire,  
 lui disant : *Eh quoi ! es-tu devenu vendeur de*  
*toile ? est-ce pour cela que je ne t'ai vu de la*  
*main ?* Sire, repartit sérieusement le bouf-  
 fon, *je ne suis plus homme de cour, je suis*  
*un marchand de toile.* Comment, répondit le roi,  
*est-ce quelque chose de plus lucratif que mon*  
*service ?* Ah ! Sire, répliqua l'autre, *par le*  
*nom de Dieu, vous ne savez guère les nouvelles.*

*Persae.*

*Depuis que vous avez défendu ceue décoction de pavot, ces pauvres gens, qui en faisaient leurs délices, meurent par centaines. La toile d'araignée s'évelir est renchérie de moitié. Je viens d'envoyer tant d'aunes chez un tel seigneur, tant chez un autre, qui sont tous morts. Tant qu'on ne boira plus de ceue décoction, je ne ferai point d'aun autre métier. La plaisanterie eut son effet. Le roi comprit qu'il était impossible de déshabituer ses sujets de ce breuvage, & il révoqua sa défense.*

## CHAPI

*la magnificence de*

*Titres qu'il p*

*mmes du roi. —*

*se d'approcher d*

*la pompe de la co*

*at de sa maison t*

*nt en trois occasio*

*lle, soit à la cam*

*ans la réception d*

*es fêtes du roi se*

*de grandes salles*

*entre dans les j*

*nds arbres sous les*

*ux chevaux, attac*

*soie & d'or tendu*

*es d'un pied de lo*

*n d'or, fichés en t*

*elle passe un gros*

*vauz à cette corde*

*à deux têtes, de*

*enu des deux côtes*

## CHAPITRE VII.

*de la magnificence de la cour du roi de Perse.  
— Titres qu'il prend. — Du palais des  
— Femmes du roi. — Du courouc ou de la dé-  
— fense d'approcher des femmes, des eunuques.*

La pompe de la cour du roi de Perse & de  
l'état de sa maison se manifeste particulière-  
ment en trois occasions, dans les fêtes, soit à  
ville, soit à la campagne, dans ses voyages,  
dans la réception des ambassadeurs.

Les fêtes du roi se donnent ordinairement  
dans de grandes salles ouvertes à divers étages.  
On se promène dans les jardins par une allée de  
palmiers sous lesquels sont rangés douze  
paires de chevaux, attachés à une grosse corde  
de soie & d'or tendue à terre, avec de gros  
anneaux d'un pied de long & gros à proportion,  
de cuivre & d'or, fichés en terre jusqu'à la tête, dans  
lesquels on a passé un gros anneau. On attache les  
chevaux à cette corde par un licou de soie &  
d'or à deux têtes, de manière que le cheval  
est tenu des deux côtés. On met devant eux

---

Perse



les mains sur l'estomac, la tête droite  
 les yeux arrêtés. Il y a derrière eux des  
 eues plus âgés, ayant des mousquets sur  
 le, garnis d'or & de pierreries. A la  
 du roi, est le premier eunuque, ayant  
 ceinture un petit coffre d'or, plein de  
 choirs & de parfums, pour en présenter  
 oi quand il en demande. Aux deux côtés  
 la salle sont assis les premiers officiers du  
 me, les gouverneurs & les intendans des  
 nces; à l'autre côté sont les cèdres ou  
 ds pontifes, qui, comme on voit, sont à  
 ain gauche, & n'ont que la seconde place  
 la salle de dessous. On voit une foule  
 courtisans richement habillés, & qui se  
 ent debout dans la contenance la plus  
 ctueuse.

Parle

orsque le roi est entré, & après le signal  
 donne, la musique commence, & les  
 eues suivent. On sert ensuite une cola-  
 à chacun sur des napes de brocard d'or:  
 onfiste en un service de quinze ou seize  
 es d'or & de porcelaines, pleines de  
 verts ou secs, &c. Quand on sert le vin,  
 i en boit le premier; alors les cèdres ou  
 ds pontifes se retirent, parce que le vin  
 défendu, ils croiraient commettre un  
 é s'ils demeureraient dans un lieu où l'on

Perse.

en boit. L'un de ces jeunes seigneurs qui présens, ou l'un de ces beaux eunuques d'échanson. Il ne donne à boire qu'à que le roi désigne. Quand l'heure que la a marquée pour le repas est venue, il signe de servir. Alors on dessert les fruits lève les napes, & on en étend d'autres lesquelles on sert une infinité de plats service, qui dure quelquefois trois ou quatre heures, est suivi d'un troisième, où l'on principalement le pilo. Lorsqu'on ne point de vin à la fête, elle dure beaucoup moins. Quand la fête se fait de nuit, les & les dehors sont éclairés d'une infinité de lampes & de grands flambeaux à deux branches, qui pèsent chacun cinquante marcs de lampes en pèsent soixante : tout ce service est d'or fin, & pèse deux mille quatre cent marcs.

Tant de faste rend ces fêtes très-brillantes, il y a trois cents personnes très-richement habillées. La majesté & la gravité de l'assemblée inspirent le respect; le silence y règne de la même manière qu'on n'y entend pas respirer. Le service s'y fait avec une promptitude & une vigilance veilleuse. Il me semblait que c'était là une pièce de théâtre, où tout est parfaitement concerté. Ceux qui servent, sont déchauffés

archent sur des tables  
beaux petits eunuques  
lui : ils reçoivent  
, & les servent.  
millions la valeur  
sa valeur en  
Thyrannie ; j'y étais  
seulement un ge  
ce, & un député  
Nous vécûmes  
on les servait de  
grand-maître, par  
le même honn  
chaque pièce de  
avec leurs couver  
deux marcs chacu  
y ait. J'ai eu une  
orceau d'un plat  
valait douze mille  
andes, où je le por  
autre. Il y a enc  
& de meubles d'or  
eunuques me l'ont  
à se méprendre e  
t. Cependant je c  
le roi de Perse e  
le plus riche ser  
de pierreries.

marchent sur des tapis. Le roi est servi par  
 deux petits eunuques, qui sont à genoux  
 devant lui : ils reçoivent les plats du cham-  
 bran, & les servent. On fait monter à trente-  
 millions la vaisselle du roi de Perse ;  
 sa valeur en 1666. La cour était alors  
 à Myrcanie ; j'y étais aussi, & j'y trouvai  
 seulement un gentilhomme du roi de  
 France, & un député de la compagnie fran-  
 çaise. Nous vécûmes toujours ensemble : com-  
 me on les servait de la cuisine du roi, & que  
 le grand-maître, par l'ordre du prince, me  
 fit le même honneur, j'eus occasion de  
 voir chaque pièce de vaisselle : les grands  
 plats avec leurs couvercles pesaient quatre-  
 vingt-deux marcs chacun ; c'est l'or le plus fin  
 qu'il y ait. J'ai eu une fois de la sœur du roi  
 un morceau d'un plat en paiement ; ce mor-  
 ceau valait douze mille francs ; les changeurs  
 de Londres, où je le portai, le prirent au plus  
 haut prix. Il y a encore beaucoup de vais-  
 selle & de meubles d'or dans le sérail, comme  
 les eunuques me l'ont assuré ; mais on ferait  
 grand tort de se méprendre en rapportant ce qu'ils  
 disent. Cependant je crois qu'on peut assurer  
 que le roi de Perse est le prince du monde  
 qui a le plus riche service de vaisselle, & le  
 plus de pierreries.

---

 Perses.

Quand le roi va à la campagne, son  
 est magnifique & si nombreux que son  
 il fait *courouc*, comme on parle, c'est-à-  
 défense de le suivre à moins d'être m  
 C'est ordinairement dans l'Hyrkanie que  
 de Perse va passer le printems ; durant  
 saison l'Hyrkanie est un véritable paradis  
 restre , ainsi que la Bactriane ; c'est un  
 lent pays de chasse.

La marche du roi se fait avec la plus g  
 pompe ; il est accompagné de toute fa  
 son ; le camp où il s'arrête chaque jou  
 disposé en manière de ville , tout s'y  
 comme dans son palais : il ne fait ordi  
 ment que deux lieues par jour , & , que  
 ait les plus belles tentes qu'on puisse vo  
 trouve sur sa route des petites maisons de  
 fance avec des jardins qu'on enferme da  
 quartier.

C'est sur-tout à la réception des am  
 deurs que la Perse étale une de ses plus g  
 magnificences : du moment qu'un ambass  
 met le pied sur les terres de l'état, il  
 pelé l'hôte du roi & traité en conséq  
 Le gouverneur & l'intendant de la pro  
 s'empressent de le servir ; on lui don  
 seigneur pour l'accompagner , & qui d  
 pondre de lui sur sa tête. Il est défray

; tous les gran  
 des présens ; o  
 cour, où il est to  
 le reconduit de mé  
 pratique de l'Ori  
 est vrai qu'il s'y  
 on n'y connaît  
 si universelle en  
 solité, ou par un  
 faut pas douter  
 voir les ambassade  
 ration, se perdrai  
 enait inquiets &  
 L'usage ordina  
 g-tems les ambassa  
 audience, malgré  
 ils n'osent sortir d  
 voir eue. Les Persa  
 er un ambassadeu  
 -tems ; ils disent  
 ment, un ambassad  
 on est las de lui, &  
 de l'expédier qu  
 d'en être débarras  
 e vis à la cour de  
 j'y arrivai, un a  
 ol ; il avait un train  
 quatre mille cheva

tous les grands viennent le voir & lui  
 des présens; on le conduit ainsi jusqu'à  
 cour, où il est toujours logé & défrayé, &  
 reconduit de même hors du royaume. C'est  
 pratique de l'Orient de tems immémorial.  
 est vrai qu'il s'y fait peu d'ambassades, &  
 on n'y connaît point cette habitude, qui  
 si universelle en Europe, de voyager par  
 civilité, ou par une espèce de fainéantise. Il  
 faut pas douter que cette manière de re-  
 voir les ambassadeurs & les étrangers de con-  
 tration, se perdrait dans l'Orient, si l'on y  
 venait inquiets & légers comme nous som-  
 mes. L'usage ordinaire est de faire attendre  
 tems les ambassadeurs avant de leur don-  
 ner audience, malgré leurs sollicitations, parce  
 qu'ils n'osent sortir de leurs maisons avant de  
 l'avoir eue. Les Persans croyent que c'est bien  
 de retenir un ambassadeur que de le retenir fort  
 tems; ils disent que, si l'on en fait au-  
 cunement, un ambassadeur aurait sujet de croire  
 qu'on est las de lui, & qu'on ne se met en de-  
 voir de l'expédier que parce qu'on est bien  
 d'en être débarrassé.

Perse.

je vis à la cour de Perse, la première fois  
 j'y arrivai, un ambassadeur du grand-  
 seigneur; il avait un train de huit mille hommes,  
 quatre mille chevaux & de huit mille bêtes



te de Perse aux Indes , & particulièrement

Perse.

quarante chevaux de grand prix.

Le titre ordinaire du roi de Perse est *chah* ou *padcha* , terme qui dans la langue du pays signifie : *faire les partages ou distribuer* ; c'est le plus grand titre qu'on puisse donner en Perse ; il répond au titre d'empereur en Europe. Les peuples de l'Orient disent qu'il n'y a que quatre grands potentats dans le monde : le *Kan* , qui est le grand-tartare ; le *Facfour* , qui est l'empereur de la Chine ; le *Cha* , qui est le roi de Perse , & le *Kaiser* , qui est le grand-seigneur. Voici les qualités que le roi de Perse prend dans ses lettres-patentes :

*Soliman , roi victorieux , seigneur du monde , prince très-vaillant , descendu de chère Sephy , Moussa de Hassen.* Mais les qualités que ses lettres lui donnent sont bien différentes ; les voici :

*le plus relevé des hommes vivans , source de la majesté , source de la grandeur , de la puissance & de la gloire ; égal au soleil , chef des rois , dont le trône est l'estrade du ciel , centre du ciel dans le monde , centre du globe sur la terre , objet des vœux de tous les hommes , dispensateur des bons & des grands , maître de la destinée , chef de la plus sainte secte de l'univers , assis sur le siège*

Perse.

*impérial du premier être temporel , le plus grand & le plus resplendissant prince des fidèles , & sorti du trône qui est l'unique trône de la terre , roi du premier ordre , monarque des rois , tans & des commandans de l'univers , oncle du dieu très-grand répandue sur la face des choses sensibles , premier noble de la plus ancienne noblesse , roi , fils de roi , descendant des plus anciens rois , souverain , fils de souverain , empereur de tous les siècles & de tous les êtres corporels , seigneur des révolutions & des mondes , père des rois , très-heureux sultan SOLIMAN PADCHAH descendu de Sephy , de Moussa , de Haffid , prince de la souveraine puissance , distributeur des couronnes & de trônes.*

Ces titres ne sont pas , comme l'on voit dans les divers états & royaumes qu'il gouverne , fédés , ainsi que c'est l'usage parmi nous : ces titres sont des noms de vertu & de dignité ; il faut observer qu'en Perse chacun prend celui qu'il veut les plus grands titres , pourvu qu'il ne mette après son nom ; il n'y a que le roi qui puisse les mettre devant le sien ; & c'est la distinction qu'il y a entre le prince & le sujet.

Les Persans appellent *harem* ou lieu d'habitation les appartemens des femmes : on dit ordinairement que le roi entre , quand il lui plaît

dans le sérail de  
je fais ce qui en  
exemples. J'ai  
grands seigneurs  
ait : on m'a affir  
en avait prié , &  
pour cela. On  
Abas-le-Grand , d'invitant u  
Soulé-Kan , gouverneur  
de , généralissime  
suffisans sujets dor  
inter , voulut , ap  
dans le sérail sans e  
taine de la porte  
lui dit : *Qu'il n'entre* , & *qu'il ne lui*  
*autre moustache qu'il*  
dit : *Commenti*  
*is ?* Oui , dit-il , *je*  
*ommes , mais vous*  
*es.* Abas-le-Grand  
onne , & dans la s  
ine , en lui donna  
ernemens qu'on ap  
Les femmes sont  
Perse , qu'en au  
tre. La passion de  
ent violente , &

ans le sérail de ses sujets sans exception. Je fais ce qui en est, car, il y en a très-peu d'exemples. J'ai vu dans les fêtes que les grands seigneurs lui donnaient, qu'il y en avait: on m'a assuré que c'était après qu'on en avait prié, & qu'on avait disposé les choses pour cela. On raconte que le roi Abas-Grand, dînant un jour chez le fameux *iman Koulî-Kan*, gouverneur de la province de Perse, généralissime des armées, un des plus riches sujets dont on ait jamais entendu parler, voulut, après avoir bien bu, entrer dans le sérail sans en avertir le maître. Le capitaine de la porte se mit au devant du roi, & lui dit: *Qu'il n'ouvrirait la porte qu'à son maître, & qu'il ne laisserait entrer dans le sérail aucune moustache que la sienne.* Le roi lui répondit: *Comment! ne savez-vous pas qui je suis?* Oui, dit-il, *je sais que vous êtes le roi des hommes, mais vous n'êtes pas celui des femmes.* Abas-le-Grand trouva cette réponse fort bonne, & dans la suite récompensa le capitaine, en lui donnant un de ces petits gouvernemens qu'on appelle *sultanie*.

Les femmes sont plus étroitement gardées en Perse, qu'en aucun autre endroit de la terre. La passion de l'amour y est extrêmement violente, & par conséquent la jalousie

---

 Perse.

**Perse.**

y est aussi plus forte que dans la plupart des pays voisins. Je trouve toujours la cause de l'origine des mœurs & des habitudes des Orientaux dans la qualité de leur climat, ayant observé dans mes voyages, que comme les mœurs suivent les tempéramens du corps, le tempérament du corps suit la qualité du climat; de sorte que les coutumes ou les habitudes des Persans ne sont point l'effet d'un pur caprice, mais de quelques causes naturelles, qu'on ne découvre qu'après une exacte recherche. Les Persans fondent leur jalousie sur d'autres raisons : ils rapportent que leur législateur, à l'imitation de la loi de Moïse, dit pour derniers mots : *Gardez bien votre religion & vos femmes* : paroles que ses successeurs, animés d'une jalousie excessive, ont citées depuis comme un commandement; & comme les mœurs des peuples tirent leur origine en partie des dogmes de leur foi, on ne seigne aux hommes, en Perse, qu'il y va de la gloire de dieu & de leur salut, de ne point souffrir qu'on jete seulement les yeux sur les appartemens où leurs femmes sont enfermées, & de ne pas regarder eux-mêmes ceux où logent les femmes de leur prochain. Je me suis souvent trouvé, en voyageant, logé avec des femmes dans le même camp ou dans le même caravanseraïl, & j'ai toujours remarqué qu'on se dé-

voit pour ne pas paraître devant les autres logeant, & se tenir à l'écart de trop près, pour ne point retourner; ce qu'on ne fait que pour ne pas paraître, pour n'être pas vu, & pour que les gens qui se jettent sur les chemins, quoiqu'ils ne soient que pour eux couverts & fermés, ne puissent aller plus loin. On ne voit pas les femmes, & on ne va point à la fosse, afin de ne pas voir le corps qu'on jete. Quant aux femmes, on ne leur permet que de faire consister leur honneur non-seulement à ne pas paraître devant les hommes, mais même à n'en avoir jamais été vu. Il est très-difficile de voir ce qui se passe dans les appartemens des femmes, que l'on ne peut point connoître, & qui sont connus, particulièrement à Bagdad, malgré toutes les informations qu'on a eues exactement pendant mon séjour en Perse, je n'ai point pu découvrir ce qui concerne le genre de leur esclavage; les eunuques ne sont point réservés aux officiers du

pour ne pas passer devant l'appartement où  
 les logeient , & si par mégarde on en appro-  
 chait de trop près , on criait aussitôt pour faire  
 retourner ; ce-qu'on ne manquait pas de faire bien  
 vite , pour n'être pas exposé à être assailli par  
 les gens qui se jetaient sur vous. Il faut aussi se  
 retourner , quand on rencontre des femmes sur  
 les chemins , quoiqu'elles aillent dans des ber-  
 ceaux couverts & fermés de toutes parts. Leur  
 curiosité va encore plus loin ; car , quand ils en-  
 trevoient les femmes , ils tiennent un pavillon au-  
 dessus de la fosse , afin que les assistans ne puissent  
 voir le corps qu'on y ensevelit.

Perse.

Quant aux femmes , on leur apprend de bonne  
 heure à faire consister leur honneur & leur vertu ,  
 non-seulement à ne pas désirer le commerce des  
 hommes , mais même à n'en avoir jamais vu , &  
 à n'en avoir jamais été vues.

Il est très-difficile de savoir rien de certain de  
 ce qui se passe dans les *harems* ou appartemens  
 des femmes , que l'on peut appeler un monde  
 inconnu , particulièrement ceux du palais du roi.  
 Malgré toutes les informations que j'ai recueil-  
 lées exactement pendant les douze ans que j'ai  
 séjournés en Perse , je n'ai presque rien appris de tout  
 ce qui concerne le gouvernement ou la police  
 intérieure ; les eunuques en disent bien quelque  
 chose aux officiers du palais , suivant que l'oc-

Perse.

caſion ſ'en préſente; mais ces ſeigneurs gardent ſi ſecrètement ce qui leur eſt confié, qu'on ne les entend jamais parler que dans quelque circonſtance preſſante.

L'appartement des femmes eſt ordinairement le lieu le plus magnifique & le plus voluptueux des palais de Perſe, parce que c'eſt là où le maître eſt le plus ſouvent, & où il paſſe la plus grande partie de ſa vie. Il y a dans le *harem*, les mêmes offices qu'à la cour, c'eſt-à-dire, qu'il y a des filles revêtues des mêmes titres que les officiers de la maiſon du roi: on aſſure même qu'il y a des offices de guerre, comme un capitaine des gardes, un général des armées, &c. Il y a des filles chargées de faire la prière publique, & d'enſeigner les devoirs de la religion.

Le *harem* du roi eſt ſéparé en divers corps logés qui n'ont aucune communication l'un avec l'autre. Quand le roi meurt, les femmes qui ont appartenu, ſont miſes dans un quartier à part & enfermées pour le reſte de leurs jours: c'eſt ce qui fait que la nouvelle de la mort du roi jète le ſérail dans le plus affreux deſeſpoir. Quand le roi a un fils, ou un frère en âge de ſe livrer aux femmes, il lui donne une maîtreſſe à ſon choix, ou même pluſieurs, ſelon ſa complaiſance qu'il a pour lui; il lui donne un logement à part dans un quartier du *harem*. Sa

retire ordinairement de communication avec le monde par la permiffion du prince captif eſt obſervé avec une ſtrictitude. Il n'y a que le prince ſeul qui ſoit plus contraint de garder les filles dont il a la confiance; la moindre faute ſa maiſon, par la ſeule loi qui ſe peut dire qu'il eſt en ſon pouvoir de ces circonſtances, & de ſes ſentimens en vie, pour ſe faire avertir:

Chaque quartier de ſéail eſt particulier, & le ſéail eſt ſéparé en pluſieurs quartiers, ſeulement d'un eunuque qui eſt chargé de quelque vieux eſclave pour ſurſurveiller ſur la conduite du prince & le point des jeunes femmes qui ſont en ſéail: on dit que l'origine de ce nom de *harem* ſont les femmes qui étoient deſſervantes, & qui ſe nommoient *harem*. C'eſt ſurſes fois affaire à lui de ſe faire ſavoir ſ'il avoit reconnu que le prince, ſ'il me faiſoit une faute, il me faiſoit une faute, & à la plupart de ceux qui ſont en ſéail, il me faiſoit reſpecter le faiſoit reſpecter.

retire ordinairement avec lui , & ils n'ont  
 de communication avec le reste du *harem* ,  
 que par la permission spéciale du roi : ce pauvre  
 prince captif est observé avec la plus grande  
 sévérité. Il n'y a point d'homme sur la terre  
 qui soit plus contraint ; il n'ose pas seulement  
 regarder les filles dont on ne lui a pas permis la  
 vue ; la moindre intrigue serait fatale à  
 sa maison , particulièrement à l'amante.  
 On ne peut dire qu'il en coûte souvent la vie dans  
 ces circonstances , & qu'on enterre des filles  
 mortes en vie , pour s'être laissées regarder sans  
 s'en avvertir :

Perse.

Chaque quartier du *harem* a son gouverneur  
 particulier , & le sérail entier est sous le gouver-  
 nement d'un eunuque : cet eunuque est toujours  
 quelque vieux esclave , difforme & fantasque ,  
 sur la conduite duquel vous pouvez penser à  
 quel point des jeunes beautés vivent dans le  
 martyre : on dit que l'ordre , le silence & l'obéis-  
 sance du *harem* sont incompréhensibles. L'eunu-  
 que qui était de mon tems gouverneur du  
 sérail , se nommait *Aga-Chapour* ; j'ai eu plu-  
 sieurs fois affaire à lui ; il était savant , & depuis  
 qu'il avait reconnu que j'avais quelque littéra-  
 ture , il me faisait un accueil plus favorable  
 qu'à la plupart de ceux qui l'approchaient. Sa  
 dignité le faisait respecter & craindre dans la

ville, & une recommandation de sa part val  
 bien un ordre du premier ministre.

Perac,

On envoie continuellement dans le harem  
 les plus belles personnes du royaume ; il  
 entre que des vierges : quand on apprend qu'il  
 y a une belle femme en quelque endroit que  
 soit, on la demande pour le harem, & on ne  
 refuse jamais. On se croit trop heureux d'avoir  
 quelque chose qui soit agréable au roi, & on  
 tout quand c'est une fille de qualité, parce que  
 la famille est bien aise d'avoir une parente  
 puisse appuyer ses intérêts auprès du souverain.  
 Le plus grand nombre des filles qui sont dans  
 le sérail sont nées en Géorgie, en Circassie  
 où il semble que la beauté répande ses charmes  
 avec plus de libéralité qu'en aucun autre en-  
 droit du monde.

Entre toutes les femmes qui deviennent gra-  
 ves, il n'y a que celle qui donne le jour au  
 premier mâle, qui ait sujet de bénir son sort  
 parce qu'elle peut espérer d'avoir un jour un  
 rang, l'autorité & le bonheur de mère de son  
 verain ; les autres sont reléguées dans un coin  
 du sérail, chacune avec son enfant, où elles  
 vivent toujours dans la crainte de les voir per-  
 vés de la vie, ou de la vue par l'ordre du sou-  
 verain : de-là vient que toutes ces favorites  
 tes appréhendent d'avoir des enfans, &

le roi a un fils ;  
 toutes, est d'être  
 viennent quelque  
 des intrigues av  
 officiers de l'état,  
 selon son génie &  
 ne presque jamais  
 harem pour eux.  
 quelquefois on donne  
 grands seigneur  
 une grace infi  
 première fois que  
 roi envoya une fil  
 de sa maison ; c'  
 dit pas, & ne s'  
 les apparences  
 des soins de son m  
 tique ou complai  
 sortir du harem  
 la tout ce tems au  
 te. On marie souv  
 en décharger le  
 trop grand nombre  
 officiers des armées  
 unes pour les pur  
 malheureuses ; c'  
 es gens de basse  
 mes-là qu'on ap

Le roi a un fils ; le bonheur où elles aspirent toutes , est d'être mariées ; c'est à quoi elles parviennent quelquefois. La mère du roi a toujours des intrigues avec la plupart des ministres & officiers de l'état , plus ou moins importants selon son génie & son crédit ; ils ne manquent presque jamais de lui demander une fille du *harem* pour eux , ou pour un de leurs fils. Quelquefois on donne une de ces belles captives aux grands seigneurs , sans qu'ils y pensent , comme une grace insigne qu'on veut leur faire. La première fois que je fus à la cour de Perse , le roi envoya une fille du *harem* au surintendant de sa maison ; c'était la nuit : ce favori n'y faisait pas , & ne s'en souciait guère , selon les apparences , car il était âgé & accablé des soins de son ministère ; cependant , soit par politique ou complaisance , il fut trois jours à sortir du *harem* pour aller voir le roi ; il resta tout ce tems auprès de sa nouvelle maîtresse. On marie souvent de ces filles du sérail pour en décharger le palais , lorsqu'elles sont en trop grand nombre , & alors on les donne aux officiers des armées ; on en marie aussi quelques-unes pour les punir & à dessein de les rendre malheureuses ; on les donne pour cela à des gens de basse condition : c'est de ces mariages-là qu'on apprend des nouvelles du

Perse,

**Perso.** féraïl beaucoup plus aisément que des eunuques.

On fait encore des nouvelles de ce lieu réservé, par les matrones qu'on y fait venir quand les accouchemens sont difficiles, ce qui n'arrive pas souvent, car il n'y a point de sages-femmes dans un pays où l'on accouche aisément : enfin, on fait les nouvelles de ce lieu par les nourrices ; car, les enfans du royaume sont jamais allaités par leurs mères.

La garde du féraïl est composée de trois corps différens. Celui des eunuques blancs est le premier, ils gardent le dehors sans approcher des femmes, ni aller assez avant dans le harem pour en être vus ; on est jaloux d'eux malgré leur impuissance, & cette jalousie est fondée sur la raison, que les dames du féraïl pourraient juger par le teint de ces européens, qu'il y a des hommes plus beaux que celui à qui elles appartiennent. Le second corps est celui des eunuques noirs ; ils ont leur logement autour de la seconde enceinte, où ils se tiennent, & quand ils sont mandés, suivant le besoin qu'on en a, on prend les vieux & les décrépits pour approcher des femmes, & pour faire leurs menages ; les autres sont employés au dehors, c'est-à-dire, à aller & venir, à porter & à travailler

Le troisième corps est celui des favorites de la sultane. Les favorites de ce corps des gardes de nuit & jour, ne voient une fois la sultane qui leur tient lieu de mère. Les filles sont au plus deux dans une chambre, & une vieille, qui profiter d'une charité de leur pension. Les favorites, un certain nombre d'eunuques, dont il y en a d'autre plus de cinquante, ces filles de fortune se livrent à des intrigues contre leurs rivales, & sont jalouseuses les unes des autres. Elles ont vécu dans le féraïl de surprises de la sultane. Elles se livrent entr'elles à une jalousie que les favorites ont ; de leurs traits elles portent jusqu'à la mort les plus belles de la cour du roi, qui ne sont que des hommes perfides, ni plus que le père, dégrade les

Le troisième corps des gardes est celui des favorites du roi & ses maîtresses sont le corps des gardes : il y en a toujours six de nuit & jour ; elles servent à tour rôle une fois la semaine, avec une vieille qui leur tient lieu de mere pour les gouverner. Les filles sont logées séparément, ou au plus deux dans une chambre ; une jeune & une vieille, sans qu'il soit permis de passer d'une chambre à l'autre ; elles ont chacune leur pension payée en argent & en robes, un certain nombre de domestiques & de eunuques, dont l'un a moins de dix ans, l'autre plus de cinquante. On observe toutes ces filles de fort près, de peur qu'elles ne se livrent à des intrigues ou à des complots contre leurs rivales, ou qu'elles ne deviennent jalouses les unes des autres. Les femmes qui ont vécu dans le sérail, rapportent des choses surprenantes de la passion avec laquelle elles se livrent entr'elles à la débauche ; de la jalousie que les favorites ont l'une contre l'autre ; de leurs trahisons, de leurs haines, de leurs querelles qui portent jusqu'à la fureur. Ces jalousies produisent les plus cruels effets du monde ; le roi, qui ne trouve, parmi toutes ces femmes perfides, ni amour, ni attachement sincère, dégrade les unes, rend esclaves ses

Perce,

**Perse.**

favorites, en leur faisant remplir les plus  
emplois, & dans les quartiers reculés du  
rail; il en fait châtier d'autres à coups de  
ges; il en fait mettre à mort; il en fait  
me brûler les unes, & enterrer d'autres to  
vivantes.

Les femmes du sérail se servent de b  
coup de sortilèges, au moyen desquels  
prétendent faire haïr leurs rivales, où les  
dre stériles, ou se faire aimer, captiver l'e  
de leur maître, & en avoir des enfans.  
femmes des juifs vont dans les harems,  
prétexte de vendre des étoffes ou des parfums  
& donnent des recettes pour des breuvages  
& des avis à toutes les jeunes filles amoureuses  
auprès desquelles elles peuvent s'insinuer; &  
les eunuques, qui se moquent de ces philo  
les veillent de près; mais les femmes sont  
adroites & si dissimulées, qu'elles les tr  
pent toujours, malgré toutes leurs précau  
tions.

Les Persans disent que les femmes ne  
vont que pour le plaisir & la génération.  
ne font aucun cas de leur adresse, de leur  
prit, ni de leur application au travail; &  
elles ne se mêlent presque de rien, pas même  
du ménage; elles passent leur vie dans la  
chalance, l'oïveté & la mollesse, étendues

lis : elles passent  
er par de petits  
grandes voluptés  
le tabac du pays  
eut prendre du n  
, ni s'en ressent  
liquent à des ouv  
ont très-bien. On  
e toute apprêtée,  
tout faits, comme  
femmes du harem  
visite; & en géné  
de Perse sont cell  
orsque les femme  
m & vont dans la  
que de nuit, u  
che cent pas devant  
pas derrière, cria  
turc, qui signifie  
dans cet usage v  
aire, & que perso  
fait peur en Perse  
deux fois : chacun  
déchaîné. Des eu  
ngs bâtons à la m  
liers & les femmes  
sont pas retirés;  
moins de fureur,

ces : elles passent tout le jour à se faire  
 par de petits esclaves ; ce qui est une  
 grandes voluptés des Asiatiques ; ou à fu-  
 le tabac du pays , qui est si doux , qu'on  
 peut prendre du matin au soir , sans s'en-  
 , ni s'en ressentir. Les moins vicieuses  
 liquent à des ouvrages à l'aiguille , qu'el-  
 ont très - bien. On leur donne leur nour-  
 toute apprêtée , & quelquefois leurs ha-  
 tout faits , comme on ferait à des enfans.  
 femmes du harem du roi ne vont jamais  
 ; & en général les plus grandes da-  
 de Perse sont celles qui sortent le moins.  
 que les femmes de qualité sortent du  
 & vont dans la ville , ce qui n'arrive  
 que de nuit , un nombre de cavaliers  
 cent pas devant , & un autre nombre  
 pas derrière , criant , *courouc , courouc* ;  
 turc , qui signifie *défense , abstinence* , &  
 dans cet usage veut dire , que le monde  
 , & que personne n'approche. Cette  
 fait peur en Perse , & l'on ne se le fait pas  
 deux fois : chacun fuit , comme si un lion  
 déchainé. Des eunuques à cheval , avec  
 longs bâtons à la main , marchent entre les  
 liers & les femmes , pour frapper ceux qui  
 sont pas retirés ; ce qu'ils font avec plus  
 moins de fureur , suivant la qualité de la

---

 Perse.

**Perse.**

dame qu'ils conduisent. Le *courouc*, qui fait pour les femmes du sérail du roi, est à-fait terrible; car il y va de la vie pour l'homme qui se trouve sur leur chemin, ou l'espace interdit, qui est toute l'étendue laquelle on pourrait appercevoir les charmes qui portent ces belles femmes; si c'est dans la ville qu'elles passent, on défend de se lever dans la rue par où se fait la marche dans les rues voisines, qu'on environne de portes droites, comme si c'était des murailles; si elles vont à la campagne, on chasse tous les hommes des villages, une lieue à la ronde; il y a un régiment destiné particulièrement à cette fonction; ils vont le jour précédent dans les campagnes, pour avertir les hommes de telle heure ils aient à s'enfuir, parce que les femmes du roi doivent passer; on ferait à mort, à la moindre résistance. Deux heures avant que le sérail ne sorte, ces soldats restent aux mêmes lieux, & font continuellement des décharges d'artillerie, pour avertir de retirer sur-le-champ; ils en usent ainsi toute la route; à ce signal du mousquet, ceux qui sont dans les montagnes ou dans les défilés, se retirent & se cachent; une heure après, les eunuques se mettent en campagne, & s'ils rencontrent quelques hommes dans

de défendu, ils le n  
me firent couche  
& m'en firent sou  
vie en prend aux  
monde de son lit &  
où bon semble; p  
ceinte de la route  
de neige, qu'il pleu  
dire; qu'il faille pa  
jambes, c'est à q  
aut que tous les  
de sept ans, m  
raison à la garde, c  
On a aussi défendu  
à la rencontre de  
il ne s'en trouvât  
pour au roi. Les chr  
cause de cette déf  
le bourg de *July*  
présentaient toutes  
des atours; les une  
leur de leur maris;  
voir, mais en effe  
à plaisir. J'ai enten  
ont cette défense,  
cèrent sur le chem  
de la recherche de  
des dames du sér

qu'il étoit défendu, ils le mettent à mort. Ces voya-  
 geurs firent coucher deux fois hors du lo-  
 gis, & m'en firent sortir à minuit; car, quand  
 le roi en prend aux dames, on fait sortir tout  
 le monde de son lit & de son logis, pour s'en-  
 aller où bon semble, pourvu que ce soit hors de  
 la crainte de la route marquée pour le sérail :  
 qu'il neige, qu'il pleuve, ou qu'il gèle à pierre  
 fendre; qu'il faille passer des bourbiers jusqu'à  
 aux jambes, c'est à quoi on n'a point d'égard ;  
 mais tant que tous les hommes fuyent, depuis  
 le commencement de sept ans, malades ou non ; on laisse  
 la maison à la garde des femmes, s'il y en a.  
 On a aussi défendu aux femmes de se trou-  
 ver à la rencontre du sérail, dans la crainte  
 qu'il ne s'en trouvât quelqu'une qui donnât de  
 l'avis au roi. Les chrétiennes arméniennes ont  
 souffert de cette défense : quand le roi traversa  
 le bourg de *Julfa* avec son sérail, elles  
 se présentèrent toutes à lui, vêtues des plus  
 riches atours ; les unes, avec des requêtes en  
 faveur de leur maris ; les autres, sous prétexte  
 de vouloir, mais en effet cherchant à être vues  
 du roi, se plaindre. J'ai entendu raconter qu'un jour,  
 pendant cette défense, les femmes de *Julfa* se  
 précipitèrent sur le chemin du roi, parées avec  
 toute la recherche dont elles étaient capables ;  
 dans le nombre des dames du sérail leur cria tout haut :

Perses.

Perse.

*Coquettes, effrontées, n'êtes-vous pas contentes d'avoir chacune votre homme, sans que vous veniez vous mêler parmi nous, qui sommes quatre cents pour un seul, avec l'intention de nous l'enlever.*

Il y a un grand nombre d'eunuques dans le royaume de Perse, & l'on peut dire en quelque manière qu'ils le gouvernent, & qu'ils sont les maîtres, parce que, dans toutes les grandes maisons & particulièrement dans celle du roi, ils ont la confiance du maître, la garde de son trésor & le maniement de ses affaires. Les femmes sont principalement sous leur inspection, & comme sous leur tutelle; ils les accompagnent par-tout; ils n'ont cependant pas la liberté d'entrer dans leur chambre, quand elles y sont seules. Le harem s'ouvre ou ne se ferme, que d'après leurs ordres. Les eunuques, dans les grandes maisons, sont les précepteurs & les gouverneurs des enfans; ils leur apprennent d'abord à lire & à écrire, les principes de leur religion, & les élémens des sciences. Les fils du roi, qui ne sortent jamais du palais des femmes que pour monter sur le trône, n'ont point d'autres maîtres ni d'autres maîtres.

J'ai vu des eunuques fort savans; & il y en a dans le harem du roi, qui sont habiles

arts mécaniques, à broder & à peindre, à sculpter, en voyant les choses, il me donna plusieurs ouvrages faits de sa main; il savait aussi tourner, & qu'il ne pouvait pas faire: ils contentent de l'âge, l'esprit est quand on les achète, & de huit à seize ans, & cet état déplorable. Les eunuques viennent de tout le long de la côte de l'Inde; le Bengale, & le Malabar, & vient d'Afrique, de Géorgie & de la partie du nord de la Perse. On ne peut pas dire que le droit d'enlever les enfans des eunuques dans le royaume de Perse, est ordinairement de trois à quatre années; on en compte jusqu'à six par le plaisir du roi. C'est ce qui a produit en Orient une multitude de personnes destinées à faire des ouvrages, dans l'origine; ils

arts mécaniques. Le feu roi savait des-  
 ser & peindre, ainsi que je m'en convain-  
 dis, en voyant les modèles des grands bijoux  
 qu'il me donna peu avant sa mort, & qu'il  
 avoit faits de sa main, comme il me le fit dire ;  
 il savoit aussi tourner en bois & en pierre, cho-  
 si qu'il ne pouvoit avoir appris que des eu-  
 nuques : ils coutent beaucoup ; leur prix varie  
 selon l'âge, l'esprit, la taille & l'éducation :  
 quand on les achète, ils ne sont guère âgés  
 que de huit à seize ans ; on ne les réduit  
 à cet état déplorable qu'entre sept & dix ans.  
 Les eunuques viennent tous des Indes, la  
 plupart de la côte de Malabar, où le teint des  
 Indiens est très-bâsané ; il en vient aussi du  
 Bengale, où le teint est olivâtre ; les  
 autres viennent d'Afrique ou d'Éthiopie, & les  
 uns de Géorgie & de Circassie ; mais il y  
 a peu de ces deux dernières espèces : le roi  
 seul le droit d'en avoir de blancs. Le nom-  
 bre des eunuques dans les maisons des grands  
 seigneurs, est ordinairement de six à huit ; il  
 n'est que de trois à quatre dans les maisons des moins  
 importants ; on en compte jusqu'à trois mille au  
 service du roi. C'est la jalousie des hommes,  
 qui a produit en Orient cette invention cruelle  
 & dénaturée de faire des eunuques ; mais quoi-  
 qu'il en soit, dans l'origine, ils ne furent destinés qu'à

Perse.

garder les femmes, on les a trouvés propres d'autres services, & capables des plus grandes affaires; en effet, les eunuques devenant par l'état où on les met, beaucoup moins susceptibles de l'amour ou de l'ambition, les grandes sources des désordres de la vie civile, ils doivent être moins passionnés que les autres hommes; ils n'ont, ni femmes, ni enfans, ni parens même, puisque la plupart savent point de quel pays ils sont; on ne peut ajouter qu'ils n'ont pas même les relations d'amitié; la manière dont ils vivent, leur donne l'occasion & le tems de faire des amis. Il est évident qu'ils s'attachent plus fortement que les autres hommes aux fonctions qu'ils ont à remplir, & aux maîtres de qui dépend leur destinée: ce que je dis des eunuques, est tout vrai de ceux de Perse: aussi, trouve-t-on dans le pays, qu'ils sont plus rusés, plus secrets, plus retenus, plus fidèles, & même plus peureux que les autres hommes; mais, en échange, ils sont cruels, vindicatifs, impitoyablement dissimulés, lâches. Il y a des eunuques qui ressentent la passion de l'amour, & qui recherchent le commerce des femmes: on en donne pour preuve que, lorsqu'ils parviennent au gouvernement de l'état, ils ont tous un féroce penchant à ce qu'il y a encore de certain, c'est que gé-

ment en Orient  
eunuques à la mo  
illent sur toutes  
ment à tous leur  
issant, que l'opéra  
tant eunuque, ca  
est très-dangere  
ge de quinze ans  
âge.

ment en Orient, les femmes haïssent les eunuques à la mort, comme des argus quiillent sur toutes leurs actions, & qui s'opposent à tous leurs plaisirs. J'observerai, en passant, que l'opération par laquelle on fait un eunuque, cause la plus vive douleur; elle est très-dangereuse, quand on la fait après l'âge de quinze ans; elle est assez sûre avant l'âge.

---

Perse.

---

 CHAPITRE VIII.

*De la nature du gouvernement en Perse, & de l'économie politique. — Des charges. — De la justice civile & criminelle.*

---

 Perse.

LE gouvernement de Perse est despotique ; un seul homme y est le maître absolu de la vie & des biens de ses sujets ; car on exécute ponctuellement ce qu'il ordonne, quoiqu'il voie la plupart du tems clair comme le jour, qu'il n'y a nulle justice dans ses ordres, & souvent pas même le sens commun. Rien ne met à couvert des extravagances de son caprice ; ni probité, ni zèle, ni mérite, ni les vices rendus : un mouvement de sa fantaisie marqué par un mot de la bouche, ou par un signe des yeux, renverse à l'instant les grades les mieux établis, & les plus dignes de l'être ; les prive des biens & de la vie sans aucune forme de procès. Ces actes inouis d'une autorité arbitraire ne s'étendent guère cependant que sur les grands de la cour, & plus particulièrement sur les favoris du roi. Je me sou-

ens qu'un jour un  
 un, m'était venu  
 ; il entra d'un  
 à ajuster son tu  
 suite : Toutes les  
 je tâte si j'ai en  
 j'y regarde mém  
 je suis revenu a  
 En effet, quand l  
 vin, personne au  
 ans ni de sa vie.  
 is d'un moment  
 mains & les pie  
 fait mourir au n  
 même ce qu'il  
 sa fureur, à la  
 commencement  
 mon.  
 A quelque dange  
 courrisans, ils ne  
 faveur du prince.  
 re misérable serv  
 me on fait les au  
 s la sentir davanta  
 ent capables de co  
 té : au contraire,  
 entendent parler  
 uoipe, où l'autor

qu'un jour un seigneur, nommé *Rustan*, m'était venu voir en sortant de chez le *Perse*, il entra d'un air gai, prit un miroir, se fit à ajuster son turban en souriant; il me dit : *Toutes les fois que je sors de chez le Perse, je tâte si j'ai encore la tête sur les épaules, & j'y regarde même dans le miroir, aussi-tôt que je suis revenu au logis.*

En effet, quand le roi est en colère ou dans le vin, personne autour de lui n'est sûr de ses jours ni de sa vie. Il disgracie ministres & favoris d'un moment à l'autre; il fait couper les mains & les pieds, le nez & les oreilles; il fait mourir au moindre caprice, sans faire même ce qu'il fait; & tel est la victime de sa fureur, à la fin de sa débauche, qui au commencement en était le plus cher compagnon.

A quelque danger que se trouvent exposés les courtisans, ils ne courent pas moins après la faveur du prince. Comme ils sont nés sous une misérable servitude, ils la supportent comme on fait les autres misères humaines, & ils la sentir davantage. Ce n'est pas qu'ils ne soient capables de connaître le prix de la liberté: au contraire, quand les seigneurs persans entendent parler de ces heureux pays de l'Europe, où l'autorité des lois garantit la

Perse.

bien & la vie de chacun contre toute violence, ils admirent & envient la félicité ces contrées. Mais il en est d'eux comme la plupart des gens à qui l'on parle de l'autre vie, qu'on ne saurait pourtant détacher de celle-ci.

Au reste, il ne faut pas s'étonner que le gouvernement de Perse soit despotique & arbitraire, puisqu'il est proprement militaire. Perse est depuis plus de mille ans un pays de conquête, c'est-à-dire, depuis la ruine de la monarchie persane par les mahométans. Chacun fait que les gouvernemens militaires sont par-tout arbitraires & absolus.

Le peuple, que sa bassesse met à l'abri des orages, croit qu'il faut obéir au roi en toutes choses, hormis en celles qui attaquent la religion. Dans ces derniers tems, le premier ministre du royaume, après avoir été plus de trente ans général d'armée, & gouverneur des plus importantes provinces, s'est vu, dans les premières années de son ministère, exposé à la persécution du roi, qui voulait l'obliger de boire du vin, lui disant : *Pourquoi voulez-vous seul à la cour refuser de boire avec moi ?* En effet, il était le seul qui résistât aux désirs du roi. Tous les autres courtisans s'y étaient rendus, à la réserve des gens d'église, qui avaient

été exceptés. Il me dit : *J'ai fait le jeûne, je ne puis boire de vin.* Le roi répliqua : *Le pèlerinage de la Mecque est devant vous ; faites-le pour le plaisir de votre roi ; mais ne vous abstenez point de vin constamment dans votre maison.* J'ai vu quelquefois à table six à sept personnes faire mille outrages sur la tête, sur le visage, sur la chemise ; il en faut de même à la bouche ; tout cela se fait dans l'emportement. Le ministre, sans s'apercevoir de ces excès, & sans s'arrêter à ces arrivées de la mort. A un jour le roi lui disait : *Seigneur, je ne puis boire une tasse de vin.* Il répondait : *Je ne puis pas non plus, mais il n'en a pas de la peine, moi j'aime mieux que vous ne fassiez boire. Ce jeûne est suspendu de sa censure, enfin, son zèle pour le roi, la fureur de son*

exceptés. Il répondit : *je suis agy , c'est-à-dire , j'ai fait le pèlerinage de la Mecque , & ne puis boire de vin , sans violer la loi de Dieu.* Le roi répliquait : *Mille gens qui ont fait pèlerinage de la Mecque , comme vous , en vivent ; faites-le par le souverain commandement de votre roi ;* mais ce sage ministre persista constamment dans les sentimens de sa religion. J'ai vu quelquefois le roi le faire deverser à table six à sept heures de suite : il lui faisait mille outrages ; il lui faisait jeter du vin sur la tête , sur le visage , dans le cou de sa chemise ; il en faisait mettre par force dans sa bouche ; tout cela se faisait comme en riant , & dans l'emportement de la débauche. Mais ce ministre , sans s'étonner , repoussait doucement ces excès , & refusait toujours de boire. Il arriva deux ou trois fois que le roi le menaça de la mort. Alors chacun se jetant à ses pieds lui disait : *Seigneur , ne vaut-il pas mieux boire une tasse de vin que de se faire tuer ?* Pour lui , il répondait : *Le roi a droit sûr ma vie , mais il n'en a pas sur ma religion ; c'est pour moi j'aime mieux qu'il me fasse mourir que de me faire boire.* Ce sage ministre fut disgracié & suspendu de sa charge plusieurs fois ; mais enfin , son zèle pour sa religion l'emporta sur la fureur de son maître. Il fut rétabli glo-

P. 100.

Perse.

rieusement, avec l'estime tant du public que du souverain même, qui ne le sollicite plus à boire du vin.

La politique n'a point de marche assurée dans ce gouvernement. Tout y est réglé selon les circonstances, & chaque grande affaire se décide par une raison propre & particulière. Le roi agit ordinairement selon la direction du premier ministre & des principaux officiers de l'état. Mais, quand il s'agit de déclarer la guerre ou de la soutenir, le roi assemble les principaux officiers de tous les ordres, & l'on consulte d'abord le livre nommé *karajama*, c'est-à-dire, le recueil des révélations futures. Ce livre, qui est pour les Persans, ce qu'étaient autrefois, pour le peuple romain, les livres sibyllins. Ce livre contient neuf mille vers & chaque vers une ligne de cinquante lettres. On croit fortement, en Perse, que ce livre contient une partie des principales révolutions de l'Asie, jusqu'à la fin du monde. Il est gardé dans le trésor royal avec très-grand soin, comme un original dont il n'y a ni copie, ni double. Car on ne permet pas que le peuple en ait connaissance.

Ce qui embarrasse le plus les ministres, ce sont les intrigues du sérail, où il se tient une manière de conseil privé, & qui donne la

Il se tient en  
des eunuques &  
& le plus en fa  
ne pas accorder le  
& les intérêts  
sont risque de  
peuvent tourner à  
le royaume des P  
seuls enfans mâle  
des fils succède  
ordinaires  
son héritier, cel  
davantage. A pe  
qu'il envoie arr  
à ses oncles & à  
bandeau que ces  
ont les yeux, est u  
doubles, de deux  
ment un tafetas  
sa puissance aff  
ens ont perdu la v  
ulier, dans le dro  
état porte qu'il r  
trône d'homme a  
les enfans du san  
perpétuelle capti  
ne voient jamais d  
ens enfermés avec

Il se tient entre la mère du roi, les eunuques & les maîtresses les plus ha- & le plus en faveur. Si les ministres ne pas accorder leurs conseils avec les pas- & les intérêts de ces personnes chéries ; peuvent risque de voir leurs projets rejetés souvent tourner à leur préjudice.

Le royaume des Persans est héréditaire, & seuls enfans mâles ont droit à la couronne. Le fils succède ordinairement à son père, & ordinairement, car le roi peut nommer son héritier, celui de ses enfans qu'il aime davantage. A peine est-il monté sur le trône qu'il envoie arracher les yeux à ses frères, à ses oncles & à tous leurs enfans mâles, & un bandeau que ces princes aveugles portent sur les yeux, est un mouchoir de soie plié en deux, de deux pouces de largeur, ou de deux lignes, & d'un pied de longueur, ordinairement un tafetas vert ; le nouveau roi ne peut exercer sa puissance affermie, qu'après que ses frères & ses oncles ont perdu la vue. Ce qu'il y a de très-étrange, dans le droit persan, c'est que la loi du pays porte qu'il ne faut point élever sur le trône d'homme aveugle.

Les enfans du sang royal sont tenus dans une perpétuelle captivité, sur-tout les mâles, & ne voient jamais d'autres hommes que leurs frères & leurs oncles enfermés avec eux, & les eunuques

Perse.

qui les gardent. Les enfans font élevés les yeux de leurs mères, & instruits par eunuques jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans. Alors, on leur donne un appartement séparé d'une belle fille à leur choix, & des domestiques qui ne sont autres que des filles & eunuques. C'est tout ce que j'en ai appris ; je suis sûr qu'on n'en peut savoir davantage. Plusieurs grands seigneurs avec qui je conversais familièrement tous les jours, m'ont dit qu'ils n'en savaient rien eux-mêmes que par conjectures. On ne dit point au fils du roi qu'il est l'héritier présomptif de la couronne, mais seulement qu'il est du sang royal ; de manière qu'il ne sait jamais à quel sort le ciel l'a destiné, que lorsqu'il lui met le sceptre à la main. Qu'on se demande maintenant quelle capacité & quelle expérience ces rois de Perse peuvent apporter au gouvernement de leur empire n'ayant jamais eu occasion de former leur esprit, ni de connaître les hommes & les affaires ; élevés comme ils sont dans la sensualité, sans instruction, & parmi une douzaine d'eunuques & de femmes.

Quand les princesses du sang royal sont élevées bien dans les bonnes grâces du roi, & qu'il se porte à leur donner un époux ; on les marie à un ecclésiastique bien fait & de bon

milieu, mais jamais un homme d'état. L'honneur ne lui fit point de gloire au gouvernement. Elle est accouchée d'un fils au roi, en l'absence du roi, on ne fait de l'enfant que la considération selon l'humeur. Comme c'est dans tout, que les rois sont la mollesse, ils se font des affaires sur un grand air. Il a inspection sur toutes les affaires de finance, commerce, & de manufactures. Les autres rois de cinq, sont chargés de la justice, le coular-agasi, chef des frontières, le telfantchi-agasi, le topchi-bachi, grand vizir peut mettre de l'ordre pendant de la manière d'un gouvernement une espèce de chef ; mais il n'est le chef ; mais certaines qu'autant

mille, mais jamais à un homme d'épée ni  
 un homme d'état, de peur que cette grande  
 fiance ne lui fit former des desseins contrai-  
 nes au gouvernement. Aussi-tôt qu'une prin-  
 cesse est accouchée, on va en porter la nou-  
 velle au roi, en lui demandant ce qu'il veut  
 qu'on fasse de l'enfant; & le roi en ordonne  
 tout selon la considération qu'il a pour ses parens,  
 ou selon l'humeur où il se trouve.

Perse.

Comme c'est dans cette partie du monde,  
 surtout, que les rois se livrent aux plaisirs &  
 à la mollesse, ils se déchargent du poids des  
 affaires sur un grand-visir ou premier minis-  
 tre. Il a inspection sur tous les gens en place,  
 sur toutes les affaires civiles & criminelles, fi-  
 nance, commerce, militaire, tout passe par  
 ses mains. Les autres ministres d'état, au nom-  
 bre de cinq, sont le *divan-begui*, surintendant  
 de la justice, le *courtchi-bachi*, chef des trou-  
 pes des frontières & général des courtches,  
 le *coular-agasi*, chef des troupes d'esclaves,  
 le *tefantchi-agasi*, général de l'infanterie, &  
 le *topchi-bachi*, grand maître de l'artillerie.  
 On peut mettre de ce nombre le nazir ou sur-  
 intendant de la maison du roi: ces ministres  
 ont une espèce de conseil dont le grand-  
 visir est le chef; mais leurs décisions ne sont  
 certaines qu'autant que le sérail ou le conseil

Perse. des femmes & des eunuques n'en ordonne autrement.

Les provinces ont à leur tête, les uns, intendans, les autres des gouverneurs ou *kans* : ceux-là sont comme les fermiers du roi, ils sont obligés d'envoyer au trésor royal tributs qu'ils lèvent sur le peuple. Les gouverneurs sont autant de petits souverains qui, chacun dans leur capitale, une cour souveraine & nombreuse. Ils n'envoient au roi que quelque présent des choses les plus rares de la province ; mais ils sont obligés de tenir toujours sur pied & d'entretenir un certain nombre de troupes pour les besoins de l'état. Dans les premiers siècles de la monarchie on appelloit ces gouverneurs des *satrapes* ; ils n'étaient pas moins puissans alors qu'ils sont aujourd'hui.

Outre ces premiers officiers, le roi met encore dans chaque ville un gouverneur particulier qu'on appelle *sulton* ou *daroga*, qui a la principale juridiction. Les justices inférieures sont celles des *casis* ou juges : les uns sont établis sur les marchands, les autres sur les troupes, & d'autres sont chargés de la police. Ces tribunaux ne sont rigoureux que pour les pauvres. L'argent a le même pouvoir en Perse qu'en Europe. A la vue de ce métal, les

font, la justice  
ville de ses droits  
che le front le  
le seul qui expie  
la pauvreté.  
Les peines les plus  
sultane & le car  
menu peuple ; elle  
pieds ; elle est for  
te au carcan que  
tion, qui ne son  
an est d'une struct  
près de trois pied  
es de bois ; dont  
ts, forme un tria  
cou pris vers le  
ving attaché à l'ex  
son carcan, &  
est chargé de le  
est condamné à m  
ment, on lui ou  
s lui avoir percé  
rous, on y enfonc  
on le promène ain  
rier, les juges l  
t, qui lui font fo  
vengeance leur insp  
oute disgrâce, en

risent, la justice s'endort, l'autorité se dé-  
 mille de ses droits. Ainsi le criminel opulent  
 arche le front levé; le coupable indigent  
 le seul qui expie dans les supplices son crime  
 la pauvreté.

Perse.

Les peines les plus usitées, en Perse, sont  
 bastonnade & le carcan. La bastonnade est pour  
 menu peuple; elle se donne sur la plante  
 pieds; elle est fort douloureuse. On ne met  
 au carcan que les personnes de confi-  
 sion, qui ne sont pas encore jugées. Ce  
 can est d'une structure singulière: il est long  
 près de trois pieds, & est composé de trois  
 es de bois; dont une plus courte que les  
 es, forme un triangle allongé. Le patient  
 cou pris vers le sommet du triangle, &  
 ing attaché à l'extrémité; il marche ainsi  
 son carcan, & un des seigneurs de la  
 est chargé de le garder. Quand le crimi-  
 est condamné à mort, ce qui arrive fort  
 ment, on lui ouvre le ventre, ou bien,  
 s lui avoir percé le corps d'une infinité  
 trous, on y enfonce des mèches allumées,  
 on le promène ainsi par la ville. Si c'est un  
 rrier, les juges le livrent aux parens du  
 t, qui lui font souffrir les tourmens que  
 vengeance leur inspire.

toute disgrâce, en Perse, emporte infail-

Perse.

liblement la confiscation des biens, & c'est  
 revers prodigieux & épouvantable que ce change-  
 ment de fortune; car un homme se trouve  
 en un instant, si entièrement dénué, qu'il n'a  
 rien à lui. On lui ôte jusqu'à sa femme &  
 ses enfans; il est enfermé seul, sans autres  
 remens que ceux qu'il a sur le corps. Toute  
 nature, pour ainsi dire, se soulève contre lui  
 on lui refuse tout, quelquefois même un verre  
 d'eau, sous prétexte qu'on ne fait pas encore  
 si le roi veut qu'il vive.

Une chose fort remarquable, dans la politique  
 de Perse, c'est qu'elle ne montre aucune  
 défiance des sujets à qui elle confie les  
 grandes charges; elle donne le gouvernement  
 d'un état conquis, à celui qui en était au-  
 ravant le maître & en possession. On emploie  
 de nouveau les grands que l'on a ruinés, &  
 cablés & traités avec la plus outrageante  
 dignité, sans rien craindre de leur ressen-  
 timent. On y donne même de l'emploi aux prin-  
 ces étrangers qui viennent se réfugier dans ce  
 royaume, quoiqu'originaires des pays voisins  
 & ennemis. La politique persane n'en a  
 doute aucun inconvénient, pour deux raisons  
 l'une, c'est que l'on place ces princes en  
 pays si éloignés de ceux où ils ont leurs  
 bitudes, qu'ils ne peuvent pas y lier ni en-

de corresponda  
 ent; l'autre, c'est  
 une trahison,  
 l'auraient bien  
 Les courtisans de  
 & plus d'affid  
 lieu du monde;  
 in, quoiqu'ils n'  
 tems, voir le roi,  
 plusieurs jours d  
 Les grands tienne  
 pied à la porte du  
 promptement des  
 & sur-tout, q  
 ement des femme  
 inopinément, ran  
 La situation de la Per  
 de tous côtés ses t  
 par des mers & des  
 maignes qui en re  
 Il n'y a que les  
 de craindre. Les  
 qu'elle méprise; e  
 Tartares sont div  
 és séparées, & ne  
 incursions, sans se  
 vrer bataille. Les  
 de n'avoir rien à

de correspondance quand même ils vou-  
 ent ; l'autre , c'est que , quand ils projé-  
 ent une trahison , les gens dont on les en-  
 ne l'auraient bientôt découverte.

Les courtisans de Perse font leur cour avec  
 ent & plus d'affiduité qu'on la fait en au-  
 lieu du monde ; ils vont à la cour soir &  
 in , quoiqu'ils n'espèrent pas , la plupart  
 tems , voir le roi , parce qu'il est quelque-  
 plusieurs jours de suite sans sortir du sé-  
 Les grands tiennent jour & nuit un valet-  
 pied à la porte du palais , afin d'être aver-  
 promptement des moindres choses qui ar-  
 vent , & sur-tout , quand le roi sort de l'ap-  
 partement des femmes ; ce qu'il fait quelque-  
 fois inopinément , tant la nuit que le jour.

La situation de la Perse fait sa principale force ;  
 de tous côtés ses frontières sont défendues  
 par des mers & des déserts , ou par de hautes  
 montagnes qui en rendent l'entrée très-diffi-  
 cile. Il n'y a que les Turcs que la Perse ait  
 à craindre. Les Indiens sont des enne-  
 mis qu'elle méprise ; elle les a toujours battus.  
 Les Tartares sont divisés en plusieurs princi-  
 paux séparées , & ne font la guerre que par  
 de petites incursions , sans se mettre jamais en état  
 de livrer bataille. Les Persans sont presqu'as-  
 surés de n'avoir rien à démêler avec les Turcs ,

Perse.

tant qu'ils leur laisseront la ville de Bagdad elle est fort difficile à conquérir pour les Persans; car elle est éloignée de trente lieues toute habitation, du côté de la Perse; & faut traverser ce désert pour y arriver, au que les Turcs peuvent y aller & y porter cilement toutes choses par le fleuve du Tygris sur lequel cette ville fameuse est bâtie.

Les Persans sont naturellement braves & belliqueux; mais le despotisme & le gouvernement sanguinaire de ses rois, ont fort tardé ce courage & presque anéanti cette force. Le luxe, la sensualité & l'oïveté, d'une part, l'étude & les lettres de l'autre, ont été les principaux moyens pour efféminder les Persans, si j'ose ainsi parler. Mais, rien n'y a contribué que cet esprit de jalousie, qui trouble toujours des prétextes pour verser le sang des grands du royaume, les plus distingués, par leur valeur, soit par leur sagesse. Cependant, quoique l'esprit de la guerre se soit presque tout-à-fait perdu, la Perse ne laisse d'entretenir de grandes forces; elles sont composées de trois corps de troupes, de mille de courtches & d'esclaves: ces derniers forment un corps de vingt-deux mille hommes d'infanterie & de cavalerie, entretenu aux dépens du roi. Ils sont presque tous géorgiens

étrangers. Les anciens Taitars ont le grand Tamourlan, qui a tué trente mille, tous les rois de la campagne, & est le plus considérable. Ce sont les trois provinces entretient des frontières. Ils sont tous à che principal force des Persans la discipline & le plus connu des Empires de l'Orient: que la Perse & l'Inde soit la proie des conquérans de Grecs bien nations entières, & inondait ces vastes de héros aux Persans. Lorsque les Persans ont fait une grande invasion, & ont tout le peuple en proie, & de faire le monde si étrange, qu'il n'y a un brin d'herbe. non-seulement on

Tome XXVII.

étrangers. Les courtches sont les descendans  
anciens Tartares qui soumirent la Perse  
le grand Tamerlan : ils sont au nombre  
trente mille , tous pâtres & endurcis aux tra-  
ux de la campagne. Le corps des milices  
le plus considérable , au moins par le nom-  
. Ce sont les troupes que les gouverneurs  
provinces entretiennent pour la garde & la  
té des frontières. Les courtches & les mi-  
es sont tous à cheval ; mais , ce qui fait la  
principale force des armées & des états , j'en-  
s la discipline & l'exercice militaire , n'est  
plus connu des Persans que des autres  
ples de l'Orient : aussi n'est-il pas surpre-  
que la Perse & toute l'Asie aient été tant  
fois la proie des conquérans. Tantôt une poi-  
de Grecs bien disciplinés mettait en fuite  
nations entières , tantôt un déluge de Bar-  
es inondait ces vastes contrées & procurait  
aire de héros aux Alexandres & aux Ta-  
ans.

---

Perse.

orsque les Persans sont à la veille de quel-  
grande invasion , leur méthode est d'en-  
tout le peuple qui habite la frontière  
cée , & de faire le dégât eux-mêmes d'une  
ière si étrange , que l'ennemi n'y trouve  
un brin d'herbe. Le dégât est si entier ,  
non-seulement on brûle tout , mais qu'on

Perse.

déracine même les arbres, & qu'on détourne les ruisseaux & les fleuves. L'armée ayant ainsi ruiné un pays à huit journées d'espace elle campe en deçà, divisée en divers petits corps placés sur le passage de l'ennemi qui cherchent à défaire en tombant sur ses parties de nuit & à l'improviste. S'il arrive que l'ennemi avance malgré tous ces obstacles, l'armée se retire toujours dans l'intérieur, chassant le peuple devant elle, & faisant même dégât. C'est ainsi que les Persans ont détruit les plus grandes armées des Turcs. Les Persans fondent cette étrange politique sur un dilemme : ou l'ennemi vient en grand nombre, ou il vient en petit nombre ; s'il vient en grand nombre, il faut qu'il périsse faute de vivres & de fourage, car on n'en fait point porter pour long-tems pour une grande armée ; s'il vient en petit nombre, nous le battons & il sera obligé de se retirer.

La seconde fois que je retournai en Perse je trouvai qu'on faisait une revue générale dans tout le royaume. Un des inspecteurs, qui était fort de mes amis, homme savant & expérimenté, me disait : *Nous avons une belle armée pour la revue ; mais nous n'avons qu'une seule chante armée pour la guerre.* Il ajoutait que la destruction de l'armée persane venait,

autres causes, pour pour l'astrologues, me disaient que la profession rend la guerre qu'à la guerre, et non pas leurs armées ne marque les plus heurtieuses que d'armées s'opposent à la leurs prédictions guerre aura un million les eunuques les voir. Ces derniers entreprises militaires quelque'un des hasards enlève le prince, de leur autorité, de les affaires.

La situation avantageuse du golfe persique & de la mer semble, rendre favorable ; mais cette situation est négligée ; & l'exemple de l'empire commercent dans tout le monde a pu encore engager les Turcs & à construire des vaisseaux, à savoir que les Persans

autres causes, de la sotte superstition de la  
pour pour l'astrologie judiciaire. Les astrolo-  
gues, me disait-il, sont des gens que leur  
profession rend lâches & sans courage. Ils sa-  
vent qu'à la guerre il faut consulter l'occasion,  
non pas leurs almanachs, sans quoi la for-  
tune ne manque pas de démentir leurs pro-  
phéties les plus heureux. D'ailleurs, ils ne se  
soucient que d'amasser de grands biens; ainsi  
ils s'opposent à la guerre tant qu'ils peuvent.  
Leurs prédictions annoncent toujours que la  
guerre aura un mauvais succès. Les femmes  
et les eunuques les secondent de tout leur pou-  
voir. Ces derniers détestent par-dessus tout  
les entreprises militaires, dans la crainte que  
quelqu'un des hasards de la guerre ne leur  
enlève le prince, dont la perte les priverait de  
leur autorité, de leurs richesses, & de leurs  
plaisirs.

Perse.

La situation avantageuse de la Perse entre  
le golfe persique & la mer Caspienne devrait,  
il semble, rendre sa marine une des plus flo-  
rissantes; mais cette partie y est entièrement  
négligée; & l'exemple des Européens, qui  
commercent dans toutes les parties du monde,  
n'a pu encore engager les Persans à bâtir des  
vaisseaux & à construire des navires. Il faut ob-  
server que les Persans ne se soucient point du

commerce de mer, disant que le commerce par terre avec les Indes leur suffit.

Perse.

Le *cèdre*, ou le grand pontife, est ici le plu grand personnage après le grand-visir; il juge de toutes les affaires ecclésiastiques & dispose de tous les revenus des mosquées; il prétend même que les affaires civiles sont de son ressort: mais le *divan begui*, dont la jurisdiction est soutenue de l'autorité royale, ne laisse au *cèdre* que les procès qui ont quelque rapport avec le spirituel. Ce pontife va tous les jours prendre séance aux assemblées royales à la gauche du roi; mais ordinairement il ne demeure guères; car, comme la religion mahométane défend sévèrement le vin, ainsi que la symphonie, il se retire dès qu'il voit que le roi demande du vin, ou que les instrumens de musique vont commencer. Le roi se prive quelquefois de ce plaisir à leur considération; ou bien il le diffère de quelques momens pour retenir plus long-tems ces pontifes & leur faire plus d'honneurs. Le *cheick-el-islam* & le *cazi*, sont les premiers magistrats ecclésiastiques après le *cèdre*. Leurs pouvoirs sont très-étendus. A l'égard du mouphti, dont le caractère est si grand & la puissance si révérée dans les états du grand-seigneur, il n'est qu'un respecté en Perse, sans y avoir aucune au-

tié. On le consulte sur les interêts des décisions ne sont pour des oracles. Les biens de l'église sont un nombre infini de mosquées; mais elles sont si riches pour les Persans croyent à l'avoir du bien d'éternelle vie par quelques heures de dévotion; ils ne peuvent s'en user à moins qu'il y ait que ce qu'ils font de saint; ce sont les hommes toujours à la bouche: *La plus sainte est celle qui est gagnée par le travail.* Le passage porte: les Persans ont toujours été un peuple laborieux, Setar, le charpentier, le même que Moïse, le cuirassier, Élie, le poète, Job écrivain, le médecin. La jurisprudence des Persans de la théologie

On le consulte sur les difficultés qui naissent sur les interprétations de l'alcoran; mais les décisions ne passent plus comme autrefois pour des oracles.

Persee

Les biens de l'église persane sont immenses; un nombre infini de gens vivent des revenus des mosquées; mais il y en a peu qui soient assez riches pour vivre splendidement. Les Persans croyent que c'est un péché mortel d'avoir du bien d'église, quand on peut gagner sa vie par quelque moyen honnête; & leurs livres de dévotion prescrivent à ceux qui en possèdent d'en user avec tant d'économie, qu'il n'y ait que ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim; ce sont leurs termes. Les dévots ont toujours à la bouche cette sentence de Mahomet: *La plus saine nourriture est celle qui s'acquiert par le travail.* La glose des imans sur ce passage porte: les prophètes & les hommes religieux ont toujours vécu de leur travail; *Adam* était laboureur, *Seth* tisserand, *Enoch* tailleur, *Noé* charpentier, les patriarches bergers de même que *Moyse*, *Jethro* & *Mahomet*; *David* était cuirassier, *Élie* muletier, *Lokman* couturier, *Job* écrivain, ou pelletier, *Jésus* médecin.

La jurisprudence ne diffère guère chez les Persans de la théologie. Mahomet a suivi l'exem-

**Perse.**

ple des grands législateurs anciens, qui, pour obliger plus fortement les hommes à observer leurs réglemens politiques & civils, en formaient les principes sur les dogmes de la religion qu'ils professoient. C'est la conséquence de ce grand principe des mahométans, que le même homme doit être roi & pontife tout ensemble; porter le glaive d'une main & appuyer l'autre sur l'autel, faire la guerre & administrer la justice, expliquer les dogmes de la foi & régler la discipline; c'est pour cette raison que les rois de Perse prennent si fastueusement le titre de calife qui veut dire : *successeur du prophète & son lieutenant.*

Le serment est en usage parmi les Persans; ils jurent sur l'alcoran; le juge envoie chercher le livre par un de ses clercs, qui l'apporte enveloppé dans une toilette; chacun s'élève par respect; le juge prend avec vénération le livre des deux mains, le porte à sa bouche & à son front, l'ouvre & le présente à l'accusé qui le baise, met la main dessus & dispose. Les gens qui sont d'une autre religion qu'on oblige au serment, sont renvoyés, accompagnés d'un homme du juge, chacun devant les ministres de sa secte. Les gentils & les guèbres, ne jurent pas sur des livres sacrés, comme les autres peuples; les premiers

rent sur la va  
qui leur sont plus  
point de lieu  
la justice; chaqu  
raison, dans une  
pour où sur un ja  
tout avec un air g  
nière orientale, a  
ni. Les droits de  
bles, parce qu'il  
es procès, & qu  
la première ou à  
La justice crim  
ment du droit ca  
entre les mains du  
juge selon le dro  
es gens. Ce magi  
du président du d  
elle & du nazir c  
es maximes fond  
est-à-dire, qu'à  
liger tel ou tel su  
Quand j'arrivai e  
Persans pour des b  
ne procédaient pas  
vous faisons en Eu  
mes. J'étais surpri  
publiques, ni asser

rent sur la vache, les seconds sur le feu, Perse.  
 qui leur sont plus sacrés que des livres. Il n'y  
 a point de lieu affecté à l'administration de  
 la justice; chaque magistrat l'exerce dans sa  
 maison, dans une grande salle ouverte sur une  
 cour où sur un jardin. Le juge est assis à un  
 bout avec un air grave & majestueux à la ma-  
 nière orientale, ayant un écrivain à côté de  
 lui. Les droits de la justice sont peu considé-  
 rables, parce qu'il n'y a point d'écriture dans  
 les procès, & que la sentence est prononcée  
 à la première ou à la seconde comparution.

La justice criminelle s'exerce indépendam-  
 ment du droit canon; elle est toute entière  
 entre les mains du magistrat *de la force*, qui  
 juge selon le droit naturel & selon le droit  
 des gens. Ce magistrat *de la force* est composé  
 du président du divan, du gouverneur de la  
 ville & du nazir du roi; ils se règlent par  
 les maximes fondées sur des usages anciens;  
 c'est-à-dire, qu'à tel ou tel crime il faut in-  
 fliger tel ou tel supplice.

Quand j'arrivai en Perse, je pris d'abord les  
 Persans pour des barbares, en apprenant qu'ils  
 ne procédaient pas méthodiquement, comme  
 nous faisons en Europe, à la punition des cri-  
 mes. J'étais surpris qu'ils n'eussent ni prisons  
 publiques, ni assemblées, pour examiner les

Perse.

criminels juridiquement, ni exécuteur public ni place pour les supplices, ni ordre, ni méthode dans les exécutions; mais après avoir passé quinze ans en Orient, j'ai raisonné d'une autre manière, & j'ai trouvé qu'il en étoit de cela comme des autres accidens rares de la vie où l'on ne se fait pas des règles certaines, parce qu'ils ne surviennent pas fréquemment; au lieu que dans nos contrées où les crimes énormes & dignes de mort, sont toujours nombreux on est dans la nécessité de supplicier les scélérats par règle & par compas, pour ainsi dire; ainsi j'attribue la police, que l'on suit en Europe dans les exécutions, à la grande quantité de malfaiteurs qui s'y trouvent, & le peu de régularité qu'on observe en Orient dans le jugement & l'exécution des criminels, aux moeurs de ces pays-là qu'on peut appeler douces & humaines, si on les compare aux nôtres. On n'entend presque jamais parler en Perse de vol fait avec effraction, ni d'affassinats; & pendant tout le tems que j'ai séjourné en Perse, soit à Isfahan, soit dans d'autres villes, je n'ai vu exécuter qu'un seul homme; d'où il est aisé de conclure que ces peuples ne sont pas aussi méchans que nous le sommes en Europe. Dans les cas extraordinaires le roi fait justice lui-même, comme lorsqu'il s'agit de quelque

de l'état. Alo  
 habit est le fig  
 ur sera exécut  
 fort ancienne; c  
 le Perse qui régn  
 e intègre & natu  
 tice, étant deven  
 onna que ceux qui  
 te à faire, par  
 rouge, afin qu'il  
 venir les premiers  
 conserver la mém  
 illent de rouge,  
 ffice.  
 a peine la plus or  
 la plante des pied  
 e, on lui attache le  
 une corde, qu'o  
 e ou à un croche  
 longs bâtons le fra  
 ls à longs interval  
 soit. La règle est  
 trente coups, ni p  
 jète les hauts c  
 circiffent, & quel  
 t. Le remède don  
 ont été battus, c'  
 ver jusqu'à la moi

de l'état. Alors il s'habille de rouge, et son habit est le signe certain que quelque chose sera exécuté à mort. Cette pratique est fort ancienne; on dit qu'elle vient d'un prince de Perse qui régna avant Mahomet : ce prince fut si intègre & naturellement porté à rendre justice, étant devenu sourd dans sa vieillesse, qu'il ordonna que ceux qui auraient quelque grande affaire à faire, parussent devant lui habillés de rouge, afin qu'il les discernât & qu'il les entendît les premiers. On dit que c'est pour conserver la mémoire que ses successeurs ont continué d'habiller de rouge, lorsqu'ils veulent rendre justice.

La peine la plus ordinaire, c'est la bastonnade sur la plante des pieds : on jète le patient à terre, on lui attache les pieds l'un contre l'autre avec une corde, qu'on guinde au haut d'un poteau ou à un crochet; deux hommes armés de longs bâtons le frappent sur la plante des pieds à longs intervalles & par mesures, mais avec force. La règle est de ne donner pas moins de cent coups, ni plus de trois cents. Le patient jète les hauts cris; les pieds lui enflent, se rouillent, & quelquefois les ongles tombent. Le remède dont on se sert pour ceux qui ont été battus, c'est de les mettre dans le vin, & de les y

Perse.

**Perse.**

laisser pendant huit jours. La peine de  
 aux parjures & aux faux témoins, mais de  
 quelle on se sert fort rarement, c'est de  
 verser du plomb fondu dans la bouche.  
 filoux sont marqués d'un fer chaud, &  
 voleurs qui enfoncent les maisons ont le  
 coupé. Les Persans sont fort rarement ma  
 les femmes, disant que le sang des fem  
 attire le malheur sur un pays, & qu'il  
 qu'à les bien garder sans en venir à cette  
 trémité. Mais, lorsqu'il y a occasion d'en  
 nir quelqu'une de mort, on observe tou  
 envers son sexe la pudeur que la loi pre  
 qui est, *de ne point dévoiler la femme d'au*  
 on la fait monter au haut d'une tour d'o  
 la précipite en bas, enfermée dans son  
 comme elle le porte ordinairement. Il y  
 supplices particuliers destinés à ceux qui  
 chent contre la police en causant la ch  
 en vendant à faux poids ou au-dessus du  
 ou de quelqu'autre manière que ce soit.  
 rôtisseurs sont embrochés & rôtis à petit  
 les boulangers sont jetés dans un four ar  
 j'en ai vu d'allumés pour ce sujet da  
 place royale d'ispahan, au tems de la c  
 qui arriva l'an 1668; c'était pour effrayer  
 boulangers & pour les empêcher de se p  
 loir de la calamité publique.

es Persans se serv  
 dans les procès  
 est la bastonnade  
 à ce que les on  
 estion aux femme  
 chats dans leurs  
 dehors avec des h  
 de thériaque for  
 effe rien, on est  
 y a une police  
 la sûreté des gra  
 soit de nuit, soit  
 soit dans une  
 de la province c  
 être payer la vale  
 que en toutes renc  
 on a des amis  
 et, ou que l'on n  
 vement, l'effet d  
 é par les délais &  
 faut que les habit  
 ou payent le vo  
 lus à la sûreté des  
 un se trouvant int  
 voleurs avec la pl

es Persans se servent rarement de la torture dans les procès criminels; la plus commune est la bastonade sur la plante des pieds à ce que les ongles tombent; on donne attention aux femmes en enfermant des jeu-chats dans leurs caleçons; on les excite dehors avec des houffines, comme les faiseurs de thériaque font les vipères; si l'on ne profite rien, on est renvoyé absous.

Il y a une police incomparable en Perse pour la sûreté des grands chemins. Si l'on est volé, soit de nuit, soit de jour, soit à la campagne, soit dans une hôtellerie, le gouverneur de la province doit retrouver le vol ou faire payer la valeur. On observe cette loi rigoureuse en toutes rencontres, particulièrement quand on a des amis; car quand on n'en a point, ou que l'on ne se donne pas assez de crédit, l'effet de cette loi est souvent empêché par les délais & par d'autres formalités. Il faut que les habitans du pays trouvent leur intérêt ou payent le vol; c'est ce qui contribue le plus à la sûreté des chemins & des villes, & que l'on se trouve intéressé à donner la chasse aux voleurs avec la plus grande surveillance.

## CHAPITRE IX.

*Du naturel des Persans. --- De leurs mœurs  
de leurs coutumes.*

LE sang de Perse est naturellement grossier ; on s'en aperçoit en observant les *Guèbres* ; ce sont les restes des anciens Persans ; ils sont laids, mal faits, lourds, ont la peau rude & teinte olivâtre ; on fait la même remarque dans les provinces les plus voisines de l'Inde ; dans le reste du royaume, le sang Persan est présentement devenu fort beau par le mélange du sang géorgien & circassien ; il n'y a que aucun homme de qualité en Perse qui n'ait été né d'une mère géorgienne ou circassienne ; sans en excepter le roi.

L'imagination des Persans est promptive & fertile ; ils en ont beaucoup pour les armes ; ils aiment la gloire & la vanité ; leur en est la fausse image ; leur naturel est dur & souple, leur esprit facile & intrigant ; leur penchant pour la volupté, le luxe, la dépense prodigieuse, n'a presque point de bornes.

font fort philosophe de la vie ; sur l'avenir, peu livrés au présent ; n'ont point de destinée, ils s'attachent à ce qui est certain & inévitable ; ils croient que tout est quelque disgrâce, comme la plupart des hommes, & ne se contentent tranquillement de ce qu'il y a de plus certain ; c'est leur défaut ; l'accueil qu'ils font à ceux qui leur accordent les religions qu'ils croient dangereuses, est d'ordinaire à excepter les ecclésiastiques, comme par exemple, encore plus qu'ailleurs, de leur fureur contre leur doctrine.

Les Persans étant au-dessus de toute peine à craindre, ces choses vont à l'encontre ; ils ne se contentent jamais ; leur curiosité. Au milieu de leur dévotion de Dieu est toujours présente ; ils ne peuvent pas comprendre

sont fort philosophes sur les biens & les  
 de la vie, sur l'espérance & la crainte  
 venir, peu livrés à l'avarice; ils aiment  
 du présent; n'ayant nulle inquiétude  
 sur destinée, ils s'en reposent sur la pro-  
 vidence, ils croient fermement que leur sort  
 est certain & inévitable; aussi, quand il leur ar-  
 rive quelque disgrâce, ils n'en sont point ac-  
 cablés, comme la plupart des autres hommes;  
 ils restent tranquillement : *cela est écrit.*

Perse

Ce qu'il y a de plus louable dans les mœurs  
 des Persans, c'est leur humanité envers les  
 étrangers; l'accueil qu'ils leur font, & la pro-  
 tection qu'ils leur accordent, leur tolérance  
 pour les religions qu'ils croient fausses & mê-  
 langereuses, est digne d'admiration; il  
 faut en excepter les ecclésiastiques du pays,  
 qui sont, comme par-tout ailleurs, & peut-  
 être encore plus qu'ailleurs, pleins de haine  
 & de fureur contre les gens qui ne professent  
 pas leur doctrine.

Les Persans étant aussi amis du plaisir, on  
 ne saurait se donner la peine à croire qu'ils sont fort pa-  
 sionnés pour eux; ces choses vont ensemble; ils ne se  
 contraindent jamais; leur courroux s'évapore en  
 peu de temps. Au milieu de leurs emportemens, le  
 culte de Dieu est toujours sacré pour eux; ils  
 ne peuvent pas comprendre comment les Eu-

**Perse.**

ropéens osent le prononcer quand ils sont colère ; leurs sermens ordinaires sont , le nom de Dieu , par les esprits des prophètes les gens d'épée & les gens de cour jurent munément par la tête sacrée du roi ; soit les voie chez eux ou qu'on les rencontre les rues , on les entend sans cesse pousser que aspiration ; comme , *ô Dieu très-grand père nourricier des hommes , ô dieu , par moi , aide-moi* ; ils commencent tout ce font , en disant , *au nom de Dieu* , & jamais ne parlent de rien faire qu'ils n'ajoutent *plait à Dieu* ; mais en même tems ces bouches s'ouvrent aussi des sources d'où il sort souvent des paroles sales , exprimant toutes parties du corps , que la pudeur ne permet pas de nommer ; le commun du peuple sur-tout infecté de ce vice ; on le remarque même chez les femmes.

Les Persans sont les peuples les plus curieux de tout l'Orient ; ils sont même grands complimenteurs ; deux choses leur paraissent extravagantes dans nos manières ; la première de disputer aussi long-tems que nous le faisons à qui passera devant ; la seconde , de découvrir la tête pour faire honneur à quelque chose qui est parmi eux un grand manque de respect ; ils se visitent soigneusement dans

occasions de joie & de solennelles.  
 quand la personne  
 , & que c'est un  
 ité, voici le cérémon  
 ent, & l'on va o  
 e où l'on se tient  
 contre l'autre, le  
 te un peu penché  
 és dans une contes  
 pendant que le m  
 sseoir ; ce qu'il  
 mptement avec un  
 e. Lorsqu'on reçoit  
 eur, on se lève de  
 on fait semblant d  
 it la visite de son  
 c'est de quelque in  
 ent, comme si on  
 ure lieu à la cérém  
 soir ; devant les  
 est, on s'assied  
 eux & les pieds se  
 ant les égaux, on  
 ot, car on se met  
 croisées en dedans  
 oins que de passer  
 ne change point d

occasions de joie & de tristesse, & aux fêtes solennelles.

Perse.

Quand la personne qu'on va voir est dans sa chambre, & que c'est une personne élevée en dignité, voici le cérémonial : l'on entre doucement, & l'on va occuper la première place de la chambre où l'on se tient debout, les pieds serrés l'un contre l'autre, les mains l'une sur l'autre, la tête un peu penchée devant soi, & les yeux baissés dans une contenance grave & recueillie, attendant que le maître du logis fasse signe de s'asseoir ; ce qu'il ne manque pas de faire promptement avec un signe de la main ou de la tête. Lorsqu'on reçoit une visite de son supérieur, on se lève dès qu'on le voit entrer, on fait semblant d'aller au-devant ; si l'on reçoit la visite de son égal, on se lève à demi, si c'est de quelque inférieur, on se meut seulement, comme si on voulait se lever : il y a un lieu à la cérémonie dans la manière de s'asseoir ; devant les gens à qui l'on doit du respect, on s'assied sur les talons, ayant les talons & les pieds serrés l'un contre l'autre ; devant les égaux, on se met plus commodément, car on se met sur son *siant*, & les jambes croisées en dedans, & le corps droit ; mais on ne change point de posture. Les Orientaux



us, que les promenades; ils ne connaissent  
 int le plaisir que nous ressentons en voyant  
 les manières & des mœurs différentes des nô-  
 es, & à entendre parler une langue qu'on  
 entend point; ce peuple pense qu'on ne  
 roit mieux acquérir la vertu ou goûter le  
 heur que dans le repos & en demeurant  
 chez soi; aussi croient-ils que tout étranger est  
 on, s'il n'est pas marchand ou artisan, &  
 gens de qualité croient commettre un crime  
 at que de le recevoir chez eux ou de le  
 ter. C'est à cet esprit qu'il faut attribuer  
 : en ignorance grossière des Persans sur l'état pré-  
 'un des autres nations du monde; les minis-  
 es. d'état, généralement parlant, ne savent  
 ena de ce qui se passe en Europe; la plupart  
 ge de me n'en ont qu'une idée confuse, ils la  
 tent nment pour une petite île dans les mers  
 gens nord, où il ne se trouve rien de bon ni de  
 men ou; c'est la raison, disent-ils, qui porte les  
 & p péens à courir le monde pour y chercher  
 avait belles choses, même les nécessaires qui  
 s l'equent chez eux.

fem Le n'est que vers l'âge de dix-huit à vingt  
 ouc, que les jeunes gens se livrent aux exer-  
 ne s; le premier consiste à bien bander l'arc,  
 cur de bien tenir, à laisser partir la corde à son  
 les, sans que la main gauche, qui tient l'arc;

Perso.

Perse.

ni la main droite qui manie la corde, remue le moins du monde; pour mieux faire cet exercice, ils portent un anneau au pouce, sur lequel la corde porte; quand ils savent bien manier l'arc, leur premier exercice est de tirer la flèche en l'air, jusqu'à l'élevation de quarante cinq degrés, qui est la dernière portée de l'arc; on apprend, dans ces exercices, à tirer de loin, à tirer juste, & à tirer avec force, afin que la flèche entre & perce; en tirant le dernier coup, on doit dire, *puisse le dernier coup de flèche entrer au cœur d'Ormazd* & cela dans l'intention d'entretenir l'aveuglement & l'horreur pour la secte des Turcs dont Ormazd est le second pontife après Mahomet.

Le second exercice consiste à manier le sabre; & comme l'art de s'en servir consiste à avoir le poignet robuste & bien dénoué, on met aux mains des jeunes gens deux poignées en les tournant haut & bas devant & derrière, vite & fort.

Le troisième est l'exercice à cheval; il consiste à bien monter, à se bien tenir, à courir à toute bride sans remuer, à arrêter tout court le cheval dans sa course, sans s'ébranler, à être si léger & si agile, qu'on puisse, en courant, compter vingt jetons à terre l'un après

l'autre, & les faire sans ralentir sa course. La lutte est l'exercice le plus en vogue; chaque condition; chaque homme pour le spectacle se dandant à pieds joints du haut d'une tour de bois, ils y montent par des échelles, & pas en se traînant sur leurs genoux; ailleurs, mais en tirant par l'orteil de la main, il est difficile de vaincre sur-tout lorsque l'on a le courage de témoigner sa force. On se bat sans se faire tant sur les épaules que sur les reins.

Outre ces danses, on se bat tout autant avec une épée que sans; on se bat en traversant l'air avec un poignard, qui ne va point à distance, mais qui se jette sur le corps les fait tomber. Les joueurs de corps les font tomber; & les joueurs de main, allumés par les yeux, de gobelets y sont très habiles, ils passent l'industrie & en admettent. La religion défend le jeu de hasard; quelques

l'autre, & les relever de même au retour, sans ralentir sa course.

Perse.

La lutte est l'exercice des gens de moindre condition ; chaque ville a sa troupe de luteurs pour le spectacle ; leurs danseurs de corde dansent à pieds nuds, ils tendent une corde du haut d'une tour de trente à quarante toises, ils y montent, ils en descendent, non pas en se traînant sur le ventre comme on fait ailleurs, mais en marchant à reculons, se tenant par l'orteil qu'ils passent dans la corde ; il est difficile de regarder cela sans frayeur, sur-tout lorsque le danseur de corde, pour rémoigner sa force & son agilité, porte un enfant sur les épaules.

Outre ces danseurs, il y a des voltigeurs qui sautent avec une merveilleuse agilité ; ils sautent en traversant un cercle garni de pointes de poignard, qui ne sont pas à un pied de distance, mais qui sont posées de manière que le corps les fait plier en passant ; les voltigeurs font leurs tours avec des flambeaux à la main, allumés par les deux bouts ; les joueurs de gobelets y sont aussi très-communs & très-habiles, ils passent de bien loin les nôtres en industrie & en adresse.

La religion défend aux Persans les jeux de hasard ; quelques gens de qualité, en font pe-

Perses.

tit nombre, jouent aux échecs; ce jeu a fourni plusieurs savantes dissertations sur son origine; les Persans soutiennent que c'est une invention de leurs ancêtres; effectivement, les termes du jeu sont tirés de l'ancien persan: les Persans estiment fort ce jeu, en disant que celui qui fait bien jouer aux échecs, est capable de gouverner le monde; ils disent aussi que, pour bien jouer, il faut faire durer une partie trois jours.

Je finirai ce chapitre par la description d'un divertissement fort solennel en Perse, qu'on appelle la fête du *chair*, ou valet de pied du roi: celui qui veut être reçu en cette qualité, doit auparavant subir une épreuve. Il faut qu'il aille de la porte du palais du roi, à une colonne hors de la ville, éloignée du palais d'une lieue & demie, chercher douze flèches, entre deux soleils, l'une après l'autre. On n'est reçu qu'après cet essai: j'étais présent lorsque cette fête fut solennisée le 26 mai 1667, jour désigné par les astrologues qui jugèrent que c'était le jour le plus heureux pour ce divertissement: la place royale d'Isbahan était préparée comme une salle de bal; au-devant du grand portail, on avait dressé une tente de quatre-vingt pieds de long sur trente de large, portée sur des piliers dorés; on avait suspendu

DES

ces piliers les  
les valets de pied  
les ceintures de g  
pour se tenir toujo  
de la tente, il y a  
les d'or, & garnies  
ouflet, étaient ving  
ces sortes de confit  
valets de pieds du  
étaient les honneur  
les maîtres de la te  
tail, on avait plac  
riches houffes, &  
ornemens d'argent  
avait son gouvern  
richement paré; le  
rêt à recevoir le p  
na trône couvert &  
cher tout du long;  
étaient suspendus:  
outenaient le dessu  
trémities de la plac  
oces dressées pour  
attelés de bœufs to  
animaux avait un co  
emplis d'amulettes  
servir de préserva  
place, étaient les d

ces piliers les panaches & les aigrettes que  
 es valets de pied du roi portent à la tête, &  
 es ceintures de grelots qu'ils s'attachent aussi,  
 pour se tenir toujours en action; dans un coin  
 de la tente, il y avait un bufet chargé de va-  
 ses d'or, & garnies de pierreries; sur un autre  
 bufet, étaient vingt bassins d'or remplis de tou-  
 tes sortes de confitures & de massépains, douze  
 valets de pieds du roi richement habillés, fai-  
 saient les honneurs de la fête, comme étant  
 les maîtres de la tente; vis-à-vis le grand por-  
 tail, on avait placé neuf éléphants couverts de  
 riches houffes, & parés de chaînes & d'autres  
 ornemens d'argent massif; chaque éléphant  
 avait son gouverneur, vêtu à l'indienne, &  
 richement paré; le plus grand éléphant était  
 prêt à recevoir le prince; il portait sur son dos  
 un trône couvert & assez grand pour s'y cou-  
 cher tout du long; des boucliers & des flèches  
 étaient suspendus à un des deux bâtons qui  
 soutenaient le dessus du trône. A une des ex-  
 trémités de la place, on voyait les bêtes fé-  
 roces dressées pour la chasse, & des charriots  
 attelés de bœufs tout blancs; chacun de ces  
 animaux avait un collier garni de petits sachets  
 remplis d'amulettes ou de papiers écrits pour  
 servir de préservatif; à l'autre bout de la  
 place, étaient les danseurs de corde, les ban-

Perse.

Presse.

des des danseuses, des bateliers, des es-  
meurs, des joueurs de gobelets, & des trou-  
pes de musiciens placés de distance en dis-  
tance.

Les rues par où le coureur devait passer  
étaient aussi parées, on les arrosait chaque fois  
que le coureur allait passer, & on les parfemait  
de fleurs. Un corps d'Indiens, au nombre de  
deux ou trois mille, ainsi que celui des armé-  
niens, étaient rangés en haie; vous trouviez  
des tables couvertes de castolettes d'eaux de  
senteurs, & des bassins de confitures aux por-  
tes des maisons des grands seigneurs qui étaient  
sur la route; tout le monde était paré, & les  
troupes des musiciens placés sur le chemin  
faisaient entendre leurs instrumens dès qu'ils  
apercevaient le coureur.

Il était en chemise, il portait un linge en  
plusieurs doubles plié sur l'estomach; ses bras  
ses cuisses & ses jambes étaient frottés d'un on-  
guent couleur d'aurore brun, fait d'un mélange  
d'huile de rose, & d'huile de muscade & de  
cannelle; sa tête était couverte d'un bonnet qui  
lui venait jusqu'au bas des oreilles, orné de  
trois ou quatre petites plumes légères comme  
le vent; on voyait des amulettes sur son bon-  
net, à son cou, à ses bras & sur son estomac  
il fit ses courses, accompagné de beaucoup de

monde; seize à vingt seigneurs couraient  
suivait à chaque cour-  
& faire un rapport  
raichiffait le visage  
qu'on lui jetait a  
l'éventail continue  
côtés, & tout ce  
dresse & de légèr  
mais personne dev  
ses louanges; on f  
en invoquant le m  
nant les saints av  
sairs & se faisaient  
seigneurs qui le v  
gaient en lui prom  
récompenses; on a  
brillant sur la col  
de sa course, &  
chercher étaient p  
Lorsque ce cour  
fois, il se mit à f  
il fit sa première  
aux autres courses  
prendre haleine: l

monde; seize à vingt valets de pied des grands seigneurs couraient devant lui; ils étaient précédés par vingt-cinq à trente cavaliers, parmi lesquels il y avait les plus grands seigneurs. Un courrier exprès, nommé par le roi, le suivait à chaque course pour en être témoin, & faire un rapport; à tout moment, on lui rafraîchissait le visage avec des eaux de senteur, qu'on lui jetait aussi sur tout le corps; on le dévotait continuellement derrière lui & à ses côtés, & tout cela se faisait avec tant d'adresse & de légèreté, qu'il ne se trouvait jamais personne devant lui; tout retentissait de ses louanges; on faisait mille vœux pour lui, en invoquant le nom de Dieu, & en réclamant les saints avec des cris qui fendaient les airs & se faisaient entendre de loin; les grands seigneurs qui le voyaient passer, l'encourageaient en lui promettant des honneurs & des récompenses; on avait dressé un pavillon très-brillant sur la colonne qui marquait le terme de sa course, & où les flèches qu'il allait chercher étaient passées dans une écharpe.

---

 Perse.

Lorsque ce coureur partit pour la première fois, il se mit à sauter & à faire des bonds; il fit sa première course sans s'arrêter; mais aux autres courses, il s'arrêtait un instant pour prendre haleine: lorsqu'il entrait dans la tente

**Perse.**

où étaient les flèches, deux valets de pied de plus robustes le prenaient à force de bras, & l'asseyaient sur un tapis; on lui donnait un forbet, ou quelque cordial, & on lui tenait des parfums sous le nez; en même tems un autre valet de pied prenait une flèche des mains d'un officier du roi, & la lui passait dans le dos. Le valet de pied fit les six premières courses en six heures; il mit un peu plus de tems pour faire les autres; les plus grands seigneurs l'accompagnèrent tous l'un après l'autre, & eurent à se relayer: le gouverneur de la plus importante province de Perse, & alors en faveur, fit cinq courses avec lui, quoiqu'agé de soixante-huit ans, changeant cinq fois de cheval; le premier ministre, vieillard presque aussi âgé, fit trois courses; le *nazir*, ou grand-maître seigneur de pareil âge, ne fit que deux courses, parce que le service du roi l'appela ailleurs; mais pour mieux faire sa cour au monarque, il fit faire les douze courses entières son fils unique, jeune seigneur de vingt-deux ans, beau & bienfait.

Je suivis le coureur à la septième course, il commençait alors à se rallentir un peu, à cause de l'ardeur du soleil, cependant, il me fallut toujours galoper; lorsqu'il arrivait sur la placé, il se faisait un si grand éclat de voix

clamations, d'insultes, les timbales portées, que des tonneaux, à trois lieues de la capitale, vint à la porte pour recevoir le coureur. Les courses furent finies après midi, & on dressa des pavillons qui furent à l'instant tous les courses préparés comme des spectacles; les danseurs, les joueurs de gobelets, les lutteurs à s'escrimer, le spectacle du monde, les courses & de jeux; on commença à cinq heures, & on alla au-devant de la porte du faubourg, le roi venait, il s'assit sur une boutelle pour faire voir son action fit redoubler les clameurs. Le roi se donna le *calaat* ou couronne à la tête, cinq courses de des chatirs; ce fut la fin: tous les gr

exclamations, d'instrumens, & sur-tout de cer-  
 ces timbales portées sur des charètres, plus  
 ges que des tonneaux, qu'on entendait le  
 à trois lieues delà. A la sixième course,  
 roi vint à la porté de la tente, pour voir  
 ver le coureur & l'encourager; à trois  
 res après midi, le roi parut aux fenêtrés  
 des pavillons qui donnent sur la place,  
 à l'instat tous les divertissemens qui avaient  
 préparés commencèrent, on fit combattre  
 bêtes; les danseurs & les danseuses se mi-  
 à danser, les danseurs de corde à voltiger,  
 joueurs de gobelets à faire leurs tours,  
 luteurs à s'escrimer; c'était le plus bizarre  
 spectacle du monde, que cette confusion d'exer-  
 es & de jeux; on ne savait où arrêter ses  
 ux; à cinq heures, le roi monta à cheval,  
 allant au-devant du coureur, il le rencon-  
 à la porte du faubourg; quand il apprit  
 le roi venait, il prit un petit enfant qu'il  
 leva sur une boutique, & le mit sur ses  
 nules pour faire voir qu'il n'était pas épuisé:  
 e action fit redoubler les cris de joie & les  
 clamations. Le roi lui cria, en passant, qu'il  
 donnait le *calaat* ou l'habit royal, des pieds  
 qu'à la tête, cinq cents tomans, & le faisait  
 des chatirs; ce qui est une charge fort  
 rative: tous les grands lui envoyèrent des

Persé.

**Perse.** présens; cependant, on disoit, après tout, qu'il n'avait pas bien couru, puisqu'il n'avait apporté les douze flèches en douze heures, mais qu'il en avait employé près de quatre-vingt. On dit qu'un seul valet de pied le fit autrefois, c'est une course bien étonnante que celle de trente-six lieues en douze heures.

## C H A P I T R E

*habits & des meubles  
etc. — Leurs repas  
l'opium. — Leur  
ance.*

habits des Orientaux  
la mode, ils sont  
& des mêmes états  
eurs. J'ai vu des  
taillés tout comme  
si, sans aucune dif  
habillemeut des Per  
& des plus galans.  
caleçon qui descen  
, une longue che  
la poitrine & serr  
ces ceintures; ils pa  
e courte sans man  
ard'hui la même c  
ffe précieuse fait  
, & forme leur t  
, qu'ils pèsent en

## CHAPITRE X.

*Habits & des meubles des Persans. — Leur  
 etc. — Leurs repas. — Les cafés. — Usage  
 de l'opium. — Leur manière de faire le com-  
 merce.*

Les habits des Orientaux ne sont point assujé-  
 tiés à la mode, ils sont toujours faits de la même  
 étoffe & des mêmes étoffes teintes des mêmes  
 couleurs. J'ai vu des habits de tamerlan ; ils  
 sont taillés tout comme ceux qu'on fait aujour-  
 d'hui, sans aucune différence.

Le habillement des Persans est des plus agréa-  
 bles & des plus galans : pour les hommes, c'est  
 un caleçon qui descend jusqu'à la cheville du  
 pied, une longue chemise, une robe ouverte  
 sur la poitrine & ferrée sur les reins par plu-  
 sieurs ceintures ; ils passent sur cette robe une  
 robe courte sans manches. Leur chaussure est  
 aujourd'hui la même qu'en Europe. Une pièce  
 de soie précieuse fait plusieurs tours sur leur  
 tête, & forme leur turban ; il y en a de si  
 fins, qu'ils pèsent entre douze à quinze li-

---

Perses,

*Perse.*

vres ; les plus légers pèsent la moitié : je bien de la peine à porter ce turban, quand m'habillai à la persane ; je pliais sous le je l'ôtai par-tout où j'ôtai prendre cette berté ; car, c'en est une en Perse comme Europe, d'ôter la perruque ; mais avec le je m'accoutumai fort bien à le porter : il croire que le climat de Perse demande à la tête si bien couverte. Les coutumes tantres & perpétuelles ne sont point l'effe la bizarrerie & du caprice ; le climat en e cause première, & peut-être même celle leurs manières & de leurs mœurs, comme ne me laisse pas de l'observer.

On ne porte point de noir en Orient, tout en Perse, c'est une couleur funeste, que ne saurait regarder ; les Persans l'appellent couleur du diable ; toutes les couleurs leur sent ; ils les emploient indifféremment dans leurs habits. C'est un spectacle fort récréatif de voir aux promenades où dans les places publiques, un peuple nombreux tout bigarré couvert d'étoffes éclatantes par l'or, par le lustre & la vivacité des couleurs.

Les Persans laissent croître la barbe, ils la portent si courte, qu'elle ne fait que couvrir la peau. Les ecclésiastiques & les nobles la portent plus longue ; ils ont pour

prendre le menton  
ce qui excède  
& les vieux  
& grosses mont  
qu'à ce qu'elles  
& s'y tenir co  
habillement des  
des hommes, le  
par le haut, leu  
ceintures moins  
en effet merveill  
mmes ont de plu  
tête bien couver  
pour couvrir les ép  
quand elles font  
un grand voile l  
aux pieds, ne  
nelle des yeux si  
es est une des pl  
es historiens parl  
noir, si c'est par p  
fierté que les f  
en effet de la jalous  
ce que c'est q  
coëffure des fem  
aux sont tous tres  
de cette coëffur  
elles soient épaisse

prendre le menton avec la main & de cou-  
 : jeter ce qui excède au-dessous ; les gens  
 qu'on voit & les vieux cavaliers n'ont que deux  
 s les & grosses moustaches qu'ils laissent croi-  
 cent jusqu'à ce qu'elles puissent se retrousser sur  
 omme elle & s'y tenir comme à un crochet.  
 ec le habillement des femmes diffère peu de  
 r : il est des hommes, leur chemise est plus ou-  
 de ce par le haut, leurs vestes plus longues &  
 nes de ceintures moins épaisses : ces ceintures  
 l'effe ont un effet merveilleux sur une jolie taille ;  
 en e les femmes ont de plus des brodequins ; elles  
 celle tête bien couverte, & par dessus un voile  
 omme leur couvre les épaules & qui couvre leur  
 ent, quand elles sortent, elles mettent par-  
 ste, qu'un grand voile blanc, qui les couvre de  
 ppeler aux pieds, ne laissant appercevoir que  
 leur l'anelle des yeux simplement. Le voile des  
 nent les est une des plus anciennes coutumes  
 réatif les historiens parlent ; mais il est difficile  
 places de savoir, si c'est par pudeur, par vaine gloire  
 biga ou par fierté que les femmes le prirent, ou  
 , par un effet de la jalousie de leurs maris. On  
 ce que c'est que se ganter en Perse.  
 coëfure des femmes est simple ; leurs  
 be, cheveux sont tous tressés derrière la tête. La  
 t que de cette coëfure consiste en ce que  
 e les soient épaisses & tombent sur les ta-

---



---

 Perse.

*Perse.*

lons ; pour y suppléer , on attache aux deux des tresses de soie pour les allonger ; garnit le bout des tresses de perles , ou de rubis , de saphirs , de diamans , ou de rubis nemens d'or ou d'argent ; les filles ne portent point de voile dans le logis , mais elles se font pendre deux tresses de leurs cheveux sur les joues. On ne renferme les filles , en Perse qu'à l'âge de six à sept ans ; & avant ce temps-là , elles sortent quelquefois du sérail avec leur père.

Le poil noir est le plus recommandable chez les Persans : celles d'entre les femmes qui n'ont pas les cheveux & les sourcils de cette couleur , les teignent & les frottent de safran pour les agrandir ; elles se font aussi , au-dessus du front , un peu au-dessus des sourcils , une mouche noire , & dans la fauffette du nez une autre marque violette , qui ne s'efface jamais , parce qu'elle est faite avec une pointe de lancette. Les femmes , en diverses provinces , passent un anneau à la narine gauche , qui pend comme une boucle d'oreille. Les femmes libres , ou nées d'esclaves portent toutes ces anneaux. Les femmes persanes aiment beaucoup les pierreries , & leurs doigts sont ordinairement couverts de bagues.

Les meubles des maisons ne sont pas si riches que les nôtres ; les planchers sont

d'un tapis ; par-dessus le mur , tout est couvert de matelas de la laine des bestes ; les couvertures faites de soie blanche ou de soie d'or ; le long des murailles des parreaux pour s'appuyer ; d'autres meubles de bois de persanes ; point de miroirs ; nous en avons ; point de tableaux. Les femmes ont des tapis plus à l'aise que nous sur des sièges. Les lits à coucher sont couverts de ces meubles ; ils couvrent le soir sur un tapis qu'on étend par-dessus le lit & deux oreillers de soie sur le tout. Je ne me souviens d'aucun peuple qui n'ait ces peaux ; car les besoins étendent nous endurons , & les femmes qui nous travaillent ont l'habitude de vivre dans une simplicité ni multipliés ; le luxe des Persans n'est pas dans le nombre de

d'un tapis ; par dessus ces tapis , on étend  
 le mur , tout au tour de la salle , de  
 matelas de la largeur de trois pieds avec  
 couvertures faites de toiles de coton , pi-  
 es de soie blanche ou de couleur , ou pi-  
 es d'or ; le long de la muraille sont rangés  
 carreaux pour s'appuyer contre ; on ne met  
 d'autres meubles dans les salles & les cham-  
 persanes ; point de lits ni de chaises , com-  
 nous en avons ; point de miroirs , de tables ,  
 de tableaux. Les Persans s'affayent sur  
 tapis plus à l'aïse que nous ne faisons sur  
 sièges.

Les lits à coucher sont simples , comme les  
 meubles ; ils consistent en un matelas  
 on étend le soir sur le tapis de la chambre ,  
 drap qu'on étend par dessus , une couver-  
 & deux oreillers de duvet : le matin , on  
 le tout. Je ne me lasse point de peindre le  
 leur qu'ont ces peuples de vivre dans un  
 at peu exigeant , en comparaison des nô-  
 ; car les besoins étant la source des peines  
 nous endurens , & l'occasion des vices & des  
 ons qui nous travaillent , c'est une grande  
 ité de vivre dans un pays où ces besoins  
 sont ni multipliés ni si pressans.  
 Le luxe des Persans se manifeste particuliè-  
 dans le nombre des domestiques , dans les

---

 Perses.

Perse.

habits, les pierreries & les harnois des chevaux. Les hommes portent des bagues par qu'autant que leurs femmes; ils en ont quelquefois jusqu'à quinze ou seize aux trois doigts milieu; ils les quittent ordinairement quand ils veulent faire leurs prières: les gens riches portent des paquets de sept, huit & plus de leur sein, pendus à un cordon passé au milieu où leurs cachets sont attachés; ils l'en tirent lorsqu'ils veulent mettre le sceau à quelque écrit. Leur poignard & leur épée sont aussi ornés de pierreries; personne n'en peut mettre au turban que le roi seul, à la réserve des nouveaux mariés, qui ont la permission de porter durant leur noce.

Mais le plus grand luxe des Persans est dans leur sérail. Le nombre des femmes qu'ils entretiennent & la profusion que la volupté leur fait faire, exige une dépense immense. Les riches habits s'y renouvellent continuellement, les parfums s'y consomment avec abondance, & les femmes élevées dans la mollesse emploient tous leurs artifices pour se procurer les choses qui les flattent, sans s'embarrasser de ce qu'elles coûtent.

Quand un homme de qualité va faire une visite, il se fait suivre par un ou deux chevaux de main menés en laisse, trois ou quatre valets de p

de pied couren  
homme derrière  
tabac; un autre q  
moderie, dans laq  
onner. S'il va à l  
cheval porte deux p  
et de quoi faire u  
pis par dessus. Le  
sur le bord de l'e  
oit, on étend un  
se met à fumer.

Les Persans ne  
ur: le premier q  
mi-li, est compo  
constitures. Leur  
aux fruits ou a  
ou à la broche  
pilo, qui est leur  
On sert tout à-la  
la table du roi mé  
se & de quelque  
le repas ne d  
aux gens sages  
nourriture & cette  
frugale doit céde  
l'Europe, où il y  
profusion. Les Persa  
ngeurs; leur pays  
Tome XXVII.

de pied courent devant lui ; il a de plus  
 un homme derrière lui qui porte sa bouteille  
 de tabac ; un autre qui lui porte une toilette de  
 propreté , dans laquelle il y a un habit & un  
 chapeau. S'il va à la promenade , un homme à  
 cheval porte deux petits coffres carrés , où l'on  
 met de quoi faire une légère collation , avec un  
 tapis par dessus. Lorsqu'il s'arrête dans un jar-  
 din sur le bord de l'eau ou dans quelqu'autre en-  
 droit , on étend un tapis sur lequel il s'assied ,  
 & se met à fumer.

Perses.

Les Persans ne font que deux repas par  
 jour : le premier qu'ils font , entre dix heures  
 & midi , est composé de fruits , de laitage ,  
 & de confitures. Leur souper consiste en potage  
 fait aux fruits ou aux herbes , en rôti cuit au  
 feu ou à la broche , en œufs , en légumes &  
 en pillo , qui est leur aliment le plus délicieux.  
 On sert tout à-la-fois : ce qui se pratique  
 à la table du roi même. Quelque régal qu'on  
 fasse & de quelque pays que soient les con-  
 duites , le repas ne dure qu'une demi-heure :  
 & les gens sages & sensés à juger si cette  
 simplicité & cette manière de vivre simple  
 & frugale doit céder ou être préférée à celle  
 de l'Europe , où il y a tant de variétés & de  
 profusion. Les Persans ne sont pas de grands  
 mangeurs ; leur pays n'abonde pas en alimens



resemble à nos galettes. Le pilo, dont j'ai parlé, est proprement du riz cuit au bouillon au beurre ; le menu-peuple ne fait point de farine chez soi ; mais, dès que les artisans ont fermé leurs boutiques, ils vont aux cuisines publiques acheter du pilo & quelques autres mets qui servent à leur souper. Il y a dans toute la ville un nombre infini de ces cuisines, dont chacune ne vend qu'une sorte de mets. On voit sur le derrière de la boutique ou deux petites estrades élevées de trois pieds, couvertes de tapis où l'on s'assied pour manger.

Ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans la manière de vivre des Persans, c'est leur hospitalité. Quand on sert à manger, bien loin de fermer la porte, on donne à manger à tous ceux qui se trouvent dans la maison & à tous ceux qui surviennent : quelque nombreux qu'ils soient les convives à l'heure du dîner ou du souper, cela ne fait point de peine ; comme on mange peu, il y en a toujours assez. Les Persans disent, à la louange de l'hospitalité, qu'Abraham ne mangeait jamais sans hôte, & que la rencontre des trois anges ne lui arriva que parce qu'à l'heure du dîner, n'ayant encore aucune personne, il sortit de son pavillon pour voir

Perse.

s'il ne passerait pas quelqu'un de sa connaissance ou qui fût digne d'être invité.

Les cafés sont très-fréquentés en Perse ; ils sont le rendez-vous & les lieux des divertissemens des habitans ; ils sont communément placés dans les plus beaux quartiers de la ville ce sont de grands salons spacieux & élevés à l'entour règnent des estrades de trois pieds de haut sur lesquelles on s'asseoit à la manière orientale ; on les ouvre à la pointe du jour c'est alors & vers le soir , que la compagnie est plus nombreuse ; on y est proprement servi fort vite & avec une espèce de respect : c'est là où l'on débite les nouvelles & où les politiques critiquent le gouvernement en liberté & sans crainte d'être inquiétés ; on y joue aux jeux permis. Les mollas , les derviches , les poètes viennent y réciter leurs vers ou leur prose. Les discours des mollas ou des derviches sont des leçons de morale ; mais , on ne se formalise point quand on n'y est pas attentif ; on n'oblige personne de quitter son jeu ou sa conversation pour écouter. Un mollas vient debout au milieu ou à un bout , & commence à prêcher à haute voix ; ou bien un derviche entre tout d'un coup , & apostrophe l'assemblée sur la vanité du monde , de ses biens & de ses honneurs. Il arrive souve-

que deux ou trois  
tems , & quelq  
autre un faiseu  
oserait rien dir  
arangue , & éco  
issent d'ordinair  
cher , allez au n  
Ceux qui ont fait  
même aux assistan  
importunité.

Le vin & les l  
endus aux mahom  
resque personne  
ueur forte : les ge  
ébouchés boivent  
ort & le plus viole  
une belle humeur ,  
! it ne cause pa  
ar toute la Perse  
il n'y a personne à q  
omme dans les pa  
ni juif , ni guèbre  
dessus , dépend de  
du caprice ou de h  
Les gens graves  
comme défendu pa  
mettent en belle  
avoir plus vite &

que deux ou trois personnes parlent en même  
 tems , & quelquefois l'un fera prédicateur, &  
 l'autre un faiseur de contes. L'homme sérieux  
 n'oserait rien dire au plaisant ; chacun fait fa-  
 rangué , & écoute qui veut. Les discours fi-  
 nissent d'ordinaire en disant : *C'est assez prê-  
 cher , allez au nom de Dieu faire vos affaires.*  
 Ceux qui ont fait ces discours demandent l'au-  
 dience aux assistans fort modestement & sans  
 importunité.

Le vin & les liqueurs énivrantes sont dé-  
 fendus aux mahométans ; cependant il n'y a  
 presque personne qui ne boive de quelque li-  
 queur forte : les gens de cour , les cavaliers , les  
 débauchés boivent du vin ; il leur faut le plus  
 fort & le plus violent ; & , s'ils ne se sentent pas  
 en belle humeur , ils disent : *Quel vin est celui-  
 ci ! il ne cause pas de joie.* On fait du vin  
 sur toute la Perse , hormis dans les lieux où  
 il n'y a personne à qui il soit permis d'en boire ,  
 comme dans les pays où il n'y a ni chrétien ,  
 ni juif , ni guèbre ; la tolérance qu'on a là-  
 dessus , dépend de l'humeur du souverain , &  
 de son caprice ou de l'avarice des gouverneurs.

Les gens graves , qui s'abstiennent du vin ,  
 comme défendu par la loi , s'échauffent & se  
 mettent en belle humeur avec le *pavot* : ils  
 meurent plus vite & d'une manière plus funeste.

---

 Perse.

Perse.

que le vin. Ils prennent en pillules le suc même du pavot ; on commence par en prendre gros comme la tête d'une épingle, puis successivement & par degrés, jusqu'à la grosseur d'un pois ; on s'en tient-là, parce que cela ferait se donner la mort que d'en prendre davantage. Les Persans trouvent que cette drogue produit dans le cerveau des visions agréables, & une manière d'enchantement : ceux qui en ont pris, commencent à en sentir l'effet au bout d'une heure ; ils deviennent gais, ensuite ils pâment de rire ; ils font & disent mille extravagances, comme des bouffons, & cela arrive particulièrement à ceux qui ont l'esprit tourné à la plaisanterie.

Le gouvernement a essayé plusieurs fois d'empêcher l'usage de cette drogue, à cause de ses funestes effets ; mais on n'en a jamais pu venir à bout ; c'est une inclination si générale, qu'on ne trouve sur dix personnes en trouve-t-on une qui soit exempte de cette mauvaise habitude. Il y a des cabarets dans toutes les villes, où l'on vend une boisson faite avec la coque & la graine de pavot : c'est un divertissement de trouver parmi ceux qui en boivent dans ces cabarets, & de les bien observer avant qu'ils aient pris la dose, avant qu'elle opère, & lorsqu'elle opère. Quand ils entrent, ils sont me-

es, défaits & languissans ; on en prend deux ou trois fois ; ils deviennent hargneux, mais, dans la suite, ils se calment ; & chacun se retire à son domicile ; l'homme dominant, l'homme d'honneur, l'homme d'opulence, l'homme de bien, rit sous cape, & fait un autre récit de ce qu'il a vu ; on croirait être à un autre monde. Une espèce d'affection pour cette gaité inconnue aux Persans, bien connue aux autres, se mérite l'appellation de gaité persane ; qu'il y a quelque chose de particulier dans cet état. Quelque fois on voit les Persans, surtout l'Orient, qui sont très-mécaniques & au-dessus de tout ce qu'on voit ailleurs ; ils se vantent que pour se divertir, ils font tous ces beaux ouvrages, ou faits au tour, ou faits au métier, ou faits à la beauté consiste dans la nature, n'ont point de point de vue, ni de point de vue. Ils pensent qu'il n'y a point d'être

es, défaits & languiffans ; peu après qu'ils ont pris deux ou trois tasses de ce breuvage, ils deviennent hargneux & inquiets, tout leur déplaît, ils rebutent tout, & s'entre-querellent ; mais, dans la fuite de l'opération, ils font la paix ; & chacun s'abandonnant à sa passion dominante, l'homme porté à l'amour, conte des douceurs à son idole ; un autre à moitié endormi, rit sous cape ; un autre fait le rodomont ; un autre récite des contes ridicules ; en un mot, on croirait être alors dans un hôpital de foux. Une espèce d'affoupissement & de stupidité suit cette gaîté inégale & désordonnée ; mais les Perfans, bien loin de la traiter comme elle le mérite l'appèlent une extase, & soutiennent qu'il y a quelque chose de surnaturel & de divin dans cet état - là.

Quelque mous, quelque paresseux que soient les Perfans, c'est peut-être le peuple de tout l'Orient, qui s'applique le plus aux arts mécaniques & aux métiers ; mais ils ne travaillent que pour se procurer les objets utiles. Tous ces beaux ouvrages de peinture, de sculpture, ou faits au tour, & tant d'autres, dont la beauté consiste dans l'imitation de la belle nature, n'ont point de prix chez ces peuples asiatiques. Ils pensent que ces objets ne méritent point d'être recherchés, parce qu'ils ne

---

 Perses.

**Porto.**

font d'aucun usage pour les besoins de la vie. Ils ne comptent pour rien la façon des ouvrages, ils n'en considèrent que la matière; aussi ne sont-ils point avides d'inventions nouvelles & de découvertes; ils s'imaginent posséder tout ce qui leur est nécessaire.

C'est assurément une chose incroyable, que la facilité avec laquelle les artisans s'établissent & travaillent; il leur faut peu d'outils, la plupart n'ont, ni boutique, ni atelier; ils vont travailler par-tout où on les mande. Ils se mettent dans le coin d'une chambre, à terre, où sur un méchant tapis; &, en un moment, vous voyez l'établi dressé, & l'ouvrier au travail, assis à terre, tenant son ouvrage avec les pieds, & travaillant des mains. Les *étameurs*, par exemple, à qui il faut tant de choses en Europe pour travailler, vont en Perse travailler dans les maisons, sans qu'il en coûte un sou de plus. Le maître avec son petit apprentif, apporte toute sa boutique, qui consiste en un sac de charbon, un soufflet, un peu de soude, du sel ammoniac dans une corne de bœuf, & quelques pièces d'étain dans sa poche. Quand il est arrivé, il dresse sa boutique par-tout où vous voulez, dans un coin de la cour, du jardin, ou de la cuisine, sans avoir besoin de cheminée: il fait son feu auprès d'un

afin d'y appuyer  
 affer, il met son  
 mon avec un peu  
 ée en voûte, &  
 trait dans la plu  
 e boutique. Les  
 er par-tout où c  
 le que les outils  
 moins faciles à tr  
 elle on fait trava  
 parce qu'on ne s  
 portée de voir s  
 on l'entend.  
 es arts les plus es  
 erie, la tannerie  
 A juger de l'a  
 eauté des édifice  
 mble qu'on ne pu  
 e idée; cependant  
 le des Européens.  
 les couleurs for  
 en aucun pays d  
 aussi que leur tein  
 ante. J'aimais à  
 iffes, ces nuances  
 té présente le co  
 je n'oubliais poin  
 dures de porcelain

afin d'y appuyer la vaiffelle; quand il la fait  
 affer, il met son soufflet à terre, en couvre  
 mon avec un peu de terre détrempee & fa-  
 bée en voûte, & puis il travaille, comme  
 trait dans la plus grande & la plus com-  
 le boutique. Les orfévres vont auffi tra-  
 er par-tout où on les mande, quoiqu'il  
 ble que les outils qui leur font nécessaires,  
 moins faciles à transporter. La raifon pour  
 elle on fait travailler les ouvriers chez foi,  
 parce qu'on ne se fie pas à eux, & qu'on  
 portée de voir s'ils font les choses com-  
 on l'entend.

---

 Perse.

es arts les plus estimés en Perse font l'or-  
 rerie, la tannerie, l'architecture & la po-  
 A juger de l'architecture persanne par  
 auté des édifices dont j'ai fait mention,  
 ble qu'on ne puisse s'en former une plus  
 idée; cependant elle n'est pas comparable  
 des Européens. J'ai déjà fait remarquer  
 les couleurs sont plus vives en Perse;  
 en aucun pays du monde; c'est ce qui  
 auffi que leur teinture est plus belle & plus  
 tante. J'aimais à voir, dans les magasins  
 ffes, ces nuances & ce lustre, dont la di-  
 té présente le coup-d'œil le plus agréa-  
 je n'oubliais point de visiter les belles ma-  
 sures de porcelaine, qui sont en très-grand

*Perse.*

nombre à Ispahan : cette fayence est toute mail en dedans & en dehors ; on en fabrique dans presque toutes les villes de Perse ; la plus estimée vient de Chiraz & de la Caramanie, de tous les arts, le plus perfectionné le plus universel, est celui de faire des broderies : comme la soie & le coton sont fort communs en Perse, il n'y a pas de village où on ne les travaille ; aussi le débit en est-il prodigieux. On se sert de moulins, de tours & de fuseaux à devider la soie, comme en Europe ; mais ce qui fait le prix des étoffes, c'est la broderie, dans laquelle les Persans sont très-habiles, & nous surpassent. Ils savent en outre imprimer fort bien en or & en argent ; & on a eu souvent peine à distinguer les brocards d'avec ceux qui étaient gravés. Je n'insiste point sur les autres arts mécaniques, le détail en ferait trop long ; il suffit de dire, qu'excepté l'horlogerie, l'imprimerie, la sculpture & la gravure, à peu de chose près, les mêmes que dans l'Europe.

Le commerce est une profession très-habitable en Orient, comme étant la meilleure de toutes celles qui ont quelque stabilité, & le fort n'est pas si exposé au changement : il faut pas s'en étonner ; les plus grands seigneurs

vois même l'exercice des vaisseaux, leurs exemples, vendent à leurs voisins, de la soie, des étoffes, des marchandises, on ne le donne point, qui font un objet de commerce, donne qu'à ceux qui sont dans les pays étrangers, sont quelquefois attirés, & on prend des voyageurs. Ce règne en Orient les négoceurs, à qui on ne tolère la guerre ; car ils sont librement au commerce. Ces marchands orientaux grand ; ils envoient sortir du lieu de leur commerce comme au centre, traitent point en un point de bourgeoisie les villes ; le négoce des courtiers : ces plus souples, les complaisans & les pl

E  
 oute  
 fabr  
 ; la  
 ama  
 ion  
 les  
 ort  
 où  
 l pr  
 urs  
 Eur  
 c'e  
 ion  
 t en  
 t; C  
 ds  
 bro  
 infir  
 le d  
 'exc  
 ture  
 es q  
 ès-h  
 leur  
 &  
 ent:  
 gne

mis même l'exercent ; ils ont leurs commis ,  
 vaisseaux , leurs magasins, Le roi de Perse ,  
 exemple , vend & envoie vendre dans les  
 voisins , de la soie , des brocards & autres  
 étoffes , des tapis , des pierreries. Le  
 de marchand en Orient , est si considéré ,  
 on ne le donne pas aux gens qui tiennent  
 que , qui font un petit trafic , & qui n'ont  
 de commerce hors du royaume ; on ne  
 donne qu'à ceux qui ont des commis ou des  
 dans les pays les plus éloignés : ces  
 sont quelquefois élevés aux plus hautes  
 dignités , & on prend souvent parmi eux les  
 ambassadeurs. Ce respect vient encore de ce  
 en Orient les négocians sont des gens sa-  
 ns , à qui on ne touche jamais , même du-  
 rant la guerre ; car eux & leurs marchandises  
 sont librement au milieu des armées.  
 Ces marchands orientaux font le commerce  
 grand ; ils envoient leurs commis par-tout ,  
 sans sortir du lieu de leur séjour , où ils se tien-  
 nent comme au centre de leurs affaires ; ils  
 ne traitent point eux-mêmes directement. Il  
 n'y a point de bourse ni de place de change  
 dans les villes ; le négoce se fait par l'entre-  
 prise des courtiers : ces gens sont les plus adroits,  
 les plus souples , les plus dissimulés , les plus  
 complaisans & les plus intrigans hommes de

Perse.



Les Perses ne sauraient observer exactement leur religion parmi les chrétiens, à cause de la pureté extérieure qu'elle leur recommande : par exemple, la loi leur défend de manger de la viande, ou apprêtée, ou tuée par un homme d'une autre religion que la leur, & de boire d'un vase, où un homme non mahométan a touché ; elle leur défend de prier Dieu dans un lieu où il y a des figures ; elle interdit, en certains cas, l'attouchement des personnes de différentes religions : pratique qu'il est presque impossible d'observer dans le pays des chrétiens.

---

---

Perses.

## CHAPITRE XI.

*Des Sciences en général. — Des Écoles. —  
 la manière d'étudier & de composer les livres.  
 — Des Langues. — De la Morale. — De  
 Médecine.*

**L**ES sciences sont indubitablement venues des extrémités de l'Orient. Il y a mille preuves qu'elles ont leur berceau dans les Indes d'où elles furent apportées chez les Chaldéens & ensuite dans l'Égypte & dans la Syrie, par la voie du golfe Persique, ou celle du mer Rouge.

Le génie des Persans est porté aux sciences. Ils y réussissent si bien, qu'après les Européens ce sont les plus savans peuples du monde, en excepter les Chinois. On en voit beaucoup s'adonner aux sciences tout le tems de leur vie sans que le mariage, le nombre des enfans, l'importance des emplois ou la pauvreté puissent les en détourner. Les artisans, les paysans même envoient exactement leurs enfans au collège; ils ne se font aucune

Perse.

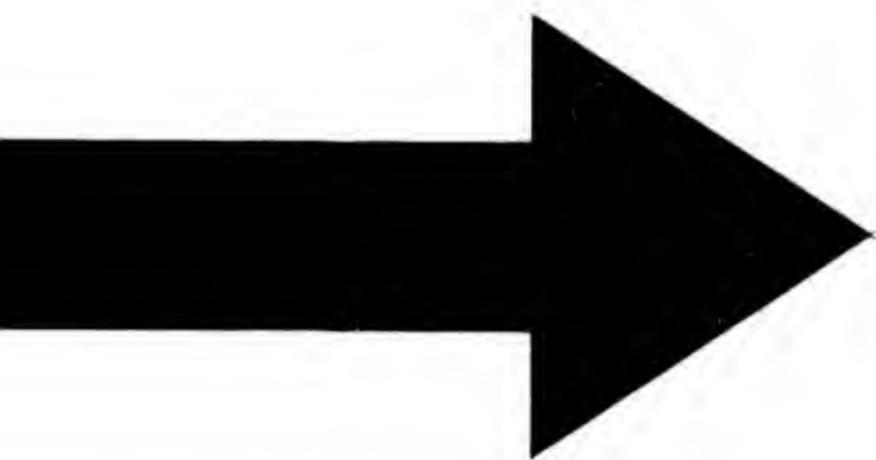
er prendre des le  
 on; & ils se fon  
 dans tous les a  
 es Persans disent  
 et au plus haut c  
 nir, sa sainteté-c  
 du côté du mond  
 te-douze discipl  
 ndément. qu'aucu  
 re sur-le-champ  
 sées. Ils ne nom  
 e sciences qu'il  
 vraisemblableme  
 er seulement toute  
 eurs savans qui a  
 , car on disait à Isf  
 emin; c'étaient  
 bien composé, gra  
 clairs & précis  
 s dans leurs disc  
 mplaisans au de  
 s dans toutes les o  
 a appelée vanité,  
 l'admiration & l'a  
 monde; ce qui est  
 vanité.  
 suivent la bonne  
 eurs études, n'adme

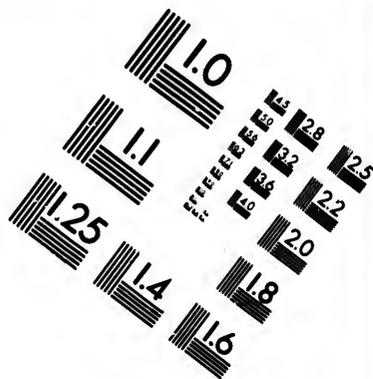
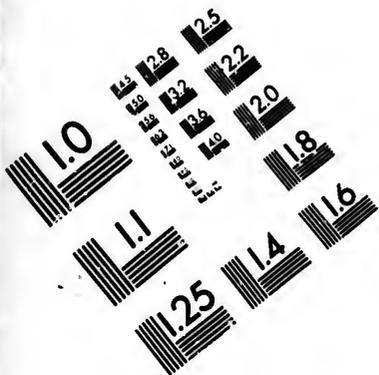
prendre des leçons avec la barbe au  
 on ; & ils se font honneur du nom d'étu-  
 dans tous les âges de la vie.

es Persans disent que, pour être saint &  
 au plus haut degré où l'homme puisse  
 nir, *sa sainteté* consiste à être sans repro-  
 du côté du monde, & *sa science* à savoir  
 douze disciplines ou *arts libéraux*, plus  
 ndément qu'aucun autre homme ; à ré-  
 re sur-le-champ à toutes les difficultés  
 sées. Ils ne nomment point les soixante-  
 sciences qu'il faut savoir ; ce nombre  
 vraisemblablement employé que pour dé-  
 er seulement toutes les sciences. J'ai connu  
 leurs savans qui aspiraient à cette perfec-  
 , car on disait à Ispahan qu'ils en prenaient  
 emin ; c'étaient des gens d'un extérieur  
 bien composé, graves, recueillis, modestes,  
 clairs & précis dans leurs expressions,  
 dans leurs discours, affables, humains  
 complaisans au dernier degré, paraissant  
 dans toutes les occasions au-dessus de ce  
 qu'on appelle vanité, si ce n'est celle de s'at-  
 l'admiration & l'applaudissement de tout  
 monde ; ce qui est cependant le comble de  
 vanité.

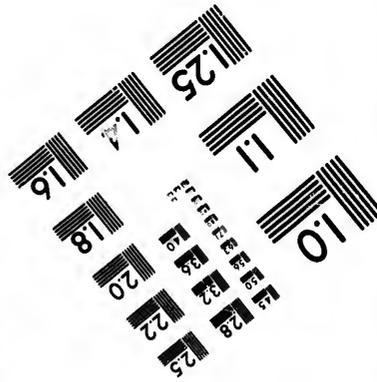
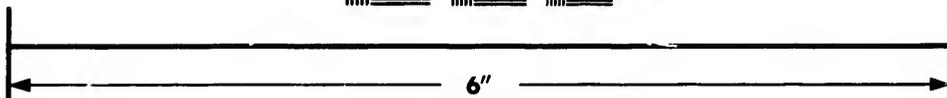
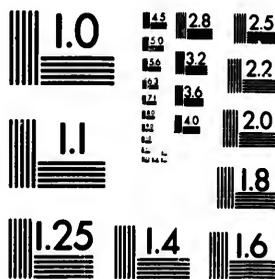
suivent la bonne logique dans le cours  
 leurs études, n'admettant l'autorité que pour







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



**Perse.**

les dogmes de leur religion. Ils traitent de ruse & de vanité tout ce qu'on appuyé sur le sentiment d'un auteur, au lieu de l'appuyer sur la démonstration. Ils ont à ce sujet ce mot célèbre : *le doute est le commencement de la science qui ne doute de rien, n'examine rien ; qui n'admire rien, ne découvre rien ; qui ne découvre rien est aveuglé & demeure aveugle.*

Quand aux sciences sublimes, elles ne furent pas beaucoup de celles des Européens. Les Persans ont entre les mains les sources de ces sciences ; ces ouvrages fameux des Aristoteles, des Archimèdes, des Hippocrates, des Platon, &c. ils ont aussi leurs savans, dont les ouvrages de tout genre sont fort estimés. Le plus célèbre d'entre eux vivait, il y a environ cinq ou six cents ans ; c'était un homme de naissance & fort riche, qui fut durant plusieurs années le président ou le chef de toutes les académies de l'empire des Tartares, alors fort étendue ; il a écrit sur toutes les parties des sciences divines & humaines, mais principalement sur l'astronomie & la géométrie. Ce savant homme nommé *Cojé-Neffir de Thus*, fit à Maraga, capitale de sa province, ce que le roi Alphonse fit à Lisbonne, Portugal ; il y assembla les plus célèbres astronomes & géomètres de l'Asie, & il composa avec eux ces fameuses tables astronomiques, qu'on

le tables de Co  
entimens des pl  
mie se trouve  
plupart. Il y d  
me ciel, que qu  
seignées dans les  
line, & il y ré  
quels les auteur  
nt fait de gros v  
Leurs plus nomb  
à quatre cents  
ciens & bons liv  
nt apprendre. Il  
it ajouter que p  
nt ils pas d'en f  
Lorsqu'ils ont c  
anquent pas de l  
e grand seigneu  
dicatoire à part  
jours dans le p  
tient les louan  
es auteurs mahom  
nt constamment p  
r leurs ouvrages  
célébration de la  
clamations sur le  
ndre, sur Fatmé  
sises de leur race,  
Tome XXVII

de tables de *Cojé-Neffir*, dans lesquelles les  
 sentimens des plus anciens auteurs sur l'astro-  
 nomie se trouvent vérifiés & confirmés pour  
 plupart. Il y détruit les hypothèses du huiti-  
 ème ciel, que quelques auteurs arabes avaient  
 enseignées dans les premiers siècles du mahomé-  
 tisme, & il y résout beaucoup de doutes sur  
 lesquels les auteurs modernes de notre Europe,  
 ont fait de gros volumes.

Leurs plus nombreuses bibliothèques ne vont  
 pas à quatre cents volumes; mais ce sont tous  
 anciens & bons livres qui leur suffisent pour  
 tout apprendre. Ils prétendent qu'on n'y sau-  
 rait ajouter que peu de chose; aussi ne se sou-  
 vent ils pas d'en faire des nouveaux.

Lorsqu'ils ont composé un ouvrage, ils ne  
 manquent pas de le dédier au roi ou à quel-  
 que grand seigneur; ils ne font point d'épître  
 dédicatoire à part, mais la dédicace se trouve  
 toujours dans le prélude, après l'article qui  
 contient les louanges de Dieu & des saints.  
 Les auteurs mahométans anciens & modernes,  
 ont constamment pour coutume, de commen-  
 cer leurs ouvrages par des invocations, par  
 la célébration de la grandeur de Dieu, par des  
 éloges sur leur prophète, sur Ali, son  
 gendre, sur Fatmé, sa fille, & sur les douze  
 chefs de leur race, qui sont leurs grands saints,



## DES VOYAGES. 371

distinction du bien & du mal ; être , à la misère  
 duquel les crimes des méchans ne font ni  
 dommage , & à la gloire duquel n'apporte  
 ni lustre ni augmentation , le culte volontaire des  
 hommes de bien ; Dieu n'ayant point besoin de tous  
 les mondes. Louange & bénédiction soient aussi don-  
 nées à celui qui est au-dessus de tous les éloges ,  
 en toute manière d'applaudissemens sans nombre , de  
 louanges incomparables , de contentemens infinis ;  
 le meilleur de tous les messagers divins , le guide  
 du droit chemin , le chef de toutes les créatures ,  
 la meilleure essence de ce qui est né , le premier  
 de tous les prophètes , le patron de tous les doc-  
 teurs , la règle des plus saints , Mahomet l'a-  
 dorable ; que les plus sublimes éloges & les plus  
 glorieuses louanges soient données , tant à lui , la  
 plus parfaite des créatures de toutes celles que  
 Dieu a créées , que gardées favorablement , qu'à sa famille  
 & à ses descendans. Sachez , cher ami lecteur , que  
 Dieu veuille conserver en ce monde & en l'autre ,  
 pendant une nuit entre les nuits , votre esclave faible  
 & chétif , la plus basse des créatures de Dieu très-  
 haut , le moindre de ceux qui espèrent en sa mi-  
 séricorde , & le plus coupable de ceux qui prient  
 pour le pardon de leurs péchés , l'humble Ali-  
 AMED-NESSIR, fils de Abi-Bekre , &c.

Perse.

Les Persans envoient les enfans à l'école à  
 l'âge de six ans , pour apprendre à prier Dieu ,

Perse.

à lire. Les écoliers lisent chacun leur leçon tous à-la-fois; l'un lit du *persan*, un autre de l'*arabe*; l'un répète des vers, un autre de prose; l'un étudie la grammaire, un autre la syntaxe. Chacun lit très-haut, le maître l'obligeant de crier de toute sa force; ce qui fait un bruit si grand, que, lorsqu'on approche d'une école à vingt pas, on entend le tintamarre. Le maître est si parfaitement accoutumé à ce bruit, que pendant tout ce tems il écrit ou lit tranquillement, entendant fort bien si chacun prononce bien, s'il continue, & s'il parle haut & avec attention; & lorsqu'il aperçoit un écolier qui ne fait pas son devoir, il lui applique de longs coups de fouet qu'il tient à la main ou sur ses genoux, & le remet en train. Les Persans soutiennent que les enfans apprennent mieux de cette manière, que quand on les fait étudier bas; ils disent que, quand on les fait étudier bas, ils regardent çà & là, & pensent à toute autre chose qu'à l'étude, au lieu que quand on les oblige d'étudier & de lire tout haut, nul ne peut se détourner, ni s'arrêter, mais qu'il est retenu par l'action; ils disent d'ailleurs que par ce moyen les enfans apprennent à lire & à prononcer, parce qu'étant obligés de parler à haute voix & clairement, on les redresse s'ils le font mal.

Tous les collèges qui le sont assez nombreux dans qui ont fait autre les collèges, en fait, il y a dans cette profession de grands seigneurs & des de la cour & des seigneurs soir & matin. Souvent ils entendent des livres & des livres dans jours de la semaine des habits & de l'argent qui se livrent par, les étudiants qui les leçons de ces instruments de trompettes, leur générosité rien ne donne point de d'instruire à des écoles, & de favoriser lorsque le premier de lettres, il est ordinairement dans ou *taleb-elm*, les plus grands seigneurs souvent c'est une charge qui donne un Il faut observer

Tous les collèges sont rentés, & il y en a  
 qui le sont assez richement; on y voit des étu-  
 dians qui ont soixante ans, femmes & enfans.  
 Outre les collèges où l'on enseigne publique-  
 ment, il y a dans toutes les villes des gens fai-  
 sant profession de science; ce sont souvent des  
 grands seigneurs disgraciés ou qui se sont re-  
 tirés de la cour & des affaires. Ils donnent des  
 leçons soir & matin à des heures marquées.  
 Ils entretiennent les étudiants de pa-  
 pier & de livres, leur donnent à manger cer-  
 tains jours de la semaine, & quelquefois même  
 des habits & de l'argent. On dit qu'il y a des  
 gens qui se livrent à ces travaux par vanité;  
 mais les étudiants qui viennent en foule prendre  
 les leçons de ces généreux maîtres, sont au-  
 tant de trompettes, qui vont publiant leur sa-  
 voir, leur générosité & leur vertu. Il est vrai  
 que rien ne donne plus de réputation, en Perse,  
 que d'instruire à ses dépens beaucoup de dis-  
 ciples, & de favoriser les savans & les sciences.  
 Lorsque le premier ministre d'état est homme  
 de lettres, il est ordinairement le chef des étu-  
 dians ou *taleb-elm*; autrement, c'est quelqu'un  
 des plus grands seigneurs du royaume, & le  
 plus souvent c'est le *cède* ou grand pontife:  
 sa charge qui donne un grand pouvoir en Perse.

Il faut observer que les étudiants persans

Perse.



l'arabe, qui est la langue forte & persane; qu'Adam & Ève parlaient persan ensemble, qui est un idiôme doux, flatteur & continuant qui réussit à Ève, comme tout le monde fait; & que l'ange Gabriel, qui les chassa du paradis, se mit à parler turc, parce que leur sort étoit ordonné de sortir du paradis, en persan, & non en arabe, sans qu'ils obéissent; il s'exprima en turc, & non en persan, afin dans les termes de cette langue menaçante de les effrayer & les firent obéir.

Ce qu'il y a de plus admirable & de plus remarquable de remarque dans ces langues, c'est qu'elles n'ont subi aucun changement. L'arabe, par exemple, est aujourd'hui, comme il étoit il y a mille ans, le modèle de la plus pure & de la plus éloquente diction. Les poètes persans, qui ont écrit il y a cinq ou six cents ans, sont encore les modèles du plus beau langage. On y apprend à parler & à écrire; on ne voit rien de plus parfait qui soit mieux écrit; & il ne vient à l'esprit de personne qu'on puisse embellir la langue ou la perfectionner. Si l'on réfléchit sur les grands inconvéniens infinis qui naissent des changements qu'on apporte sans cesse aux langues vivantes de l'Europe, sur-tout à la française, on trouvera que les peuples de l'Orient sont encore plus sages, & fort heureux de s'être délivrés de ces grands inconvéniens qu'entraînent les chan-

---

Perse.

Perse.

gemens dans la chose du monde la plus importante, qui est la parole. Je fais la remarque que le latin & le grec ne sont point connus en Perse, ni dans toute l'Asie. Le latin n'y a jamais été cultivé parmi les savans; le grec y a été connu & étudié jusqu'au tems de Mahomet, mais il s'y est perdu depuis.

Les Persans se servent, comme nous, de papier pour écrire: ils le composent de chiffons de coton & de soie. Il est moins blanc que le nôtre, & il se rompt quand on le ploie. Le beau papier vient de la Tartarie mineure des villes de *Balk*, de *Bocora*, & de *Samarcande*. Ils en font de toutes les couleurs, excepté de noir. Ils le marbrent ou le mouchent d'argent, ou bien ils peignent dessus des fleurs & des morelques. J'observe que le papier, & sur-tout celui qui est écrit, est une chose sacrée chez les mahométans: ils regardent comme coupable celui qui le brûle, le déchire, ou le jète, à cause, disent-ils, que le nom de Dieu peut être écrit dessus, ou celui des saints; & que, si ce n'est pas du papier écrit, il sert à écrire les choses les plus vénérables. Ils se servent d'encre de toutes les couleurs. Leurs plumes sont des roseaux, ou petites cannes dures, de la grosseur des plumes grosses plumes de cygne. Ces cannes ou roseaux

recueillent vers l'Asie.

Les Persans, nous les Perse, ni dans toute l'Asie. Le latin n'y a jamais été cultivé parmi les savans; le grec y a été connu & étudié jusqu'au tems de Mahomet, mais il s'y est perdu depuis. Les copistes sont tout dans les livres leur donne à la le seul ni même des livres manuscrits multitude des fautes on ne trouve point de fautes arrivent par leur inattention. Je n'ai pas garde à ce que je n'ai pas leur copie du tems ils n'en ont, ils font mille. Leurs livres sont écrits par des scribes, qui n'ont

recueillent vers Daurac, le long du golfe Perse

Les Persans, non plus que tous les autres peuples orientaux, n'ont point l'art de l'imprimerie; aussi l'art de l'écriture est celui dont ils ont le plus de cas. Ils sont réduits à transcrire tous leurs livres à la main, & à n'en avoir que d'autres que des manuscrits. Ils n'écrivent pas, comme nous, de la main gauche à la main droite, mais de la main droite à la main gauche. Ils appellent cela écrire droit, & disent que c'est nous qui écrivons à rebours.

Les copistes sont en grand nombre en Perse, surtout dans les grandes villes; mais ce métier leur donne à peine du pain. Ce n'est là le seul ni même le plus grand inconvénient des livres manuscrits, il consiste dans la multitude des fautes, qui sont souvent telles, qu'on ne trouve point de sens à ce qu'on lit. Les fautes arrivent par l'ignorance des copistes, ou par leur inattention, à force d'aller vite, en ne prenant pas garde à leur original, & en ne relisant pas leur copie. Or, comme pour la plupart du tems ils n'entendent pas ce qu'ils écrivent, ils font mille fautes sans s'en appercevoir. Leurs livres sont encore copiés par d'autres scribes, qui n'en savent pas plus que les

Perse.

premiers, & qui ajoutent aux fautes de l'original leurs propres fautes, de sorte qu'elles se multiplient beaucoup avec le tems. J'ai vu des gens de lettres qui faisaient bien des excuses & des précations contre le copiste. On m'a souvent proposé à la cour de Perse de faire venir des imprimeurs, & d'établir une imprimerie à Ispahan; & cela aurait été exécuté si le roi *Abas II* avait vécu plus long-tems; mais son fils n'a pas accueilli favorablement la proposition, & la quête que les savans lui présentèrent à ce sujet n'a eu aucun succès. Les Orientaux ont un éloignement pour toute innovation qu'on ne peut exprimer. On a beau leur démontrer les avantages de quelques découvertes & de quelques bliffemens nouveaux, ils sont si attachés à leurs manières anciennes, & aux biens présents, qu'il n'y a pas moyen de les exciter par l'espérance des succès les plus assurés.

Les sciences les plus révérees des Perses sont celles qui mènent plus sûrement à la gloire & aux richesses, sont l'astrologie judiciaire & l'astronomie. Ils ont tant de vénération pour celle-là, qu'ils n'entreprennent rien sans auparavant consulter quelque astrologue. Le roi en a toujours plusieurs à sa cour, & il se mène par-tout avec lui, excepté lorsqu'il est dans le sérail. Ils portent tous à la ceinture un astrolabe dans un étui fort propre. Le roi

Prend quelquefois pour exemple, s'il doit entrer dans un grand bâtiment, un astrologue tire pronostic de l'étui, il observe le secours de la lune, comme s'il pouvait prédire. Comme les astrologues, ils ont une grande vénération, & un grand respect pour leur art, leur art est pas même en honneur sur les marches de l'empire, ils ont le caractère de favoris, la faveur des princes & des courtisans. On ne passe guère d'affaires sans le conseil & l'avis de ces hommes, & l'usage de ces hommes est de faire exécuter les ordres du roi, & de prononcer de semblables choses qu'en Perse, c'est une charlatanerie qui est en honneur. Les astrologues font de bons médecins, qui jouissent d'une grande considération; c'est à eux qu'on a recours pour la faveur. Ils ont des règles de l'art, & ils observent les phénomènes

Autre quelquefois sur les moindres choses, ~~\_\_\_\_\_~~  
 exemple, s'il doit aller à la promenade, Perse.  
 doit entrer dans le sérail, s'il fera venir  
 grand qui attend dans l'anti-chambre. Alors  
 l'astrologue tire promptement son astrolabe de  
 métal, il observe la situation des astres; &  
 le secours de ses tables, il fait une ré-  
 sponse, comme s'il prononçait un oracle.

Comme les astrologues sont toujours à la  
 cour, ils ont une grande part dans toutes les  
 affaires, & un grand crédit dans le monde; il  
 leur est pas même difficile de faire des pré-  
 dictions sur les matières politiques: ils con-  
 naissent le caractère & les goûts du maître &  
 des favoris, la faveur ou la disgrâce des mi-  
 nistres & des courtisans. D'ailleurs, comme il  
 se passe guère d'années que le roi ne fasse  
 quelquefois des exécutions d'éclat sur quelques  
 grands du royaume, il est presque toujours sûr  
 de prononcer de semblables révolutions; de ma-  
 nière qu'en Perse, comme ailleurs, c'est une  
 pure charlatanerie que ces prédictions.

Les astrologues sont toujours très-jaloux des  
 médecins, qui jouissent également d'une grande  
 considération; c'est à qui gagnera la confiance  
 du roi, & aura la faveur. Les médecins veulent suivre  
 les règles de l'art, & ordonner des remèdes,  
 mais les astrologues observent les phénomènes des maladies. Les as-



Il y a un livre parmi eux qui enseigne à obéir les démons, lequel a été composé par Salomon. Ils disent que ce sage était un grand magicien. Ils sont aussi possédés de magie des talismans & des amulettes. Ces lettres sont des inscriptions sur du papier, sur parchemin, ou sur des pierres; ces inscriptions sont des passages de l'alcoran, ou des sentences des saints; par exemple, contre le mal des yeux, ils portent pour amulette un papier contenant ce passage de l'alcoran: *le vainqueur des infidèles est sur le point de te venir frapper les yeux.* Les commentateurs de ce livre prétendent que du tems de Mahomet, il y eut un fameux enchanteur de la Mecque, qui fit les gens en les regardant; &, qu'ayant voulu de faire périr Mahomet, l'ange Gabriel avertit le prophète de la venue de ce forcier, employant les mêmes termes de ce passage. Mahomet les répéta, en voyant entrer l'enchanteur, & lui creva les yeux à lui-même. Sa morale est plus saine. Leurs philosophes ont toujours à la bouche quelque précepte ou quelque sentence grave & judicieuse. On remarque même que leurs mosquées, leurs maisons, & jusqu'à leurs portes, sont ornées & ornées de sentences, comme on voit ci :

Pers.

Perso.

*Les discours des sages se discernent d'avec les discours des foux, en ce que ceux-là tendent à la paix, & ceux-ci à la dispute.*

*Qui veut exceller en sagesse, doit éviter que les femmes n'aient du pouvoir sur son esprit.*

*L'ignorance ressemble à un mauvais cheval qui fait broncher à chaque pas celui qui le monte, & qui rend ridicule celui qui le mène.*

*Apprenez à votre langue à dire, je ne mens pas, si vous ne voulez être bientôt convaincu de mensonge.*

*Voire secret est votre esclave si vous le gardez, vous êtes son esclave si vous le déclarez.*

*La patience est amère; mais le fruit en est doux.*

*L'espérance est le pain des malheureux.*

*Il y a des biens sans nombre dans la patience, mais, si vous cherchez la sûreté, elle est au rivage.*

*Le commencement de la colère est la fureur, & la fin est le repentir.*

*La pitié envers les méchants est une cruauté envers tous les hommes.*

*Si vous allez les mains vides chez le méchant, vous ne verrez point son visage.*

*Le commerce avec les méchants est une perte de gageon sur la haute mer.*

*que sert-il au berger de garder la brebis.*

*Il y a quatre choses qui ne sont pas à charge qu'il ne soit chargé.*

*Le temps, l'âge, l'expérience, & de dix ans.*

*La vérité est un poids qui se balance sur la balance de la vie.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*Il n'y a que la mort qui soit un malheur au navire.*

*que sert-il au berger de crier, quand le loup  
vorre la brebis.*

Perse.

*Il y a quatre choses dont l'homme est toujours  
chargé qu'il ne pense, d'ennemis, de fau-  
x d'années & de dettes.*

*La vérité est un poids dont on ne peut jamais  
porter ses balances trop chargées.*

*Malheur au navire qui se hasarde de sortir  
à payer les droits; & malheur à l'homme  
qui sort de cette vie sans avoir éprouvé l'ad-  
versité.*

Les fables persanes sont pleines de force &  
de raison; on les attribue presque toutes au  
roi & célèbre Lokman, qui est l'Ésope des  
Perses, si ce n'est le même. Il est certain  
de considérer la vie de ces hommes illustres,  
que les historiens nous la donnent, on  
voit que ce sont deux hommes différens;  
car, quand on examine de près leurs fables,  
il paraît qu'elles sont du même auteur; &  
c'est là ce qui me persuadé que les Grecs ont  
principalement reçu des peuples de la Haute-  
Asie leurs sciences & leurs arts, au moins que  
d'eux qu'ils en ont emprunté les premiers  
élémens. Les Persans font Lokman si ancien,  
il doit avoir été contemporain de Moïse;  
quelques-uns même le font descendre de Noé,  
de la troisième génération; d'autres assurent

**Pers.**

qu'il vivait du tems de David ; mais ch  
 convient qu'il a été le premier philosophe  
 lèbre dont le nom soit venu jusqu'à nous  
 comme Mahomet a parlé de Lokman  
 éloge dans l'alcoran , les auteurs mahome  
 en font le plus grand cas ; quelques-uns m  
 d'entr'eux ont composé de très-ampl  
 mentaires sur ses apologues. Plusieurs au  
 arabes prétendent que le philosophe grec  
*pedocle* était son disciple. On rapporte  
 vécut trois mille ans. *Saddi* , célèbre p  
 persan , raconte que Lokman , à la fin d  
 vie , demeurait sur le bord d'un marais de  
 feaux , où il s'était dressé une cabane ,  
 laquelle il s'occupait à faire des paniers  
 fier. *L'ange de la mort* se présenta à lui , &  
 dit : *Comment est-ce , Lokman* , que depuis  
 mille ans que tu es au monde , tu n'as  
 su bâtir une maison. Lokman lui répon  
*O Esraïl !* ( c'est le nom de l'ange de la m  
 on ferait bien fou , sachant qu'on t'a tou  
 à ses talons , de se mettre à bâtir une ma

La poésie est le talent propre & partic  
 des Persans , & la partie de la littérature  
 excellent plus : leurs ouvrages de prose en  
 remplis ; & ils se plaisent à faire entrer les  
 dans leurs conversations. Les peuples orient  
 ont de tout tems renfermé leur morale

es fables & des  
 meilleur moyen  
 mémoire , & de  
 elles pensées. C'  
 es que Dieu les a  
 ges , préférablem  
 air : des turbans  
 ure mine , qu'av  
 es tentes , qui é  
 maisons ; des sabre  
 daient mieux qu  
 euples ; & des po  
 os que les livre  
 ns voisines.

Le lecteur fera b  
 ble de *Lokman* ;  
 auté de son génie

## L'HOMME

Un homme passa  
 roseaux , où l'o  
 rent qui y était ca  
 le tira avec un b  
 eux dans un sac  
 emin , il dit : je v  
 et pas morte ; il  
 lançant dehors , d

Tome XXVII.

es fables & des sentences rimées, comme le meilleur moyen de la mieux imprimer dans le mémoire, & de donner plus de grace à leurs belles pensées. C'est ce qui fait dire aux Arabes que Dieu les avait favorisés de quatre avantages, préférablement aux autres peuples; savoir: des turbans avec lesquels on avait meilleure mine, qu'avec les tiaras des monarques; des tentes, qui étaient plus belles que des maisons; des sabres ou cimetières qui les défendaient mieux que les forteresses des autres peuples; & des poèmes qui étaient plus excellens que les livres & les pandectes des nations voisines.

Perse.

Le lecteur sera bien aise de trouver ici une fable de *Lokman*; elle donnera une idée de la sagesse & de la manière d'écrire.

#### L'HOMME ET LE SERPENT.

Un homme passant près d'un marais plein de roseaux, où l'on mettait le feu, vit un serpent qui y était caché & qui allait être brûlé; il le tira avec un bâton, & le mit avec des roseaux dans un sac. Après avoir fait quelque chemin, il dit: je veux voir si la pauvre bête est pas morte; il ouvrit le sac: le serpent se lançant dehors, dit à l'homme: Il faut que



hommes de rendre le mal pour le bien ? Le renard fin & fourbe répondit, cela est vrai, le serpent a raison, c'est la coutume du genre humain ; mais contez-moi le fait, parce que les circonstances peuvent avoir quelque chose de particulier. Le renard l'ayant entendu ; je ne crois point, dit-il, que le serpent ait été dans le sac ; le serpent est long d'un aulne & le sac n'a que deux pieds de long. Il n'y a cependant rien de plus vrai, répondit le serpent, & pour vous le faire voir, je vais m'y remettre. Dès qu'il fut dans le sac, le renard dit à l'homme : liez vite le sac & tuez le serpent ; il ne doit pas s'en plaindre, puisque, selon sa maxime, on rend le mal pour le bien.

---

 Perse.

Les Persans font grand cas de l'art de la médecine qu'ils ont reçue des Arabes, ainsi que la plupart des peuples. On dit communément en Perse que les médecins & les astrologues révèrent le pays, & cela est vrai. Le roi en fait un grand nombre à ses gages ; & on a raison de joindre ensemble les médecins & les astrologues, puisque ceux-là dépendent de ceux-ci. Les Persans ont un entêtement si ridicule pour l'astrologie, qu'à moins que l'astrologue les assure que la constellation est favorable à la saignée, ou pour prendre méde-

Perse.

cine, ils n'exécuteront point l'ordonnance du médecin quoiqu'il puisse dire. Mais, si ces docteurs se traversent ainsi pendant la maladie, ils se rendent service au contraire à la mort des personnes élevées en dignité; l'astrologue l'attribue à l'incertitude de l'art du médecin; le médecin la rejète sur l'ignorance de l'astrologue qui n'avait pas bien pris l'heure pour donner ses remèdes. Les astrologues disent assez plaisamment à ce sujet, que leur sort est bien rude en comparaison de celui du médecin, parce que, si l'astrologue fait une faute c'est-à-dire, s'il se méprend dans son calcul le ciel la découvre; mais que, si le médecin fait une faute, la terre la couvre, c'est-à-dire, qu'il met le mort dans la fosse sans qu'il en soit plus parlé. Les Persans font des petits contes sur les médecins, comme on en fait ailleurs. Ils disent qu'il y avait un médecin à Ispahan qui ne passait jamais près d'un cimetière sans se couvrir le visage de son mouchoir; on lui en demanda la raison: c'est, répondit-il, qu'il y a bien des gens qui y sont arrêtés par mes ordonnances, & j'ai peur que quelqu'un ne me reconnaisse & ne me prenne au collet.

Les médecins jugent les maladies en tâtant le pouls, ou seulement on observant les urines car ils apprennent tous à traiter les malades

D E S

les voir, à  
Persans ne laissant  
pour quelque cause  
ce soit: quant  
leur pouls, &  
un crêpe ou ling  
eau. Les médecins  
moins que nous;  
est la maladie  
es émulsions &  
prendre jusqu'à qu  
atinée. Ils n'ord  
quoiqu'ils sachent  
soit parlé dans  
un excès de rete  
temps que la pudeur  
ir; la religion d  
ouvert ni au bair  
fait qu'homme  
eurs avec le caleç  
Les médecins d  
ent la méthode d  
même tems chirur  
chacun leur boutiq  
ent, soit durant a  
eurs seulement:  
on porte sur un  
omme qui monte

ans les voir, à cause du sexe féminin; les  
 Persans ne laissant jamais voir leurs femmes  
 pour quelque cause & dans quelque occasion  
 que ce soit: quand le médecin demande à tâ-  
 ter leur pouls, elles donnent le bras couvert  
 d'un crêpe ou linge très-fin au travers d'un ri-  
 eau. Les médecins Persans fignent beaucoup  
 moins que nous; ils ne guérissent la fièvre,  
 qui est la maladie ordinaire du pays, qu'avec  
 des émulsions & des breuvages, dont ils font  
 prendre jusqu'à quatre ou cinq pintes dans une  
 journée. Ils n'ordonnent jamais de lavemens,  
 quoiqu'ils sachent bien ce que c'est, & qu'il  
 en soit parlé dans leurs livres: cela provient  
 d'un excès de retenue à l'égard des parties du  
 corps que la pudeur nous empêche de décou-  
 vrir; la religion défendant d'être jamais dé-  
 couvert ni au bain, ni dans le lit même, ce  
 qui fait qu'hommes & femmes couchent tou-  
 jours avec le caleçon.

Les médecins de Perse suivent religieuse-  
 ment la méthode de Gallien; ils sont aussi en  
 même tems chirurgiens & apotichaires, & ont  
 chacun leur boutique dans laquelle ils se tien-  
 nent, soit durant tout le jour, soit à certaines  
 heures seulement: on leur mène là les malades,  
 qu'on porte sur un cheval dans les bras d'un  
 homme qui monte en croupe pour les sou-

*Perse.*

tenir. On rencontre tous les matins des gens de campagne montés sur des ânes, qui viennent consulter le médecin, qui, sans se remuer de sa place, demande d'abord à voir l'urine car on en porte toujours une fiole; ensuite il fait tirer la langue, se lève & va tâter le pouls; il prend un morceau de papier carré sur lequel il écrit son ordonnance; il la donne à son apprentif qui délivre les drogues & reçoit le paiement; le médecin prescrit en même temps le régime qu'il faut suivre, & donne sa bénédiction au malade, en disant: c'est Dieu qui donne la santé.

J'ai observé que les Persans saignent beaucoup moins que nous; cependant j'ai rencontré souvent dans les rues des gens que l'on saignait. La saignée se fait sans précaution par eux: le barbier place le malade contre la muraille; il tire une courroie de cuir avec laquelle il lie très-ferré le bras du malade, & sans le frotter ni chercher la veine, il tire sa lancette qui est grande trois fois comme les nôtres; il perce la veine adroitement; il laisse couler le sang à terre, & lorsqu'il juge qu'il en a assez tiré, il ôte la ligature, met un peu de coton sur la plaie, & prenant le mouchoir du patient, il en enveloppe le bras. L'opinion des mahométans est que le sang est impur & souillé

personnes qui  
ne le font ja  
pour faire d  
Les bains sont  
orientaux contre  
général en Perse  
motifs, pour la  
propreté: la re  
quillé de se lave  
qui vont au bain  
bains de Perse c  
ermées de tous  
de petits car  
de la voûte.  
alet du bain mo  
une conque de  
bain est prêt. C  
nière chambre,  
soi un drap, on  
ques momens ap  
de l'eau en abond  
à la main une m  
frotte de la tête  
ceux qui n'y font  
va les écorcher:  
tête si la person  
gles des doigts &  
dépilatoire; on m

es personnes qui le touchent ; aussi les médecins ne le font jamais garder & ne s'en servent que pour faire des observations.

Persee.

Les bains sont un des grands remèdes des Orientaux contre les maladies ; l'usage en est général en Perse. Ils vont au bain par trois motifs, pour la religion, pour la santé & pour la propreté : la religion prescrit à tout homme d'être soigné de se laver ; il y a des superstitieux qui vont au bain plus d'une fois le jour. Les bains de Perse consistent en trois chambres fermées de tous côtés, qui reçoivent le jour par de petits carreaux de verre ronds au-dessous de la voûte. Le matin, avant le jour, un valet du bain monte au-dessus du logis & sonne d'une conque de mer, pour avertir que le bain est prêt. On se déshabille dans la première chambre, & après avoir mis autour de soi un drap, on entre dans l'étuve, où quelques momens après, un serviteur vient verser de l'eau en abondance sur les épaules ; il prend de la main une mitaine de gros bouracan, & frotte de la tête aux pieds si rudement que ceux qui n'y sont pas accoutumés croient qu'on va les écorcher : enfin on rase la barbe & la tête si la personne le desire ; on coupe les ongles des doigts & des pieds ; on emploie le dépilatoire ; on manie le corps ; on fait la fric-

**Perse.**

tion ; & , quand on a été ainsi bien frotté  
manié , on va se plonger dans le lavoir , & l'on  
sortir duquel on prend du linge blanc , & l'on  
retourne dans la première chambre où l'on  
reprend ses habits. L'ordre qu'on observe au  
bain est , que les hommes y vont depuis le  
matin jusqu'à quatre heures du soir , & les  
femmes le reste du jour jusqu'à minuit. Les  
femmes , sur-tout , sont magnifiques au bain  
c'est-là qu'elles étalent leurs toilettes , leurs  
parfums & leur plus grand luxe.

## C H A P I

de la religion des  
Mahométans avec les  
rites de leur religion  
Mahomet dans l'état

de la religion des  
des mahométans  
ainsi qu'en Turquie  
e , l'envoyé de  
un respect religie  
trent cependant  
Mahomet , dise  
son dernier voya  
venir , toutes les  
et naître , parmi  
son successeur ; il  
ayant fait monter  
son neveu & son g  
et celui que Dieu  
bekre , Omar & C  
et , approuvèrent  
prophète ; mais f

## CHAPITRE XII.

*de la religion des Persans, origine de leur  
 similitude avec les Turcs. — De la prière,  
 articles de leur symbole. — Conduite de  
 Mahomet dans l'établissement de sa doctrine.*

La religion des Persans est la même que  
 celle des mahométans. Mahomet y est recon-  
 nu ainsi qu'en Turquie, pour le véritable pro-  
 phète, l'envoyé de Dieu; ces deux peuples  
 ont un respect religieux pour l'alcoran dont ils  
 ont cependant différentes interpréta-  
 tions. Mahomet, disent les Persans, de retour  
 de son dernier voyage de la Mecque, voulut  
 terminer toutes les contestations qui pour-  
 roient naître, parmi ses disciples, sur le choix  
 de son successeur; il fit assembler son armée,  
 ayant fait monter sur un faisceau d'armes  
 son neveu & son gendre, il le fit reconnaître  
 par un oracle que Dieu destinait à lui succéder.  
 Abdoukare, Omar & Osman, capitaines de Ma-  
 homet, approuvèrent, en apparence, le choix  
 du prophète; mais secrètement ils tâchèrent

Perse.

**Perse.**

de ne point reconnaître Ali, dont ils bliaient par-tout les défauts : cependant homet tomba malade à Médine, & mo peu de tems après. Ali, ne croyant pas qu'il voulût lui contester son élection, s'occupait à pleurer son beau-père, & à lui rendre les devoirs funèbres. Abubekre, Omar & Osman convoquèrent le peuple & lui laissèrent le choix d'élire un successeur à Mahomet; mais, pour déterminer en leur faveur, ils lui persuadèrent de s'en rapporter à un vieillard de l'assemblée, qu'ils avaient gagné : celui-ci nomma Abubekre, beau-père de Mahomet, & on songea plus à Ali. Omar & Osman se contentèrent par l'espérance que le nouveau calife, déjà avancé en âge, ne vivrait pas long-tems : en effet, deux ans après son élection, Abubekre fut attaqué d'une maladie dangereuse & se sentant proche de sa fin, il voulut remettre à Ali la couronne qu'il avait usurpée. Omar, qui voyait par-là ses espérances évanouies, étouffa le malade dans son lit, & monta au peuple un faux papier scellé du nom d'Abubekre, par lequel il le désignoit pour son successeur : c'en fut assez pour le faire reconnaître héritier légitime du prophète, qui régna douze ans, après lesquels Osman succéda. A la mort de celui-ci, Ali re-

ses droits : Ho  
lui succéder ;  
nomma un a  
Hosseïn, quoiqu  
nés, sont regard  
seuls & véritable  
es appellent *iman*  
& dernier *i*  
*Ali*, disparut de  
ndra un jour p  
; ils l'attendent  
en tout tems,  
Perse, des d  
le recevoir. Ce  
de la religion d  
le seul vicaire de  
pour Abubekre,  
étaient sur-tout  
piété. Les Tur  
ent ces trois ca  
successeurs du pr  
imens cause un  
de ces deux puis  
, par leur aver  
expérience a fa  
ms, que le fanat  
états & des emp  
le schisme. qui,

ses droits : Houssein, son fils aîné, pré-  
 lui succéder ; mais l'armée s'y opposa,  
 nomma un autre. Les descendans de  
 Houssein, quoique toujours fugitifs & per-  
 sés, sont regardés par les Persans comme  
 seuls & véritables successeurs du prophète ;  
 les appellent *imans*, & ils disent que le dou-  
 & dernier *iman*, nommé *Mahomet-*  
*chi*, disparut de dessus la terre, & qu'il  
 endra un jour prendre possession de l'em-  
 ; ils l'attendent en effet, & ils lui tien-  
 en tout tems, dans les principales villes  
 de Perse, des chevaux scellés & bridés,  
 le recevoir. Cette histoire fait le fonde-  
 de la religion des Persans ; ils disent qu'Ali  
 le seul vicaire de Mahomet, & ils ont en  
 leur Abubekre, Omar & Osman ; mais  
 téstent sur-tout Omar, qu'ils maudissent  
 piété. Les Turcs, au contraire, recon-  
 ent ces trois capitaines comme héritiers  
 successeurs du prophète : cette diversité de  
 imens cause une inimitié irréconciliable  
 de ces deux puissans peuples ; & ils font  
 , par leur aversion mutuelle, ce qu'une  
 expérience a fait éprouver dans d'autres  
 ats, que le fanatisme est le plus cruel fléau  
 états & des empires.  
 e schisme qui, depuis lors, a séparé les

Perses.

Perse.

Perfes des Ottomans, fut la principale cause de ces guerres sanglantes qui ont si long-temps défolé l'une & l'autre monarchie. Le sultan *Selim*. 1<sup>er</sup> prit les armes contre *Schah Ismaël* d'après un *fehwa*, signé du mouphti & des principaux oulemas de son tems. Ce décret portait, que non-seulement la guerre était légitime, mais que c'était encore un devoir indispensable pour un monarque musulman de pour tous les croyans, d'éteindre des opinions impies & abominables dans le sang de ceux qui s'écartaient de la doctrine du coran. Nous croyons devoir rapporter ici la lettre que *Selim* 1<sup>er</sup>. écrivit de sa main en persan au *Schah Ismaël*; c'est une espèce de manifeste, ou d'arrêt de sommation; elle fut expédiée du camp de *Maltepe*, près de *Scutary*, en mai 1302, deux jours après son départ de Constantinople, à la tête d'une puissante armée; on y voit l'esprit du siècle, le style oriental, le génie guerrier & l'érudition de ce sultan, l'un des premiers héros de sa maison.

*Lettre de Selim 1<sup>er</sup>. au Schah Ismaël.*

« L'Être suprême, qui est l'arbitre souverain de la destinée des hommes, & la source de toute doctrine & de toute science, »

... la sainte é  
... in est dans la  
... que celui qu  
... oyance, loin d  
... contraire, du  
... and jour des ju  
... lieu de vérité,  
... ets sont immua  
... es hommes doi  
... ue celui qui se  
... tra condamné au  
... ens éternels. M  
... ombre des vrais  
... voie du salut,  
... ement de celle  
... tion : que les  
... les plus sainte  
... rince des deux  
... prophètes, ainsi  
... t sur tous ses di  
... Le monarque  
... es héros & des  
... gale *Firidoun* (  
... nce, Alexandre

) Le sixième des

ans la sainte écriture , que le vrai culte  
 in est dans la seule religion musulmane ,  
 que celui qui se soumet à toute autre  
 oyance , loin d'être exaucé & sauvé , fera ,  
 contraire , du nombre des réprouvés au  
 grand jour des jugemens ; il dit encore , ce  
 Dieu de vérité , que ses conseils & ses dé-  
 crets sont immuables , que toutes les actions  
 des hommes doivent se rapporter à lui , &  
 que celui qui se détourne de la vraie voie ,  
 sera condamné au feu de l'enfer & aux tour-  
 mens éternels. Mettez-nous , seigneur , au  
 nombre des vrais croyans qui marchent dans  
 la voie du salut , & qui s'écartent soigneu-  
 sement de celle de l'infidélité & de la per-  
 sion : que les bénédictions les plus pures  
 & les plus saintes soient sur Mahomet , le  
 prince des deux mondes , le coryphée des  
 prophètes , ainsi que sur toute sa postérité  
 & sur tous ses disciples.

Perse.

Le monarque des Ottomans , le maître  
 des héros & des valeureux du siècle , qui  
 égale *Firidoun* (1) en force & en puis-  
 sance , *Alexandre-le-Grand* en majesté & en

---

(1) Le sixième des anciens rois de Perse.

» gloire, & *Key Klaouffrew* (1), en  
*Perse.* » & en clémence, l'exterminateur des  
 » les & des idolâtres, le destructeur de  
 » nemis de la foi orthodoxe, la terre  
 » tyrans & des Pharaons du siècle, qui  
 » lie les princes injustes & orgueilleux  
 » brise les sceptres & les couronnes des  
 » grands potentats de la terre; le glorieux  
 » tan *Selim Khan*, adresse gracieusement  
 » parole à toi, *Émir Ismaël*, ( qui est le  
 » minateur de la Perse, le commandant  
 » chef des forces de ce royaume, pour te  
 » savoir que les ouvrages fortis de la main  
 » Très-Haut ne sont pas de frères produits  
 » du caprice ni de la déraison, mais qu'ils  
 » ferment une infinité de mystères impen-  
 » trables à l'esprit humain. Dieu lui-même  
 » dit dans son livre saint par ces paroles fac-  
 » NOUS N'AVONS PAS CRÉÉ LA TERRE  
 » ET LES CIEUX POUR EN FAIRE UN  
 » L'homme qui est la plus noble & la  
 » excellente des créatures, est l'abrégé  
 » merveilles de Dieu, &, par conséquent  
 » sur la terre, l'image & le représentant  
 » cet adorable créateur, comme on le voit

(1) Le quatorzième roi de la même dynastie

passage : IL  
 TEUTENANS S  
 erce que joigr  
 la matière du  
 tous les êtres  
 attributs de  
 immuables pe  
 llence de cette  
 nification des co  
 ouvent que dar  
 ans la soumission  
 es prophètes. C  
 urreté de cette r  
 eut prospérer da  
 ans l'autre la gl  
*Ismaël*, une pare  
 in partage, parce  
 la sainteté des l  
 orti de la voiedu  
 mens; parce que t  
 es musulmans,  
 e culte de Dieu,  
 Orient par des v  
 arce que, sorti  
 é par des moy  
 grandeur & de r  
 es ouvert aux m  
 yranie & de l'

passage : IL NOUS A CONSTITUÉS SES  
 EUTENANS SUR LA TERRE, & cela,  
 parce que joignant les facultés de l'ame  
 la matière du corps, l'homme est le seul  
 de tous les êtres créés en état de connaître  
 les attributs de la divinité, & d'en adorer  
 les immuables perfections; cependant, l'ex-  
 cellence de cette qualité de l'homme & l'ac-  
 quisition des connaissances sublimes ne se  
 trouvent que dans la doctrine musulmane &  
 dans la soumission à la loi sainte du prince  
 des prophètes. Ce n'est donc que dans la  
 pureté de cette religion divine que l'homme  
 peut prospérer dans ce monde & acquérir  
 dans l'autre la gloire éternelle : mais, *Émir*  
*maël*, une pareille félicité ne sera jamais  
 en partage, parce que tu as détourné ta face  
 de la sainteté des lois divines; parce que tu es  
 sorti de la voie du salut & des saints commande-  
 mens; parce que tu as altéré la pureté des dog-  
 mes musulmans, déshonoré, avili, détruit  
 le culte de Dieu, & usurpé les domaines de  
 l'Orient par des voies injustes & tyranniques;  
 parce que, sorti de la poussière, tu t'es éle-  
 vé par des moyens odieux à un siège de  
 grandeur & de magnificence; parce que tu  
 as ouvert aux musulmans les portes de la  
 tyrannie & de l'oppression; parce que tu

---

 Perso.

Perse.

» as joint l'iniquité, l'infidélité, le blasph  
 » à l'exercice d'une secte impie; parce  
 » couvert du manteau de la fausseté  
 » l'hypocrisie, tu as semé de tout côté  
 » trouble & la sédition; parce que tu as  
 » l'étendard de l'irreligion & de l'hétérodo  
 » parce qu'enfin, en te livrant à tes capri  
 » à tes passions, à tes infâmes dérèglem  
 » tu as eu l'impiété de délier le nœud  
 » des lois musulmanes, en permettant l  
 » bertinage & la profanation des vierges  
 » massacre de nombre de personnages  
 » rieux & respectables, la destruction des  
 » ples & des chaires sacrées, la démol  
 » des sépultures de tant d'âmes fidèles &  
 » tes, le mépris des *oulemas*, des docteu  
 » des *émirs*, issus du sang du prophète,  
 » viliffement des livres sacrés du *coran*  
 » les anathêmes prononcés contre les ca  
 » légitimes.

» Ainsi, comme il est du devoir &  
 » tout prince zélé & pieux en particulier  
 » de tout peuple musulman en général, d  
 » servir ces paroles sacrées : O VOUS  
 » DÉLES, Ô VOUS CROYANS, soyez  
 » exécuteurs des volontés du Très-H  
 » Nos *Oulemas*, nos honorés docteurs,  
 » conséquemment tous, d'une voix unani  
 » pron

prononcé sent  
 & un blasphém  
 fant à tout vr  
 s'armer de zèl  
 de la religion  
 l'impiété dans  
 tes auteurs &  
 » Animés de  
 de quitter nos  
 nous revêtir d  
 maille; de dép  
 heureux & tri  
 nos armées inv  
 glorieuses du f  
 notre indignati  
 troupes dont l  
 sonne, dont la  
 tels, & dont la  
 ques dans la c  
 conséquence de  
 sommes enrés  
 sous les ailes d  
 tance du Très  
 bientôt t'abatr  
 de tyrannie; d  
 primés du jou  
 t'étouffer enfi  
 de flammes &

prononcé sentence de mort contre un impie & un blasphémateur comme toi, en imposant à tout vrai musulman l'obligation de s'armer de zèle & d'ardeur pour la défense de la religion, & pour détruire l'hérésie & l'impiété dans ta personne, & dans celle de tes auteurs & de tes partisans.

Perse.

» Animés de cet esprit, nous avons résolu de quitter nos ornemens impériaux, pour nous revêtir de la cuirasse & de la cotte de maille; de déployer nos drapeaux toujours heureux & triomphans, de mettre sur pied nos armées invincibles, de tirer nos armes glorieuses du fourreau de notre colère & de notre indignation, & de faire marcher nos troupes dont le sabre ne fait grâce à personne, dont la lance porte des coups mortels, & dont la flèche atteint l'ennemi jusques dans la constellation du sagittaire: en conséquence de cette résolution ferme, nous sommes entrés en campagne, & marchant sous les ailes de la protection & de l'assistance du Très-Haut, nous espérons aller bientôt r'abattre le bras de méchanceté & de tyrannie; délivrer les faibles & les opprimés du joug cruel de ta domination; l'étouffer enfin dans ces mêmes tourbillons de flammes & de fumée que vomissent de

Péras.

» toutes parts les incendies de tes projets per  
 » vers & séditions : cependant , pour nous  
 » conformer à l'esprit de la loi de notre saint  
 » prophète , nous voulons , avant que d'en  
 » venir aux armes , te présenter , au lieu d'un  
 » sabre , le sacré *courann* , & t'exhorter ainsi  
 » embrasser la foi orthodoxe : c'est pourquoi  
 » nous t'écrivons la présente lettre impériale  
 » nous t'exhortons , en conséquence , à rentrer  
 » en toi-même , à renoncer à tes erreurs , &  
 » marcher d'un pas ferme vers la voie du sa  
 » lut , résolution que tu dois prendre sans de  
 » lai , pour concourir toi-même à ta conserva  
 » tion & à ta félicité : mais si , pour ton ma  
 » heur , tu persistes dans ton égarement , &  
 » qu'énivré de l'idée de ta grandeur , de ta  
 » puissance , de ta folle bravoure , tu t'obstines  
 » dans ta conduite aveugle , inique & perverse  
 » tu verras bientôt ces vastes plaines qui sont  
 » dans tes mains , toutes garnies de nos tentes  
 » & de nos brillantes enseignes , & toutes cou  
 » vertes de nos armes victorieuses. Ce sera  
 » que s'exerceront la valeur & l'intrépidité ,  
 » que s'accompliront les décrets arrêtés dans  
 » le conseil secret du Très-Haut , qui est  
 » Dieu des armées , & le souverain juge de  
 » toutes les actions humaines : au reste , salut à qui su  
 » vent la voie du salut ».

Les guerres  
 suivans entre la  
 tées avec un ac  
 cette animosité  
 sur-tout le fame  
 Ottomans , à tr  
 queur tous les  
 leur pouvoir : c  
 pour les couv  
 leur arrachait le  
 les parties natur  
 irer au milieu  
 e qui prouve q  
 cruellement d  
 avaient pour c  
 me religieux.

Le portrait q  
 Ali , trouve ic  
 aille , gros & ch  
 onomie riante  
 me , & la douce  
 une teinture de  
 utiles , & cette  
 lui mériter le ti  
 barbare.

Dans un siècle  
 fut respecté co  
 quoique nourri

Les guerres qui éclatèrent dans les siècles suivans entre la Porte & la Perse, furent poussées avec un acharnement inconcevable. C'est cette animosité qui porta les rois de Perse, sur-tout le fameux *Schah Abas*, le fléau des Ottomans, à traiter avec la plus grande rigueur tous les gens de loi qui tombaient en leur pouvoir : on leur rasait d'abord la barbe, pour les couvrir d'ignominie ; ensuite on leur arrachait les entrailles, on leur coupait les parties naturelles, on les faisait enfin exposer au milieu des plus horribles supplices ; ce qui prouve que toutes les guerres qui ont été cruellement désolé ces deux vastes empires, avaient pour cause principale que le fanatisme religieux.

Perse.

Le portrait que les écrivains persans font d'Ali, trouve ici sa place ; il était d'une haute taille, gros & chargé d'embonpoint : sa physionomie riante annonçait le calme de son âme, & la douceur de son caractère : il avait une teinture de tous les arts & des sciences utiles, & cette superficie était suffisante pour lui mériter le titre de savant chez un peuple barbare.

Dans un siècle fécond en grands capitaines, il fut respecté comme le héros de sa nation : quoique nourri dans le tumulte du camp, il

**Pers.**

eut cette douceur, cette aménité de mœurs qui tempèrent l'envie, & qui font aimer ce qu'on admire : libéral & désintéressé, il n'ouvrait ses trésors que pour les répandre sur les infortunés pressés de besoins.

Il fut long-tems sans user du privilège de la loi, qui autorisait la poligamie, & il aimait sans partage, Fatime, fille de Mahomet ; mais, après sa mort, il en épousa huit autres dont il eut quinze fils & dix-huit filles ; quelques-uns assurent que son corps fut transporté à Médine, & qu'il fut inhumé à côté de sa chère Fatime ; d'autres prétendent que ce fut à *Cusa*, dans le lieu même où ses sectateurs vont en foule visiter son tombeau ; ses vertus & plus encore ses malheurs, ont inspiré un respect superstitieux pour sa mémoire. Quoiqu'il que ses partisans soient persuadés que son sépulchre est à *Cusa*, plusieurs d'entre eux soutiennent qu'il n'est point mort, & qu'il viendra sur la terre avec Élie ranimer la piété éteinte & pour faire fleurir la justice : il en est qui l'élèvent au-dessus de Mahomet, disant que ce premier imposteur avait appelé les hommes à lui, au lieu que le second les avait appelés à Dieu. Les uns le regardent comme un dieu, ou du moins comme une portion de la divinité ; ils ajoutent que c'était sous

forme de ce caractère sur la terre qu'il avait été ; c'était par son caractère & ses lois qu'il avait été. Il faut convenir qu'ils ne se livrent pas à des idées partagées en six ou sept parties. Une tombe en particulier. Tous les sectateurs dans leur haine se réfèrent aux traditions du Coran. Les empereurs ont les sectateurs des princes de l'Inde & des nations. Ali, qui avait des pratiques, & qui par sa crédulité superstitieuse, était bien connu par ses connaissances acquises ; un esprit cultivé ; un homme d'affaires de ses fatigues ; une conserve, dans le recueil de ses paroles ; une livre de maximes ; une langue turque ; encore plusieurs

forme de ce calife, que Dieu s'était manifesté sur la terre; que c'était par son opération qu'il avait tiré le monde du néant; que c'était par son organe qu'il avait dicté ses volontés & ses lois à la terre.

Perse

Il faut convenir que tous ses sectateurs ne se livrent pas à ces monstrueux excès: ils sont partagés en soixante-treize sectes, dont chacune tombe en des extravagances qui lui sont particulières. Toutes ces sectes se réunissent dans leur haine contre les sonnites, qui donnent aux traditions la même autorité qu'à l'Alcoran. Les empires de Perse & du Mogol ont les sectateurs d'Ali, ainsi que plusieurs princes de l'Inde; les Turcs & les Tartares sont sonnites.

Quoi qu'il en soit, Ali, qui avait donné naissance à tant de sectes, & qui l'avait été lui-même, séduit par sa crédulité & sa confiance dans le prophète, était bien supérieur à sa nation par ses connaissances acquises, & par l'étendue de son esprit cultivé; au milieu de la guerre, il se délassait de ses fatigues, dans le sein des arts: on conserve, dans la bibliothèque nationale, un recueil de ses poésies; il reste encore un livre de maximes, qui a été traduit de l'arabe en langue turque & persane; on lui attribue encore plusieurs autres maximes éparées dans

Perse.

les auteurs orientaux ; toutes respirent le zèle de son auteur pour sa religion, comme celle-ci : Gardez-vous bien, dit-il, de faire schisme avec vos frères les musulmans, pour n'être pas la proie du démon, comme la brebis, qui s'éloigne du reste du troupeau, est dévorée par le loup.

Tel fut ce calife, qui, formé à l'école de Mahomet, en conserva tout l'esprit ; mais le disciple, moins repréhensible que son maître qui n'était qu'un adroit imposteur, fut le jouet d'une basse crédulité, qui, dans tous les tems a subjugué les hommes nés avec du génie.

Le catéchisme des Persans ne s'accorde pas sur le nombre des commandemens de la loi morale, ni sur le nombre des articles de leur symbole. Ils mettent communément les commandemens au nombre de sept ; savoir : 1<sup>o</sup> de ne point donner de compagnon à Dieu ; 2<sup>o</sup> de ne point tuer ; 3<sup>o</sup> d'honorer père & mère ; 4<sup>o</sup> de ne point prendre le bien d'autrui ; 5<sup>o</sup> de ne point tomber dans le péché de sodomie ; 6<sup>o</sup> de ne point toucher à la femme de son prochain ; 7<sup>o</sup> de ne toucher aucune femme libre sans l'épouser auparavant. Leur symbole est ordinairement composé de dix articles, cinq qu'il faut croire, & cinq qu'il faut pratiquer ; les cinq articles qu'il faut croire, sont la connaissance

de Dieu, la justice, l'obéissance ou la pureté ; les cinq articles qui nettoient le corps, sont le jeûne, le pèlerinage, l'aumône, & observer le jour de jeûne que je viens d'expliquer. Le premier est mahométan, & le second n'est pas fidèle. Tous les autres sont également croyer la révélation divine ; & le troisième lui-même réciter le nom de Gabriel, qui, l'ange d'un arabe, & lui-même assistait la religion. En ce que tu crois d'autre dieu que le Seigneur, le prophète envoyé de Dieu, les purifications corporelles, & aux tems marqués, & aux pauvres ; & le jour de rahmazan tout e

de Dieu, la justice de Dieu, la prophétie, la succession ou la lieutenance, & la résurrec-  
tion; les cinq articles qu'il faut pratiquer, sont la netteté corporelle, la prière, l'aumône, le jeûne, le pèlerinage. Quoique les Persans comptent leur symbole de tant d'articles, presque tous les docteurs croyent que, pour être de la communion mahométane, il suffit de croire en Dieu, à Mahomet & à Ali; mais que, pour être fidèle, il faut croire les cinq articles de foi, & observer les cinq points de pratique, que je viens d'exposer. Ils distinguent ordinairement entre être mahométan & être fidèle: il est mahométan, disent-ils quelquefois, mais il n'est pas fidèle. Tous les mahométans universellement croyent que le symbole est d'institution divine; & ils rapportent que Mahomet lui-même récita un jour ce symbole à l'ange Gabriel, qui, lui ayant apparu sous l'habit d'un arabe, & lui ayant demandé en quoi consistait la religion qu'il enseignait, il répondit: En ce que tu confesses, 1°. qu'il n'y a point d'autre dieu que Dieu; 2°. que Mahomet est l'apôtre envoyé de Dieu; 3°. que tu observes les purifications corporelles; 4°. que tu pries Dieu aux tems marqués; 5°. que tu donnes l'aumône aux pauvres; 6°. que tu jeûnes le mois de rahmazan tout entier; 7°. que tu ailles en pé-

Pers.

Perse.

lerinage au temple de la Mecque, si tu en as le moyen : symbole ou sommaire qu'ils disent que l'ange Gabriel approuva fort. La secte des Persans a ajouté un article à ce symbole, tout en chantant le vicariat & la succession immédiate d'Ali ; car voici comment elle fait faire la profession de sa créance aux profélytes : Témoin que nous rendons à Dieu : *il n'y a point d'autre dieu que Dieu ; Mahomet est le prophète de Dieu ; Ali est le vicaire de Dieu.*

C'est-là ce que j'ai recueilli de plus remarquable sur la religion des Persans, & ce qu'elle offre de plus essentiel. On peut dire qu'en l'établissant, Mahomet y a développé le génie d'un législateur. Son projet était grand : il s'agissait de changer le cœur & l'esprit de sa nation ; il fallait déraciner des préjugés, que l'habitude rendait chers & impérieux ; il fallait parler un langage nouveau à des vieillards difficiles à se ranger dans la classe des disciples, après avoir été écoutés comme des maîtres. Un homme, dont l'éducation avait été négligée, pouvait-il se flatter d'être le législateur de son pays ; sans ressources & sans légions, pouvait-il aspirer au titre de conquérant des nations ? Mahomet eut l'audace d'en concevoir le projet, & il eut assez de fortune pour l'exécuter.

notre raison n'y aurait rien de de réunir tous croyance : nous des sentimens, il semble d'unes idées & l'expérience déposée pas les mêmes nous des impressions conforme à celle cette contrariété homme, se trouvent à une autre ions, qui disting société qui ne d'elle, n'avoir que intérêts : ce n' de la société éprou autres ; mais, sur épouille de ses t la multitude. Co rment les idées s il y a de rela s il y a de co dans leurs usage éraire d'aspirer nations éloignée

notre raison n'était pas asservie à nos sens, y aurait rien de bien difficile dans le dessein de réunir tous les hommes dans une même croyance : nous avons tous les mêmes ordres des sentimens ; &, frappés des mêmes objets, il semble que nous devrions avoir les mêmes idées & les mêmes sensations. Mais l'expérience dépose que la même cause ne produit pas les mêmes effets : le même objet fait sur nous des impressions le soir, qui n'ont rien de conforme à celles qu'il a faites le matin ; cette contrariété qui se trouve dans le même homme, se trouve dans une nation, relativement à une autre ; de-là cette bigarrure d'opinions, qui distingue en différentes nations la société qui ne devrait former qu'une seule famille, n'avoir que les mêmes idées & les mêmes intérêts : ce n'est pas que chaque membre de la société éprouve les sentimens de tous les autres ; mais, subjugué par l'exemple, il se dépouille de ses sentimens, & adopte ceux de la multitude. Comme c'est de l'exemple que nous venons les idées communes, il s'ensuit que, sans il y a de relations entre deux peuples, sans il y a de connexité dans leurs mœurs & dans leurs usages : ainsi Mahomet aurait été incapable d'aspirer à subjuguier les sentimens des nations éloignées de l'Arabie. Ses projets

---

Perse.



de toute matière ; & l'expérience lui avait  
 que les cultes qui avaient un objet cor-  
 n'inspiraient qu'un faible attachement :  
 ce fut en proposant des idées spirituelles,  
 chères aux peuples éclairés, qu'il trou-  
 moyen de détruire l'idolâtrie ; il crut de  
 encore multiplier les cérémonies légales,  
 adé que , plus une religion impose d'obli-  
 gions, plus elle est intéressante, parce qu'elle  
 évite les distractions vers un autre objet.  
 La magnificence du culte enflamme l'imagi-  
 nation ; & on croit Dieu plus grand, quand  
 les honneurs qu'on lui rend sont plus pom-

*Perse.*

ne connut jamais ce prétendu héroïsme,  
 consiste dans l'abstinence des plaisirs & dans  
 le mépris des commodités du luxe ; il ne put  
 s'élever jusqu'à cette opinion exagérée,  
 il faut affliger son corps pour purifier son  
 âme ; & que l'homme entraîné par le goût du  
 plaisir, dût rechercher les souffrances, pour en  
 rendre un hommage à son auteur ; sa législation  
 sage ne se propose que de prévenir les  
 excès qui bouleversent l'ordre public, par  
 les voluptés qui dégénèrent en débauche, &  
 qui violent toutes les coutumes qui ne blessaient  
 pas le droit naturel.  
 Il ne faut pas croire qu'il abandonna l'hom-

*Perse.*

me à l'impétuosité de ses penchans ; ce point une morale commode, qui inspire l'enthousiasme: c'est en imprimant le caractère de la sévérité sur la discipline, que la fédu fait des progrès ; ce fut donc par la terre l'espérance qu'il subjuga les esprits ; & , avoir fait la peinture voluptueuse des récompenses qui attendent les gens de bien dans le paradis, il épouvanta les méchans par l'affreux tableau des supplices destinés pour expier leur crime. Les images qu'il offre, ont été tradites dans le délire ; mais il lui était impossible de déterminer quelle est la qualité des plaisirs réservés à l'homme vertueux, & la nature des punitions préparées au coupable. Il paraît que, dans le début, Mahomet, sans entrer dans aucun détail, ne conçut que des principes généraux, & qu'il attendit les circonstances & le secours du tems pour les développer. Sa principale attention fut d'identifier les lois civiles & sacrées, leurs prospérités ou leurs revers étant toujours affèrent leur triomphe réciproque, & perdurent également leur durée : ainsi, Mahomet devenu conquérant, ne déposa point l'empire ; & , dès les premiers jours de sa mission, il imprima à toutes ses institutions le sceau de la divinité.

Mahomet, s'étant proposé d'établir un

épuré, prit in  
de Dieu ; &  
les artisans du  
che, les suivit  
, & réussit. Il  
ne que des maxi  
il savait que c  
titude se condu  
paraître sublin  
elles ténèbres, p  
fut en croyant  
à Dieu, qu  
me.

struit par des e  
de fuir la cor  
ormant à l'idée  
la solitude, il  
de du mont Hera  
ce fut là, qu'a  
stitutions, pendan  
au commerce  
de se dégager  
entretenir un  
ité, qui, selon  
tée, se manifesta  
privilegiés.  
des cavernes, les  
met des montagn

épuré, prit impudemment le titre d'en-  
 de Dieu ; & , choisissant pour modèles  
 les artisans du mensonge , il étudia leur  
 che , les suivit jusques dans leurs égare-  
 s , & réussit. Il était assez éclairé pour ne  
 re que des maximes avouées par la raison ;  
 il savait que ce n'est pas par elle que la  
 tude se conduit : il donna dans l'outré ,  
 paraître sublime ; il s'enveloppa des plus  
 les ténèbres , pour paraître mystérieux ;  
 fut en croyant s'élever , pour ainsi dire ,  
 à Dieu , qu'il se mit au - dessus de  
 me.

---

 Perse.

struit par des exemples multipliés , il af-  
 de fuir la contagion du siècle ; & , se  
 prenant à l'idée reçue qu'on trouve Dieu  
 la solitude , il fut s'ensevelir dans une ca-  
 ve du mont *Hera* , à trois milles de la Mec-  
 ce fut là , qu'absorbé dans de profondes  
 itations , pendant des mois entiers , il re-  
 ta au commerce des hommes , sous pré-  
 de se dégager des affections terrestres ,  
 entretenir un commerce secret avec la  
 uté , qui , selon l'opinion généralement  
 ée , se manifestait quelquefois à des hom-  
 privilégiés.

es cavernes , les forêts , les déserts & le  
 met des montagnes ont , dans tous les tems ,

Perse.

inspiré une horreur religieuse, qui a favorisé les progrès de la superstition. Nul peuple ne cru qu'on pût voir Dieu en plein midi, ni dans les places publiques; tous se sont persuadés qu'il n'aimait à se manifester qu'au milieu des nuits les plus ténébreuses, au bruit des tonnerres & à la lueur des éclairs; tous ont cherché à le trouver dans le silence effrayant des solitudes, ou sur les montagnes, qu'on regardait comme des lieux saints, parce qu'ils étaient plus voisins du ciel; c'était là qu'ils croyaient que la divinité familière se montrait dans tout son éclat à des visionnaires ou à des imposteurs, qui s'arrogeaient le droit exclusif de pénétrer dans son sanctuaire.

Mahomet, instruit par les exemples des célèbres imposteurs, se servit du commerce de sa fané des hommes: que faire dans une cave, dit un musulman vous répondra que c'est possible de converser avec les anges, pour y trouver la vérité, dont la pudeur serait offensée, si elle était faite au grand jour sa nudité. Ce fut dans cette sombre retraite, que Mahomet forma le parti de ces monstrueuses erreurs, qui décelent au moins un envoyé de Dieu, qu'un illuminé a consignées dans l'alcoran. Tous les disciples sont persuadés que ce livre sublime n'est que la production d'aucune créature; &, pour en

la dignité, dite, soutenant l'immensité de l'auprès du ciel le prit, par Mahomet, gèraient. Dès qu'il se fut persuadé tous les systèmes au concours de, & qu'il ne fut, qu'après le fanatisme. Il n'eut de son ministère & ces sages par raison, avançant la vérité; il les trouva, parmi les esprits n'avaient, ni n'est point soulevée, que les artisans profélytes de l'obscurité dominent les esprits dispersés; alors, avec sa famille, dont les ex

La dignité, ils lui donnent une origine  
 te, soutenant qu'il est éternel, & que,  
 l'immenfité des tems, il a toujours été  
 auprès du trône de Dieu, d'où l'ange  
 riel le prit, pour le communiquer en dé-  
 à Mahomet, selon que les circonstances  
 geraient.  
 Dès qu'il se fut affermi dans le deffein de  
 verser tous les cultes établis, il comprit  
 un systême aussi grand ne pouvait s'établir  
 le concours de plusieurs agens subordon-  
 , & qu'il ne pouvait les employer avec  
 s, qu'après les avoir embrâsés du feu de  
 fanatisme. Il ne chercha point de co-opé-  
 r de son ministère usurpé, parmi ces phi-  
 sophes & ces sages, qui exigent qu'on éclaire  
 raison, avant de plier sous le joug de  
 arité; il les trouva dans le sein de sa fa-  
 e, parmi les esprits simples & crédules,  
 n'avaient, ni défiance, ni discernement.  
 n'est point sous le Portique, ni dans le  
 e, que les artisans de l'imposture font leurs  
 miers profélytes: à leur imitation, ce fut  
 l'obscurité domestique que Mahomet trou-  
 es esprits disposés à recevoir toutes sortes  
 s expressions; alors il prit le parti de se reti-  
 e n'avec sa famille, dans la caverne du mont  
 our e, dont les exhalaisons opérèrent bientôt

---

 Perse.

sur de si débiles cerveaux. Cadije fut la  
 Perse. mière séduite: une femme de soixante an  
 prête sans effort aux illusions d'un mari  
 dre & fidèle, qui n'en compte que quar  
 Une telle constance est un miracle, qui la  
 posait à tout croire; & sa vanité devait  
 flattée de reposer dans la couche d'un  
 me, qui, à des qualités robustes, réunissa  
 privilège de converser avec les anges.

Il travailla pendant trois ans à dispos  
 esprits, & à se faire des profélytes. Pendant  
 espace, il s'attacha quarante disciples, qui  
 s'empressèrent de publier que l'ange Ga  
 avait apparu à Mahomet, en lui annonçant  
 Dieu l'avait choisi pour être son prophète  
 son apôtre.

La nouvelle religion fut appelée l'islami  
 c'est-à-dire, résignation à la volonté de Dieu  
 & le livre où elle est contenue, fut appelé  
*coran*, c'est-à-dire, le livre ou l'écriture  
 excellence. Plusieurs de ses maximes n'ava  
 rien de reprehensible, que les moyens  
 employa pour en étendre les progrès. Cher  
 disoit-il, *celui qui vous chasse; donnez-lui  
 qui vous ôte; pardonnez à celui qui vous  
 fense; faites du bien à tous; ne contestez  
 avec les ignorans.* Les principaux articles de  
 nouvelle religion, étaient la prière, l'aumône

jeûne, la pureté  
 Mecque.

Toutes ces obligations  
 posées par un ph  
 ions entretenoie  
 ante de la propr  
 corps, par un ex  
 beaucoup de fou  
 que prescrit la  
 suprême, dont  
 in de l'homme  
 toute ame sensi  
 exercice en éta  
 tous les tems, av  
 être obligé par  
 même n'avait rien  
 nature du cli  
 intempérance est  
 imens, quand  
 es excès, tempè  
 rance la raison d  
 cultés: le péle  
 une continuati  
 er la Caaba, q  
 ait le sanctuaire  
 ailleurs, quoiqu  
 er était le templ  
 gloire & de sa p

jeûne, la purification & le pèlerinage de la Mecque.

Perso.

Toutes ces obligations auraient pu être imposées par un philosophe législateur. Les ablutions entretenoient la santé, toujours dépendante de la propreté dans les pays chauds, où le corps, par un excès de transpiration, contracte beaucoup de souillure: la prière est un devoir que prescrit la reconnaissance envers l'Être suprême, dont la providence veille au bien de l'homme: l'aumône est une vertu, dont toute ame sensible reconnaît la nécessité; son exercice en était facile à un peuple qui, dans tous les tems, avait exercé l'hospitalité, sans être obligé par la voix de la religion: le pèlerinage n'avait rien de pénible dans un pays où la nature du climat inspire la frugalité, où l'intempérance est meurtrière; la privation des superflus, quand elle n'est pas destructive par son excès, tempère l'activité des passions, & affermit la raison dans le libre exercice de ses facultés: le pèlerinage de la Mecque n'était qu'une continuation de l'usage antique de visiter la *Caaba*, qui, depuis plusieurs siècles, était le sanctuaire le plus révérend de l'Arabie: ailleurs, quoiqu'il enseignât que l'univers entier était le temple, que Dieu remplissait de sa gloire & de sa présence, & qu'il habite dans

**Perse.**

les abymes comme dans les cieux ; il eût révolté tous les esprits , en n'admettant pas de lieux privilégiés , que Dieu honore de sa présence spéciale. Les cérémonies judaïques étaient familières à Mahomet ; il savait que les Israélites , dans quelques endroits qu'ils fussent relégués , tournaient sans cesse les yeux vers Jérusalem , où le temple élevé par Salomon , était l'objet de leur joie & de leurs regrets , comme le centre de leur culte & de leurs prières : c'était à cet attendrissement qu'ils éprouvaient pour la cité sainte , & pour le temple sacré , qu'il attribua la perpétuité de leur foi & leur persévérance dans leur culte. Ainsi il crut devoir inspirer la même vénération pour le sanctuaire de son pays , d'autant plus que c'était relever la gloire & le crédit de sa famille , qui présidait aux cérémonies religieuses.

Le symbole des Persans ne fait aucune mention de leurs fêtes. Ils en ont cependant deux sortes , les civiles & les religieuses : les fêtes civiles sont celles qui marquent le temps & le changement des saisons ; comme la fête du nouvel an , celle du chant du rossignol qui arrive au commencement du printems. Les fêtes religieuses sont les jours consacrés à célébrer la naissance & la mort des prophètes & des saints , & plusieurs événemens mémorables dans la

ables dans la  
qu'il n'est point  
de ces fêtes : le  
seil de l'aveu  
mais comme le  
à l'oisiveté & à  
repos & aux  
fêtes de l'année  
Outre les fêtes  
instituées , elle  
la religion mos  
ce jour est le  
qu'on ait ce jour  
publique ; les be  
bunaux sont vac  
quées ; on prêch  
été plusieurs fo  
assez satisfait qu  
morale.

Les auteurs p  
on de la consé  
docteurs qui ima  
omet & Ali r  
croient que Ma  
en vendredi , &  
met trouvèrent  
époque plus mém  
du vendredi un

ables dans la religion; mais, il faut observer qu'il n'est point ordonné de chômer aucune de ces fêtes : leur observance n'est qu'un conseil de l'aveu même des théologiens persans; mais comme le peuple est, en tout pays, porté à l'oisiveté & à la superstition, il consacre au repos & aux plaisirs le tems des principales fêtes de l'année.

Outre les fêtes que la religion mahométane a instituées, elle a son jour de repos, comme la religion mosaïque & la religion chrétienne; ce jour est le vendredi. La seule obligation qu'on ait ce jour-là, c'est d'assister à la prière publique; les boutiques sont fermées & les tribunaux sont vacans; le peuple va aux mosquées; on prêche dans les principales. J'y ai été plusieurs fois à Ispahan, & j'en sortais assez satisfait quand le discours roulait sur la morale.

Les auteurs persans sont partagés sur la raison de la consécration de ce jour. Il y a des docteurs qui imaginent que c'est parce que Mahomet & Ali naquirent ce jour là; d'autres croyent que Mahomet s'enfuit de la Mecque un vendredi, & que les successeurs de Mahomet trouvèrent à propos, pour rendre cette époque plus mémorable & plus chère, de faire du vendredi un jour plus solemnel. Enfin,

Perse.

quelques auteurs assurent que c'est uniquement pour distinguer les mahométans des juifs & des chrétiens, qu'on a assigné le vendredi pour jour de repos ; & cette raison, comme la plus simple, est aussi la plus vraisemblable.

Les prétendus miracles de Mahomet, ont chacun un jour assigné pour les célébrer ; ces jours sont regardés comme des jours de fête ; mais personne ne les observe ; il n'y a que les savans & les dévôts qui y prennent garde ; les uns par curiosité, les autres pour lire certaines prières particulières, que la tradition prétend avoir été composées par les imans, pour être récitées ces jours-là.

Le pèlerinage est un acte religieux qui consiste à visiter une fois dans sa vie le tabernacle de Dieu à la Mecque, au jour prescrit par la loi, & avec différentes pratiques ordonnées par la religion : cet acte est d'obligation divine pour tous les Persans, comme pour tous les musulmans. Tout fidèle est donc obligé de remplir ce devoir une fois dans sa vie, soit en se hâtant dans la jeunesse, soit en le remettant à un âge plus avancé. Cependant les Persans moins scrupuleux que les Turcs, disent qu'il ne faut pas prendre ce précepte à la lettre, & qu'il n'est obligatoire qu'à l'égard de ceux qui, par leur position, ou des circonstances

D E

particulières, n'en dispenser.

Ces circonstances. 1°. le bon sens ; 2°. l'état de santé ; 3°. le temps du voyage ; 7°.

les dettes, pour laisser à l'année, & pour l'année ; enfin l'absence de quel

Ainsi, nul est excusé parce qu'il est pauvre, & qu'il n'a pas de quoi s'éloigner de

de vaquer à des affaires.

Tout homme qui est malade, est dispensé

un voyage, ce qui est de même

quelques défauts comme les boiteux, les aveugles

est pareillement dispensé d'avoir les moyens

voyage, qui ne peut subsister & le

mille. Le point principal exige qu'il n'y a

particulières, n'ont aucun motif légitime pour s'en dispenser.

Perse,

Ces circonstances sont : 1°. la condition libre ; 2°. le bon sens ; 3°. l'âge de majorité ; 4°. l'état de santé ; 5°. l'état d'aifance ; 6°. la sûreté du voyage ; 7°. d'avoir assez de bien pour payer les dettes, pour assurer la dot de sa femme, pour laisser à sa famille la subsistance d'une année, & pour reprendre sa profession au retour ; enfin l'absence de tout empêchement légitime de quelque genre qu'il soit.

Ainsi, nul esclave n'est tenu au pèlerinage, parce qu'il est censé ne posséder rien en propre, & qu'il n'a pas non plus la liberté, ni de s'éloigner de la personne de son patron, ni de vaquer à des objets étrangers à son service. Tout homme qui, pour cause d'infirmité ou de maladie, est dans l'impuissance d'entreprendre un voyage, cesse d'être obligé à ce devoir : il en est de même des personnes affligées de quelques défauts corporels, tels que les aveugles, les boiteux, les perclus, &c. L'état d'aifance est pareillement nécessaire, parce qu'il faut avoir les moyens de pourvoir aux frais du voyage, qui ne doivent jamais être pris sur la subsistance & les alimens que l'on doit à sa famille. Le point relatif à la sûreté du voyage, exige qu'il n'y ait point de risques, ni par terre,

Perso.

ni par mer ; ainsi , le fidèle ne doit point s'exposer par terre , aux attaques des brigands ou des ennemis , & par mer , aux hafards de ce terrible élément.

Les Perfans éprouvent souvent des difficultés dans leur pèlerinage. Ils les faisaient autrefois par *Bagdad* , lorsqu'ils en étaient les maîtres : ils prennent maintenant la route de *Basfora*. La caravane en part à jour nommé , afin d'arriver à la Mecque au tems prescrit ; elle est escortée par des Arabes qui employent quarante à cinquante jours à la faire traverser les déserts. Les Perfans sont fort harcelés en allant à la *Mecque* ; ils le sont aussi en allant à *Médine* , car , les Turcs qui en sont les maîtres , prennent fort garde qu'en se prosternant devant le tombeau de Mahomet , ils ne fassent pas des mines offensantes à ceux d'*Aboubekre* & d'*Omar* , qui sont à côté ; cette surveillance gêne extrêmement les Perfans , qui ont en exécration ces deux califes : ils ne sont pas moins contraints dans l'exercice de leur culte religieux , parce qu'ils sont obligés de faire leurs purifications légales suivant le rit des Turcs , qui diffère du leur , en quelques petites observations , comme d'avoir les mains pendantes en faisant l'adoration , au lieu de les avoir élevées. Les Perfans dissimulent dans cette occasion ;

...y sont autori  
 ...steurs , qui pe  
 ...y va de la vie  
 ...ar & *Aboubek*  
 ...mosquée , puisq  
 ...corps à la voiri  
 ...rès de leur pr  
 ...En partant d  
 ...prennent leur  
 ...en chemin les  
 ...ont à *Bakié* , à  
 ...agnes désertes  
 ...prennent acte d  
 ...viennent chez e  
 ...toujours plus d  
 ...mais ils n'en rev  
 ...plusieurs croyan  
 ...pèlerinage est in  
 ...hardiment à la  
 ...Perfans disent d  
 ...ont enterré leu  
 ...qu'ils ont été v

ils y font autorisés par les décisions de leurs docteurs, qui permettent la dissimulation quand il y va de la vie: ils prétendent d'ailleurs qu'Omar & Aboubekre ne sont point dans cette mosquée, puisque l'ange de transport jeta leurs corps à la voirie, comme indignes d'être auprès de leur prophète.

---

 Perso.

En partant de Médine, les pèlerins persans prennent leur route vers Bagdad, & visitent en chemin les tombeaux de leurs *imans*, qui sont à *Bakié*, à *Hellé*, à *Kerbella*, dans les campagnes désertes de la Chaldée, & par-tout ils prennent acte de leur pèlerinage. Ils s'en reviennent chez eux après une absence qui dure toujours plus d'un an, & quelquefois deux; mais ils n'en reviennent pas toujours meilleurs: plusieurs croyant que le mérite d'un si grand pèlerinage est inéfaçable, s'en abandonnent plus hardiment à la violence & à la fraude. Les Persans disent de ces mauvais pèlerins, qu'ils ont enterré leur conscience dans les sépulcres qu'ils ont été visiter.

## CHAPITRE XIII.

*De la Mort. — De la Sépulture & du Deuil des Persans.*

**D**ÈS qu'un malade donne des signes de mort, on allume sur les terrasses du logis, des petites lampes en divers endroits : c'est pour avertir les passans & les voisins de prier Dieu pour le malade. Le fidèle agonisant, prêt à recevoir la visite de l'ange de la mort, doit être couché sur son dos, le côté droit tourné vers le keabé de la Mecque ; c'est aussi dans cette position qu'il doit être enseveli ; les assistans doivent lui lire les prières des agonisans & lui réciter la confession de foi, sans exiger du mourant qu'il la récite avec eux, dans la crainte de le porter, en ces momens d'angoisses, à des mouvemens d'impatience qui pourraient effacer en lui l'idée de l'islamisme : il suffit que le malade s'unisse à eux d'intention. On ne doit respirer dans son appartement que des aromates & des parfums ; il faut lui poser un sabre sur le ventre, tenir ses jambes tendues, & lui lier le menton & la barbe.

Persa.

DES

le moment fune  
es gémiffemens  
ge est bientôt i  
femmes sur-to  
tation qu'elles  
plaintes, de réc  
ouloureuses ap  
ble.

endant cette scè  
le *cazi*, qui e  
er avis du déce  
veur public de  
& de l'enseveli  
éduisent, 1°. à l  
euls ; 3°. à la pri  
re. Ces pratique  
ans, sur l'exemp  
hommes, d'apr  
prophète : c'es  
adam agonisant  
ges qui apportè  
n linceul d'une  
èrent à sa mort  
de l'eau & de  
ciel fit ensuite,  
nière funèbre da  
lotion funérai  
en entier, soit

Le moment funeste est marqué par des cris  
 des gémiffemens si éclatans, que tout le voi-  
 ge est bientôt informé de ce qui est arrivé.  
 Les femmes sur-tout se livrent à des excès de  
 douleur qu'elles entre-mêlent de longues  
 plaintes, de récits tendres & touchans, &  
 de douloureuses apostrophes au cadavre in-  
 visible.

Pendant cette scène lamentable, on envoie  
 le *caxi*, qui est le juge civil, pour lui  
 faire avis du décès, & pour avoir un ordre  
 du seigneur public de prendre le corps, de le la-  
 ver & de l'ensevelir. Les obéques d'un fidèle  
 se réduisent, 1°. à la lotion funéraire, 2°. aux  
 prières; 3°. à la prière funèbre, & 4°. à la fé-  
 ration. Ces pratiques sont fondées, disent les  
 Perses, sur l'exemple même du premier père  
 des hommes, d'après le témoignage de notre  
 prophète: c'est de lui que nous tenons  
 que le Seigneur agonisant, eut la visite d'une légion  
 d'anges qui apportèrent du ciel des aromates  
 dans un linceul d'une seule pièce, dont ils l'enve-  
 lèrent à sa mort, après l'avoir lavé trois fois  
 avec de l'eau & des feuilles de *fidir*. L'ange  
 Gabriel fit ensuite, pour le repos de son ame,  
 la prière funèbre dans le *keabé* même.  
 La lotion funéraire consiste à laver le cada-  
 vre entier, soit homme, soit femme, soit

---

Perses.

Perse.

enfant : cette pratique est d'une obligation vine ; elle est fondée sur l'un des préceptes généraux qui sont imposés à toute la société des fidèles ; de sorte qu'à la mort d'un mortel, si l'on ne remplit pas à son égard les devoirs de la lotion & de la prière funèbre, tout le corps des fidèles est censé participer aux peines spirituelles attachées à la transgression de la sainte loi. Pour cet effet, le corps doit être nud, hors les parties naturelles, depuis le nombril jusqu'aux genoux : cette loi de Dieu, qui est la même pour les morts comme pour les vivans, exige que les hommes soient lavés par les hommes, & les femmes par les femmes.

La lotion funéraire n'exige le lavement de la bouche, ni des narines, comme l'usage qui regarde les vivans. Cette lotion se fait avec une décoction d'aromates ; à défaut, on peut se servir d'eau pure : la tête & la barbe du mort doivent être lavés avec des fleurs ou avec du savon : on doit commencer par le côté droit, en appuyant le corps sur le côté gauche ; laver ensuite le côté gauche en tournant le corps du côté droit ; après avoir couché le mort sur son dos, pour lui frictionner le bas-ventre d'une main douce & légère.

A la suite de cette lotion, il faut bien

le corps avec  
cette aucune h  
d'aromates la  
amphre les hu  
est essentielle  
le nez, les  
les deux genoux  
re, attendu qu'  
ternations, exig  
erver des vers d  
est pas nécessai  
la barbe, ni de  
aucun corps mor

immédiatement a  
procéder à l'en  
de deux espèces p  
confiste, pour l  
chemise, un gr  
chemise doit co  
des jusqu'aux g  
de jusqu'aux pi  
sulte en cinq pi  
couvrir le sei  
te ; le grand vo  
dopper le corps  
Il ne faut po  
la femme doi

er le corps avec un linge propre , pour qu'il  
 reste aucune humidité ; on doit enfin cou-  
 d'aromates la tête & la barbe, & frotter  
 amphre les huit parties du corps qui par-  
 ent essentiellement à la prière, savoir : le  
 nez, les deux mains, les deux pieds  
 les deux genoux, lesquels, sanctifiés par la  
 e, attendu qu'ils touchent la terre dans les  
 orations, exigent cette onction, pour les  
 rver des vers & en retarder la corruption :  
 est pas nécessaire de peigner les cheveux  
 la barbe, ni de couper les ongles & le poil  
 un corps mort.

---

 Persa.

immédiatement après la lotion funéraire, il  
 procéder à l'enveloppement du corps ; il  
 de deux espèces pour les deux sexes ; le pre-  
 consiste, pour les hommes, en trois pièces :  
 chemise, un grand voile & un sous-voile ;  
 chemise doit couvrir le corps, depuis les  
 les jusqu'aux genoux ; les voiles, depuis  
 jusqu'aux pieds. A l'égard des femmes,  
 s'écrit en cinq pièces : une chemise, un voile  
 pour couvrir le sein, un autre pour couvrir  
 le ; le grand voile & le sous-voile pour  
 envelopper le corps, depuis la tête jusqu'aux  
 . Il ne faut point de turban à l'homme  
 ; la femme doit avoir ses cheveux sur son

**Press.** fein, par dessus la chemise, & séparé en flocons.

Les linceuls, soit des hommes, soit des femmes, doivent être noués par les deux bouts à moins qu'ils ne soient assez larges pour couvrir & envelopper tout le corps : ils doivent être de toile ou d'une étoffe dont l'usage est permis aux vivans ; mais toujours blancs, jamais d'aucune autre couleur, & constamment d'une seule pièce. Avant d'envelopper le corps, il est nécessaire de parfumer les linceuls & la bière destinée à le recevoir, ou une fois, ou trois fois, ou cinq, ou sept, toujours à un nombre impair.

Après avoir enveloppée & mis le corps dans la bière, on doit procéder à la prière funéraire, elle n'a lieu que pour les musulmans, & jamais pour aucun infidèle. Cette prière ne doit jamais avoir lieu qu'après la lotion funéraire ; la prière légale & corporelle étant aussi nécessaire dans la personne du mort, que dans celle des fidèles qui s'assemblent pour remplir ce devoir religieux. Le droit de s'en acquitter appartient au molla, qui doit se tenir devant la poitrine du mort, comme étant le siège du cœur & des lumières de la foi. Le corps doit être placé sur la tête de l'assemblée.

Si un fidèle est enseveli sans cette prière,

peut alors s'en a  
elle ne doit  
trois premiers  
corruption du c  
membres.  
voici : « O mon  
vivans & aux mo  
ens, aux petits  
aux femelles d'e  
es vivre dans l'i  
qui vous avez  
dans la foi, c  
avez donné la m  
grace du repo  
grace de votre  
satisfaction divine ;  
onté, s'il est du  
onnez sa mécha  
méchans ; accord  
meure auprès  
ez-le des tourm  
l'éternité ; acc  
is, en la compag  
mon Dieu ! co  
en lieu de délice  
non en fosse de  
de l'enfer ; faites  
miséricordieux de

peut alors s'en acquitter sur sa tombe même; elle ne doit jamais avoir lieu que dans trois premiers jours de sa sépulture, avant corruption du cadavre, & la dissolution de membres.

---

Perse.

voici: « O mon Dieu! faites miséricorde aux vivans & aux morts, aux présens & aux absens, aux petits & aux grands, aux mâles & aux femelles d'entre nous; ô mon Dieu! faites vivre dans l'islamisme ceux d'entre nous qui vous avez donné la vie, & faites mourir dans la foi, ceux d'entre nous à qui vous avez donné la mort; distinguez ce mort par la grace du repos & de la tranquillité, par la grace de votre miséricorde & de votre satisfaction divine; O mon Dieu! ajoutez à sa bonté, s'il est du nombre des bons, & parlez sa méchanceté, s'il est du nombre des méchans; accordez-lui paix, salut, accès & demeure auprès de votre trône éternel; sauvez-le des tourmens de la tombe & des feux de l'éternité; accordez-lui le séjour du paradis, en la compagnie des âmes bienheureuses; O mon Dieu! convertissez son tombeau en un lieu de délices égales à celles du paradis, & non en fosse de souffrances égales à celles de l'enfer; faites-lui miséricorde, ô le plus miséricordieux des êtres miséricordieux »!

Porse.

Cette oraison est la même pour les deux sexes ; mais elle diffère pour les enfans & les infans attendu leur innocence & la certitude de leur béatification. Voici la prière qui les concerne.

« O mon dieu ! que cet enfant soit le premier »  
 » seigneur de notre passage à la vie éternelle »  
 » mon Dieu ! que cet innocent soit le gage de »  
 » notre fidélité & de votre récompense céleste »  
 » comme aussi notre intercesseur auprès de »  
 » votre clémence divine ».

La prière doit se terminer par un salut à la paix, à droite & à gauche, avec une légère inclination de tête. Il ne faut jamais porter le corps à la mosquée, ni faire la prière funéraire dans le temple du seigneur, qui est pour les vivans & non pour les morts. Cette prière & la lotion funéraire, ne doivent jamais avoir lieu pour une partie du cadavre, à moins que la tête ne soit avec la moitié du corps, ou au moins la partie de la tête, la majeure partie du corps ; si ce n'est, ne doit pas non plus avoir lieu pour un mort dont le corps n'est pas présent.

Le corps doit être porté, pour le mort, par quatre hommes ; il est louable & méritoire que tous les assistans qui forment le convoi portent alternativement. Chacun doit le porter successivement des quatre côtés de la bière commençant toujours par l'épaule droite

rt ; il doit enfu  
 là au pied dro  
 fidèle qui port  
 sivement aux d  
 chaque fois q  
 chés.  
 le corps doit t  
 diligence, à pa  
 cette parole du  
 des élus, il est  
 nce à sa destina  
 ouvés, il est é  
 rger.  
 Il ne faut point  
 aute voix ; cha  
 er, à voix basse  
 ble & plus mé  
 la précéder ; il e  
 pagner le corps  
 t doit se passer  
 ifage triste & m  
 niffemens, sans  
 at admettre dan  
 ie de se frappe  
 hirer ses vêtem  
 mettre qu'aucun  
 corps déposé à  
 mp dans la foss

; il doit ensuite passer à l'épaule gauche, ~~à l'épaule droite~~  
 à au pied droit, & enfin au pied gauche. Perse.  
 fidèle qui porte un mort, & passe ainsi suc-  
 cèsivement aux quatre côtés de la bière, s'il  
 chaque fois quarante pas, expie quarante  
 péchés.

Le corps doit toujours être porté en hâte,  
 avec célérité, à pas précipité, & cela en vertu  
 de cette parole du prophète : *S'il est du nom-  
 bre des élus, il est bon de le faire parvenir en di-  
 recte à sa destination, & s'il est du nombre des  
 réprouvés, il est également bon de vous en dé-  
 tourner.*

Il ne faut point de chant, ni aucune prière  
 élevée en haute voix ; chacun peut prier en son parti-  
 culier, à voix basse. Dans le convoi, il est plus  
 méritoire & plus agréable de suivre la bière que  
 de la précéder ; il est également méritoire d'ac-  
 compagner le corps à pied, plutôt qu'à cheval ;  
 le convoi doit se passer dans un silence religieux ;  
 le visage triste & morne, mais sans pleurs, sans  
 sanglots, sans larmes ; on ne doit  
 pas admettre dans ces cérémonies, l'usage  
 de se frapper la tête ou le visage, & de  
 déchirer ses vêtemens ; on ne doit pas non plus  
 permettre qu'aucune femme soit du convoi.  
 Le corps déposé à terre, doit être mis sur-le-  
 champ dans la fosse, le visage tourné vers le

**Perse.** keabé de la Mecque ; on doit y procéder proférant ces paroles : *Au nom de Dieu & nom du peuple soumis au prophète de Dieu.*

Dans l'inhumation des femmes, il faut lever la fosse tout autour pour ne rien exposer aux regards des assistans.

Personne ne doit s'asseoir que le corps a été inhumé, & la fosse comblée, toujours de mottes de terre ou de roseaux, jamais de briques ; elle doit même s'élever sur une palme, en forme de dos de chameau.

On ne doit jamais élever sur les tombes des mausolées, ni en bois, ni en chaux, ni en briques, ni en marbre. Ces monumens élevés dans l'esprit d'une vaine gloire & d'une ambition mortelle, ne sont pas compatibles avec la nature du tombeau qui est toujours l'asyle des morts, le symbole & le témoignage de la fragilité de la vie.

La même tombe ne doit pas réunir deux corps, à moins de nécessité ; dans ce cas même il faut les séparer par une couche de terre.

On ne doit jamais exhumer un corps ; on ne doit jamais marcher sur un tombeau, ni s'y asseoir, ni s'y endormir ; il n'est jamais permis d'ouvrir un cadavre, quand même le mort aurait avalé la perle la plus précieuse & qui lui appartiendrait pas.

Tout fidèle musulman, exige la mort sur ses linceuls, & ne peut jeter le corps au milieu de l'air.

Les martyrs souffrent pas de recevoir de la mort : les uns souffrent les martyrs combattans mortel ; le second est par la main d'un soldat, ou d'un militaire est celui qui tombe en action, tombe mortel qui ne survit que quelques heures, sans avoir la volonté de se séparer du monde & mondain.

Les funérailles sont différentes de celles de la mort naturelle. Un mortel militaire, ni de mortel, ni de mortel lui tient la main légale, & c'est

Tout fidèle mort dans un navire, en pleine mer, exige la même lotion funéraire, les mêmes linceuls, & la même prière; après quoi on peut jeter le corps dans la mer, le déposer au milieu de l'océan.

Perse.

Les martyrs sont ceux des fidèles qui ne meurent pas de mort naturelle, mais qui la reçoivent de la main d'autrui. Il en est de deux sortes : les uns sont les martyrs militaires, les autres les martyrs civils; les premiers sont les combattans morts à la guerre, dans la voie du vainqueur, pour la défense de la religion & de l'état; les seconds sont les fidèles qui perdent la vie par la main, ou d'un rebelle, ou d'un brigand, ou d'un citoyen. Le véritable martyr militaire est celui, qui, au milieu même de la bataille, tombe mort sur le champ de bataille, qui ne survit que quelques instans à ses blessures, sans avoir ni la force, ni l'esprit, de la volonté de s'occuper d'aucun objet temporel & mondain.

Les funérailles d'un martyr doivent être différentes de celles des fidèles décédés de mort naturelle. Un martyr n'a besoin ni de lotion funéraire, ni de linceuls; le sang dont il est couvert lui tient lieu de lotion & de purification légale, & c'est dans son habit même qu'il

**Perse.** faut l'envelopper & lui donner la sépulture toujours à la suite de la prière funèbre.

Ces lois funéraires s'observent avec l'attention la plus scrupuleuse chez tous les peuples mahométans ; ce sont toujours les mêmes litières, les mêmes enveloppes, les mêmes parfums, la même célérité dans l'inhumation : aucun musulman n'est inhumé sans ces litières. Les fastes du mahométisme n'offrent qu'un seul exemple du contraire dans la fin même du prophète. *Fathima*, femme d'Ally qui ne survécut que six mois à son père, donna, en mourant, de n'employer à son égard ni les lotions funéraires, ni les linceuls ; & de ne pas découvrir son corps ; & de l'enterrer avec ses habits : ces dispositions furent respectées.

Dans toutes les classes de la nation, les obsèques se font toujours avec autant de simplicité que de précipitation. Cette loi fut établie d'après l'exemple du prophète, qui, selon ses dispositions testamentaires, fut inhumé sans pompe & sans faste quelques heures après son décès. Les gens de distinction, chez les Perses, sont cependant dans l'usage de faire porter devant le corps les enseignes de la mosquée : ce sont de longues piques de différentes sortes ; les unes ont au bout une main de cuivre, qu'on

appelle la main  
montées d'un cr  
oit gravés les  
de ses douze  
y a toujours  
marchent ensem  
prennent cinq à  
armes & le tu  
studians qui por  
anties, qu'on ga  
nées ; ils le li  
qu'il soit lu av  
fosse.

Ainsi, le jour  
est aussi celui de  
en sexe, son éta  
sans doute, attrib  
est dangereux em  
eux que l'humai  
me de cet usag  
ilons, comme  
ézetanes. On n'y  
extraordinaires,  
ains, ou pour  
ang.

La célérité pr  
en voi funèbre,  
servée que ce

appelle la main d'Ali ; les autres sont sur-  
 montées d'un croissant ; sur quelques-unes on  
 voit gravés les noms de Mahomet, de sa fille  
 de ses douze premiers successeurs légitimes.  
 Il y a toujours quatorze de ces enseignes qui  
 marchent ensemble ; à la suite de ces enseignes  
 viennent cinq à six chevaux de main , portant  
 des armes & le turban du défunt ; suivent trente  
 étudiants qui portent l'alcoran partagé en trente  
 parties , qu'on garde ainsi dans les grandes mos-  
 quées ; ils le lisent en marchant , & il faut  
 qu'il soit lu avant qu'on mette le mort dans  
 la fosse.

Ainsi, le jour de la mort d'un mohométan  
 est aussi celui de sa sépulture , quels que soient  
 son sexe, son état & sa condition. On ne peut,  
 sans doute , attribuer qu'à la chaleur du climat  
 ce dangereux empressement : il n'est pas dou-  
 teux que l'humanité ne soit quelquefois vic-  
 time de cet usage, uniforme dans toutes les  
 régions , comme dans toutes les régions maho-  
 métaïnes. On n'y déroge que dans des cas  
 extraordinaires , & seulement pour les souve-  
 rains , ou pour les personnes du plus haut  
 rang.

La célérité prescrite pour la marche du  
 convoi funèbre , n'est pas moins religieusement  
 observée que celle des obsèques : on porte

---

 Perso.

Perse.

toujours les morts à pas redoublés. Les parents & les amis sont les seuls qui se chargent de la bière, quatre, six, ou huit à-la-fois en se relevant successivement : ce sont les derniers honneurs que l'on rend au sang ou l'amitié.

Les bières sont toujours couvertes d'une simple étoffe, & ordinairement garnies d'un morceau du voile consacré au keabé de Mecque : c'est un drap de soie, fond noir, entièrement brodé en lettres qui représentent différents passages du *coran*. Un grand nombre de familles ont soin d'acquérir à prix d'or ces voiles révéérés comme des reliques & employés à ce seul usage. Les mosquées en pourvoient ceux qui en manquent. Les femmes n'assistent jamais au convoi ; & les proches, qui en ces momens combattent les sentimens de la nature, ne versent aucune larme, pour ne pas manquer à l'esprit de la loi. Ce sentiment est d'ailleurs conforme & à l'extension que l'on donne au dogme du fatalisme, & à la gloire que se fait chaque musulman de suivre en tout l'exemple de Mahomet, fondateur de sa religion.

D'après ce principe de résignation, qui interdit au musulman toute marque extérieure de douleur, personne ne porte le deuil : tout homme, étranger à la religion de Mahomet,

peut assister  
& jamais un m  
celles d'une  
un culte différ  
Comme la l  
culture, mais  
les mosquées,  
étroiture de la  
sont presque  
présentent le tab  
de toutes sortes  
chênes, mai  
ori des maho  
es tombes font  
au-dessus du sol  
y marche, &  
es musulmans.  
re, ni aucun m  
n'y voit que  
pyrte, d'if, de  
présentent que d  
rales, toujours  
eux extrémités  
té de la tête,  
ierre, si c'est u  
néfure indique l  
orce que les di  
ant distinguées a

ne peut assister aux funérailles d'un musulman ; & jamais un musulman ne se permet d'assister à celles d'une personne qui serait morte dans un culte différent. Perse.

Comme la loi défend non-seulement la sépulture, mais encore la prière funèbre dans les mosquées, on porte les corps toujours en droiture de la maison aux cimetières publics ; ils sont presque tous hors des villes, & la plupart présentent le tableau d'un parc ; ils sont plantés de toutes sortes d'arbres, de tilleuls, d'ormes, de chênes, mais sur-tout de cyprès, arbre favori des mahométans : généralement toutes les tombes sont couvertes de terre & élevées au-dessus du sol pour empêcher que personne ne marche, & ne foule aux pieds les corps des musulmans. Il n'y a ni plaques de marbre, ni aucun monument sur la fosse même : on n'y voit que des fleurs ou des boules de myrte, d'if, de buis, &c. ; celles du peuple ne présentent que deux socles de pierres plates ou ovales, toujours plantés verticalement, aux deux extrémités de la fosse ; celui qui est du côté de la tête, est surmonté d'un turban de pierre, si c'est un homme : la forme de cette saffure indique l'état & la condition du mort, & les différentes classes des citoyens sont distinguées autant par le turban que par

**Perte.**

le reste du costume. Les tombeaux des femmes ne diffèrent de ceux des hommes, qu'en ce que les deux socles sont uniformes, plats terminés en pointe.

On lit sur les uns & sur les autres des épitaphes : elles ne renferment communément que le nom du mort, sa condition, le jour de son décès & une exhortation aux passans de prier pour lui. Les unes retracent la caducité de ce monde, la durée de l'éternité, & contiennent des vœux pour la félicité éternelle du mort; les autres représentent la mort comme le terme des misères de l'homme dans cette vie passagère & fugitive; quelquefois elles ne consistent qu'en ces deux vers : *Ce monde est caduc, n'est pas durable, aujourd'hui pour moi, demain pour toi.* Sur ceux des enfans de l'un ou de l'autre sexe, on dépeint assez communément la douleur des parens par des lamentations contre le sort qui a eu la cruauté, y en a-t-il dit, *d'enlever la rose du jardin des charmes de la beauté, d'arracher un tendre rejeton du sein maternel, de laisser un père & une mère fortunés dans les brâsiers ardents de la douleur & de l'amerume.*

Les gens de condition ordonnent souvent qu'on enterre leur corps auprès de quelque grand saint; mais rarement se font-ils porter

Mecque où à  
in; ils choisissent  
de l'Arabie  
prophète des Perses  
près de Fatima  
long voyage  
quelque grande  
les cadavres  
ils sont ainsi  
travers des v  
corps : les Perses  
mauvais augure  
ortent, mais qu  
On observe e  
s'ense d'exhum  
connaissent pas  
de conserver  
toi défend d'ou  
perçoit les vérit  
aux les progrès  
aussi ont-ils très-  
chirurgiens en e

Mecque où à Médine, parce qu'il y a trop  
 in; ils choisissent leur sépulture ou à *Negef*,  
 elle de l'Arabie déserte, où Ali, le grand  
 prophète des Persans, est enterré; ou à *Com*,  
 près de Fatime. Tandis qu'on se prépare à  
 long voyage, on dépose le cercueil dans  
 quelque grande mosquée. Les Persans croyent  
 que les cadavres ne s'altèrent point pendant  
 qu'ils sont ainsi déposés. On ne passe point  
 au travers des villes, quand on transporte les  
 corps: les Persans le regarderaient comme un  
 mauvais augure, disant qu'il faut que les morts  
 sortent, mais qu'il ne faut point qu'ils entrent.  
 On observe encore très-scrupuleusement la  
 défense d'exhumer les morts. Les Persans ne  
 connaissent pas non plus l'usage d'embaumer  
 de conserver le cœur d'un mort, puisque  
 la loi défend d'ouvrir aucun cadavre. Ici l'on ap-  
 perçoit les véritables causes qui retardent chez  
 eux les progrès de l'anatomie & de la chirurgie;  
 il n'y a point d'ailleurs de médecins habiles & des  
 chirurgiens en état de faire des opérations.

---

 Persae.

---



---

 CHAPITRE XIV.

*Voyage du chevalier Chardin à Bandar-Abassi*  
 — Ruines de Persépolis. — Notice sur les montagnes.  
 — Courte analyse de leur système.

---

 Perse.

LE 2 février 1674, je partis d'Ispahan pour me rendre à *Bandar-Abassi*, le plus célèbre port de la Perse. A une portée de canon, du côté d'Ispahan, il y a une mosquée où est le tombeau d'un petit-fils d'*Hassein*; dans la cour de la mosquée, il y a deux réservoirs remplis de poissons, dont quelques-uns ont au nez des anneaux de cuivre, d'argent & d'or. Les gens du pays disent confidemment, que si l'on touchait à ce poisson, le saint, à qui il est consacré, ferait mourir subitement le sacrilège. Il y a toujours des sentinelles pour garder ces poissons, & l'on me dit qu'on leur avait mis des boucles au nez en signe de consécration.

Après avoir traversé la plaine d'Ispahan & les montagnes qui l'environnent, nous entrâmes dans des belles & vastes campagnes, couvertes de bestiaux & de fruits de toute espèce; on y

une grande quantité de  
 pendant l'espace  
 sont que verge  
 fleurs. Jusque  
 uns brigands; et  
 nous mettre en  
 les montagn  
 la province d  
 compagnie de qu  
 tournés vers n  
 chemin par où il n  
 tre troupe était  
 de la leur, nous a  
 us n'eûmes pas  
 foncèrent dans  
 llage libre : qu  
 gageâmes dans  
 ux côtés de roc  
 seul qui mène  
 ui qu'Alexandre  
 qu'il alla comb  
 se souvient en  
 Alexandre, & se  
 e dans aucun au  
 e l'impression  
 iprit des peupl  
 après tant de fié  
 nnement jusqu

rive quantité de melons & de dattiers, &  
 pendant l'espace de près de vingt lieues, ce  
 sont que vergers & que prairies émaillées  
 fleurs. Jusques-là nous n'avions rencontré  
 aucuns brigands; mais un soir que nous venions  
 nous mettre en marche, nous aperçûmes,  
 sur les montagnes qui séparent la Parthide  
 de la province de Perse ou *Farestan*, une  
 compagnie de quinze à vingt hommes arrêtés  
 tournés vers nous: ils n'étaient pas loin du  
 chemin par où il nous fallait passer; mais comme  
 notre troupe était quatre fois plus nombreuse  
 que la leur, nous avançâmes sans rien craindre;  
 nous n'eûmes pas fait deux cents pas qu'ils  
 s'enfoncèrent dans le bois, & nous laissèrent le  
 passage libre: quatre jours après nous nous  
 engageâmes dans un chemin étroit, bordé des  
 deux côtés de rochers & de montagnes; c'est  
 le seul qui mène à Persépolis, & c'est aussi  
 celui qu'*Alexandre* suivit avec tant de bonheur,  
 jusqu'il alla combattre les troupes de *Darius*.  
 On se souvient encore dans ce pays du nom  
 d'*Alexandre*, & ses ravages y sont plus connus  
 que dans aucun autre lieu du monde: il fallait  
 que l'impression que fit ce conquérant sur  
 l'esprit des peuples fût bien terrible, puis-  
 qu'après tant de siècles on montre encore avec  
 tant de vénération jusques aux lieux où il a passé.

---

 Perse.

---

 Perse.

Enfin la plaine de Persépolis s'offrit à nos yeux, j'y arrivai le 13 février; il n'y a rien de plus facile de connoître, dans les descriptions d'Arrien, de Quinte-Curce & de Diodore de Sicile, que la situation de cette ville célèbre & c'est une vraie satisfaction que de parcourir ce pays, les anciens auteurs à la main. La plaine où cette superbe cité était bâtie, est effectivement une des plus belles qu'on puisse voir; elle a environ dix-huit lieues de longueur jusqu'à six de largeur. On y élève les plus beaux chevaux de la Perse; on y fait le plus excellent vin. Le fleuve Araxe la traverse, mille ruisseaux l'arrosent dans tous les sens.

L'entrée de cette plaine, du côté de l'occident, & telle que les anciens nous la représentent, est un défilé entre des montagnes de roche vive, escarpées & très-hautes; il a quatre lieues de long & une demi-lieue de large: il y a aux deux bouts & au milieu, des buttes d'une hauteur prodigieuse dont le sommet est pointu & uni: on croirait qu'elles ont été faites en degrés & que ce sont de vraies terrasses, si l'on ne voyait par-tout le roc vif, & si leur contour & leur grande élévation ne faisait penser qu'il n'y a que la nature seule qui ait pu former ainsi. C'était infailliblement sur ces hautes buttes qu'étaient posés les corps-

des avancés  
toires font n  
defendaient.  
places forte  
de peine à  
droite & à  
sices situés f  
te entrée, o  
ons de décr  
Quand on est  
gauche vers  
marche on a  
meuses mâsur  
de les ruines  
des paraissent  
itheâtre, par  
de demi-lune c  
neut se laisser d  
ces hardis mo  
de toucher les  
vrages & celu  
niers, est le p  
oyent avoir é  
C'est ici qu'on  
ster l'affreux r  
exandre-le-gra  
spectateur q  
uéant, qui n

des avancés de Persépolis, dont toutes les  
 toires font mention, avec des châteaux qui  
 défendaient l'accès : en un mot, c'étaient  
 les places fortes des Perses dont Alexandre eut  
 tant de peine à le rendre maître. On découvre  
 à droite & à gauche les ruines de plusieurs  
 édifices situés sur les montagnes qui forment  
 l'entrée, ou plutôt cette gorge que nous  
 allons de décrire.

Quand on est entré dans la plaine, on prend  
 à gauche vers l'orient, & après cinq heures  
 de marche on arrive aux plus superbes, & plus  
 nombreuses mâsures de l'antiquité, que l'on ap-  
 pelle les ruines de Persépolis : ces magnifiques  
 édifices paroissent de loin comme une espèce d'am-  
 phithéâtre, parce que la montagne s'enfoncé  
 en demi-lune comme pour l'embrasser : on ne  
 peut se lasser d'admirer l'étendue & la majesté  
 de ces hardis monumens, dont la hauteur sem-  
 ble à toucher les cieus. Le plus grand de ces  
 ouvrages & celui où il reste plus de morceaux  
 entiers, est le palais de Darius, que d'autres  
 croyent avoir été un temple du soleil.

C'est ici qu'on apprend véritablement à dé-  
 tester l'affreux métier des conquêtes, & qu'A-  
 lexandre-le-grand ne se présente au souvenir  
 que comme un spectateur qu'environné de crimes  
 méprisant, qui ne se piquait pas d'être plus con-

Perses.

**Persic.**

féquent que tous les héros destructeurs qui  
vaient précédé, après avoir fait un acte de  
manité, en fit un de barbarie; à peine éta-  
sous les remparts de Persépolis, qu'il affe-  
bla un conseil de guerre, & exposa à ses  
néraux que cette capitale avait été de  
tems la ville d'Asie la plus fatale au repos  
la Grèce; que c'était de son sein qu'étaient  
partis les essaims innombrables de barbares  
doyés par Xercès & par le premier Darius  
& le résultat de sa harangue véhémement,  
de permettre qu'on passât au fil de l'épée  
citoyens qui ne se défendaient pas, & de man-  
tre l'ancienne métropole de la Perse au  
lage.

Le soldat, avide de brigandage, n'exécute  
que trop bien les ordres d'Alexandre; il entre  
dans toutes les maisons dont l'apparence pou-  
vait exciter sa cupidité; il y égorgea les pères  
de famille, viola les femmes, & chargé de  
butin, finit par mettre le feu aux édifices.  
L'impitoyable conquérant ne fit cesser le massacre  
sacre que lorsqu'il craignit que l'incendie, qui  
en était la suite, ne se communiquât aux pa-  
lais des rois.

Après avoir fait la guerre à des citoyens  
sans défense, à des femmes, à des enfans,  
Alexandre la fit bientôt aux édifices. Le

des rois de Perse  
le signal des  
ens les plus  
deur, soit par  
ure: tous les  
nié leur génie  
is, au milieu  
er pour venger  
elle sera ma glo  
érité dira qu'un  
ie par ses orgie  
ocle par leurs  
ne courisane fi  
e du vainqueur  
e saillie de Tha  
son cerveau,  
ers sur la tête,  
le bacchanale.  
convives l'im  
vaste palais, l'  
est presqu'en en  
es. Il paraît, par  
de cette ancien  
rage des Macéd  
chappa un grand  
de destruction.  
Les édifices de  
ur bâte une esp

qui des rois de Perse, d'où il donnoit de sang-  
 ete d' le signal des massacres, était un des mo-  
 e éta mens les plus célèbres de l'Asie, soit par sa  
 l affe ndeur, soit par la hardiesse de son archi-  
 ses ture : tous les artistes de l'Orient avai-  
 de t ent leur génie à le décorer ; la courtisane  
 epos is, au milieu d'un festin, proposa de le  
 'éta ler pour venger l'ancien incendie d'Athènes.  
 res l elle sera ma gloire, ajouta-t-elle, quand la  
 Dari stérité dira qu'une courtisane a plus servi sa  
 nte, rie par ses orgies, que les Aristide & les Thé-  
 épée rocle par leurs victoires. Comme la gloire  
 de m e courtisane flattait infiniment la grande  
 au e du vainqueur de Darius, il applaudit à  
 l'exéc te saillie de *Thais* ; peu-à-peu le vin échauf-  
 il en ars sur la tête, & donne le signal de l'hor-  
 ce pe le bacchanale. *Thais* jète son flambeau, tous  
 es pé convives l'imitent, &, en peu d'heures,  
 argé vaste palais, l'ouvrage de tant de siècles,  
 difice est presqu'en entier qu'un monceau de cen-  
 de m es. Il paraît, par les ruines encore existan-  
 lie, e de cette ancienne capitale de la Perse, que  
 t au rage des Macédoniens fut trompée, & qu'il  
 appa un grand nombre de ses monumens  
 itoy la destruction.  
 enfan Les édifices dont on voit les débris, ont  
 Le p our bâte une esplanade formée par des quar-

---

 Perse.

*Perse.*

tiers de marbre ordinairement de treize à quatorze pieds de long, sur sept à huit de hauteur : les murs de cette esplanade n'ont que trois faces ; la dernière étant appuyée contre la montagne, leur hauteur est inégale : selon le terrain sur lequel ils sont élevés ; mais, en général, elle est de dix-huit à vingt pieds : c'est la même élévation qui leur avait été donnée par les architectes des anciens rois de la Perse, car le tel d'une montagne de marbre ne pouvait être élevé que par l'amas des débris de marbre, les revêtemens n'ayant jamais dépassé le niveau de l'esplanade, & se trouvant dans toute leur intégrité, il est évident que rien ne peut avoir altéré le plan de cette surface.

Une face des murs de cette terrasse a une longueur de six cents pas du nord au sud, & une autre de trois cent quatre-vingt-dix de l'est à l'ouest. En supposant les pas de deux pieds six pouces, le calcul conduit à donner à l'espace intermédiaire, une mesure d'un peu plus de vingt-sept arpens.

Quelle entreprise étonnante, que celle de former une esplanade de vingt-sept arpens sur la pente d'une montagne de marbre, dont il a fallu encore abattre le pied pour relever la partie excédente à la hauteur des terrasses. Ce travail ne peut se comparer qu'à celui

gyptiens, qui taillaient le roc en pyramides ; mais, la surprise des gens qui soute. reins de ces ruines se sentent en plusieurs endroits ; quelques-uns ont six pieds de hauteur en tout, formés par la partie de la dureté de cette montagne. Les ruines qu'on voit de Persépolis sur l'esplanade. On ne sait de quels édifices ils sont par les différens, on peut juger qu'ils sont construits sur la surface entière de ces édifices de bâtimens nombreux, il y en a plusieurs qui ont été réunis, soit par la nature du terrain, soit par la décadence. Les deux autres sont le plus d'a

Egyptiens, qui taillèrent au ciseau, sous le  
 raon, le roc sur lequel on assit les grandes  
 amides ; mais, ce qui n'a pas moins de droits  
 la surprise des générations, ce sont les con-  
 s toute reins de cette esplanade ; ils la tra-  
 sent en plusieurs sens, & coupent la mon-  
 ne ; quelques-uns ont deux pieds de large  
 six pieds de haut, d'autres n'ont que deux  
 ds en tout sens ; ces derniers ne peuvent  
 ir été formés que par des tranchées ou-  
 res par la partie supérieure ; or, rien n'é-  
 e la dureté du marbre, qui forme le lit  
 cette montagne.

Les ruines qu'on voit encore dans l'empla-  
 cement de Persépolis, ont pour bāse cette  
 anade. On ne peut déterminer avec cer-  
 de de quels édifices elles faisaient partie ;  
 is par les différens aspects qu'elles présen-  
 t, on peut juger que ces édifices n'ont pas  
 construits sur le même plan : on distingue,  
 la surface entière de cette esplanade, cinq  
 ps de bâtimens très-différens, & dans ce  
 mbre, il y en a trois qui ne purent jamais  
 ir été réunis, soit par l'opposition de leur  
 oris, soit par la grande distance de leur em-  
 placement.

Les deux autres édifices, qui sont aussi ceux  
 ont le plus d'apparence, ont pu être sou-

---

 Perses,

Perse.

mis au même plan d'architecture; ils sont fins, & placés l'un & l'autre sur une seconde terrasse.

On monte à ces terrasses par sept escaliers de divers grandeurs; le principal a une rampe double, dont les marches ont vingt-sept pieds sept pouces de long; tout est du même travail, c'est-à-dire, coupé dans la montagne ou composé de pièces rapportées, mais figures, qu'on voit quelquefois six ou sept marches taillées dans le même bloc.

Les sept escaliers ne diffèrent entre eux que par leur grandeur & par les ornemens de leurs rampes; quelques-uns sont chargés de bas-reliefs qui représentent des chasses, des luttes d'animaux, & des marches de sacrifices; ces figures, dans ces reliefs, ont ordinairement deux pieds neuf pouces de haut; elles sont ornées par des espèces d'arbres taillés en pyramides, & placés de distance en distance comme on voit des plantes, dans la table de la queue, devant ou derrière les personnages.

Quelle que fût la destination de ces édifices, il est certain que l'emplacement n'en pouvait être plus heureux; ils étaient élevés au-dessus d'une plaine riante qui terminait une ceinture de montagnes arides, mais fait

leur contras-

Tout, jusqu'

trouve l'ambitio

, de travailler

sur l'esplana

arbre qui rem

eds; quelques-

nt, ont dix p

n d'un des esc

core plus grand

ize pieds, & le

Les colonnes s

us brillante des

es-unes ont c

eaux; les plus

ed, & c'est le p

à soixante &

sept pieds sep

es ne paraissent

ment; le fust

orceaux: ces c

te leur hauteur

tems par des b

en genre d'ornem

resembloit à de

d'un couronne

aux, & sur-tout p

Tome XXVII.

leur contraste, pour étonner l'imagina-

Perse.

Tout, jusqu'à la construction du pavé, prouve l'ambition des architectes de Persépolis, de travailler pour l'éternité. On en trouve sur l'esplanade, formé de morceaux de bois de cèdre qui remplissent une largeur de huit pieds ; quelques-uns des blocs qui le composent, ont dix pieds de longueur ; le pavé d'un des escaliers est pavé de morceaux de bois encore plus grands ; leur longueur est de quatorze pieds, & leur largeur de huit.

Les colonnes sont aujourd'hui la partie la plus brillante des ruines de Persépolis ; quelques-unes ont conservé encore leurs chapiteaux ; les plus fortes de celles qui sont en restes, & c'est le plus grand nombre, ont jusqu'à soixante & douze pieds de hauteur, & sept pieds sept pouces de circonférence ; elles ne paraissent avoir aucune sorte de renfortement ; le fût est ordinairement de trois morceaux : ces colonnes sont cannelées dans toute leur hauteur, & interrompues de temps en temps par des bossages ; les chapiteaux sont d'un genre d'ornement très-difficile à décrire ; ils ressemblent à des panaches, & sont surmontés d'un couronnement formé par divers animaux, & sur-tout par des chameaux accroupis.

Beras.

Les bases de toutes ces colonnes sont rondes taillées dans le même bloc, & vont, en s'élargissant comme une cloche; la circonférence des plus grandes est de vingt-quatre pieds trois pouces; & la hauteur n'est que d'environ quatre pieds; la moulure d'en-bas a un pied cinq pouces d'épaisseur; les entre-colonnes sont presque toujours de vingt-deux pieds deux pouces.

Il paraît que cette manière libre de traiter l'architecture, est une suite de la communication de la Perse avec l'Égypte qu'elle avait affermie; les ordres toscan, dorique, ionique, corinthien, n'ont été inventés qu'en Étrurie & en Grèce. Avant cette découverte, les proportions étaient purement arbitraires, & voient l'apologie des monumens de la Thébaïde & des ruines de Persépolis.

Les quatre montans du portique qu'on aperçoit quand on est en haut du principal cahier, sont ornés de figures d'animaux en bas-relief, & placés dans l'épaisseur des murs, & placés dans les tableaux intérieurs des portes; deux de ces animaux représentent des lions, mais qui participent à plusieurs égards de la nature du cheval: défaut qui ne doit être imputé qu'à l'ignorance du sculpteur; les deux autres ont

elles avec des  
les Égyptiens.

Ces monumens

peuvent être

classés décrit dans

il ne faudrait pas

simplicité; ils ont

plus les arts, ce

estimation de ces ta

corruption présente

ence.

Une des preuves

des ruines, ce sont

ce qu'on y remarque

temple, on voit

portiques, un vit

la main; au-dessus

de figure élevée

corps inconnu. Il

est très-bien prouvé

leillard est un re

présentée en l'air

vers le soleil; l'air

par le feu principal

imitifs de la re

On compte dans

des d'hommes &

grande commença

elles avec des têtes humaines ; c'est le sphinx  
des Egyptiens.

Perce

Ces monumens de l'art , encore dans son ber-  
ceau , peuvent être comparés à ceux que Gar-  
blaffo décrit dans la patrie des Incas ; au reste ,  
il ne faudrait pas les dédaigner à cause de leur  
simplicité ; ils ont peut-être rempli l'objet de  
plus les arts , celui de rendre la nature ; plus  
l'opération de ces tableaux est simple , plus la dé-  
coration présente à l'esprit de vraie magnifi-  
cence.

Une des preuves de la haute antiquité de  
ces ruines , ce sont les symboles de l'ouranif-  
que qu'on y rencontre de tems en tems ; par  
exemple , on voit sur plusieurs montans des  
portiques , un vieillard assis , tenant un sceptre  
à la main ; au-dessus de sa tête paraît une pe-  
tite figure élevée en l'air , & portée sur un  
corps inconnu. Il est clair , & le docteur Hyde  
a très-bien prouvé , il est clair , dis-je , que le  
vieillard est un roi , & que la figure , qui est  
représentée en l'air , est son ame qui monte  
vers le soleil ; l'ame immortelle , Dieu figuré  
par le feu principe : voilà les deux dogmes  
simitifs de la religion de Zoroastre.

On compte dans ces ruines treize cents figu-  
res d'hommes & d'animaux , dont la moitié est  
grande comme nature , & les autres sont co-

Perse.

colossales ; on y voit les débris de deux cent cinquante colonnes.

S'il fallait en croire les voyageurs, la fondation des édifices dont on voit encore les ruines dans Persépolis, remonterait à plus de quatre mille ans ; cette opinion n'est point appuyée sur les monumens de l'histoire. Un fait bien plus certain, c'est que, par la nature des travaux pour la coupe des marbres, il a fallu plus de deux siècles pour mettre le comble à ces édifices.

On trouve de tems en tems des inscriptions parmi ces ruines ; mais elles sont dans une langue qui ne paraît avoir aucune analogie avec les langues anciennes & modernes de l'Orient ; ainsi elles ne donnent aucune lumière sur l'origine & la destruction des édifices de Persépolis ; et ce qu'on pourra écrire sur ce sujet, se réduira toujours à de savantes conjectures.

A deux lieues de ces ruines, au-delà de l'Araxe, sont quatre tombeaux célèbres dans l'Orient ; ils sont creusés horizontalement dans une montagne de marbre, & leur décoration extérieure donne l'idée de tableaux suspendus contre une muraille ; l'étendue des bas-reliefs est de soixante-dix pieds de largeur dans la partie inférieure ; la partie la plus ornée, qui fait

corps du monument totale est en pierre ; les colonnes sont armées de carreaux de porcelaine de l'architecture ; il y a des autels adossés à la muraille remarquable des tombeaux de la Perse le plus illustre des rois, précédé de deux figures de lions. Les figures de ces lions ont une jointure de cuivre ; l'un d'eux a une masse de fer, qui se brise avec effort. L'autre spirant aux pieds. Près de ce groupe où les hommes ont creusé une fosse colossale, car elle a cent pieds de profondeur, paraît un autel, & s'appuyant sur une colonne de marbre ; derrière sont deux statues de femmes, & de l'autre côté du mur jusqu'à la fin de la muraille il est impossible de deviner

corps du monument, en a quarante, & la hauteur totale est égale à la plus grande largeur; les colonnes qui décorent le socle sont ornées de ces sortes de chapiteaux, que l'ignorance de l'architecture laissait aux caprices des architectes; ils sont formés par des bustes d'hommes adossés & accroupis; le plus remarquable des tombeaux est celui de *Rustan*, le tombeau de la Perse, & un des héros qui a le plus illustré son pays à la fin de la dynastie des rois, prédécesseurs de Cyrus.

Les figures des bas-reliefs sont d'une ordonnance qui en impose; le premier groupe est une joute de deux géans à cheval, chacun d'eux a une massue d'airain dans sa main gauche; l'un d'eux présente de la droite un gros bouclier de fer, que son ennemi semble arracher avec effort. Tous deux foulent un homme qui se débat, & spirant aux pieds de leurs chevaux.

Près de ce groupe d'athlètes, il y en a un autre où les hommes ont une taille bien moins colossale, car elle est réduite à sept pieds; au milieu, paraît un guerrier armé de pied en pied, & s'appuyant des deux mains sur son bouclier; derrière lui, sont d'un côté cinq hommes, & de l'autre trois, cachés tous par un mur jusqu'à la hauteur des épaules. Il est impossible de deviner ce que signifient ces

Perse.

figures ; quand on le demande aux Perses modernes , ils répondent : *Dieu le fait* ; mot qui répond au fimeux *que fais-je* , de Montaigne.

Outre les quatre tombeaux de la montagne au pied de laquelle coule l'Araxe , il y en a deux autres , à 600 pas des colonnes de Persépolis ; on n'y arrive qu'en gravissant contre les rochers l'espace de trois cents pas ; la façade de l'un a 72 pieds de large , sur 130 de hauteur ; sur chacun des côtés de la plate-forme qui précède cette façade , on voit six figures dans l'attitude des personnages d'une procession religieuse ; la partie supérieure du monument représente un autel consacré au soleil sur lequel le feu perpétuel de Zoroastre est allumé ; un personnage appuyé sur son arc , semble adorer ce feu , symbole de l'ordonnateur des mondes ; & l'on voit son ame sous la forme d'une petite figure aérienne qui a tous les traits de l'adorateur , s'élever dans l'air pour se rejoindre à l'Être suprême dont elle émane ; le second monument a pour l'architecture & les figures qui le décorent , le même plan & la même ordonnance.

On croit , dans le pays , que tous ces tombeaux communiquent à des souterrains où sont renfermées des richesses capables de tenter la cupidité des rois. Cette opinion est fondée sur

usage des anciens  
or & l'argent qu  
r , dans cette  
oyait qu'un fo  
sors qu'il fait  
fouit : j'eus la  
es monumens p  
puis quelques  
y trouver que  
marbre , & q  
corps mort ; c  
nés en plusieu  
dehors brillan  
eux avaient fa  
ils renfermaier

Les habitans de  
roth a été enter  
Darius dans le  
ent point d'autr  
dit qu'il y a  
elles à cinq lieu  
servent qu'elles  
la ronde : il est  
mas de débris qu  
ous avons en F  
es de Persépolis  
ussi exact qu'il

usage des anciens despotes de l'Asie, de recôler  
 or & l'argent qu'ils tiraient de leurs peuples;  
 dans cette enfance de la politique, on  
 voyait qu'un souverain était riche, non des  
 trésors qu'il fait circuler, mais de ceux qu'il  
 fouit : j'eus la curiosité d'entrer dans un de  
 ces monumens par une petite ouverture faite  
 depuis quelques siècles, & je fus surpris de  
 y trouver que quelques cercueils taillés dans  
 le marbre, & qui auraient peine à contenir  
 un corps mort ; ces cercueils étaient ouverts &  
 placés en plusieurs endroits. Sans doute que  
 ces cercueils dehors brillans & majestueux de ces tom-  
 beaux avaient fait croire à quelques brigands  
 qu'ils renfermaient de riches trésors.

Perse.

Les habitans de Persépolis croient que *Nem-  
 roth* a été enterré dans le premier tombeau,  
 & *Darius* dans le second ; mais ils n'en don-  
 nent point d'autres preuves que leur tradition.  
 On dit qu'il y a encore d'autres ruines très-  
 belles à cinq lieues au-delà : des gens du pays  
 observent qu'elles s'étendent à plus de dix lieues  
 de la ronde : il est impossible de décrire ce vaste  
 amas de débris qu'on apperçoit de toutes parts.  
 Nous avons en France un beau recueil des rui-  
 nes de Persépolis, qu'on peut consulter ; il est  
 aussi exact qu'il peut l'être, & la noblesse du

Perse.

dessin répond parfaitement à celle de l'original.

En parlant des monumens où tout respire le culte du soleil, il est utile de fixer un moment ses regards sur les mages. Le terme primitif de *mag* dans les anciennes langues de l'Orient, signifie à-la-fois un sage & un prêtre; & en effet, ces deux attributs pouvaient être réunis chez les premiers mages; mais c'est à leurs successeurs qu'il faut attribuer la dégradation de leur culte religieux: ce changement ne se fit pas tout-à-coup; l'homme n'épura ses opinions, ou ne les altère que par degrés; il ne s'endort pas théiste pour se réveiller polythéiste: mais il est impossible à l'histoire de fixer les époques de ces révolutions successives qu'éprouva dans la Perse la religion de Zoroastre. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que vers la mort de Cambyse, les mages l'avaient porté à leur politique ambitieuse, & se servaient de ses dogmes pour jeter les fondemens de leur théocratie.

D'abord les mages s'étaient réservé le privilège exclusif d'entretenir le feu sacré dans les temples; & pour attirer à cet égard l'attention de la multitude, ils y joignaient toutes les pratiques minutieuses que la superstition fait naître: ils prétendaient qu'aucun souff

rait assez pur  
feu symbolique  
souillé par le  
en approchaient  
le; & , comme  
ns de prononce  
ce voile int  
de parvenir ju  
rs; ce qui étai  
en imposer à la  
On sent quel pa  
l'affluence du p  
hommes ont  
ême: le citoyen  
ciel de nouvel  
s l'être. Il n'y  
nde rien: mais  
ns les empires  
nonce toujours  
de des gouverne  
Les mages de  
ent de l'ascenda  
on sur l'esprit d  
ec un sceptre  
ndence de ne p  
ination, jusqu'à  
événemens leur  
ur théocratie.

tait assez pur pour entretenir l'activité de  
 feu symbolique; dans la crainte qu'il ne  
 souillé par le mélange de leur haleine, ils  
 approchaient que la bouche couverte d'un  
 voile; &, comme ils étaient obligés en même  
 temps de prononcer les paroles de leur lithur-  
 ge, ce voile interposé empêchait leurs priè-  
 res de parvenir jusqu'aux oreilles des specta-  
 teurs; ce qui était encore un nouveau moyen  
 de s'imposer à la multitude.

On sent quel parti pouvaient tirer les mages  
 de l'affluence du peuple dans leurs temples; car  
 les hommes ont toujours à parler à l'Être su-  
 périeur : le citoyen heureux vient demander  
 l'assistance de nouvelles faveurs, l'infortuné à ne  
 pas l'être. Il n'y a que l'athée qui ne de-  
 mande rien : mais aussi on ne voit point d'athée  
 dans les empires qui commencent; l'athéisme  
 annonce toujours la décadence des mœurs &  
 la chute des gouvernemens.

Les mages de la Perse profitèrent habile-  
 ment de l'ascendant que leur donnait la reli-  
 gion sur l'esprit du peuple pour le gouverner  
 avec un sceptre invisible; mais ils eurent la  
 sagesse de ne point faire pressentir leur do-  
 mination, jusqu'à ce qu'un concours heureux  
 d'événemens leur permit d'établir sur une bête  
 sacrée une théocratie.

Perse.

Les mages avaient , au reste , une gran  
*Perse.* supériorité sur le reste des Perses : c'  
 qu'ils en étaient les plus éclairés ; la r  
 son , cultivée par les connaissances , for  
 un poids prodigieux dans la balance politique  
 des états : avec elle , on mène & le peuple  
 ses chefs , & son siècle , & les générations  
 naître.

Malheureusement les mages , entraînés p  
 leur système de domination , ne profitèrent  
 la supériorité de leur raison que pour en p  
 vertir l'usage ; ils commencèrent par substitu  
 à la religion simple de Zoroastre , une religi  
 sacerdotale dont eux seuls avaient la clef. P  
 tarque , qui avait été à portée d'étudier à fo  
 cette absurde théogonie , l'analyse ainsi da  
 un de ses ouvrages , qui est le plus cité par  
 philosophes (1).

« *Oromaze* naquit , suivant les mages de  
 » Perse , de la lumière la plus pure , & *A*  
 » *mane* , des ténèbres : ces deux principes  
 » font une guerre éternelle ; le génie du bi  
 » engendra six dieux , qui sont la bienve  
 » lance , l'ordre , la sagesse , la richesse ,  
 » joie vertueuse & la vérité ; le génie du ma

---

(1) *De Iside & Osiride.*

pour contre-ba  
 duisit six autres  
 dieux de son  
*maze* se fit lu  
 qu'il n'était , &  
 à la même dif  
 au-dessus de l  
 firmament d'ét  
 nelle des cieux  
 fant pas de p  
 dieux qu'il en  
 l'imita dans  
 mais les œufs  
 biens & les m  
 globe ».  
 On voit , par c  
 système théolo  
 re aux rêverie  
 isme : il est p  
 avaient pas , &  
 ec zèle ; ils fav  
 erveilles dans  
 opter , & que d  
 n qu'on mène l  
 Pour faire une  
 de sur l'esprit  
 ercer notre obé  
 pratiques de d

pour contre-balancer son pouvoir, en pro-  
 duisit six autres, parfaitement contraires aux  
 dieux de son rival. A cette époque, Ori-  
 maze se fit lui-même trois fois plus grand  
 qu'il n'était, & s'éleva au-dessus du soleil,  
 à la même distance que cet astre est élevé  
 au-dessus de la terre; alors il embélit le  
 firmament d'étoiles, & fit de Syrius la senti-  
 nelle des cieux. Son génie actif ne se las-  
 sant pas de produire, il créa vingt-quatre  
 dieux qu'il enferma dans un œuf. Arimane  
 l'imita dans cette dernière production;  
 mais les œufs célestes s'étant cassés, les  
 biens & les maux se mêlèrent sur notre  
 globe ».

On voit, par cet exposé de Plutarque, que  
 le système théologique des mages ouvrait la  
 porte aux rêveries les plus absurdes du poly-  
 théisme: il est probable qu'eux-mêmes n'y  
 croyaient pas, & cependant ils le propageaient  
 avec zèle; ils savaient trop bien qu'il faut des  
 merveilles dans une théogonie pour la faire  
 adopter, & que ce n'est pas avec la froide rai-  
 son qu'on mène la multitude.

Pour faire une impression durable & pro-  
 fonde sur l'esprit humain, toute religion doit  
 exercer notre obéissance, en nous prescrivant  
 des pratiques de dévotion dont il nous soit im-

**Perses.**

possible d'affigner le motif; elle doit encore gagner notre estime, en inculquant dans notre ame des devoirs de morale analogues aux mouvemens de notre propre cœur: les mages employaient principalement le premier de ces moyens. Dès que le fidèle persan avait atteint l'âge de puberté, on lui donnait une ceinture mystérieuse, gage de la protection divine; depuis ce moment, toutes les actions de sa vie les plus nécessaires comme les plus indifférentes, étaient également sanctifiées par des prières & de longues genuflexions; aucune circonstance particulière ne devait le dispenser de ces cérémonies: la plus légère omission l'auroit rendu aussi coupable que s'il eût manqué à la justice, à la compassion, à la libéralité & à tous les devoirs de la morale.

Le moyen le plus sûr qu'avaient imaginé les mages pour ne jamais perdre l'empire de leur opinion qu'ils avaient usurpé, était d'établir dans tout le royaume les rêveries de l'astrologie judiciaire; les charlatans sacrés faisaient le métier d'interpréter les songes, de tirer les horoscopes, de prédire le bonheur ou le malheur par l'inspection des étoiles. Voilà peut-être l'origine la plus naturelle du sens que l'Europe moderne a attaché au nom de magie.

Les mages formaient une classe disting

essentiellement d  
 ion sacrée qui  
 forme & ses  
 tier qu'entre e  
 ent la religion  
 n sacerdotale  
 it nombre, ils  
 mes; le père  
 ait le mari de  
 t, & l'usage a  
 que les rois d  
 mples autoris  
 peuples leurs  
 Pour être juste  
 ges ne s'exprim  
 toujours en  
 naient le ton  
 ils paraissaient  
 mples, & qu'ils  
 sentiment, &  
 vire rarement d  
 tés par une vil  
 bat leur paraiss  
 moyens si or  
 mine: selon leu  
 plus grands cr  
 dons précieux  
 te. La religion

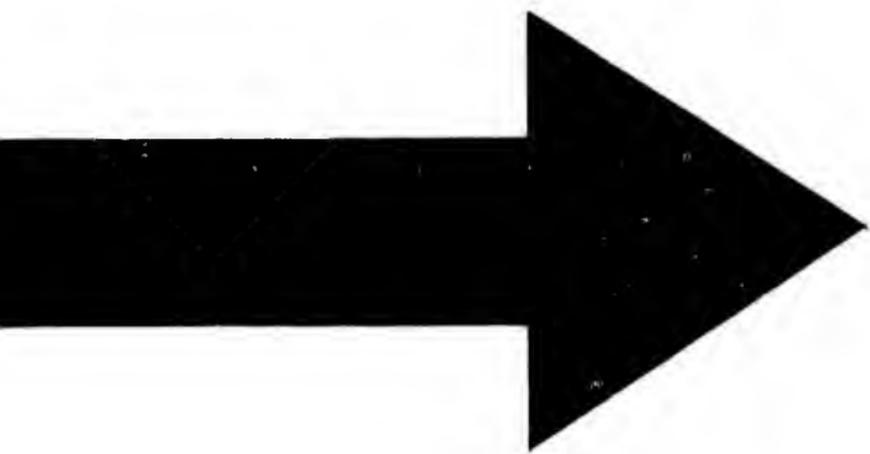
entièrement du reste des Perſes; c'étoit une religion ſacrée qui avoit ſon cri de guerre; ſon ſonnet & ſes drapeaux; ils ne pouvoient parler qu'entre eux. A l'époque où ils changèrent la religion de Zoroaſtre, en une religion ſacerdotale, comme ils étoient en très-grand nombre, ils ſe permirent des unions illégitimes; le père épouſoit ſa fille, & le fils deſoit le mari de ſa mère; leur nombre ſ'accroît, & l'uſage abominable reſta. Il eſt probable que les rois de Perſe ſe ſervirent de ces exemples autorifés, pour juſtifier aux yeux de leurs peuples leurs propres inceſtes.

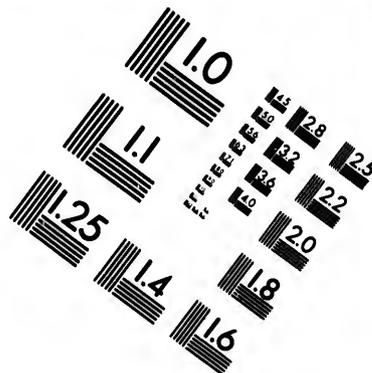
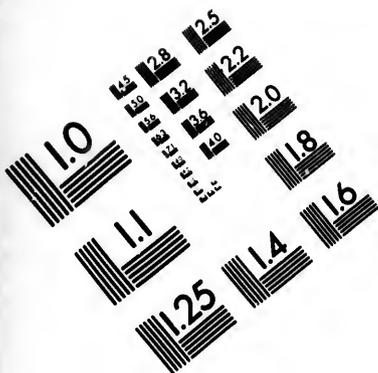
Pour être juſte, il faut convenir que les magiſtres ne ſ'exprimoient pas & n'inſtruifſaient pas toujours en fanatiques, quelquefois ils tenoient le ton de légiſlateurs. C'eſt alors qu'ils paroifſoient ſ'occuper du bonheur des peuples, & qu'ils développoient une noble ſentiment, & une élévation que l'on découvre rarement dans ces ſyſtèmes abſurdes enervés par une vile ſuperſtition; le jeûne & le combat leur paroifſoit odieux; ils condamnoient les moyens ſi ordinaires d'acheter la faveur divine: ſelon leurs maximes, il n'eſt point de plus grands crimes que de dédaigner ainſi les dons précieux d'une providence bienfaitrice. La religion des magiſtres ordonne à l'hom-

---

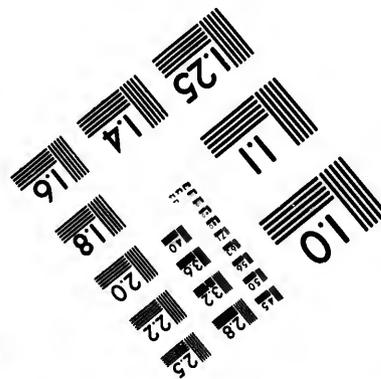
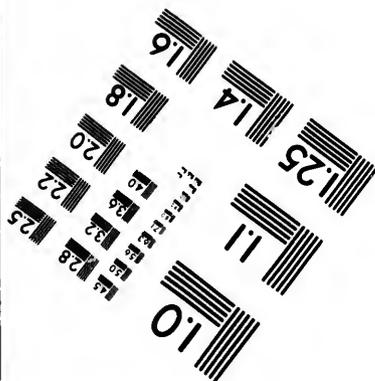
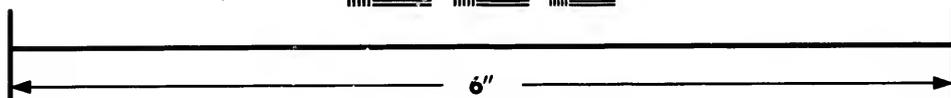
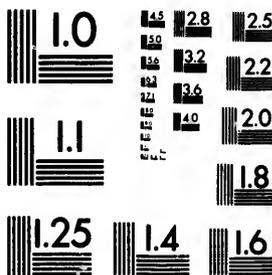
Perſe.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

10

**Perse.** me d'engendrer des enfans , de planter des bras utiles , de détruire les animaux nuisibles d'arroser le sol aride de la Perse , & de travailler à l'œuvre de son salut en cultivant la terre.

Tous les ans , on célébrait au printems une fête destinée à rappeler l'égalité primitive , à représenter la dépendance réciproque du genre humain. Les superbes monarques de Perse se dépouillaient de leur vaine pompe & environnés d'une grandeur plus véritable ils paraissaient confondus dans la classe la plus humble , mais la plus utile de leurs sujets. Les laboureurs étaient alors admis sans distinction à la table du roi & des satrapes : le souverain recevait leurs demandes , écoutait leurs plaintes , & conversait familièrement avec eux.

Si toutes les institutions des mages eussent porté l'empreinte de ce caractère élevé , le nom eût été digne d'être prononcé avec ce respect de tous les sages , & ce serait à juste titre qu'on donnerait à leur système tous les éloges qui lui ont été prodigués par quelques-uns de nos théologiens & même de nos philosophes ; mais , dans ses productions bizarres , fruit d'une passion aveugle & d'une raison éclairée ,

DES  
 connaît le la  
 intérêt person  
 blimes qu'il a  
 mélange de sup  
 use.

ne connaît le langage de l'enthousiasme & de  
intérêt personnel. Les vérités importantes &  
sublimes qu'il annonce sont dégradées par un  
mélange de superstition méprisable & dange-  
reuse.

Perse.

## CHAPITRE XV.

*Arrivée à Chirac , tombeau de Sadi , célèbre poète persan. — Voyage à Laar. — Fête devenue du seigneur des éléphants. — Isle de harem. — Arrivée à Bandar-Abassi. — État actuel de cette ville.*

**E**NFIN, il fallut bien quitter Persépolis & s'arracher à ses précieux débris. J'en partis le 19 février, après avoir employé cinq jours à en faire des descriptions & des dessins & à parcourir ce pays de merveilles, où l'on aperçoit je ne sais quelle ombre de la grandeur des Perses qui paraît si étonnante & si incroyable dans nos histoires. Le lendemain j'arrivai à *Chirac*.

Cette ville est la capitale de la province de Perse, aujourd'hui *Farestan*. Son origine est ancienne, ses habitans prétendent qu'elle fut bâtie par Cyrus, qui la nomma *Cyropolis*. L'entrée de la ville, qui répond à la route d'Ispahan, est fort agréable; la rue a cent cinquante pieds de large; elle est bordée à droite & à gauche

D E  
che de grand  
que toutes le  
quée surpass  
d'Ispahan; l  
somptueuse;  
large, a huit  
entre lesquels  
des grilles &  
on garde un  
la main d'Im  
miers succèsse

On voit en

*Kouli-Kan*, au

Ce palais étal

grandeur & c

es murs sont

où l'or & l'arg

rait qu'ils vien

tant le tour de

les mâtures d'

appellent les h

Ce qu'il y a

ardins, qui so

ains publics n'o

plantés sans or

quantité de fleu

si gros & si

ac ont pour lui

che de grands & beaux jardins , comme pres-  
que toutes les autres rues. La principale mos-  
quée surpasse , en grandeur , deux fois celle  
d'*Ispahan* ; l'architecture en est beaucoup plus  
sumptueuse ; la cour qui est plus longue que  
large , a huit bassins d'eau pour les ablutions ,  
entre lesquels il y a une petite chapelle avec  
des grilles & une porte de fer , dans laquelle  
on garde un exemplaire de l'alcoran écrit de  
la main d'*Iman - Moufa* , un des douze pre-  
miers successeurs de Mahomet.

Pers.

On voit encore à *Chirac* , le palais d'*Iman-  
Kouli-Kan* , autrefois gouverneur de cette ville.  
Ce palais étale dans ses ruines beaucoup de  
grandeur & de magnificence ; les plafonds ,  
les murs sont peints & ornés de moresques ,  
où l'or & l'argent sont si prodigués , qu'on di-  
rait qu'ils viennent d'y être appliqués : en fai-  
sant le tour de cet édifice , on se trouve sur  
les mâtures d'un grand hôpital ; les Persans  
appellent les hôpitaux , *palais de santé*.

Ce qu'il y a de plus beau à *Chirac* , sont les  
jardins , qui sont au nombre de vingt : ces jar-  
dins publics n'offrent guère que de gros arbres  
plantés sans ordre , entremêlés d'une grande  
quantité de fleurs. Parmi ces arbres , il y en a  
un si gros & si vieux , que les habitans de *Chi-  
rac* ont pour lui la même vénération que pour

Perse.

un lieu saint ; ils vont faire leurs prières à son ombre ; ils attachent à ses branches des amulettes & des morceaux de leurs habits ; les malades , ou des gens pour eux , viennent y brûler de l'encens , placer sur son écorce des petites bougies allumées , dans l'espérance de recouvrer la santé. Il y a dans tous les lieux de la Perse de ces vieux arbres très-révérés par le peuple ; leur tige & les branches sont garnies de cloux pour y attacher les offrandes & des pièces d'habillemens. Les dévots , & particulièrement les gens consacrés à la vie religieuse , aiment à se reposer sous leur ombre , y passent les nuits ; & , si on les en croit , il leur apparaît la nuit des lumières resplendissantes , qu'ils disent être les ames des saints & des bienheureux , qui se sont reposés sous leur feuillage. Les malades ne manquent pas de se dévouer à ces esprits , & s'ils guérissent , ils crient au miracle.

A un quart de lieue de Chirac , on voit le tombeau de *Cheik-Sadi* , célèbre poète persan qui vivait , il y a environ six cents ans ; ses ouvrages sont un ample & excellent recueil de plus belles maximes de la morale : on voit à côté un grand puits rempli de poissons ; le peuple regarde ce poisson comme consacré à *Cheik-Sadi* , & croit que le saint punit subitemen

D

de mort qui j'étais à Ch voulut , un découvert ; le juge , où cents sous la amende.

La fertilité nante : c'est des meilleurs des grenades excellent vin si gras , que sent dix-huit

Je partis , des fatigues mon voyage che , pendant remarquable une petite vil un terrain sab qui porte le les , ni portes une centaine nues , & que si nécessaires.

Le 7 mars , pèlent la venu

de mort quiconque ose y toucher. Pendant que j'étais à Chirac , un malheureux Arménien voulut, un jour , en prendre en secret ; il fut découvert ; on le mena à coups de bâton chez le juge , où il fut condamné à en recevoir trois cents sous la plante des pieds, & à une forte amende.

Perse.

La fertilité du terroir de Chirac est étonnante : c'est le pays des plus beaux haras & des meilleurs pâturages ; il est renommé pour ses grenades & ses raisins , dont on fait le plus excellent vin de la Perse. Les moutons y sont si gras , que la plupart ont des queues qui pèsent dix-huit à vingt livres.

Je partis, enfin , de Chirac assez bien refait des fatigues que je venais d'essuyer pendant mon voyage ; & après quelques jours de marche , pendant lesquels je ne rencontrai rien de remarquable , j'arrivai à *Laar*, le 5 mars : c'est une petite ville située entre des montagnes dans un terrain sablonneux , & capitale de la province qui porte le même nom ; elle n'a ni murailles , ni portes , ni édifices publics , si ce n'est une centaine de citernes fort bien entretenues , & que les chaleurs du climat rendent si nécessaires.

Le 7 mars , était le jour que les Persans appellent *la venue du seigneur des éléphans* : voici

*Perse.*

comment ils racontent cet événement mémorable. Ils disent que , long-tems avant Mahomet , un roi d'Égypte vint assiéger la *Mesque* avec une prodigieuse armée , dans laquelle il y avait un nombre incroyable d'éléphans ; les uns étaient chargés de tours , où vingt hommes pouvaient combattre à l'aise ; les autres portaient des machines pour lancer des pierres ; les autres traînaient des béliers : mais , lorsque cette prodigieuse armée fut à la vue de la Mecque , les éléphants se mirent à genoux , les yeux tournés vers le *kaaba*. On fit de vains efforts pour empêcher les éléphants de regarder ce lieu sacré ; ils ne voulurent jamais approcher à la portée du trait. Le roi d'Égypte frappé d'un événement si merveilleux , changea de dessein ; fit un pèlerinage à cette chapelle , qu'il combla de présens & s'en retourna. Les Arabes , pour conserver la mémoire d'une délivrance si inattendue , en firent une nouvelle époque , qu'ils appelèrent , *les années de la venue du seigneur des éléphants*.

Je quittai *Laar* , le 7 , & suivis la route qui conduit à *Bender-Abassi* , où je n'arrivai que le 12 : le chemin de *Chirac* jusqu'ici , est entre l'orient & le midi : de même que d'*Is-pahan* à *Chirac* , on compte depuis cette capitale jusqu'à *Bender-Abassi* cent quatre-vingt-

D E

trois lieues ;  
rir : les cou

C'est ici  
de *Baharem*

devant la co  
n'est pas élo

*Perse*. On ig  
changé de m

nation des P  
recevait des l

dans la suite  
nombre de ré

rendit à la Pe  
fier usurpateu

de domination

dont il posséd

aperçu qu'au  
sujets les tra

de ces volon  
rien aux desp

golfe persique  
mer Caspienne

double transm  
rompre les liai

formées avec  
finon leur attac

lité. Sa mort a  
la confusion o

trois lieues ; il faut un mois pour les parcourir : les courriers les font en neuf jours.

---



---

 Pers.

C'est ici l'occasion de faire connaître l'île de *Baharem*, située dans le golfe persique, devant la côte d'Arabie, de laquelle elle n'est pas éloignée ; elle appartient au roi de Perse. On ignore pourquoi cette île a souvent changé de maître ; elle passa sous la domination des Portugais avec Ormus, dont elle recevait des lois : ces conquérans la perdirent dans la suite, & elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. *Tamas-Kouli-Kan* la rendit à la Perse, à qui elle avait appartenu. Ce fier usurpateur avait alors le plus vaste plan de domination ; il voulait régner sur deux mers, dont il possédait quelques bords ; mais s'étant aperçu qu'au lieu d'entrer dans les vues, ses sujets les traversaient, il imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne contentent rien aux despotes, de porter ses sujets du golfe persique, sur la mer Caspienne, & de la mer Caspienne, sur le golfe persique. Cette double transmigration lui paraissait propre à rompre les liaisons que ces deux peuples avaient formées avec ses ennemis, & à lui assurer, sinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ses grands projets, & la confusion où tomba son empire offrit, à

Pêche.

l'ambition d'un arabe entreprenant, la facilité de s'emparer de *Baharem*, où il règne encore.

Le terroir de l'île de *Baharem* est assez fertile & produit quantité de fruits, particulièrement des dattes : elle était déjà célèbre par la pêche des perles, dans le tems même qu'on en trouvait à *Ormus*, à *Karek*, à *Keshi*, & dans d'autres lieux du golfe : elle est devenue bien plus importante depuis que les autres bancs sont épuisés, sans que le sien ait éprouvé une diminution sensible. Cette pêche commence en avril & finit en octobre ; les Arabes, les seuls qui s'y livrent, vont coucher la nuit dans l'île ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payaient un droit à des galiotes établies pour les recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les sujets habitans de l'île qui aient cette soumission pour leur scheik, trop faible pour l'obtenir des autres.

Les perles de *Baharem* sont moins blanches que celles de *Ceylan* & du *Japon* ; mais beaucoup plus grosses que les premières, & d'une forme plus régulière que les autres ; elles tirent un peu sur le jaune ; mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée, tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat,

far-tout dans unes & des nacres de perles sages.

Le produit dans les par millions & de gales passent dans le reste servent à l'or sont employé tante ans qu cette espèce dues. Les pé curé le même servées pour dans tout l'In d'y en voir c mation : ce femmes. Les aux oreilles, narines. La débit de cette til qui ne se cer au moins que soit le se un peuple or en allégories

sur-tout dans les pays chauds. La coquille des Perse.  
 unes & des autres , connue sous le nom de  
 nacre de perle , sert en Asie à beaucoup d'u-  
 sages.

Le produit annuel de la pêche qui se fait  
 dans les parages de Baharem , est estimé un  
 million & demi de roupies. Les perles iné-  
 gales passent la plupart à Constantinople &  
 dans le reste de la Turquie. Les grandes y  
 servent à l'ornement de la tête , & les petites  
 sont employées dans les broderies. Il y a qua-  
 rante ans qu'on a commencé d'en envoyer de  
 cette espèce en Chine , où elles sont bien ven-  
 dues. Les perles parfaites n'auraient pas pro-  
 curé le même bénéfice , elles doivent être ré-  
 servées pour Surate , d'où elles se répandent  
 dans tout l'Indoustan ; on ne doit pas craindre  
 d'y en voir diminuer le prix , vu la consom-  
 mation : ce luxe est la plus forte passion des  
 femmes. Les plus pauvres en portent au moins  
 aux oreilles , & les riches en ont encore aux  
 narines. La superstition augmente encore le  
 débit de cette superfluité. Il n'est point de gen-  
 til qui ne se fasse un point de religion de per-  
 cer au moins une perle à son mariage. Quel  
 que soit le sens mystérieux de cet usage chez  
 un peuple où la morale & la politique sont  
 en allégories , & où l'allégorie devient reli-

Perse.

gion ; cette emblème de la pudeur virginale est utile au commerce des perles : celles qui n'ont pas été nouvellement forées , entrent dans l'ajustement , mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage , où l'on veut au moins une perle neuve : aussi valent-elles constamment vingt-cinq & trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées.

Chaque barque paye plusieurs droits pour avoir la liberté de la pêche , l'un au roi de Perse , l'autre au sultan de Baharem , & un troisième au prince dont les pêcheurs sont sujets. Il y avait un quatrième droit qui n'était pas le moins considérable , qui appartenait aux Portugais ; mais il a diminué peu-à-peu avec leur puissance , & , enfin est entièrement cessé.

La manière dont se fait la vente de la pêche des perles est fort extraordinaire. Lorsqu'elles ont été tirées & partagées , chacune suivant leurs qualités , les marchands s'assemblent , & s'étant arrangés en rond autour des perles qu'on a mises au milieu , & qu'ils ont examinées à leur aise , le vendeur se couvre la main avec un mouchoir , & touche celle de tous les acheteurs , les unes après les autres , marquant par certains signes , le prix qu'il en veut , & les autres par des signes

tiérens , ce qu'and le vendeur marchandise , fait-on lui en donner. Quand un contracte conclut , il du vendeur une dessus un qui en est la La douane , perles est si rigoureuses les parties pour découvrir Bender-Abass proche du rivage entre le pied arées. Elle est Kicmihes , première à gauche non quatre lieues , que l'on va à vingt lieues est hérissée mit très-distincte Cette ville , qu'un point de port une & assurée avénient , c'est

férens , ce qu'ils en veulent donner ; & ,  
 and le vendeur est content , il délivre sa  
 marchandise , sans que personne sache le prix  
 qu'on lui en donne.

Perse.

Quand un courtier intervient au marché ,  
 il conclut , il prend les mains de l'acheteur  
 du vendeur , & les joignant ensemble ,  
 donne dessus un coup du plat de la sienne ;  
 qui en est la consommation.

La douane , pour les droits des sorties des  
 Perse , est si rigoureuse , qu'on fouille jusques  
 dans les parties les plus secrètes du corps ,  
 pour découvrir s'il n'y en a point de cachées.

Bender-Abassi est bâtie le long de la mer ,  
 proche du rivage , que les flots viennent  
 battre le pied des maisons dans les hautes  
 arées. Elle est située entre les îles d'*Ormus* &

*Kicmishes* , de manière que l'on voit la  
 première à gauche , & l'autre à droite , à en-  
 viron quatre lieues de distance. La côte d'*Ara-*  
*be* , que l'on voit aussi à la droite , n'en est  
 qu'à vingt lieues de distance ; & , comme cette  
 terre est hérissée de hautes montagnes , on la  
 voit très-distinctement quand le ciel est serein.

Cette ville , que l'on appelle aussi *Gomeron* ,  
 n'a point de port , mais une rade qui est grande ,  
 sûre & assurée ; cependant il y a un grand in-  
 convénient , c'est que les vaisseaux qui y pas-

Perso.

sent l'été, sont attaqués par des vers qui percent. Les vaisseaux y sont à l'ancre sur quatre à cinq brasses d'eau, sans être exposés aux orages, ou même aux gros vents.

La nature ne paraissait pas avoir destiné Bender-Abassi à être habité; il est situé au pied de montagnes excessivement élevées, qui font un des lieux de l'univers les plus étouffés; on y respire un air embrasé qui dévore sans jamais exciter de transpiration; des vapeurs mortelles s'élèvent continuellement des entrailles de la terre: les campagnes sont noires & arides, comme si le feu les avait brûlées; les eaux de sources ou de citerne y sont amères que celles de la mer. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'il avait d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choisir par *Schah Abbas*, qui lui a donné son nom, pour servir d'entrepôt au grand commerce qu'il se proposait de faire dans les Indes.

Quoique les habitans mangent assez habituellement des dattes au lieu de pain, on recueille pourtant quantité de bon froment rouge & d'orge, qui s'y donnent à bon marché, mais peu de riz, faute d'eau pour faire cuire, si bien qu'il est cher; on en apporte d'ailleurs, & les vaisseaux de la compagnie

chargent volontiers pour leur profit.

Malgré la chaleur, on a l'avantage d'y avoir de très-bonnes oranges, de très-bons melons, de très-bons raves, &c.

On y trouve aussi de très-bons vaches, de très-bons chèvres, &c.

Il y a de très-bons melons, de très-bons raves, &c.

On y trouve aussi de très-bons vaches, de très-bons chèvres, &c.

Il y a de très-bons melons, de très-bons raves, &c.

On y trouve aussi de très-bons vaches, de très-bons chèvres, &c.

Il y a de très-bons melons, de très-bons raves, &c.

On y trouve aussi de très-bons vaches, de très-bons chèvres, &c.

Il y a de très-bons melons, de très-bons raves, &c.

On y trouve aussi de très-bons vaches, de très-bons chèvres, &c.

Il y a de très-bons melons, de très-bons raves, &c.

On y trouve aussi de très-bons vaches, de très-bons chèvres, &c.

Il y a de très-bons melons, de très-bons raves, &c.

On y trouve aussi de très-bons vaches, de très-bons chèvres, &c.

chargent volontiers, parce qu'ils y trouvent profit.

Perse.

Malgré la chaleur excessive, il ne laisse pas avoir de très-beaux raisins, des prunes violettes, des pêches, des coings, des limons, des oranges, de grosses grenades, les unes rouges, les autres blanches & d'un goût très-délicé; on y trouve, dans le mois d'octobre, des melons, des citrouilles, des concombres, des raves, des oignons, des navets, des pois chiches, &c. mais.

On y trouve assez de bestiaux, comme des chevaux, des vaches, &c.; mais ils ne sont pas en grand nombre: il y a des brebis qui ont la queue large, & qui sont très-bonnes, & des béliers très-vigoureux, dont quelques-uns ont jusqu'à quatre cornes.

Il y a très-peu de volaille, mais une très-grande abondance de poisson; le bois de chauffage y est fort cher, & on a de la peine à en trouver; il y a encore moins de bois de charbon, ou plutôt on n'y en trouve point du tout.

On envoie à *Bender-Abassi* le vin de *Sinasa*, dans des bouteilles de verre; il est fait de raisins & de grenades. L'arack ou eau-de-vie, se fait avec des dattes. L'eau-rose y est admirable; elle est très-commune.

---



---

Perse.

Après la prise d'Ormuz sur les Portugais par les Anglais & les Persans réunis, Bender-Abassi, qui n'avait été jusqu'alors qu'un hameau de pêcheurs, devint une ville florissante. Les Anglais y portaient les épiceries, le poivre, le sucre de l'Orient, le fer & le plomb d'Europe; ils ajoutèrent depuis à leurs cargaisons les draps que la Perse recevait auparavant de leur compagnie de Turquie; le bénéfice qu'ils faisaient sur ces marchandises était fort grand par un fret excessivement cher, que leur payaient les Arméniens, qui restaient encore en possession de la plus riche branche des Indes. On comptait, en 1671, 14 à 1500 maisons: deux tiers de gentils ou idolâtres, une cinquantaine de juifs, & le reste de Persans naturels. Dans ce tems, Bender-Abassi était une ville forte & très-marchande; c'était le port de toute la Perse, & peut-être de toute l'Asie, où se faisoit le plus grand commerce; il était ouvert à toutes les nations, à la réserve des Espagnols & des Portugais; & l'on y voyait de Perses, des Arabes, des Indiens, des Baniens, des Arméniens, des Juifs, des Tartares, des Maures, des Français, des Hollandais & des Anglais.

Au milieu de la ville, est une grande place qu'ils nomment *passer*, qui est la même chose

ce qu'on a  
boutiques  
lieu; c'est-là  
marchandises le  
ent les benja  
que toutes  
sont aux I  
ts.

Le tems du  
dobre, que  
qu'au mois d  
rs, on voyai  
s les Europé  
les, & quant  
& d'Indiens:  
our nommé, di  
r'autres celle  
ar, d'Alep,  
flora.

Les Hollanda  
mptant, des m  
e, & sur-tou  
étaient presqu  
nt les derniers  
Bender-Abassi  
s leur comm  
piastres d'E  
marchands n'en

ce qu'on appelle ailleurs un bazar, avec  
 boutiques des deux côtés & une allée au  
 milieu ; c'est-là que les marchands étalent leurs  
 marchandises les plus précieuses, particulière-  
 ment les benjans, à qui elles appartiennent  
 presque toutes, gens habiles, mais rusés, &  
 qui sont aux Indes, ce que sont par-tout les  
 Perses.

Le tems du commerce était depuis le mois  
 d'octobre, que finissent les grandes chaleurs,  
 jusqu'au mois de mai qu'elles recommencent ;  
 pendant ce tems, on voyait, par mer, les vaisseaux de  
 tous les Européens qui sont établis dans les  
 Indes, & quantité d'autres bâtimens de Mau-  
 ritius & d'Indiens : & du côté de terre, arrivaient,  
 tant par mer que par terre, diverses caravanes de marchands,  
 tant d'Arabes que d'autres celles d'Ispahan, de Chirac, de  
 Bagdad, d'Alep, de Bagdad, de Herat & de  
 Caboul.

Les Hollandais y apportaient de l'argent  
 emprunté, des marchandises qui venaient d'Eu-  
 rope, & sur-tout des épiceries, dont ils four-  
 nissaient presque toute la Perse. Les Français  
 étaient les derniers des Européens qui aient paru  
 à Bender-Abassi ; l'argent qu'ils employaient  
 dans leur commerce, n'était que des réaux  
 d'Espagne, & des sixdhales ; les  
 marchands n'en voulant point d'autres, à cause



Abassi, soit bien déchue, cependant, avant la révolution arrivée dans l'empire de Perse, par le mort de *Tamas-Kouli-Kan*, cette ville étoit encore la clef d'un commerce considérable. On peut présentement la regarder comme hors rang des places commerçantes. La compagnie française s'en est retirée la première; celle hollandaise, après son établissement à l'île de *Moïro*; & enfin, l'anglaise s'en est retirée la dernière. Dans cette confusion des choses, les anglais furent les seuls qui osèrent concevoir quelques espérances; voyant leur commerce avec la Perse, ruiné du côté des Indes, ils imaginèrent de lui ouvrir un nouveau cours par le golfe Caspienne, dont les bords avoient été un peu moins détruits que le reste de la monarchie.

Les bateaux dont on se sert à *Bender-Abassi*, sont hauts, longs & étroits, & faits avec le bois de l'arbre qui porte la noix de *cocos*. Les indiens ont coutume de dire qu'on peut faire charger un navire tout ensemble avec un seul arbre de cette espèce; le corps du vaisseau étant construit avec le corps de l'arbre, les voiles & les cordages avec ses feuilles & son écorce, & le fruit de l'arbre fournissant la charge du vaisseau: il est très-vrai que tous les cordages du golfe persique sont faits avec

Perse.

cette écorce , mais je n'y ai point vu d'autres voiles que de toile de coton ; ce qu'il y a de remarquable , c'est que les planches des bateaux sont cousues avec ces sortes de cordes enduites de chaux ou de poix , sans qu'on emploie le moindre morceau de fer.

L'air qu'on respire dans cette ville est malsain , & sur-tout depuis la fin d'avril jusqu'à la fin de septembre. Les naturels du pays portent sur leur teint & dans leur constitution les empreintes de cet air malin. Au mois de mai ils se retirent dans les montagnes.

On observe que dans ce lieu les vents changent fort régulièrement quatre fois le jour. Presque toute l'année , de minuit à l'aube du jour , le vent vient du septentrion , & il est froid ; depuis l'aube du jour , jusqu'à dix heures qu'il tombe tout-à-fait , il vient d'orient ; il est également froid ; il souffle du côté du midi , depuis trois heures jusqu'au coucher du soleil ; il est chaud : celui qui règne du soir à minuit , vient d'occident ; il est chaud de même. Selon toutes les apparences , ce changement subit de vents froids & de vents chauds qui cause les maladies , & qui donne la mort en si peu de tems.

Le 13 mars , le chef de la compagnie française me mena avec lui dîner chez le gouverneur.

neur ; il m'acquiescé ; son festin d'opéranne , c'est une musique. & des danses parmi les chapeaux d'une indienne en toutes sortes de manières comme on fait à la tête derrière son nez par deux épaules derrière son dos en sac.

Le gouverneur me donna l'occasion d'une fête le 16 , & qu'ils firent pour déterminer la ville , à lui faire le plaisir de vouloir acheter des bêtes ; animal si commodes d'entr'eux pour en pousser d'autres qui virent en encre bêtes , qu'on peut les redoublèrent de la-fois qu'ils

leurs femmes & d'habit lieu. Le

neur; il m'accueillit avec beaucoup d'honneur; son festin fut magnifique, à la manière persanne, c'est-à-dire qu'il nous donna la musique. & des danseuses; il y avait entr'autres parmi les charlatans & faiseurs de tours, un jeune indien si souple, qu'il mettait son corps en toutes sortes de postures, & le tordait comme on ferait une machine: il tournait la tête derrière son dos, tellement que son nez paraissait précisément entre les deux épaules; il faisait aller son nombril derrière son dos, & plissoit son ventre comme un sac.

Le gouverneur prit quelques jours après, l'occasion d'une fête que les Persans célébraient le 16, & qu'ils appellent la fête du sacrifice, pour déterminer les *Indiens gentils* établis dans la ville, à lui faire un riche présent; il fit semblant de vouloir sacrifier, ce jour-là, des vaches; animal si sacré pour ces gentils. Les principaux d'entr'eux coururent aussitôt à son palais en poussant des cris & versant des larmes; ils virent en entrant deux jeunes vaches attachées, qu'on parlait d'égorger sur-le-champ; ils redoublèrent leurs gémissemens, criant tous à-la-fois qu'ils abandonneraient la ville avec leurs femmes & leurs enfans, si le sacrifice n'avait lieu. Le gouverneur leur fit dire qu'il

Perso.

se moquait de leurs menaces ; qu'il voula observer la religion , & immoler les bêtes qui fourniraient le plus de parts à la distribution de la viande : ces malheureux gentils , au désespoir , demandèrent à parler à l'intendant du gouverneur , à qui ils payèrent une grosse somme pour les deux vaches , qu'on leur délivra & qu'ils emmenèrent au son de instrumens & avec les plus bruyantes acclamations.

Le 9 avril , commença la fête de la mort d'*Iman-Höffein* , fils d'Ali & de Fatmé , fille de Mahomet. La fête dura dix jours pendant lesquels on ne sonne point des trompettes ni de timbales aux heures accoutumées ; les gens de vœux ne se rasent ni le visage , ni la tête , ne vont point au bain , ne se mettent point en route & ne vacquent point à leurs affaires ; plusieurs s'habillent de noir & de violet , qui sont en Perse les couleurs de deuil ; tous affectent un port & un visage triste ; chacun se pique de contribuer , par son maintien , à la douleur publique. Pendant ces dix jours , on rencontre dans toutes les rues des gens de la lie du peuple ; les uns nus & noircis par tout le corps , les autres teints de sang , les autres armés de pied en cap , l'épée nue à la main. On en voit d'autres qui parcourent la ville , frappant de

D  
 cailloux l'un  
 comme des  
 postures , &  
 qui annoncent  
 Ils crient  
*sein*. Ceux qui  
 présenter l'a  
 qu'eut à sou  
 disent ils , qu  
 gue lui sort  
 teints de sang  
 qu'il reçut ; &  
 tout le sang  
 gens vont ain  
 l'aumône à to  
 boutiques. Lo  
 quelque Arm  
 dien , ils ne r  
 en lui disant  
 quer notre prop  
 pour son sang  
 un étranger ,  
 dit soit Omar  
 ne sont pas de  
 intérêt à la  
 mortifie en le  
 Je me souvi  
 tant près d'un

cailloux l'un contre l'autre, tirant la langue Perse.  
comme des gens en convulsion, prenant des  
postures, & se donnant tous les mouvemens  
qui annoncent le désespoir.

Ils crient de toute leur force : *Hoffein, Hoffein*. Ceux qui sont teints de noir veulent représenter l'ardeur de la soif & de la chaleur qu'eut à souffrir *Hoffein*; elle fut si grande, disent-ils, qu'il en devint noir, & que la langue lui sortait de la bouche. Ceux qui sont teints de sang, veulent représenter les blessures qu'il reçut, & qui firent ruisseler sur son corps tout le sang qu'il avait dans les veines. Ces gens vont ainsi courant les rues, demandant l'aumône à tous les passans & dans toutes les boutiques. Lorsqu'ils rencontrent quelque Juif, quelque Arménien, & sur-tout quelque Indien, ils ne manquent pas de le rançonner, en lui disant : *C'est vous autres qui avez fait tuer notre prophète ; donnez-nous quelque chose pour son sang*. Quand les enfans voyent passer un étranger, ils lui crient, en le suivant : *maudit soit Omar*, s'imaginant que tous ceux qui ne sont pas de leur pays prennent un grand intérêt à la mémoire d'Omar, & qu'on les mortifie en le maudissant.

Je me souviens qu'un jour de cette fête, passant près d'un collège, des écoliers qui se dou-

**Perse.** tèrent que j'étais étranger, se mirent à crier  
*maud't soit Omar, & prirent la fuite sur-le-  
 champ; je me mis à rire, & je leur criai  
 venez, venez, dites-en davantage, si vous vou-  
 lez, & maudissez-le plus fort; ces jeunes gar-  
 çons furent étonnés, & ne savaient plus que  
 dire; le régent qui se trouva-là, prit la pa-  
 role pour eux, & me dit: vous avez raison  
 monsieur, il faut maudire lui & toute sa race  
 & tous ceux qui embrassent son parti: il ajouta  
 que les Européens étaient amis de leur prophète  
 & que les chiens de l'Europe valent mieux que  
 les docteurs des Turcs.*

Pendant ces jours de deuil, on place au coin  
 des grandes rues & des carrefours, une chaise  
 & des bancs à l'entour; de tous côtés, sont  
 suspendus des boucliers, des armes à feu, des  
 lances, des tambours, des timbales, des trom-  
 pettes, des enseignes, des guidons, des peaux  
 de lion & de tigre, des armures d'acier; on  
 croirait être dans un arsenal; le menu-peuple  
 du quartier s'y rend en procession; le prédic-  
 cateur arrive; il commence son discours par  
 la lecture d'un chapitre du livre intitulé  
*traité de l'occision* qui contient la vie & la  
 mort d'*Hoffein* en dix chapitres, pour les dix  
 jours de la fête; il prêche sur ce sujet pen-  
 dant deux heures avec beaucoup de véhé-

D  
 nence, exc  
 ouviens, qu  
 qu'une larme  
 as de péchés  
 impossible de  
 ait alors par  
 ils font des c  
 mes sur-tout  
 hent les ch  
 armes.

Le dernier  
 ar le dévoue  
 mort. le préd  
 es vinrent lui  
 mercia, & q  
 que de ses bleffi  
 qui apporta un  
 n'en veux p  
 ais eu à plei  
 oucha la terre  
 un grand jet a  
 que je meure a  
 mon fini, tou  
 toute sa force  
 que la voix &  
 ces cris lents  
 petits tambour  
 la présence de

ence, excitant le peuple à gémir ; je me souviens, qu'entr'autres choses, il leur disait, qu'une larme versée durant cette fête efface un péché aussi gros que le Mont-Sina : il est impossible de peindre la douleur que le peuple fait alors paraître. Ils se battent la poitrine, ils font des cris & des hurlemens : les femmes sur-tout se déchirent le visage, s'arrachent les cheveux, & pleurent à chaudes larmes.

Perso.

Le dernier jour de la fête, le sermon roulait sur le dévouement volontaire d'Hossein à la mort. le prédicateur disait que quatre mille ans vinrent lui offrir leur service, mais qu'il les remercia, & que, près d'expirer de soif plus que de ses blessures, un ange, en figure d'hermite, lui apporta un peu d'eau ; mais Hossein lui dit : je n'en veux point, si j'en eusse voulu, j'en aurois eu à pleins ruisseaux : en disant cela, il toucha la terre du bout de son doigt, d'où jaillit un grand jet d'eau ; mais, dit-il, il est ordonné que je meure ainsi dans les souffrances. Le sermon fini, tout le peuple se met à crier de toute sa force, Hossein, Hossein, jusqu'à ce que la voix & les poumons lui manquent : à ces cris lents & plaintifs, se mêle le bruit de petits tambours dont le son est très-lugubre : la présence de ces hommes noircis, teints de

Parse. sang, qui frappent les deux cailloux, rendent cette harmonie encore plus sombre; on ne peut s'empêcher d'être ému.

Les grands & les riches célèbrent cette fête chacun chez soi avec plus de décence; ils y invitent les gens d'église habiles & de leur connaissance, sur les quatre heures après-midi l'entretien roule sur le sujet de la fête. A sept heures, on lit le chapitre du jour, que les plus savans de la compagnie commentent, & sur les neuf heures, toute l'assemblée se met à table, & ainsi de suite, jusqu'au dernier jour qui est la grande fête; on passe cette dernière nuit en prières.

Le 20, les médecins me pressèrent de quitter *Bender Abasi*, en me disant que je courrais risque d'y mourir si j'y demeurais plus long-tems; j'en partis le 23 au soir, faible comme un homme prêt à tomber malade; j'arrivai à *Tanguideln*; mais je n'y eus pas été une heure que je me trouvai attaqué d'une grosse fièvre: il y avait par bonheur, avec nous, un chirurgien français qui me secourut; il envoya chercher des hommes qui me portèrent jusqu'à la ville de *Laar*: en y arrivant, je fis prier le médecin du gouverneur de venir me voir; il était au palais, & ayant

que j'étais  
champ, il c  
vous avez le  
vement &  
en soyez p  
vous ôterai la  
peu d'heures  
prit la même  
parition céle  
& la serrai en  
qui, sans me  
tems ni sur le  
écrire l'ordon  
& les donne à  
qu'il avait an  
posait à sortir  
de chaleur: j  
mais dans un  
& il s'en alla

Il est d'usa  
aient chacun  
toutes leurs o  
joignent ordin  
grandes villes  
en société: le  
coutume est  
contre les mé

que j'étais marchand du roi, il vint sur-le-  
 champ, il connut promptement ma maladie :  
 vous avez le mal de *Bendes*, me dit-il gra-  
 vement & d'un air froid ; cela n'est rien,  
 n'en soyez pas inquiet, car Dieu aidant, je  
 vous ôterai la fièvre aujourd'hui même, & dans  
 peu d'heures. Ces paroles firent sur mon es-  
 prit la même impression qu'aurait fait une ap-  
 parition céleste ; je pris la main du médecin,  
 & la serrai en le regardant comme un ange :  
 lui, sans me faire aucunes questions sur le  
 tems ni sur le cours de ma maladie, se met à  
 écrire l'ordonnance sur trois papiers différens,  
 & les donne à un garçon de son apothicaire,  
 qu'il avait amené avec lui. Comme il se dis-  
 posait à sortir, je lui criai, *monieur, j'étois*  
*de chaleur* : je le fais bien, me répondit-il,  
 mais dans un moment vous serez rafraichi,  
 & il s'en alla.

Perse.

Il est d'usage en Perse, que les médecins  
 aient chacun leur apothicaire, qui prépare  
 toutes leurs ordonnances, & dont les boutiques  
 joignent ordinairement leur maison ; dans les  
 grandes villes, le médecin & l'apothicaire sont  
 en société : les Persans prétendent que cette  
 coutume est une excellente précaution, tant  
 contre les méprises des apothicaires, que contre

*Perse.*

le peu de bonne-foi que plusieurs apportent dans la préparation des remèdes.

Sur les neuf heures, le garçon apothicaire revint avec un panier plein de drogues ; elles consistaient en deux verres d'émulsion, une tasse de confection rafraichissante, où il y avait toutes sortes de contre-poisons : une médecine de deux pintes au moins, la plus amère & la plus dégoûtante possible, quatre bouteilles d'eau de saule, & une cruche de tisane. Je fus étrangement surpris à la vue de tant de remèdes, & j'imaginai qu'il y en avait pour mes gens comme pour moi : je demandai au garçon pour qui tout cela était destiné : *pour vous, monsieur, me répondit-il, c'est ce que le médecin vous a ordonné de prendre ce matin ; il faut le boire le plus vite que vous pourrez : si je n'eusse pas été si malade, je me serais opposé à une façon si extraordinaire de traiter son monde ; je fis, sans réplique, ce qu'on me disait ; je bus l'émulsion ; je pris tout de suite la moitié de la confection ; mais quand j'en fus à la médecine, je ne pus venir à bout de l'avaler, tant le cœur me soulevait ; je dis à l'apothicaire, qu'il m'était impossible de la boire d'un seul coup : *cela ne fait rien*, répondit-il, buvez-là à plusieurs reprises : je le fis donc ; animé par l'envie de guérir, je pris en-*

ore le reste  
es, l'apothic  
a soif la plu  
voulu pouvo  
mais qu'il n'y  
ait : je lui p  
qui l'avait en  
moyen ne réu  
scellé sur l  
pris le parti d  
erneur, qui  
es ; j'étais al  
qu'on puisse  
plus grand pla  
apothicaire e  
médecin lui a  
ait, de ne me  
forge & de f  
elaine ; il m  
eige, & qu  
me la prése  
que je voudr  
boire était d'  
était agréable  
rance du mé  
assez fraîche  
on arrosait ma  
pendant rien

E  
 portent  
 apothicaire  
 s ; elles  
 n , une  
 où il y  
 ne mé-  
 amère  
 bouteilles  
 . Je fus  
 de re-  
 our mes  
 au gar-  
 : pour  
 e que le  
 main ;  
 rez : si  
 ais op-  
 traiter  
 qu'on  
 out de  
 quand  
 à bout  
 je dis  
 de la  
 épon-  
 le fis  
 is en-

pre le reste de la confection. Sur les dix heu-  
 es , l'apothicaire me dit que j'allais éprouver  
 la soif la plus ardente , & qu'il aurait bien  
 voulu pouvoir me donner à boire à la neige ;  
 mais qu'il n'y avait que le gouverneur qui en  
 avait : je lui proposai d'en acheter de l'officier  
 qui l'avait en garde : il me répondit que ce  
 moyen ne réussirait pas , parce qu'on avait mis  
 le scellé sur le lieu où elle était déposée : je  
 pris le parti d'en envoyer demander au gou-  
 verneur , qui m'en envoya sur les onze heu-  
 res ; j'étais alors dans la plus forte altération  
 qu'on puisse ressentir ; je bus aussi avec le  
 plus grand plaisir qu'on puisse avoir en buvant :  
 l'apothicaire était toujours auprès de moi ; le  
 médecin lui avait ordonné , à ce qu'il me di-  
 ait , de ne me pas quitter ; il remplissait d'eau  
 de forge & de saule , une grande tasse de por-  
 celaine ; il mettait dedans un bon morceau de  
 neige , & quand il le voyait à demi fondu ,  
 il me la présentait en me disant de boire tant  
 que je voudrais : le plaisir que je prenais à  
 boire était d'autant plus grand , que la liqueur  
 était agréable , & que je buvais par ordon-  
 nance du médecin ; j'étais dans une salle basse  
 assez fraîche , où mon lit était étendu à terre ;  
 on arrosait ma chambre d'heure en heure. Ce-  
 pendant rien ne pouvait tempérer l'ardeur de

Perse,

*Perse.*

ma fièvre, qui s'irritait par tant de remèdes rafraîchissans au lieu de diminuer : l'apothicaire fit ôter mon lit, disant qu'il m'échauffait, & , à la place, fit étendre une fine nate sur laquelle il me fit coucher en chemise sans me faire couvrir : il fit ensuite venir deux hommes pour m'éventer ; mais comme tout cela ne me servait de rien, & que j'étouffais de chaud, mon apothicaire fit apporter deux sceaux d'eau fraîche, & m'ayant fait mettre sur une chaise, où deux hommes me tenaient, il les versa sur moi peu-à-peu ; il prit ensuite une grande bouteille d'eau-rose, & la répandit doucement sur ma tête, mon visage, mes bras & ma poitrine : je bénissais tout bas la médecine persane qui traitait les malades si voluptueusement : le chirurgien français, dont j'ai parlé, qui était au chevet de mon lit, ne put retenir son indignation : *Cet homme-là vous tue, monsieur, me dit-il ; quoi, vous baigner d'eau fraîche dans l'ardeur d'une fièvre maligne, avec une pinte d'émulsion, deux pintes de médecine, & une livre de confection de mithridate dans le corps, avec je ne sais quelle quantité de boissons à la glace ? Croyez, ajouta-t-il, qu'au lieu d'être tantôt sans fièvre, comme il vous l'a promis, vous serez mort : je ne sais ce qui en arrivera, répondis-je, mais il me*

D E

*semble que je  
comme vous  
diminuer le fo  
m'ayant tâté  
sur son déclin  
après-midi, j  
urgien franc  
porté de joie.  
e le regarda  
Esculape ; il r  
eau avec de  
nade sèche,  
de vivre pen  
riz. Je lui d  
e pourrais m  
pondit que de  
iraient : il  
prise d'émulsi  
Le premier  
que c'était p  
n'avais plus b  
partis de La  
un valet de p  
en cas que m  
tes : ma préc  
rac, faible &  
valescent : on  
outre que je*

semble que je ne suis pas à mon dernier jour, comme vous le dites ; en effet , je sentis alors diminuer le feu de mes entrailles. L'apothicaire m'ayant tâté le pouls, me dit : *vo*tre fièvre est sur son déclin ; elle passa si vite , qu'à une heure après-midi , je n'en avais plus du tout ; le chirurgien français en fut interdit , & moi transporté de joie. Le médecin vint me voir le soir ; je le regardai comme un prophète ou comme Esculape ; il m'ordonna un potage de riz cuit à l'eau avec de la canelle & de l'écorce de grenade sèche, pilées ensemble ; il m'ordonna de vivre pendant dix jours de poulets & de riz. Je lui demandai dans combien de tems je pourrais me mettre en chemin ; il me répondit que deux autres jours de repos me suffiraient : il m'ordonna encore une grande prise d'émulsion & une de cordiaux.

Le premier juin, il vint me voir, & me dit que c'était pour la dernière fois, & que je n'avais plus besoin de ses visites. Le 3 juin, je partis de Laar, où je pris un second *chair*, un valet de pied pour me soutenir à cheval, en cas que mes forces ne fussent pas suffisantes : ma précaution fut vaine ; j'arrivai à *Chirac*, faible & défait comme un homme convalescent : on me conseillait de ne pas passer outre que je ne fusse entièrement remis ; mais

---

 Perso.

étant bien informé que les maladies qu'on  
 Perse. contracte à *Bender-Abassi*, sont fort longues &  
 difficiles à déraciner, & qu'on n'en vient à  
 bout que peu-à-peu & dans un bon air, je par-  
 tis pour Ispahan, où j'arrivai le 2 juillet, très-  
 fatigué & très-abattu.

Extrait d'un  
 sieurs prov  
 'medan, a  
 Suze, & a  
 Bactriane.

UN extrait  
 plusieurs pro  
 donner à nos  
 royaume, q  
 dans toute s  
 bien des dang  
 arriva à *Kirm*  
 de Kirman s  
 ville, fondée  
*Chapour*, éta  
 la Caramanie  
 que château  
 ture; de vast  
 de long, ce  
 buaient bea  
 compte enc  
 ville, les ve

## CHAPITRE XVI.

*Extrait d'un voyage de Tavernier dans plusieurs provinces de la Perse. --- Ville d'Hermedan, autrefois Ecbatane. --- Voyage à Suze, & dans la Corasane, anciennement la Bactriane. --- Les Paisis.*

UN extrait des voyages de Tavernier dans plusieurs provinces de la Perse, achevera de donner à nos lecteurs une idée générale de ce royaume, que Chardin ne parcourut point dans toute son étendue. Ce ne fut qu'après bien des dangers & des fatigues que Tavernier arriva à *Kirman-Chah*, capitale de la province de Kirman sur la frontière de la Perse: cette ville, fondée par un nommé *Berham*, fils de *Chapour*, était une des plus considérables de la Caramanie; elle avait autrefois un magnifique château, défendu par l'art & par la nature; de vastes jardins de deux à trois lieues de long, ceints de hautes murailles, contribuaient beaucoup à son embellissement. On compte encore parini les raretés de cette ville, les vestiges d'anciens couvens de moi-

---

 Perse)

nes, dont le nombre était prodigieux autrefois : quant aux édifices publics & particuliers ils sont irréguliers & mal bâtis ; la plupart même sont ruinés ; les courses fréquentes des Turcs & des Arabes, ont causé ces désastres : le pays produit quantité de fruits, de safran & de coton.

Me trouvant, dit Tavernier, dans une province qui m'était inconnue, je voulus en voir au moins les principales villes ; nous résolûmes d'aller à *Hemedan*, une des plus considérables au nord-ouest de *Kirman-Chah* : ce qui piqua sur-tout notre curiosité, c'était le nom d'*Ecbatane* & le titre de capitale de la Perse, qu'elle avait eu autrefois *Hemedan* ; les rois de Perse y faisaient leur séjour pendant l'été, qui est fort doux dans ce pays : elle fut bâtie par *Déjocès* ; il n'y avait pas de plus grande ni de plus belle ville dans la Médie, au milieu de laquelle elle est située.

On reconnaît dans la description qu'Hérodote nous a donnée de cette ville ce mélange de barbarie & de goût qui caractérise les ouvrages de tout peuple dévastateur. La colline qui servait de base aux édifices d'*Ecbatane* était environnée de sept remparts à égale distance, & qui ne dominaient les uns sur les autres que de la hauteur des créneaux ; l'a-

rette du lieu réintéressés, & l'intérêt. Le premier, le plus circonscrit, dans les moindres. C

reintes qu'on cette dernière parce qu'il faut prendre d'affaire. Les artistes la magnificence tant des coupes de la première ; les autres pourpre, de la sixième étage de l'enceinte.

La beauté de choix de pareils de l'Europe, vapeurs méphitiques ne permettraient des édifices côté du goût pas un tableau. Cette mani

terre du lieu favorisait la gradation de ces enceintes, & l'industrie des artistes en avait profité. Le premier des murs, &, par conséquent, le plus spacieux, égalait à-peu-près la circonférence d'Athènes; qu'on évaluait à trois lieues, dans le tems des Alcibiades & des Démosthènes. C'est dans la plus étroite des enceintes qu'on avait construit le palais des rois: cette dernière forteresse paraissait impréable, parce qu'il fallait faire sept sièges pour la prendre d'affaut.

Les artistes de la Médie avaient cru relever la magnificence de ces remparts, en imprimant des couleurs vives sur leurs crénaux; ceux de la première enceinte étaient peints de blanc; les autres successivement de noir, de pourpre, de bleu, de rouge; les crénaux de la sixième étaient argentés, & on avait doré ceux de l'enceinte du palais des rois.

La beauté du ciel de la Médie favorisait le choix de pareils ornemens; dans nos capitales de l'Europe, les pluies, les brouillards, les vapeurs méphitiques qui s'élèvent sans cesse, ne permettraient pas qu'on peignît ainsi les murs des édifices, & ils n'y perdent rien du côté du goût; car enfin, une muraille n'est pas un tableau.

Cette manière de colorer les remparts des

Perse.

viles & de multiplier leurs enceintes, s'est conservée encore de nos jours dans l'Inde à la Chine : tous les peuples sont imitateurs & il est probable qu'elle s'y conservera jusqu'à ce que l'art de peindre, & celui de fortifier les places, y ait fait quelques progrès jusqu'à ce que ces vastes contrées où rien ne décele le génie, aient produit des Raphaël & des Vauban.

Hemedan peut encore passer pour une grande ville ; elle est peuplée & bien fortifiée ; les juifs y sont en grand nombre, & il en vient en pèlerinage de tous les pays voisins, pour visiter les tombeaux d'Esther & de Mardochée qu'on dit avoir été enterrés à Ecbatame. Nous allâmes voir ces monumens célèbres, dans une espèce de chapelle, au milieu de la synagogue ; ils sont construits de briques, revêtus de bois peint en noir ; nous vîmes autour plusieurs israélites qui paraissaient pénétrés de la plus tendre dévotion ; ils parlent de ces illustres morts avec cette joie & cette reconnaissance toujours vives, que les grands bienfaits ont coutume d'imprimer dans les cœurs.

Depuis que Nadir-Chah, connu sous le nom de *Tamas-Kouli-Kan*, occupe le trône de Perse, qu'il a usurpé sur *Chah Tamas* dernier roi de la race Sasérienne, il n'a cessé d'être

D  
être en gu  
tés ; tantôt  
Arabes. Ce  
campagne,  
mais sous de  
il a fait de H  
il campe à u  
avait fait fi  
de la magn  
profitâmes  
contient env  
cent mille se  
de vivandier  
quartiers trè  
y observe u  
tient le mar  
il a la forme  
les côtés son  
fortes de pro  
est fixé ; & i  
malversation  
impérial, qu  
hauteur & à  
nistres & les  
tes devant c  
che : elles s  
différentes  
doublés de

Tome .

être en guerre, tantôt avec ses sujets révol-  
 tés, tantôt avec les Indiens, les Turcs & les  
 Arabes. Ce prince belliqueux est toujours en  
 campagne, il ne loge point dans les villes,  
 mais sous des tentes, au milieu de ses soldats;  
 il a fait de Hemedan son principal atenal, &  
 il campe à une lieue de cette ville: on nous  
 avait fait si souvent l'éloge des richesses &  
 de la magnificence de ce camp, que nous  
 profitâmes du voisinage pour l'aller voir. Il  
 contient environ deux cent mille hommes,  
 cent mille femmes, & un nombre prodigieux  
 de vivandiers & de valets. Il est disposé par  
 quartiers très-régulièrement distribués, & on  
 y observe une police exacte. L'endroit où se  
 tient le marché public, est grand & spacieux;  
 il a la forme d'une longue & large rue, dont  
 les côtés sont bordés de tentes pleines de toutes  
 sortes de provisions. Le prix de chaque denrée  
 est fixé; & il n'y a pas à craindre la moindre  
 malversation. Nous allâmes de-là au quartier  
 impérial, que nous reconnûmes de loin à la  
 hauteur & à la beauté des pavillons. Les mi-  
 nistres & les principaux officiers ont leurs ten-  
 tes devant celles du *chah*, à droite & à gau-  
 che: elles sont faites de toiles de coton de  
 différentes couleurs; le haut & les côtés sont  
 doublés de soie ou de laine, & ornés de pein-

tures brillantes. De grandes nattes, étendues à terre, défendent ces lieux de l'humidité, & les rendent aussi sains que les appartemens des maisons. Le pavillon, dans lequel l'empereur donne audience, est soutenu sur trois perches dont l'extrémité est ornée de boules dorées. La couverture est de toile très-fine, de couleur de brique, & tapissée en dedans du plus beau satin. Ce pavillon communique à plusieurs autres, qui servent à différens usages. Les plus reculés sont ceux où habitent les femmes du *chah*; elles sont environ soixante, avec autant d'eunuques; &, quand l'armée est en marche, elles suivent, à quelque distance, montées sur des chevaux blancs. Les grands seigneurs & tous les officiers ont aussi leurs femmes, qui logent dans des tentes séparées, & environnées de grandes toiles, en forme de palissades. Pendant le tems que nous demeurâmes au camp, car il y a des caravanserails pour les voyageurs, comme à la ville, nous vîmes une fois le roi qui faisait la ronde dans les différens quartiers: il était monté sur un cheval orné des plus belles pierreries. Je n'ai jamais rien vu de si riche ni de si précieux. On dit qu'il a quatre harnois complets, dont les garnitures ne diffèrent que par la qualité des pierreries. Le premier est d'émeraudes, le second

D  
de rubis, le  
& de diamans  
elle jetait un  
étaient tout  
timable. Le  
cette magn  
enrichis d'é  
tout couver  
immenses d  
s'emparant d  
*hummed-char*  
primes le c  
quittâmes bi

On trouve  
n'ont pas me  
circonférenc  
quelques lie  
considérable  
de neige: e  
tribue l'eau  
il en sort de  
tagne de *Bis*  
à cela de par  
prête à tom  
nommé *Fer*  
tems, la cou  
passage: on  
dans cette co

de rubis, le troisième & le quatrième de perles & de diamans. Je vis la garniture d'émeraudes: elle jetait un éclat éblouissant; & les pierres étaient toutes d'une grosseur & d'un prix inestimable. Les habits du *chah* répondaient à cette magnificence: ils étaient pareillement enrichis d'émeraudes; & son turban en était tout couvert. Il venait d'acquiescer des richesses immenses dans son expédition des Indes, en s'emparant de la capitale & des trésors de *Mus-hammed-chah*, empereur du Mogol. Nous reprîmes le chemin de Hemedan, que nous quittâmes bientôt après.

On trouve dans ce pays des montagnes qui n'ont pas moins de vingt à trente lieues de circonférence: celle qu'on appelle l'*Elvend*, à quelques lieues de Hemedan, est une des plus considérables; son sommet est toujours couvert de neige: elle est comme le réservoir qui distribue l'eau aux campagnes d'alentour, tant il en sort de ruisseaux & de sources. La montagne de *Bisforun*, à trois journées de l'*Elvend*, a cela de particulier qu'elle semble, d'un côté, prête à tomber dans la plaine. On dit qu'un nommé *Ferha*, l'homme le plus fort de son tems, la coupa en cet endroit pour se faire un passage: on voit encore la trace du ciseau; & dans cette coupure on distingue douze figures

1746.

d'hommes, taillées en bas-reliefs dans le rocher. Les Persans des villages voisins nous virent beaucoup plusieurs autres figures taillées pareillement dans le roc, à l'extrémité occidentale de la montagne: ce monument me parut de la dernière antiquité; il consiste en deux niches, dont l'une peut avoir vingt, l'autre dix pieds de haut; sur la plus grande, entre deux colonnes cannelées, d'ordre corinthien, est la figure d'un homme à cheval, qui porte sur son épaule une lance monstrueuse: plus bas, sont deux anges qui tiennent chacun un cercle à la main. Le fond de la niche est orné de trois grandes figures que les Persans disent être celles de deux de leurs rois, & d'une reine célèbre dans leur histoire. Il y a aussi, dans la petite niche, deux figures en bas-reliefs, comme celles de la grande; on voit au bas plusieurs caractères d'une langue dont il ne reste plus de vestige.

Nous allâmes en deux jours à *Tarimara*, petite ville défendue par une bonne forteresse: on nous fit voir une pyramide qui fut élevée en l'honneur d'un ancien sultan; elle a cent vingt coudées de hauteur, & cent de diamètre. Le pays abonde en fruits & en olives, qui sont les plus estimées de la province de *Tarimara*. Nous arrivâmes le jour suivant à *Siroug-*

*Abad*, & de fut bâtie, s patriarche l tagne, & n' antiquité. Je sent pas plus tout ailleurs sez, selon n d'avoir pour est d'ailleurs que les Mah remportèrent année de l' coup de ce victoire des *Kounfar*, après, est u située dans sieurs ruisse finité de jarc promenades & fertiles; estimée, do teaux; en la fleur de far. Le désir d pas encore v provinces de

*Abad*, & de-là à *Nohavend*: cette dernière ville fut bâtie, suivant le dire des Persans, par le patriarche Noé; elle est située sur une montagne, & n'a aucun monument qui atteste son antiquité. Je fus surpris que les vignes ne fussent pas plus communes en ce canton, que partout ailleurs; il y en a cependant, mais pas assez, selon moi, pour une ville qui se glorifie d'avoir pour fondateur ce patriarche: cette ville est d'ailleurs fameuse par une victoire signalée, que les Mahométans, commandés par *Omar*, remportèrent sur les Persans, la vingt-unième année de l'hégire. Les Arabes parlent beaucoup de cette journée, & ils l'appellent la victoire des victoires.

*Kounsar*, où nous arrivâmes quelques jours après, est une petite ville fort jolie; elle est située dans une belle plaine, arrosée de plusieurs ruisseaux qui servent à fertiliser une infinité de jardins. L'air de ce pays est pur, les promenades charmantes, les campagnes riches & fertiles; il y croît une sorte de manne fort estimée, dont les Persans font de petits gâteaux, en la mêlant avec des pistaches & de la fleur de farine.

Le désir de voir des pays que nous n'avions pas encore vus, nous engagèrent à visiter les provinces de *Chusistan*, de *Ghilan*, de *Ma-*

Perse.

*Zanderan* & de la *Corasane*. Nous allâmes d'a-  
bord à *Suze*, qui était autrefois la capitale de  
toute la Perse. Le nom de *Suze*, qui signifie  
*lys*, lui fut donné, parce que la plaine où  
elle est située, produit une grande quantité de  
lys. On dit que *Titon*, celui-là même que la  
fable fait époux de l'Aurore, fut le fondateur  
de cette ville. *Cyrus*, après avoir subjugué les  
Mèdes, en fit le siège de son empire: il y  
avait, dit-on, un superbe palais, soutenu sur  
des colonnes d'or, & enrichi de pierres pré-  
cieuses d'une valeur inestimable. Les murs de  
*Suze* étaient de briques & de bitume, comme  
ceux de *Babylone*. Depuis *Cyrus*, les rois de  
Perse y venaient passer l'hiver, qui est fort  
doux dans cette contrée. Je sais, par moi-même,  
que l'été y est insupportable, & que les serpens  
y sont très-dangereux: c'est dans cette ville,  
sur le rivage du fleuve *Eulie* que le prophète  
*Daniel* eut la vision du béliet à deux cornes,  
& du bouc qui n'en avait qu'une. Le tombeau  
de cet homme de Dieu s'y voyait encore, il y  
a plusieurs années; mais, on l'a transporté sur  
le bord du fleuve, & les eaux le couvrent au-  
jourd'hui entièrement. *Darius*, fils d'*Histaspes*,  
que l'écriture appelle *Assuérus*, donna à *Suze*  
ce fameux édit contre les Juifs, à la sollicita-  
tion du perfide *Aman*; mais *Esther* fut, par

D  
ses charme  
& ses pleur  
*Suze* n'est p  
& dans pe  
grandes vil  
bres.

*Chuzter*,  
*tan*, n'est p  
cru fausse  
bâtie sur un  
dérable, qu  
les dernière  
merce de s  
vimes plusie  
qui fait mor  
une des plu  
néral, la pro  
turages & e

Nous par  
*Ghilan*, qu  
pour la fer  
ville: elle e  
lieues de la  
environnée  
mal-sain & l  
lades; ils se  
part: nous  
long séjour.

ses charmes, fléchir le cœur du monarque, & ses pleurs sauvèrent la vie à toute sa nation. Suze n'est plus qu'une méchante ville ruinée; & dans peu ce ne sera, comme tant d'autres grandes villes, qu'un triste amas de décombrés.

Perse.

*Chuzter*, aujourd'hui la capitale du *Chufistan*, n'est pas la même que Suze, comme l'ont cru faussement quelques voyageurs; elle est bâtie sur une élévation: cette ville est considérable, quoiqu'elle ait beaucoup souffert dans les dernières guerres. Il s'y fait un grand commerce de soie & de draps d'or, dont nous vîmes plusieurs riches manufactures. La digue, qui fait monter la rivière jusqu'à *Chaster*, est une des plus belles qu'on puisse voir. En général, la province de *Chufistan* abonde en pâturages & en fruits excellens.

Nous parcourûmes ensuite la province de *Ghilan*, qui ne le cède point à cette dernière pour la fertilité; *Rhesd* en est la principale ville: elle est agréablement située à quelques lieues de la mer Caspienne, dans une plaine environnée de hautes montagnes. L'air y est mal-sain & les habitans presque toujours malades; ils sont maigres & pâles, pour la plupart: nous n'eûmes garde d'y faire un plus long séjour.

Perse.

En côtoyant le rivage de la mer, nous nous trouvâmes dans le *Mazenderan* ou *Taberistan*, province très-agréable & très-fertile : on l'appelle communément *le jardin de la Perse* ; elle est bornée au sud par la *Corasane*, & au nord par la mer Caspienne ; elle est remplie de montagnes inaccessibles & inhabitables ; mais, en récompense, ses vallées & ses campagnes sont délicieuses ; elles produisent du coton, du sucre & toutes sortes de bons fruits. *Djurdjan*, sa capitale, est grande & fort peuplée ; nous y vîmes plusieurs pans d'une muraille qui avait cinq lieues de long, & deux meules que les habitans conservent précieusement ; elles ont chacune près de soixante coudées de circonférence. Pendant notre séjour dans cette ville, on fit la célébration d'une triple fête, presque toute entière à l'honneur de Mahomet : la première s'appelle *cheb maraie*, c'est-à-dire, la nuit de l'ascension ; elle se célèbre pendant la nuit, par des prières & par la lecture de l'alcoran. Les sectateurs du faux prophète disent que, le troisième jour après sa mort, l'ange Gabriel lui amena, de nuit, à son sépulcre, un cheval ailé, nommé *Borac*, sur lequel il le fit monter, & l'enleva au ciel. Le second objet de la fête, est le jour auquel l'ange Gabriel apporta, dit-on, à Mahomet

ordre de con  
l'esprit de  
solemnité e  
mour d'Abra  
atriarche av  
*Djurdjan*, e  
ssez jolie, au  
it que cam  
ans cette vil  
écouvre tou  
on de plaisir  
*Iran*. On vo  
magnifique d  
promenades  
une grosseu  
aires.

*Ashées*, c  
roisine de la  
un superbe  
ont un soleil  
entrée ; les a  
d'orangers ; l  
fruitiers les p  
seurs ruisseau  
de grands ba  
la fertilité &  
d'une magni

ordre de commencer sa mission, & le revêtit de l'esprit de prophétie. La troisième partie de la solennité est pour honorer, je ne fais, quel autre que tout d'Abraham à la Mecque, où ce saint patriarche avait fixé sa demeure.

*Djurdjan*, est à trente lieues d'*Amol*, ville assez jolie, au pied du mont *Taurus*, où l'on dit que campa l'armée d'Alexandre. Il y a dans cette ville un fort beau palais, d'où l'on découvre toute la campagne; c'est la maison de plaisance des gouverneurs de *Maxen-iran*. On voit encore sur la rivière un pont magnifique de douze arches. Les jardins & les promenades d'*Amol* sont plantés de cyprès d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaires.

*Ashées*, dans la même province, est plus voisine de la mer: le *chah* y a fait construire un superbe palais. Les armes de Perse, qui sont un soleil levant, embellissent la principale entrée; les avenues sont plantées de pins & d'orangers; les jardins sont remplis d'arbres fruitiers les plus beaux & les plus rares; plusieurs ruisseaux d'eau vive, qui aboutissent à de grands bassins de marbre, portent par-tout la fertilité & la fraîcheur. Les bâtimens sont d'une magnificence vraiment royale. Je fus

**Prose.**

frappé sur-tout de la salle du divan; elle est belle & spacieuse; les murs & le plafond sont peints en azur, & ornés de fleurs d'or. Nous séjournâmes quelque tems dans cette ville où nous eûmes plusieurs fois le plaisir des spectacles, pour lesquels les Persans ont en général un goût décidé: il n'est pas de gouverneur un peu considérable qui n'ait ses luteurs, ses musiciens, ses danseuses: les premiers sont encore ce qu'ils étaient chez les Grecs, à l'exception qu'ils ne s'exercent qu'à la lutte. Les musiciens & les danseuses occupent les théâtres; tout s'y chante comme dans nos opéras & ce qui rend l'analogie encore plus marquée, la danse y est réunie au chant; mais c'est là tout: un Français chercherait vainement une Armide sur la scène orientale. Ces sortes de drames ne consistent que dans des peintures lascives de l'amour & de ses plaisirs les plus immodérés; les actrices, pour l'ordinaire se surpassent dans ces sortes de descriptions: leur danse n'est, ni moins expressive, ni moins indécente; elles y joignent une légèreté extraordinaire, une volubilité, une variété dans leurs mouvemens qui étonnent. La danse n'est pratiquée que par elles, dans toute la Perse on y regarde cet exercice comme infâme; ce qui y contribue, est sans doute le dérèglement

des danseuses  
affichées p

Nous quitte

Maxendera

Cette province

André-le-G

quatre princ

re de capit

erat, Merou

ord qu'un b

ombeau de l

titra un tel

venue depu

ronnée d'un

ois cents to

sil l'une de

ombeau du fa

la dévotion, &

rouve, dans

marbre; & l'

quantité de

de porphyre

suspendues au

des de la plu

oublier que

mosquée, jou

ched est près

elle est dansesufes; toutes font femmes publiques, & font affichées pour telles.

Perse.

Nous quittâmes *Afihes*, & bientôt après *Mazenderan*, pour entrer dans la Corasane. Cette province, autrefois la *Bactriane*, qu'*Alexandre-le-Grand* eut tant de peine à réduire, se divise en quatre principales villes, qui se disputent le titre de capitale; on les appelle *Mesched*, *Merat*, *Merou* & *Balk*: la première n'était d'abord qu'un bourg peu considérable; mais le tombeau de l'iman *Riza*, de la famille d'*Ali*, attire un tel concours de peuple, qu'elle est devenue depuis une grande ville. Elle est environnée d'une forte muraille, défendue par trois cents tours, éloignées d'une portée de fusil l'une de l'autre. La mosquée où est le tombeau du saint, atteste, par sa magnificence, la dévotion & la libéralité des Persans. On trouve, dans les cours, de grands bassins de marbre; & l'intérieur de l'édifice est orné de quantité de colonnes de jaspe, de marbre, de porphyre; des lampes d'or & d'argent sont suspendues aux voûtes, & les murs sont tapissés de la plus riche mosaïque. Il ne faut pas oublier que les prêtres qui desservent cette mosquée, jouissent d'un immense revenu. *Mesched* est près de *Nichapour*, d'où viennent les



province, nous manquâmes être engloutis sous  
 les sables que le vent élève dans cette contrée:  
 nous fûmes précipités plusieurs fois en bas de  
 nos chevaux, & nous restâmes souvent aveu-  
 lés & couverts de poussière. Le pis était que  
 nous ne savions quelle route tenir, parce que  
 le vent couvrait en quelques endroits tout le  
 chemin de sable, & nous ne trouvions alors  
 aucun vestige qui pût nous guider. Nous fûmes  
 obligés de prendre avec nous deux hommes de  
 la province pour nous conduire; ils nous firent  
 marcher la nuit, & je remarquai qu'ils con-  
 naissaient les étoiles, comme font les pilotes en  
 pleine mer. La ville de *Mérou* est située au  
 milieu de ces sables d'où l'on tire quantité de  
 sel: elle fut fondée, dit-on, par une fille du  
 roi *Artaxerxes-Languemair*: quoique le pays  
 soit naturellement aride, cependant, comme  
 il est arrosé par trois rivières, il produit abon-  
 damment des grains & sur-tout du froment d'une  
 grosseur extraordinaire. L'air de *Mérou* est pur  
 & salutaire; les maladies y sont rares: je n'ai  
 garde d'oublier que c'est à *Mérou* que je vis  
 célébrer une fête plus curieuse par la fable qui  
 y a donné lieu, que par les cérémonies: on  
 la nomme *Checel-Camer*, qui signifie, *coupure*  
*de la lune*. Mahomet, disent les Persans, vou-  
 lant autoriser sa religion par quelque miracle

Perse.

signalé, après l'avoir établie par la force d'armes, convoqua trente des principaux ceux qui refusaient de le reconnaître pour prophète : il attendit qu'il y eut pleine lune, ce jour-là il les mena dans la campagne, il leur dit de regarder le ciel; alors levant sa main, il fit un mouvement de ses doigts, par lequel il coupa la lune en deux pièces; l'une des deux descendit doucement à terre, & Mahomet l'ayant prise, la fit passer par la manche de son bras gauche, après quoi elle remonta à sa sphère, où elle se rejoignit à l'autre moitié. C'est-là un des plus fameux miracles de la religion mahométane; il paraît grand & si merveilleux aux yeux des Persans qu'ils en font une fête solennelle.

De toutes les villes qui prennent le titre de capitale de la *Corasane*, Balk me paraît la mieux fondée; avant qu'on transportât le siège de l'empire dans la province de Fars, elle étoit la capitale de toute la Perse : il reste encore des vestiges de son ancienne splendeur. Cette ville est grande & remplie de beaux édifices; ses murailles sont solidement construites & flanquées de fortes tours. La plaine où elle est bâtie est des plus agréables & des plus belles; on y recueille quantité de bled, de fruits, & de légumes. Le fleuve *Oxus*, le plus grand

us ceux qui  
 re campag  
 marquez l'  
 euples les gr  
 é à *Balk* le  
 ccagea cette  
 ui la pilla; r  
 core plus co  
 rreur. Voic  
 : Gengiskan  
 ut que la vil  
 le de tant d  
 e la force de  
 pituler; mai  
 à laque  
 gés firent pl  
 i tuèrent be  
 n'une nuit où  
 uille, ils for  
 trèrent jusq  
 ince, outré c  
 t entrepris  
 avaient osé fa  
 sanglant aff  
 tandis que  
 ns la ville,  
 usieurs Tart  
 in dans l'int

force de ceux qui arrosent la Bactriane, coule dans  
 cette campagne qu'il fertilise de ses eaux.  
 remarquez l'impression que laissèrent sur les  
 peuples les grandes calamités: on n'a pas ou-  
 blié à *Balk* le nom d'Alexandre-le-Grand, qui  
 occagea cette ville; on se souvient de Timur  
 qui la pilla; mais le nom de Gengiskan y est  
 encore plus connu; on ne le prononce qu'avec  
 horreur. Voici ce qu'on nous raconta à ce su-  
 jet: Gengiskan ayant mis le siège devant *Balk*,  
 fut que la ville se rendrait bientôt, à l'exem-  
 ple de tant d'autres, que la terreur, plutôt  
 que la force de ses armes, avait contraintes de  
 capituler; mais il trouva une résistance opi-  
 nâtre à laquelle il ne s'attendait pas: les af-  
 fligés firent plusieurs sorties, dans lesquelles ils  
 tuèrent beaucoup de monde; jusques-là,  
 qu'une nuit où le camp des ennemis était tran-  
 quille, ils forcèrent les retranchemens & pé-  
 ntrèrent jusqu'aux tentes de Gengiskan. Ce  
 prince, outré de dépit qu'une poignée de gens  
 ait entrepris ce que des peuples nombreux  
 n'avaient osé faire, jura qu'il se vengerait d'un  
 sanglant affront. Il donna plusieurs assauts,  
 tandis que tout ce qu'il y avait de soldats  
 dans la ville, se défendait courageusement,  
 plusieurs Tartares pénétrèrent par un souter-  
 rain dans l'intérieur des murailles, près d'une

Dardak

porte principale qu'ils ouvrirent & livrèrent aux assiégeans. Gengiskan, maître de la ville ordonna à tous les habitans de se rendre dans la campagne, où il les fit massacrer. On ajouta que ce prince barbare ne cessa lui-même d'aller, que lorsque les forces lui manquèrent. Ceux de Balk ne sont pas moins jaloux de l'antiquité de leur ville, que du courage de ses habitans; ils disent qu'elle fut fondée par Balthus, & que ce héros, à son retour des Indes, y célébra des jeux & des fêtes.

Le grand Zoroastre y donna des lois. Il mourut à Balk, à l'âge de soixante-dix-sept ans; & on compte, dit-on, sur la fin de sa vie, quatre-vingt mille sages dans l'Asie, qui avaient embrassé sa doctrine. Ce sage fameux est regardé comme le fondateur & le patriarche des magiciens. Il est le premier philosophe connu des Grecs, qui éclaira le monde sur l'origine des êtres & sur les élémens de l'astronomie.

Son système théologique était d'une simplicité sublime. L'Être-Suprême existait avant le tems, vivifiait les mondes par sa providence, & devait survivre à leurs catastrophes. Le feu solaire, comme l'élément le plus dégagé de toute manière hétérogène, était à leurs yeux le symbole le plus parfait de la divinité. C'est dans ces dogmes qu'on trouve les pre-

mière

D

mières notions d'une autre c'est-là qu'on voit le roastre, dans lequel on feint que l'Être-Suprême peines réservées à plusieurs rois, & un pied. Il lui répond: de bonté en bonté, un dromadaire & qui, vous attendre; il a mis son corps est ici. pièce de philosophie reculée, quelquefois Zoroastre parla de Dieu. Alors le cœur du globe qu'il émettait le philosophe.

La morale de celle de la nation aujourd'hui de l'Asie, c'est

Tome 2

mières notions de l'immortalité de l'ame, & d'une autre vie heureuse ou malheureuse; c'est-là qu'on voit expressément un enfer. Zoroastre, dans les écrits conservés par le Sadder, seint que Dieu lui fit voir cet enfer, & les peines réservées aux méchans: il y avait plusieurs rois, un, entr'autres, auquel il manquait un pied. Il en demanda à Dieu la raison. Dieu lui répond: *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en sa vie. Il vit, en allant à la chasse, un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, & qui, voulant y manger, ne pouvait y atteindre; il approcha l'auge d'un coup de pied: j'ai mis son pied dans le ciel; tout le reste du corps est ici.* Ce trait peu connu fait voir, d'espèce de philosophie qui régnait dans ces tems reculés, philosophie toujours allégorique, & quelquefois très-profonde.

Zoroastre ne fit point de prodiges, mais il parla de Dieu avec la raison la plus éclairée. Alors le cœur de l'homme, sur quelque point du globe qu'il se trouve, répond par un doux étreffissement à la voix du législateur philosophe.

La morale du fondateur de cette religion fut celle de la nature; & si les parfis sont encore aujourd'hui les hommes les plus respectables de l'Asie, c'est qu'ils ont conservé cette mo-

**Perse.** rale sublime , malgré les révolutions de l'Indoustan , les conquêtes des Européens , & les crimes de leurs rois.

Cette religion , simple & dégagée de tous les dogmes hétérogènes que dans la suite les mages y ont ajoutés , fut celle de la Perse durant les règnes de plusieurs monarches. Les citoyens qui n'eurent pas , comme les prêtres , un grand intérêt à l'altérer , se la transmirent de siècle en siècle presque dans toute son intégrité , & on croit que les parsis en sont aujourd'hui les dépositaires. Ces parsis sont , avec les Pensylvains , les hommes les plus pacifiques du globe : leurs ennemis même rendent justice à la pureté de leur morale ; ils entretiennent le feu sacré , symbole de la divinité , mais ils ne l'adorent pas. Amis de la liberté , mais ennemis des dissensions civiles , par-tout où ils sont tolérés , ils obéissent aux lois , simples , mais décens dans leurs habillemens , on ne voit parmi eux ni l'indigence qui fait gémir l'humanité , ni le luxe qui l'écrase. Ils ont les mœurs de la nature au milieu des peuples qui la font oublier.

Les dogmes des parsis peuvent s'allier avec tous les gouvernemens : ils regardent comme des actes de vertu de planter un arbre , d'engendrier un homme ; aussi l'agriculture est en

honneur  
célibat. C  
racinée da  
de célibat  
de leurs e  
ils donner  
toyennes p

Ces pa  
remfycofe  
qui sont u  
des faibles  
extermina  
maux dest  
hommes c  
privés uti

Un hom  
dieu pour  
d'un conq  
monstres  
leurs ancê  
héros de  
tolérante c  
pardonner  
n'aurait pa

Ils habi  
vers le go  
les provin  
placé des

honneur parmi eux, & ils ont en horreur le célibat. Cette aversion est si profondément enracinée dans leur esprit; qu'ils regardent le titre de célibataire comme un opprobre; & si un de leurs enfans meurt sans avoir été marié, ils donnent de l'argent à une de leurs concitoyennes pour lui faire épouser le cadavre.

Parce.

Ces parsis ont épuré le dogme de la métempsychose: ils ne tuent jamais les animaux qui sont utiles à l'homme; mais s'ils ont eu des faiblesses, ils s'engagent à les réparer, en exterminant les insectes malfaisans & les animaux destructeurs. Ils sont presque les seuls hommes qui rendent la satisfaction des crimes privés utile au genre humain.

Un homme de bien, obscur, est un demi-dieu pour les parsis. Il n'en est pas de même d'un conquérant; ils regardent comme des monstres Alexandre & Mahomet. Au reste, leurs ancêtres ont tant souffert des victoires du héros de la Macédoine, & de la religion intolérante des musulmans, qu'on pourrait leur pardonner d'être sensibles, quand même on n'aurait pas à les louer d'être justes.

Ils habitent dans la Caramanie déserte & vers le golfe persique, mais principalement les provinces de *Tezd* & de *Kirman*. On en a placé des colonies dans les villes de la Par-

Perse.

thide, & sur-tout à *Ispahan* ; aux Indes, ils sont répandus sur les bords du fleuve Indus, & dans la province de Guzurate. Il y en a une colonie à Surate, ville que le commerce a rendue fort fameuse, parmi les Européens. Ce qui est cause qu'ils sont ainsi dispersés, c'est lorsque les Arabes envahirent la Perse : ceux qui ne voulurent pas vivre sous leur oppression, furent obligés de se retirer vers les parties désertes de l'empire qui confinent au fleuve *Indus*, & qui en sont les bornes de ce côté là. Ils s'y maintinrent plus d'un siècle; mais, comme ils y furent attaqués depuis, ils passèrent au-delà de ce fleuve chez les Indiens, qui les reçurent. Il n'en reste pas quatre-vingt mille dans ces contrées; & ils seraient tout-à-fait détruits, il y a long-tems, si leur misère & leur simplicité n'empêchaient qu'on ne songeât à eux.

Ces Perses idolâtres ne sont pas si bien faits ni si blancs que les Perses mahométans. Les hommes sont robustes & d'assez belle taille : les femmes ont le teint olivâtre; ce qui provient plutôt de leur pauvreté que de la nature; car il y en a qui ont les traits fort beaux. Les hommes portent les cheveux & la barbe longue, la veste courte & étroite. Ils s'habillent de toile ou d'étoffe de laine & de poil

de chèvre  
tues. Je r  
vaïse gra  
Je n'ai  
qui vécû  
quât aux  
profession  
gardent n  
plus heur  
comme la  
croient q  
occupation  
& les Dieu  
le plus de  
née en arti  
portent na  
leurs prêtr  
rueuse des  
& ensuite  
friche, &  
J'ai fait  
bonnes ge  
rilité de la  
dance de l'  
qu'un si é  
mièrement  
la Perse ét  
qués; au li

de chèvre. Les femmes sont grossièrement vêtues. Je n'en ai point vu qui eussent si mauvaise grace.

Je n'ai pas vu un seul homme parmi eux qui vécût sans rien faire, ni aucun qui s'appliquât aux arts libéraux & au commerce. Leur profession favorite est l'agriculture: ils la regardent non-seulement comme la profession la plus heureuse & la plus innocente, mais aussi comme la plus méritoire & la plus noble. Ils croient que c'est la première de toutes les occupations, celle pour qui le *Dieu souverain* & les *Dieux inférieurs*, comme ils parlent, ont le plus de complaisance. Cette opinion, tournée en article de foi parmi eux, fait qu'ils se portent naturellement au travail de la terre; leurs prêtres leur enseignent que la plus vertueuse des actions est d'engendrer des enfans, & ensuite de cultiver un champ qui serait en friche, & de planter un arbre.

J'ai fait cent fois réflexion sur ce que ces bonnes gens me disaient en comparant la stérilité de la Perse moderne avec l'état d'abondance de l'ancienne; & il m'est venu en pensée qu'un si étrange changement provenait premièrement de ce que les anciens habitans de la Perse étaient robustes, laborieux & appliqués; au lieu que les nouveaux habitans sont

Perte.

fainéans, voluptueux & spéculatifs ; secondement, de ce que ces premiers se faisaient une religion de l'agriculture, & qu'ils croyaient que c'était servir Dieu que de labourer ; au lieu que les derniers ont des principes qui les portent au mépris du travail ; car ils disent que la vie étant si courte, si incertaine, & si changeante, il faut s'y comporter comme dans un pays de conquête, ou dans un quartier d'hiver ; c'est-à-dire qu'il en faut tirer ce qu'on peut, sans se soucier de ce qu'elle pourrait devenir.

Ces anciens Perses ont les mœurs douces & simples, vivent fort tranquillement sous la conduite de leurs anciens, qui sont leurs magistrats, & dont l'autorité est confirmée par le gouvernement. A l'exception du bœuf & de la vache, ils mangent de toute sorte de viande. Ils ne se mêlent guère avec les autres peuples, sur-tout avec les mahométans, & ne peuvent épouser d'autres femmes que celles de leur religion.

Je n'ai vu que des gens fort ignorans parmi eux ; toute l'étudition de leurs prêtres se réduit à un peu d'astrologie. Il ne faut pas s'en étonner, parce qu'ils vivent depuis plus de mille ans sous l'oppression & dans la pauvreté. J'ai eu plus de trois mois en mon pouvoir le

D  
grand livre  
leur religio  
passait pou  
han, vena  
passage ; m  
& il me di  
je m'en dé  
cents franc  
compter ce

Tout le  
adorent le  
de les enga  
feu, disent  
Dieu. Voil  
ils se jéten  
de la lumie  
discours va  
rien, & où  
sent tous u  
dans des h  
premier ro  
mille sept  
de voir ce  
rémonies d  
que tout c  
qui brûle t  
je n'ai jama  
surer qu'il

grand livre qui contient, à ce qu'ils disent, leur religion & leur histoire. Un guèbre, qui passait pour le plus savant d'entr'eux à Isphan, venait tous les jours m'en lire quelque passage; mais il était si long à me l'expliquer, & il me disait des choses si peu curieuses, que je m'en débarrassai. Il me demandait quinze cents francs pour le prix du livre seul, sans compter ce qu'il prétendait pour l'explication.

Parce.

Tout le monde croit généralement qu'ils adorent le feu; cependant il est fort difficile de les engager à s'expliquer bien là-dessus. Le feu, disent-ils, est la lumière; la lumière, c'est Dieu. Voilà ce qu'ils disent nettement; mais ils se jètent ensuite sur les louanges du feu, de la lumière, & de Dieu, & s'épuisent en discours vagues & confus, où l'on n'entend rien, & où ils se perdent eux-mêmes. Ils disent tous unanimement qu'ils gardent le feu dans des lieux consacrés, depuis le tems du premier roi de Perse, mort il y a plus de trois mille sept cents ans. Mais il n'y a pas moyen de voir ce lieu sacré, ni leur autel, ni les cérémonies de leur culte; ce qui me fait croire que tout ce qu'ils disent de cet ancien feu, qui brûle toujours, est une pure illusion; car je n'ai jamais vu d'homme qui ait osé m'affirmer qu'il l'eût vu.

**Perse.**

Quant au feu commun & ordinaire, le culte que les guèbres lui rendent, consiste, disent-ils, à l'entretenir avec une matière qui ne fasse point de fumée, ni de puanteur; à n'y jeter rien de sale; à ne le laisser jamais s'éteindre; à ne pas l'allumer avec la bouche. Ce culte, ajoutent-ils, consiste encore à ne toucher jamais de feu où l'on a jeté des os ou de la bouze. Ils font communément leurs prières en présence du feu. Leur principal temple est auprès de *Tezd*, sur une montagne qui en est à dix-huit lieues. Leur grand pontife y demeure toujours, & sans en sortir.

Ce pontife a avec lui plusieurs prêtres & plusieurs étudiants, qui composent une espèce de séminaire. Ces prêtres font proprement ce que les vestales faisaient à Rome: ils entretiennent le feu sacré, si tant est qu'il y en ait, & ils empêchent qu'il ne s'éteigne. Ce feu, si on les veut croire, brûle depuis environ quatre mille ans, ayant été allumé sur cette montagne d'une manière miraculeuse par leur prophète Zoroastre.

Ils se tournent vers le soleil quand ils prient, & prétendent que toute oraison qui n'est pas faite, les yeux tournés vers cet astre, est une idolâtrie. Ils ne font point de prière la nuit; ils en doivent faire cinq durant le jour, &

entre les de  
comme le jo  
remplir les  
pourrait bie  
prières & se  
& des fêtes  
est celle du  
jours.

Une de le  
que leur reli  
deviendra s  
& que l'em  
tiennent, e  
pérance.

Zoroastre  
grand docteur  
images, & v  
luge, suivant  
roastre est le  
diquement l  
Les guèbres  
font un hon  
ges étaient  
en Perse & d  
les pontifes  
toute la nol  
paremment  
de profession

entre les deux soleils. Ils regardent le vendredi comme le jour de la semaine le plus propre à remplir les devoirs de la religion. Mahomet pourrait bien avoir emprunté d'eux ses cinq prières & son jour de repos. Ils ont des jeûnes & des fêtes de tous les élémens : la principale est celle du feu & de la lumière ; elle dure dix jours.

Perse.

Une de leurs plus constantes traditions, c'est que leur religion reprendra le dessus, & qu'elle deviendra supérieure & dominante en Perse, & que l'empire leur sera rendu. Ils s'entre-tiennent, eux & leurs enfans, de cette espérance.

Zoroastre est leur prophète & leur plus grand docteur : il fut le chef de la secte des mages, & vécut treize cents ans après le déluge, suivant la chronologie persane. Ce Zoroastre est le premier qui ait enseigné méthodiquement les sciences & la religion des Perses. Les guèbres en racontent mille fables, & en font un homme tout divin. On fait que les mages étaient les hommes qu'on révérait le plus en Perse & dans tout l'Orient. On tirait les rois, les pontifes, de leurs collèges, & on y élevait toute la noblesse de l'empire. Ils ont été apparemment les premiers sages ou philosophes de profession qui soient sortis des Indes, où

**Perse.**

il est vraisemblable que les sciences ont pris leur origine, d'où elles ont passé comme de main en main jusqu'aux Persans, & ensuite aux Grecs.

Je ne trouve rien de plus sensé dans les enseignemens des guèbres que le mal qu'ils disent d'Alexandre-le-Grand. Au lieu de l'admirer & de révéler son nom, comme font d'autres peuples, ils le méprisent, le détestent, & le maudissent, le regardant comme un pirate, comme un brigand, comme un homme sans justice & sans raison, né pour troubler l'ordre du monde, & pour détruire une partie du genre humain. Ils se disent à l'oreille la même chose de Mahomet, & ils les mettent tous les deux à la tête des mauvais princes; l'un, pour avoir été lui-même l'instrument de tant de malheurs; l'autre, pour en avoir été la cause & l'occasion. Ils savent que toutes leurs calamités doivent être attribuées à ces deux usurpateurs; en quoi ils ne se trompent pas.

La manière d'enterrer leurs morts est fort singulière: ils les couchent, tout habillés, sur un petit lit, fait d'un matelas & d'un coussin; ils les rangent dans une fosse si serrés, qu'ils se touchent les uns les autres, & ils les étendent sur le dos, les bras croisés sur l'estomac.

D

le visage  
son cheve  
ades, des  
d'autres  
noyens. Co  
sous le j  
peut juger,  
présentemen  
religion étai  
accréditée p

Fin

le visage découvert. On met proche du mort, son chevet, des bouteilles de vin, des grenades, des coupes de fayance, un couteau, & d'autres ustensiles, chacun suivant ses moyens. Comme ce peuple est fort misérable, & sous le joug d'une religion ennemie, on peut juger, par les choses qu'ils font encore présentement, ce qu'ils faisaient lorsque leur religion était soutenue de l'autorité royale, & accréditée par le zèle de la multitude.

Perse.

*Fin du Tome vingt-septième.*

T A B L E  
DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

- SUITE DU LIVRE SECOND.

VOYAGES D'ASIE.

CHAPITRE XII. *Du mariage chez les Arabes*  
--- *De leur vie domestique.* Page

CHAP. XIII. *De la langue & de l'écriture des Arabes. --- De l'instruction des Arabes & de leurs écoles.* 39

CHAP. XIV. *De l'Agriculture des Arabes. --- De la Fertilité du terroir. --- Du Labourage --- De la manière de semer. --- De la Moisson. --- De l'Histoire naturelle de l'Arabie* 60

L I V R E I I I.

CHAPITRE PREMIER. *Départ de Chardin pour Constantinople. --- Il s'embarque sur la mer*

DES  
Noire. ---  
la Colchide  
CHAP. II. *Ravages de dans la mer*  
princesse  
CHAP. III. *la Géorgie*  
situation de  
comptoir  
commerce  
CHAP. IV. *--- Sa célé*  
van sa cap  
nien. --- R  
Araxe, n  
Tauris &  
à Ispahan.  
CHAP. V. *phyfique.*  
CHAP. VI. *capitale de*  
CHAP. VII. *roi de Per*  
palais des  
de la défé  
ennuques.

DES CHAPITRES. 325

Noire. --- Arrivée en Mingrelie, autrefois la Colchide. --- État actuel de ce pays. 193.

CHAP. II. Route d'Isfaour à Anarghie. --- Ravages des Abcas en Mingrelie. --- Séjour dans la maison des Théatins. --- Visite de la princesse de Mingrelie. --- Arrivée à Tifflis.

CHAP. III. Description ancienne & nouvelle de la Géorgie. --- Son gouvernement. --- Agréable situation de Tifflis. --- Facilité d'établir un comptoir dans cette ville, & à'y faire un commerce étendu. --- Départ pour Irivan. 166.

CHAP. IV. Description de l'Arménie majeure. --- Sa célébrité. --- Situation de la ville d'Irivan sa capitale. --- Détail sur le clergé arménien. --- Religion des Arméniens. --- Le fleuve Araxe, montagne d'Ararat. --- Ville de Tauris & de Casbin. --- Arrivée de Chardin à Ispahan. 193.

CHAP. V. Géographie de la Perse. --- Son État physique. --- Son Histoire naturelle. 235.

CHAP. VI. Description de la ville d'Ispahan, capitale de la Perse. 257.

CHAP. VII. De la magnificence de la cour du roi de Perse. --- Titres qu'il prend. --- Du palais des femmes du roi. --- Du courouc ou de la défense d'approcher des femmes, des eunuques. 281.

- CHAP. VIII. *De la nature du gouvernement en Perse, & de l'économie politique. — De charges. — De la justice civile & criminelle.* 308
- CHAP. IX. *Du naturel des Persans: — De leurs mœurs & de leurs coutumes.* 332
- CHAP. X. *Des habits & des meubles des Persans. — Leur luxe. — Leurs repas. — Les cafés. — Usage de l'opium. — Leur manière de faire le commerce.* 347
- CHAP. XI. *Des Sciences en général. — Des Écoles. — De la manière d'étudier & de composer les livres. — Des Langues. — De la Morale. — De la Médecine.* 366
- CHAP. XII. *De la religion des Persans; origine de leur schisme avec les Turcs. — De la prière; articles de leur symbole. — Conduite de Mahomet dans l'établissement de sa doctrine.* 393
- CHAP. XIII. *De la Mort. — De la Sépulture & du Deuil des Persans.* 424
- CHAP. XIV. *Voyage du chevalier Chardin à Bandar-Abassi. — Ruines de Persépolis. — Notice sur les mages. — Courte analyse de leur système.* 440
- CHAP. XV. *Arrivée à Chirac, tombeau de Sadi, célèbre poète persan. — Voyage à Laar. — Fête de la venue du seigneur des élé*

DE  
phans. —  
dar-Ab  
CHAP. X  
nier dan  
Ville d  
Voyage  
ciennem

Fin

DES CHAPITRES. 527

phans. — Isle de Baharem. — Arrivée à Bandar-Abassi. — État actuel de ceue ville. 464.

CHAP. XVI. Extrait d'un voyage de Tavernier dans plusieurs provinces de la Perse. --- Ville d'Hemedan, autrefois Ecbatane, --- Voyage à Suze, & dans la Corasane, anciennement la Bactriane. --- Les Parfis. 493.

Fin de la Table des Chapitres.

THE GREAT EASTERN INSURANCE COMPANY  
INCORPORATED IN THE STRAITS SETTLEMENTS  
AND THE COLONIES  
OFFICE: 100, ROBINSON ROAD, SINGAPORE.  
BRANCHES: PENANG, MALACCA, JOHORE, KUALA LUMPUR,  
BANGKOK, PHNOM PENH, HANOI, HAIPHONG, YOKOHAMA,  
OSAKA, MANILA, CEBU, SOERABAYA, BATAVIA,  
SINGAPORE, PENANG, MALACCA, JOHORE, KUALA LUMPUR,  
BANGKOK, PHNOM PENH, HANOI, HAIPHONG, YOKOHAMA,  
OSAKA, MANILA, CEBU, SOERABAYA, BATAVIA.

INCORPORATED IN THE STRAITS SETTLEMENTS

Cognac  
Méditerranée  
Isla de  
MÉDITERRANÉE  
Ba  
Ach  
ebata  
As  
Gal  
D  
Cap  
Arab  
A  
lala





CARTE  
DE L'ARABIE.

Echelle de 200 Miles d'Arabie  
0 50 100 150 200





